

2<sup>me</sup> Année — N° XVIII

15 Juillet 1906

# Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>, 9 et 11, Avenue de l'Opéra

Abon<sup>ts</sup> : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

280-52, 280-56, 254-88

Chang<sup>t</sup> d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C<sup>ie</sup>, 11, boulevard des Italiens



## LE PEINTRE GEORGES ROCHEGROSSE

*Le peintre Georges Rochegrosse, dont nous avons publié la magnifique composition La Joie Rouge dans notre numéro du 15 mai, a obtenu le 30 mai, avec cette œuvre, la médaille d'honneur du Salon de Peinture de la Société des Artistes Français.*

2<sup>e</sup> ANN. 1<sup>er</sup> SEMESTRE. VI. — 42.

# SOMMAIRE

Vol. 18, 2<sup>e</sup> année : 15 Juillet 1906

<b>Frontispice : LE PEINTRE GEORGES ROCHEGROSSE</b> , médaille d'honneur de peinture du Salon de 1906 (Société des Artistes Français) . . . . .	561
<b>LA PAIX QUI TUE</b> , par CHARLES TORQUET (2 compositions de Parys et de Du Mond et 6 photographies) . . . . .	563
<b>LE CYGNE DE L'ÉTANG</b> , poésie de JEAN AICARD . . . . .	571
<b>JONCHÉES DE BOUQUETS ET PLUIES DE FLEURS</b> , par HENRI DUVERNOIS (2 compositions de Wély et 5 de Lucien Rudaux, 16 photographies) . . . . .	572
<b>LA VÉRIDIQUE ET TRAGIQUE HISTOIRE DU POPE GAPON</b> , par ALEXANDRE ULAR (3 compositions de Lelong et 1 photographie) . . . . .	579
<b>EXCENTRICITÉS DE MILLIARDAIRES</b> (2 dessins de Pézilla et 8 photographies) . . . . .	587
GRANDS FAITS : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	593
LETTRES ET ARTS : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	595
A TRAVERS LE GLOBE : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	597
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	599
<b>DE PAULUS A POLIN</b> , par FRANC-NOHAIN (8 reproductions d'affiches et 10 photographies) . . . . .	601
<b>DANS LE MONDE DES ÉTUDIANTS</b> (1 composition de Parys et 17 photographies) . . . . .	609
<b>LES PLUMES DU GEAI</b> , pièce en 4 actes de JEAN JULLIEN (8 photographies) . . . . .	
<b>LES MUSCLES ET LA VOLONTÉ</b> (15 photographies) . . . . .	617
<b>Supplément d'Art : FRAGONARD</b> , par JACQUES DES GACHONS (12 reproductions en couleur des principaux tableaux du maître) . . . . .	623
LA VIE SOCIALE : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	631
SCIENCE ET NATURE : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	633
TOUS LES SPORTS : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	635
ÉLÉGANCES : 20 MAI AU 20 JUIN 1906 . . . . .	637
<b>Roman : LE COLLIER DU MORT</b> , par WHITE, adapté de l'anglais par F. DE GAIL (Dessins de Camoreyt) . . . . .	638
<b>FÊTES DE FEU</b> (6 photographies et 6 estampes anciennes) . . . . .	645
<b>LES SOLDATS QUI JUGENT</b> , par MAURICE LEVEL (2 compositions de Du Mond et 2 photographies) . . . . .	651
<b>LES PARADIS ARTIFICIELS</b> , par ALBERT DE POUVOURVILLE, membre de l'Institut colonial international (8 photographies) . . . . .	659
<b>La Vie extraordinaire d'Arsène Lupin (suite)</b> , par MAURICE LEBLANC : <b>LA PERLE NOIRE</b> (2 compositions de Davids et d'Auguste Leroux) . . . . .	665

La Rédaction de *Je sais tout* n'est pas responsable des documents et manuscrits qui lui sont envoyés.

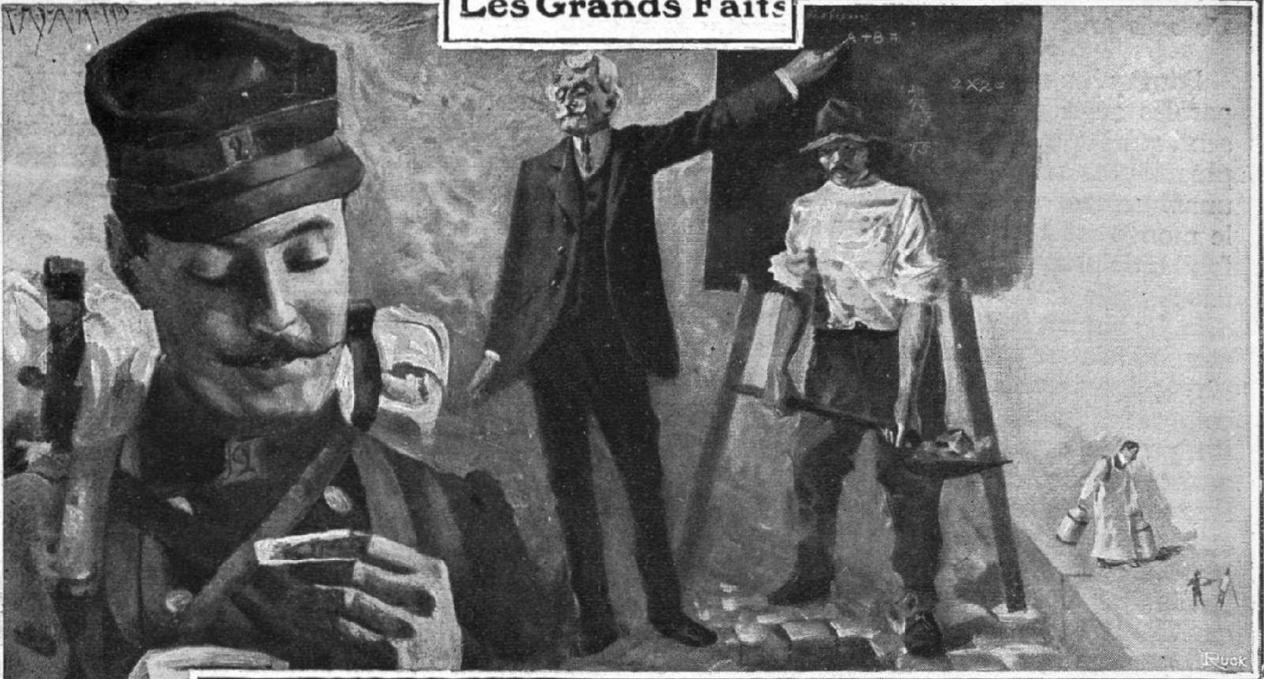
DANS SON PROCHAIN NUMÉRO  
*Je sais tout* publiera en une seule fois  
**LA BELLE AU BOIS DORMAIT...**  
Grand Roman Inédit de François de Nion

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES, LES DOCUMENTS  
PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT  
RETRIBUÉS PAR LA DIRECTION DE "*Je sais tout*".

Published on 15 th July 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Nous sommes acheteurs du volume 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50.



CE QUE LA FRANCE CONSACRE A SES BUDGETS

*Le budget de la Guerre et de la Marine accapare le tiers des revenus de la nation : plus d'un milliard... Le budget de l'Instruction publique, représenté ici par un instituteur, est beaucoup moins gros et exigeant : 237 millions; puis viennent les Travaux publics (229 millions); le Commerce et l'Industrie (54 millions); les Beaux-Arts reçoivent, avec 13 millions, près de cent fois moins que ce que dévore la paix armée.*

## LA PAIX QUI TUE

**Les hommes de tous les partis s'accordent tous pour constater que l'état de paix armée auquel se contraignent par défiance réciproque les nations modernes et qui se traduit par un accroissement continu des armements contient d'effrayantes menaces pour l'avenir et ne saurait persister dans les proportions où il sévit, sans entraîner de colossales ruines. — Aussi la proposition anglaise de limitation des armements vient-elle à son heure et touche-t-elle à une question dont la solution est universellement attendue** ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞

**U**N des tournants, ou, pour mieux dire, un petit coude de l'histoire des nations vient de se situer en Angleterre. Un député ouvrier, M. Vivian, a proposé une résolution à fin de limiter les armements toujours croissants qui ruinent l'Europe et entravent l'amélioration du sort des hommes. Ceci n'a rien de fort extraordinaire, mais l'événement, c'est que

le ministre des Affaires étrangères, Sir Edward Grey, tomba d'accord que les dépenses de la marine anglaise prennent des proportions inquiétantes et qu'on peut les diminuer sans faire courir aucun danger à la patrie. De plus, il a déclaré espérer que les autres pays considéreraient cette proposition du gouvernement anglais comme un appel en faveur de la réduction des armements et qu'ils y répondraient.

Published on 15 th July 1905. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905, by Pierre Lafitte, Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Pour qu'un ministre ait osé prononcer des paroles aussi graves, il faut bien qu'il ait senti que l'opinion s'oriente et s'accoutume de plus en plus aux idées de paix, naguère encore unanimement estimées chimériques et, lorsque le monde est à peine remis des secousses profondes de plusieurs grandes guerres, il n'est pas ridicule de parler de paix, quoi qu'on en dise. Le bureau international de la paix existe et aussi la cour permanente d'arbitrage de La Haye; les œuvres pacifiques se multiplient comme les traités et les recours à l'arbitrage. Il n'y a pas longtemps que l'usage du tribunal arbitral a empêché, entre l'Angleterre et la Russie, une guerre dont les conséquences eussent pu être effroyables et voici que les journaux illustrés reproduisent l'image du Palais de la Paix, tel qu'il va être érigé en la capitale de la Hollande.

Il ne s'agit pas de supprimer, du jour au lendemain, la guerre et d'établir, à la suite de quelques débats, la paix universelle. C'est là un idéal que les complications de la diplomatie et la multiplicité des appétits nationaux ne permettent pas d'espérer encore très proche. On y arrivera, mais il s'en faut qu'on y soit arrivé.

Quoi qu'il en soit, la guerre épuise sans qu'il soit nécessaire qu'elle éclate. Même lorsqu'elle ne règne pas à l'état aigu, elle existe sous la forme endémique de la paix armée.

La paix armée est une maladie comme la guerre; au dire des économistes, qui envisagent l'avenir d'après le présent et le passé, c'est même une maladie aussi dangereuse que l'état de crise guerrière.

Sur l'initiative de l'Angleterre, va-t-on y porter quelque remède? Il serait temps.

L'Europe chancelle et halète sous le fardeau sans cesse grandissant de sa dette grossie en majeure partie par le continu et formidable accroissement de ses charges militaires. Et, dans cette course à l'abîme, la France est regrettamment privilégiée, sans doute parce qu'elle est censée le pays des ressources inépuisables, l'armoire où se cache le fameux bas de laine. Elle doit actuellement plus de trente et un milliards. Des chiffres pareils sont difficilement concevables. Disons que, si la France venait à rembourser d'un seul coup ces trente et un milliards en pièces de cent sous, il ne lui faudrait pas moins de 62.000 tombereaux attelés de trois chevaux solides, et, à condition que le nez du premier cheval de chaque tombereau touchât l'arrière du tombereau précédent, cette imposante procession s'étendrait sur une route représentant la distance qui sépare Paris d'Avignon.

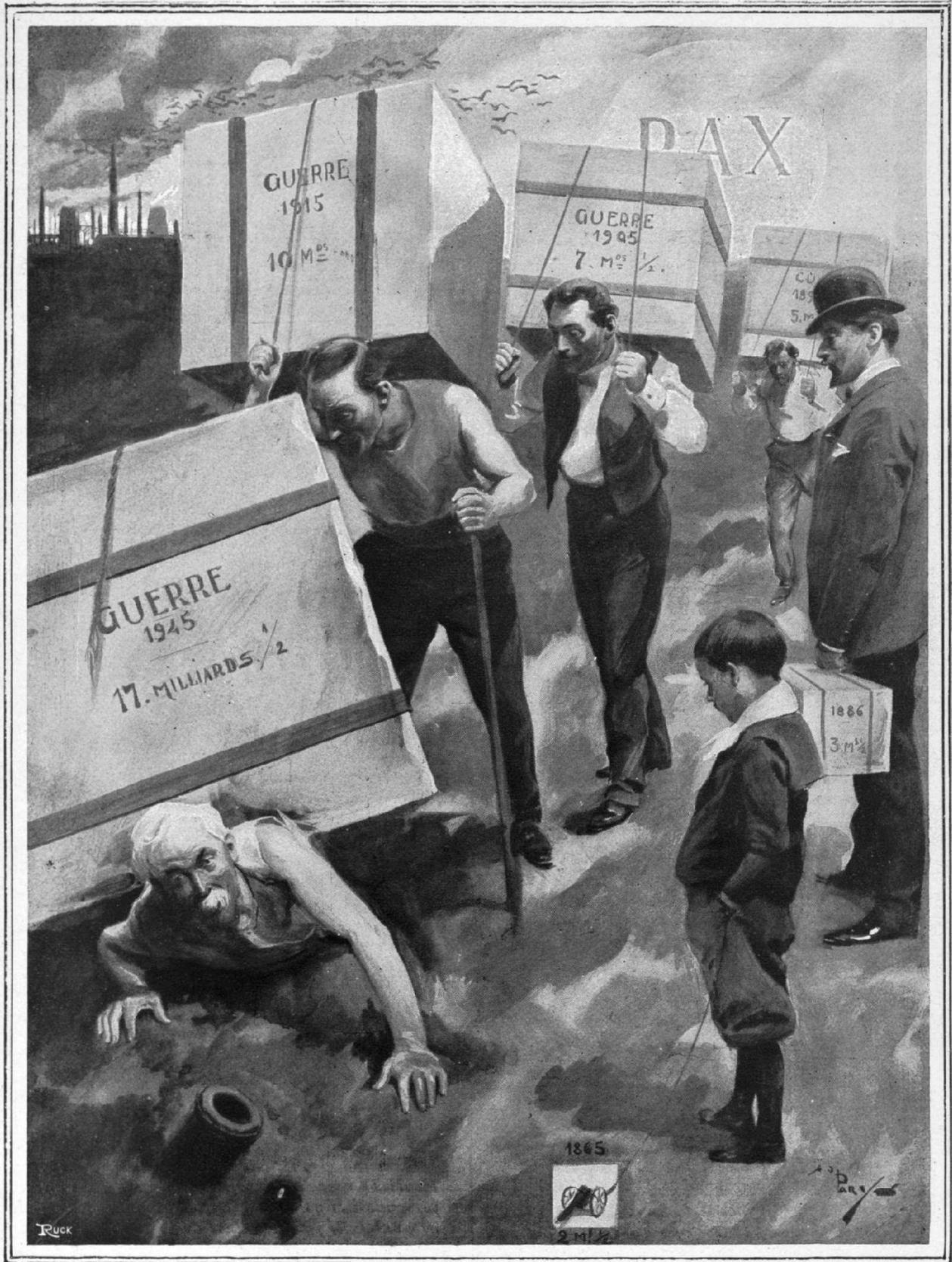
Reconnaissons qu'un bon chèque serait infiniment plus pratique, sans espérer, hélas! le contempler de sitôt. Après les terribles dépenses de la dernière guerre, la Russie elle-même ne doit pas autant d'argent que nous.

**L'INSTANT APPROCHE CU LES COFFRES SERONT VIDES.**

Notre ministre des Finances, M. Poincaré, vient de déclarer à qui voulut l'entendre que l'état de notre fortune devenait de plus en plus embarrassé et, pour tout dire, assez inquiétant. Les dépenses grossissent chaque année. A chaque nouveau budget, c'est quelques millions qui viennent s'ajouter aux précédentes dépenses de guerre. On parle de trois cent millions supplémentaires pour la Marine comme s'il s'agissait d'un sou, cependant que nous venons de mettre à flot un cuirassé dont l'armement ne sera terminé qu'à la fin de 1907 et dont des écrivains anglais fort compétents disent qu'à cette époque, où il entrera en service, il sera déjà démodé! La France va plier sous le poids.

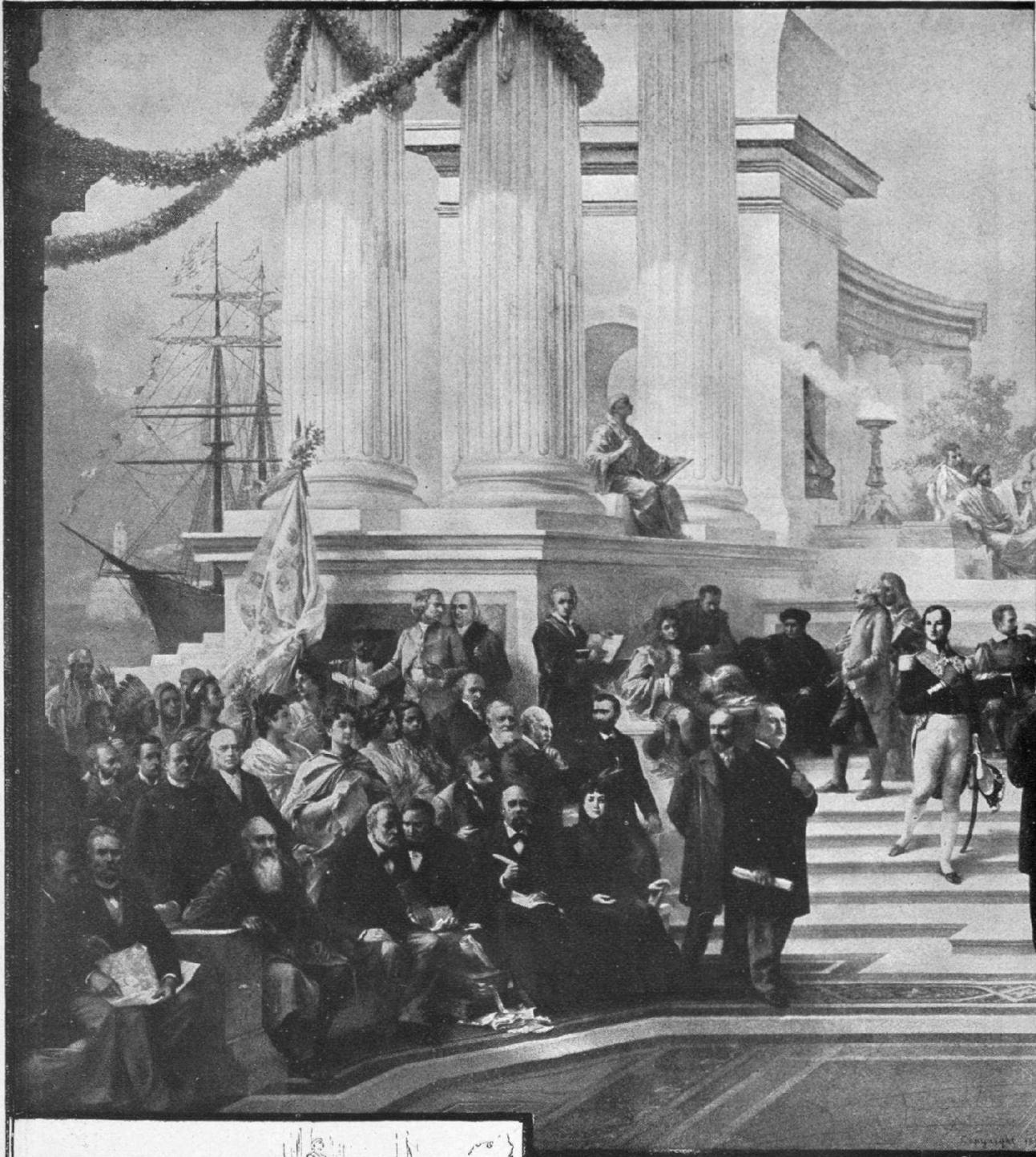
Mais nous ne sommes pas seuls dans l'ennui. L'Angleterre n'est pas remise des embarras financiers que lui suscita la guerre du Transvaal. Que dire de la Russie vaincue? Que penser du Japon vainqueur? Cette folie de dépenses absorbe presque tout l'effort utile de l'Europe essoufflée et qui n'en pourra bientôt plus. Car, si la France, cette thésaurisuse, cette éternelle vache à lait des emprunts internationaux, donne des signes d'épuisement, que peut-on attendre des autres nations? On court à la ruine; les réserves des peuples ne sont pas infinies. Un moment va venir où la limite sera atteinte, où la coupe sera pleine, disons plutôt : où le coffre sera vide. Nous n'y sommes pas, certes, mais, du train où ça va, comme les ressources ne sont pas les mêmes, il faudra bien qu'une de ces cavales, toujours plus efflanquées à mesure qu'elles se ruent au précipice, il faudra bien qu'elle s'avoue vaincue, vaincue par la paix armée! Et qu'advient-il de celle-là qui sera tombée? Peut-être, à l'instar des loups qui, n'en déplaise au proverbe, se dévorent entre eux le mieux du monde, les nations affamées s'arrêteront-elles un instant pour faire curée du corps pantelant de la blessée, les unes avec une cynique glotonnerie, les autres sous le fallacieux prétexte de la défendre chevaleresquement, mais toutes et chacune pour prendre en fin de compte sa part de l'ignoble repas. Ce serait une atroce

La Paix qui tue



CE QUE COÛTE LA PAIX. L'ACCROISSEMENT DES BUDGETS DE LA GUERRE EN EUROPE

En 1865, l'Europe dépensait, pour l'entretien de ses armées, 2 milliards 1/2; en 1886, ce chiffre était augmenté de 1 milliard. L'année dernière, il atteignait 7 milliards 1/2. Voici qui est plus franc: si la plaie des dépenses militaires augmente dans les mêmes proportions, elle deviendra, en 1915 de 10 milliards, en 1945 de 17 milliards 1/2, c'est-à-dire la ruine et l'écrasement.



LES APÔTRES

*Dans son gigantesque et célèbre tableau, le peintre Henri Dunant a réuni les portraits de toutes les personnalités qui, dans les temps anciens et modernes, ont lutté pour la cause de la paix.*

1 Confucius. 2 Bouddha. 3 Isaïe. 4 Michée. 5 Aristide. 6 Aristophane. 7 Platon. 8 à 15 Juges amphictyoniques. 16 Cicéron. 17 Antonin. 18 Marc Aurèle. 19 à 22 Prêtres féciaux. 23 Saint Paul. 24 Grégoire de Tours. 25 Louis IX. 26 Dunant. 27 Léon X. 28 Dante. 29 Henri IV. 30. Sully. 31 Alberico Gentili. 32 Grotius. 33 Puffendorf. 34 Erasme. 35 Eméric-Crucé. 36 Leibnitz. 37 Vattel. 38 Nant. 39 Fénelon. 40 Abbé de Saint-Pierre. 41 Mirabeau. 42 J.-J. Rousseau. 43 Bentham. 44 Volney. 45 Metternich. 46 Saint-

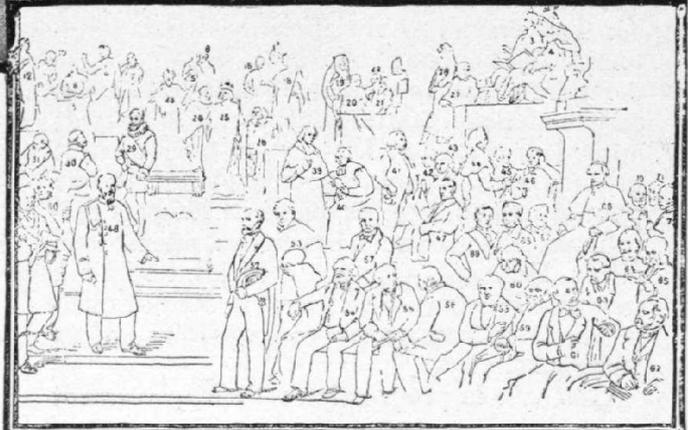


*La Paix qui tue*



DE LA PAIX

Simon. 47 Lamartine. 48 Alexandre III. 49 de Martens.  
 50. Comte Orloff. 51 Léopold 1<sup>er</sup>. 52 Carnot. 53 Renouard.  
 54 Frédéric Passy. 55 Jules Simon. 56 Charles Lemonnier.  
 57 Baron de Courcel. 58 Henry Richard. 59 Gladstone.  
 60 Cobden. 61 Ruchonnet. 62 Elie Ducommun. 63 Stæmpfli.  
 64 Mancini. 65 Bonghi. 66 Léon XIII. 67 Comte Sclopis.  
 68 Clarendon. 69 Walewski. 70 Edmond Thiaudière.  
 71. Henri Danger. 72 Ansbert Labbé. 73 Cleveland.  
 74 Garfield. 75 Grant. 76 Dudley Field. 77 Colfax.  
 78 Laad. 79 Jefferson. 80 Franklin. 81 Baronne de Suttner.  
 82 Castelar. 83 Marcoartu. 84 Blumstchli. 85 Buchner.  
 86 Van Eck. 87 Bajer. 88 Jonas Jonassen. 89 Couvreur.  
 90 de Lambermont. 91 Magalhaës-Lima. 92 Nobel.  
 93 à 106 Républiques Américaines.



mêlée et telle qu'elle marquerait peut-être le commencement du déclin de la puissance blanche. Quel qu'en soit le résultat, elle ne fera que précipiter la ruine des vainqueurs apparents. C'est un fait démontré : les guerres et les conquêtes n'enrichissent pas.

## L'EUROPE SAIGNÉE A BLANC.

La majeure partie des hommes les plus beaux, les plus forts et les plus braves aura disparu. La race, saignée à blanc, n'aura plus, pour se refaire, physiquement et financièrement, que les êtres les plus chétifs, les infirmes et les lâches. L'argent dépensé aura bien profité à quelqu'un, pourtant? Oui : péniblement arraché aux poches de tous les citoyens des nations en guerre, il n'enrichira chez elles qu'un nombre restreint de spéculateurs et de commerçants, tandis que le reste du peuple gémera sous les impôts encore accrus. Chez le vainqueur, ce ne sont pas les quelque dix milliards d'indemnité de guerre qui couvriraient les immenses pertes subies. Quant au bénéfice que peuvent en tirer les nations restées en paix, il est illusoire. Pendant quelque temps, leur commerce profiterait des sommes immenses dépensées, mais bientôt la misère des uns se répercute sur les autres. La richesse des nations, c'est le commerce et, pour faire commerce, il faut être au moins deux : le marchand et l'acheteur. Un client ruiné n'achète plus et les nations ne sont que les clientes les unes des autres. De quoi vous servirez alors votre splendide maison de commerce, où les employés n'auront plus qu'à se croiser les bras, et votre capital imposant qui, immobilisé, ne produira plus.

Autre solution de la même situation. Un pays, se sentant près de la ruine, voit qu'il ne suffira bientôt plus aux sacrifices toujours plus grands qu'entraîne pour lui la défensive. Il ne veut pas se résigner à avoir fait tant de douloureux efforts en pure perte et se jette sur l'adversaire qu'il s'efforçait depuis longtemps de contenir. Absurde espoir de se « refaire » par une guerre victorieuse! On sait ce qu'il arrive aux joueurs qui « courent après leur argent ». D'abord, la guerre serait presque aussi ruineuse pour le vainqueur que pour le vaincu. Et puis, privé de longues ressources, l'agresseur ne pourra soutenir son effort. De toutes façons, le résultat serait à peu près le même que ci-dessus. Mêmes compétitions; mêmes guerres subséquentes; même ruine générale.

C'est que la progression est effroyablement

rapide. En 1865, l'Europe tout entière ne dépensait, pour ses armées de terre et de mer, qu'une somme totale de *deux milliards deux cent millions*. Les économistes de ce temps-là considéraient cela comme monstrueux et, pourtant, c'était moins que ne font, additionnés, les actuels budgets militaires de la France et de l'Allemagne. En 1869-70, on atteignit deux milliards cinq cent millions; cinq ans après, trois milliards; cinq ans plus tard, en 1880, on était à trois milliards et demi; en 1885, quatre milliards; en 1890, quatre milliards et demi; en 1895, *cinq milliards!* En trente ans, les charges militaires ont doublé. De 1870 à 1895, elles augmentent d'un demi-milliard tous les cinq ans. Et puis, de 1895 à 1905, dans les dix dernières années, cela fait tout à coup un saut de deux milliards cinq cent millions! Le budget militaire de l'Europe s'élève en 1905 à *sept milliards cinq cent millions*. Et nous ne tenons pas compte de bien des frais qui se rattachent indirectement au budget de la paix armée. Le bout du fossé où s'exécute la symbolique culbute s'approche à une allure d'express. Pour si épouvantable qu'elle apparaisse, elle n'en sera pas moins grotesque, parce qu'absurde. Si les nations n'écoutent pas l'avertissement de l'Angleterre, le massacre général de l'Europe et la ruine de sa civilisation qui a tout de même du bon, si vilipendée qu'elle soit, risquent fort de devenir de probables éventualités. Dans la vie des peuples comme dans celle des gens, il est ainsi des heures exceptionnellement graves qu'on laisse passer sans même leur accorder une seconde d'attention et ce n'est que plus tard qu'on se rend compte de ce qu'elles furent et qu'on se dit : Ah! si j'avais su!

L'autre jour, l'un des plus ardents parmi les pacifistes, M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*, qui ne recule devant aucune initiative, désespérant de jamais voir la Conférence de La Haye aborder utilement et résoudre la question primordiale de la limitation des armements, proposait que chaque gouvernement instituât, à côté de son budget de la guerre, un budget de la paix. C'est-à-dire qu'il serait décidé que, pour chacun des millions inscrits au budget de la guerre, il serait versé mille francs au budget de la paix. Ainsi, pour un milliard destiné à faciliter l'égorgeement entre hommes, on aurait un million pour rechercher et étudier les meilleures solutions pacifiques. Même avec cette petite somme, il serait possible de faire de grandes choses. L'idée est plus généreuse qu'elle n'est pratique et M. Frédéric Passy l'a dit fort justement : du moment qu'on



qualifié : *la peur armée*, et il est aussi celui de la ruine systématique.

Sur le pied de paix, l'Europe entretient actuellement plus de quatre millions d'hommes. Cela représente autant de bouches à nourrir, de corps à vêtir, à abriter, à armer, surtout. Cela représente autant d'individus qui coûtent et qui ne produisent pas. Qu'on puisse en réduire le nombre, non seulement on réduira les frais, mais on récupérera le travail de ceux-là qui seront rentrés dans la vie civile et laborieuse.

M. Charles Richet, le savant éminent qui a tant fait pour le pacifisme, nous a toutefois fait observer que toute proposition actuelle de désarmement reviendrait un peu à mettre la charrue devant les bœufs. S'il est défendu à un citoyen de porter des armes sur soi, c'est que son gouvernement lui garantit la sécurité. Autrement, cette loi serait lettre morte; chacun se défendrait à sa manière et les rues s'empliraient de coups de revolvers comme, jadis, lorsqu'il n'y avait pour ainsi dire pas de police, les épées y flambaient à tout propos. Ce qu'il faut donc, avant tout, c'est d'établir la justice et le droit.

La justice d'abord : le désarmement après.

Un particulier n'a pas le droit de pénétrer chez celui avec qui il est en contestation et de

le rouer de coups pour le persuader de son tort. Les particuliers sont *obligés* d'aller devant les tribunaux. Les tribunaux existent aussi pour les peuples; au lieu de se battre, ils *peuvent* avoir recours à l'arbitrage. Il ne faut plus que l'arbitrage soit facultatif. Chaque fois que deux pays concluront un traité d'arbitrage, il ne faut plus qu'ils mettent en dehors de cette juridiction tel ou tel cas trop délicat. Il faut qu'ils déclarent l'arbitrage obligatoire dans tous les cas et alors la question, pour ces deux pays du moins, est résolue. Devant cet exemple frappant, devant les indéniables bienfaits qui en résulteront pour les parties en cause, les autres pays ne pourront que suivre la voie ouverte et nous toucherons au but.

Puisqu'on ne peut tout de même pas décider que les hommes s'entretueront pour mieux vivre, il faut qu'ils se résignent à vivre ensemble. En réalité, le meilleur appui de l'homme, c'est encore l'homme lui-même; et, pour établir son pouvoir sur la nature domptée, au lieu de combattre ses frères, l'homme doit s'unir à eux.

Ne soyons point sentimentaux, si l'on veut; mais soyons pratiques; attachons-nous aux réalisations et ne soyons pas dupes des mots.

CHARLES TORQUET.



LES « TEMPS FUTURS » PAR J. BELLOC  
« Nous changerons les épées en socs de charrue. »

Cl. Susse frères.



## LE CYGNE DE L'ÉTANG

Dans sa cabane, au bord du grand bassin tranquille,  
Le jeune cygne, honneur du parc seigneurial,  
Naquit sur la pelouse arrangée en presqu'île,  
A l'ombre d'un cyprès et d'un laurier royal.

De l'escalier de marbre aux pentes de la berge  
Il erre tout le jour, incapable d'essor,  
Offrant, comme une voile au vent, son aile vierge,  
Et, sans savoir pourquoi, mécontent de son sort.

Il ne sait rien des ciels où, d'une aile qui vibre,  
Les cygnes font chanter le bleu profond de l'air,  
Et d'où descend, en plein essor, leur peuple libre,  
Pour retrouver le ciel tout entier dans la mer !

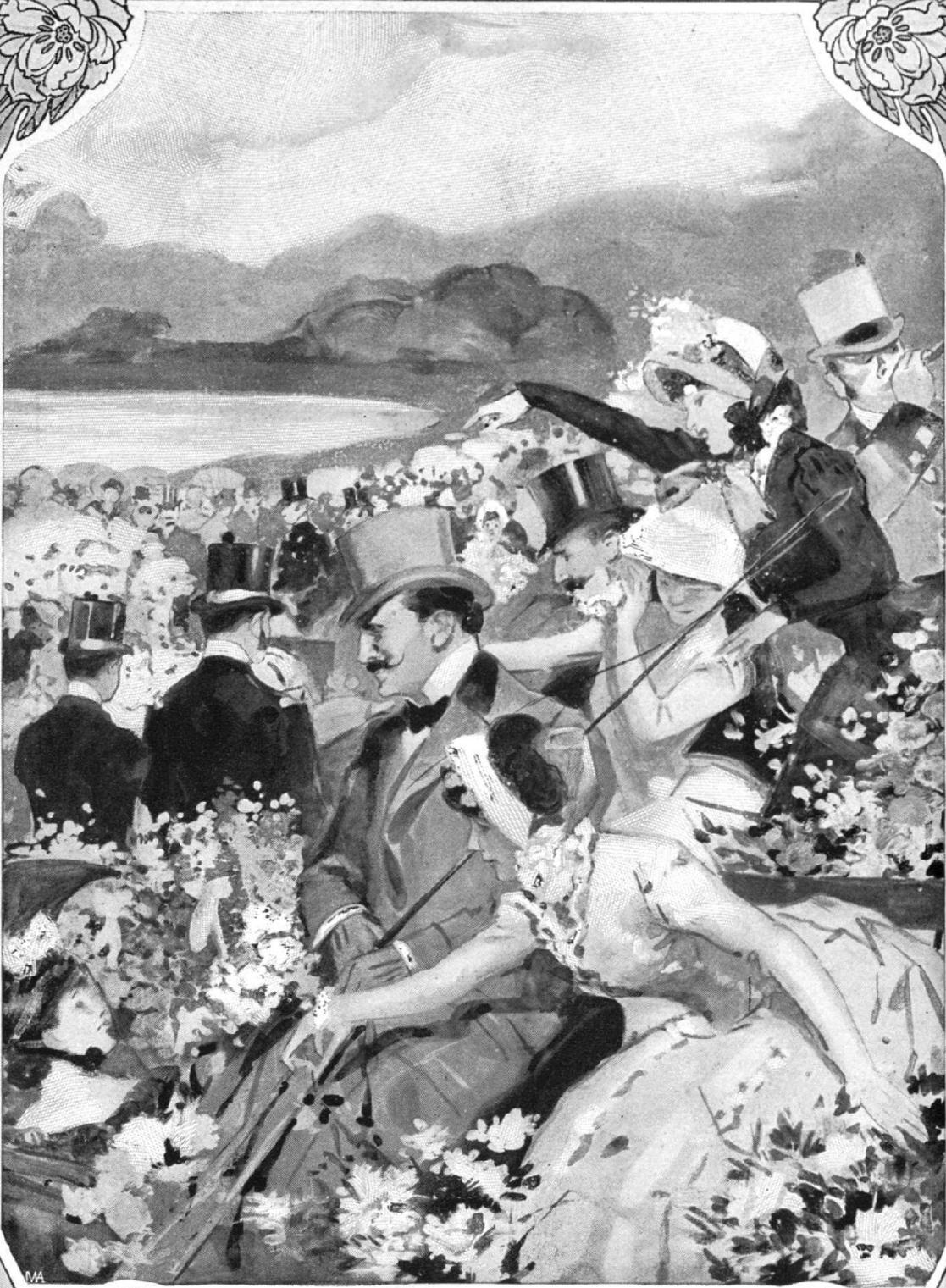
Des espaces sans fin où cinglent d'autres cygnes,  
Il ne sait rien : il est le cygne de l'étang ;  
Cependant il tient d'eux ses noblesses insignes,  
Et l'orgueil de lisser son plumage éclatant.

Or, voilà qu'un jour vient où la brise qui passe,  
Soulevant son duvet qui frémit de désir,  
Lui révèle d'un coup l'inconnu : tout l'espace...  
Sa grande aile aussitôt s'ouvre pour le saisir...

Vains efforts ! mais ce vent qui flotta sur les grèves  
Est entré dans son cœur tourmenté d'infini,  
Et ce qui désormais doit hanter tous ses rêves,  
C'est l'impossible azur dont il est le banni !

Sa race crie en lui ; son espérance plane...  
L'essor libre ? il y croit, contre toute raison,  
Et ce déchu qui gagne, en boitant, sa cabane,  
Se sent fils de l'espace et roi de l'horizon !

JEAN AICARD.



LA PREMIÈRE FÊTE DES FLEURS PARISIENNE

*Elle eut lieu en 1884 et l'emplacement réservé était la porte Dauphine, les lacs et leur route de ceinture, la Muette et le Pré-Catelan. La bataille du jour et les fêtes de nuit furent splendides. Le tout Paris élégant y assista, bravant une pluie torrentielle qui sévit depuis l'ouverture de la fête jusqu'au bal en plein air qui la clôtura.*

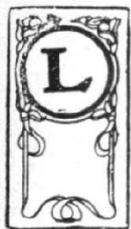


UNE AUTOMOBILE PITTORESQUEMENT DÉCORÉE

*L'inspiration des décorateurs de voitures se donne libre carrière à Nice où l'on se livre à des prodigalités folles pour cette fête; l'automobile que représente notre photographie paraissait menée par un oiseau gigantesque tout en fleurs.*

## JONCHÉES DE BOUQUETS & PLUIES DE FLEURS

Les exquises et pittoresques cérémonies mondaines, qu'on appelle fêtes et batailles de fleurs, reviennent tout naturellement avec le printemps et l'été. C'est le moment de rappeler la première bataille de fleurs parisienne et de parler de ces fêtes fleuries qui mettent dans les mois lumineux de l'année un rayonnement de beauté et de charité ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



A fête des fleurs du Bois de Boulogne a pris un aspect classique, sinon grave. Passée dans les mœurs elle est devenue traditionnelle. Aussi est-il intéressant d'évoquer la journée du 6 juin 1884 — celle de la première bataille — qui fit époque dans les fastes parisiens et ouvrit avec solennité l'ère des charmants combats dont la charité est inspiratrice.

Les catastrophes de Murcie, d'Ischia et de Szegedin avaient donné la mesure de ce que pouvaient faire les journaux coalisés dans un but généreux. Plus de grands incendies, plus

de coups de grisou, plus d'inondations, sans que des bals fussent organisés par la presse. Grévin en fit une de ces caricatures lestes et mordantes dont il avait le secret. Un père lisait le journal :

— *Effroyable accident : deux cent cinquante personnes tuées...*

Et sa fille, jeune personne de dix-huit ans, bondissait de joie en s'écriant :

— Chic! On va danser!

Donc, le *Figaro* et le *Gaulois*, se mettant en tête de leurs confrères, instituèrent la première bataille de fleurs sur le modèle de celles de Nice et d'Italie. Des souscripteurs de marque :



Automobile décorée.

Char du Printemps.

Décoration de roses.

Gondole ornée de fleurs rustiques.

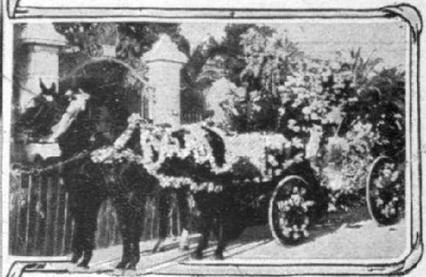


Dans la capote.

La bannière du prix d'honneur.



Pousse-pousse enrubanné et fleuri.



Le départ de la villa.

FÊTE DES FLEURS A NICE

*Ici, les fantaisies les plus abracadabrantes sont de mise, alors qu'un certain classicisme règne dans la fête des fleurs parisienne; on décore des attelages rustiques, des pousse-pousse, des chars à bancs et le prix de la décoration florale triple-souvent le prix de la voiture et des modestes chevaux qui la traînent.*

MM. Poubelle, préfet de la Seine, Potocki, Alph. de Rothschild, de Castries, de la Rochefoucauld-Bisaccia, l'arbitre des élégances prince de Sagan, de Pourtalès, de Morny versèrent 500 francs au lieu du modeste louis réclamé pour l'entrée d'une voiture. Ce fut un événement sensationnel auprès duquel pâlit la gloire du vainqueur du Grand Prix, l'illustre Little-Duck lui-même. L'endroit réservé était vaste :

la porte Dauphine, les laçs et leur route de ceinture, les pelouses de la Muette et du Pré-Catelan. Les voitures innombrables (on remarqua celles de la fille du vice-roi d'Egypte, de la comtesse Greffulhe, de M<sup>me</sup> Edouard Hervé, de la princesse Saïka) étaient pleines de bouquets, mais non décorées avec la complication moderne. Les organisateurs interrogeaient le ciel avec l'anxiété de Napoléon I<sup>er</sup>

fixant l'horizon où ne paraissait point Grouchy. Hélas! une pluie effroyable ne cessa de tomber d'un bout à l'autre de la fête qui dura deux jours. Du ciel bas et mélancolique s'abattaient des cataractes qui courbaient les cavaliers transis sur leur monture et faisaient se rencoigner, dans l'ombre triste des capotes, les jolies Parisiennes consternées. Le soir, dans le Bois embrasé, il y eut retraite aux flambeaux,

feu d'artifice, et une curée enfin, où parurent les meutes de la duchesse d'Uzès et du comte Greffulhe. La fête des fleurs était née!

On supprima plus tard fêtes de nuit, curée et feu d'artifice. On décora, en revanche, les voitures avec un art et une grâce incomparables. Les hortensias luxueux et décoratifs, les roses depuis la rose thé jusqu'à la rose d'un noir sanglant de rubis foncé, les œillets,



Paysan conduisant un attelage à la mode basque.



Le plus jeune combattant de la bataille de fleurs.



Les lauréates de la fête avec leur bannière.



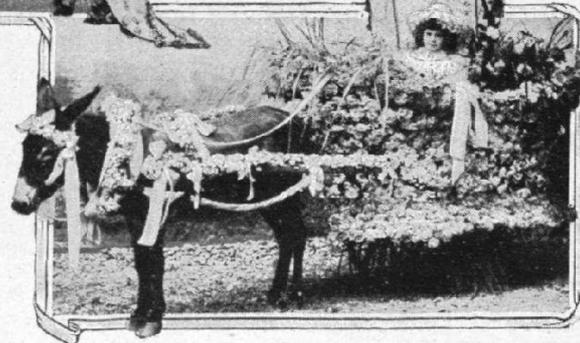
La brouette funambulesque



Bât décoré de violettes et d'hortensias.



Cavalier monté à l'espagnole.



Prix d'honneur émergeant d'une botte riche.

**FÊTE DES FLEURS A BIARRITZ ET A LUCHON**

*La fête des fleurs à Biarritz est, par excellence, la fête des enfants. Avec de petits tonneaux, tirés par des ânes minuscules, on obtient des merveilles de décoration florale, comme le prouvent les gracieux échantillons qui voici, pris parmi les principaux lauréats de cette ravissante fête enfantine.*

les iris entourèrent les roues, cachèrent les carrosseries, s'élevèrent en dôme, décorèrent les fouets, grimperent le long des harnais. Il y eut des fantaisistes, comme cette mondaine en tonneau trainé par un âne minuscule et qui jetait de mignonnes bottes de radis roses; des innovateurs comme ce clubman qui envoyait des sélams, bouquets composés de fleurs dont chacune a sa signification et qui, réunies, constituent une phrase; les mails surchargés d'orchidées — et aussi la modeste tapissière trainée par un bidet pacifique, lequel est considérablement gêné par la branche de lilas qui lui chatouille l'oreille. Une princesse russe arriva un jour dans un équipage dont la décoration avait coûté huit mille francs. Les journaux publièrent ce chiffre; on attendit le lendemain dans une curiosité impatiente la grande dame, qui survint en fiacre, mais un fiacre brossé, lavé, pomponné et garni de simples fleurs des champs: bleuets, coquelicots, marguerites! Spirituelle leçon donnée au snobisme!

La recette varie peu. Pluie: 25 à 30.000 francs. Beau temps: 30 à 40.000.

En résumé, malgré le cadre du Bois de Boulogne, l'élégance des combattantes et le luxe des équipages, les fêtes parisiennes pâlisent à côté de celles de Nice ou d'Italie avec leurs orgies de luxe et de fleurs sous la magie du ciel éblouissant.

**L**A FÊTE DES GONDOLIERS, QUI EST LA FÊTE DES FLEURS DE VENISE, SE DÉROULE AVEC FASTE DANS UN CADRE SOMPTUEUX.

Ce que peut être une fête de ce genre dans ce décor de rêve et de féerie, dans le brasillage de cette lumière incarnadine, le pinceau de Carpaccio, de Gentile Beffini, des deux Canaletto, le démontre magistralement. Si la gloire de Venise n'est plus que souvenir, si nul doge victorieux, nul André Dandolo, nul Morosini ne va plus, en cortège d'apparat, jeter à l'Adriatique l'anneau des fiançailles symboliques, si le *Bucintaur* de pourpre et d'or s'est mué au ponton des *Schiavoni* en *vaporetto* puant et crachant la fumée, si Carnaval lui-même a déserté sa ville, Venise garde néanmoins la dernière tradition de la fête des gondoliers.

Chaque année, dans les premiers jours de mai, la municipalité vénitienne fait courir les régates et c'est une grande fête pour qui manie la rame entre Malamocco et Fusina. Ces régates servent elles-mêmes de prétexte et d'occasion à une fête des fleurs sur l'eau qui laisse au souvenir de ceux qui, par fortune, y peuvent assister une vision inoubliable.

On les court en *sandolo*, sorte de bateau léger, à deux rameurs. Le départ est donné près de la gare, presque en face de cette église des Scalzi qui mire dans les eaux du Grand Canal les balustres et les chapiteaux dont Sardi agrémenta sa façade de style baroque. L'arrivée a lieu à la Piazzetta.

Pour ces courses, qui lui rendent un instant l'illusion de ses splendeurs défuntes, la ville s'embellit de son mieux. Tout au long du parcours, jusqu'à la Dogana di Mare, les vieilles demeures patriciennes disparaissent sous les tentures. Aux créneaux des fenêtres, sous le plein-cintre roman ou l'ogive gothique, les fleurs par milliers mettent l'éclat de leur parure vivante. Et partout c'est une débauche, un délire, une frénésie d'étendards et de drapeaux: pavillons royaux d'Italie, oriflammes de Venise au lion dressé de saint Marc; pavois de toutes couleurs, de toutes formes, de toutes dimensions. Sur chaque rive du canal s'allonge, en quadruple rang pressé, le peuple des gondoles et des barques. Les sombres nefs vénitienes se sont, elles aussi, égayées de festons et de guirlandes fleuries qui se déroulent au long des bordages, s'enlacent au fer de halbarde qui les termine à la proue. Les grandes familles mettent leur coquetterie à lutter d'émulation pour la garniture et l'enjolivement de leurs gondoles, comme le *high-life* à Londres ou à Paris se préoccupe de la perfection de ses équipages fleuris. Et ce jour-là aussi sortent des armoires et des coffres les fastueuses livrées d'autrefois. N'étaient la multitude d'appareils photographiques braqués, la foule des touristes accourus en casquette de voyage, voire, hélas! en chapeau haut de forme, on pourrait se croire revenu au xiv<sup>e</sup> siècle en quelque jour de victoire où Venise célébrait ses triomphes sur Gênes, sa rivale humiliée.

Un coup de canon, c'est le signal des régates et voilà qu'au tournant du Rialto surgit, destructeur d'illusions, le *vaporetto* poussif, avec des mugissements de sirène. Il véhicule la police qui fait ranger les curieux pour laisser le champ libre aux concurrents. Par un ingénieux procédé qui doit faire tressaillir d'aise en sa tombe le maréchal Lobau, une pompe à incendie braquée sur l'avant inonde sans rémission les entêtés ou les malchanceux qui s'obstinent à ne point laisser place nette assez vite... Et les policiers se montrent peu patients!

Après la course et une enragée bataille sur l'eau, quand le soir commence à tomber, les illuminations s'égrènent sur la Piazzetta, au fond du Palais des Doges et sur la place Saint-Marc. Le crin-crin des sérénades grince



LA FÊTE DES FLEURS A NICE EN 1906

*La fête des fleurs à Nice, en 1906, a été particulièrement brillante. Une véritable parade d'automobiles fleuries a défilé au milieu d'une bataille furieuse. Les fleurs les plus employées étaient les œillets et les hortensias et aussi les roses « noires », les fleurs à la mode. Les voitures lauréates ont été acclamées après la distribution des bannières opérée par le jury à la fin de cette journée incomparable, sous la magie du ciel éblouissant.*



## LES SÉLAMS

Bouquets parlants envoyés lors des fêtes des fleurs dans le midi et dont l'origine vient de Turquie. En haut, de droite à gauche : lys, marguerite, pivoine, bleuet, dont la réunion peut être traduite par cette phrase : « J'ai honte d'un tel éclat devant tant de pureté et d'innocence » ; lilas, hortensia, géranium, jasmin : « Je semble sot alors que c'est l'éveil d'un premier amour » ; giroflée, tulipe, camélia, dahlia : « Votre grâce et votre élégance n'ont d'égaux que ma constance » ; rose, œillet, pensée : « Souvenir de mon amour à votre beauté » ; réséda, jacinthe, héliotrope, violette : « Vos qualités égalent vos charmes faits de douceur et de modestie, je vous jure un amour éternel. » Ces compliments un peu fades peuvent être variés à l'infini, chaque fleur ayant sa signification.

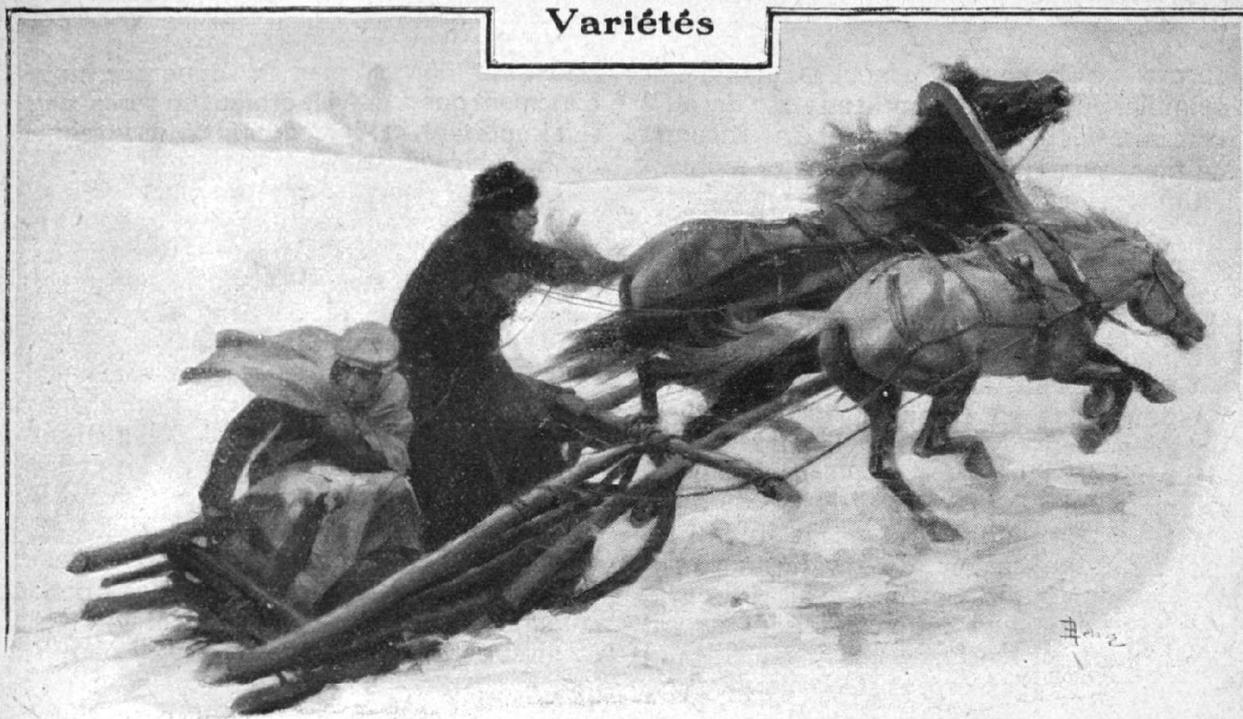
dans la nuit ; les chanteurs entonnent *Funiculi-Funicula*, le *Francese* ou *Santa-Lucia*... Une tristesse souveraine s'exhale des vieilles pierres, de l'eau moisie, des fleurs fanées, tombe du ciel traversé d'écharpes violettes... La fête agonise et meurt dans un deuil somptueux.

A Nice, le combat affecte un aspect carnavalesque, avec les automobiles traînées par des oiseaux énormes tout en fleurs, les décorations outrancières des landaus transformés en chalets suisses, en bateaux, en hottes, en bourriches ! A Biarritz, à Aix-les-Bains, en Algérie, les fêtes de fleurs se sont implantées, variant très peu selon les mœurs des habitants et la flore de la contrée...

Beaucoup plus qu'à Paris le peuple prend part aux joutes fleuries et les bouquets jetés du côté des piétons tombent en pluie sur les voitures et *vice-versa*. En effet, les projectiles ne coûtent presque rien et l'on n'hésite pas à dévaster les jardins, — tandis que les fleuristes parisiens augmentent le prix de leur marchandise dans les deux journées des 6 et 7 juin.

Mais une chose est commune dans tous les pays à ces ravissantes manifestations où la fleur, symbole de beauté et de charité, est reine. Partout des jurys distribuent des oriflammes en guise de prix et partout les concurrentes malheureuses crient au favoritisme éhonté ! Les jurés, qui sont philosophes, se consolent en songeant que ces petites colères s'évanouissent aussi vite que l'odeur poivrée des œillets ou le parfum subtil des roses !

HENRI DUVERNOIS.



LA FUITE

*Le prêtre se vit transformer en globe-trotter américain. La figure rasée, les lunettes d'or sur le nez, enveloppé dans un macfarlane... il prit un traîneau qui l'attendait et qui le mena à une petite maison en rase campagne (page 586, col. 1).*

## La véridique et dramatique histoire du pope Gapon

**Quel roman est comparable à cette extraordinaire histoire dont les étranges, mystérieux et sanglants épisodes viennent de se dérouler, et dont l'effroyable épilogue date de quelques semaines. Quelle est la vérité sur la destinée du pope Gapon ? Je sais tout va la dévoiler à la lumière de révélations inédites qui lui ont été procurées par des personnalités de son entourage direct, et qui, sur la légende du grand aventurier russe, établissent la sensationnelle et définitive version de l'histoire.**



L'IMAGINATION est incapable de lutter contre les complications de la réalité. Ni Alexandre Dumas père, ni Ponson du Terrail, ni l'illustre autant qu'illusoire Sherlock Holmes, ni même le récent et non moins célèbre Arsène Lupin n'ont jamais osé échafauder histoire aussi dramatique que le roman vécu en deux ans par le célèbre agitateur révolutionnaire,

prêtre, traître et policier russe, le pope Gapon.

Jusqu'à l'époque des horribles massacres qui ont ensanglanté les rues de la capitale russe vers la fin du mois de janvier de l'année dernière, le pope Georges Gapon était un homme parfaitement inconnu de l'Europe et même du grand public russe. Bien mieux, cet apôtre révolutionnaire à la physionomie de mystique, aux allures timides, à la figure de Christ, dont la silhouette étrange, soulignée

encore par la soutane blanche, apparaissait singulièrement dans les milieux ouvriers où il pérerait. Cet agitateur puissant était inconnu de tous ceux qui s'occupaient à ce moment du mouvement révolutionnaire dans le pays.

Par contre, il était fort bien connu à la Cour, dans les milieux des hauts fonctionnaires, et surtout à la police politique dont les chefs suprêmes comptaient parmi ses relations les plus soigneusement entretenues...

Gapon, enfant, embrasse la carrière ecclésiastique sans en éprouver aucunement la vocation. Son père, un simple paysan, mais qui avait été élu par ses covillageois adjoint au maire, lui a fait sentir la misère où crouissent les « moujiks », non sans lui recommander, à tout instant, de travailler au relèvement du peuple. Gapon croyait le mieux suivre cet enseignement en se faisant avocat ou médecin. Il rencontre une jeune fille qui lui inspire le plus ardent des amours, mais qui malheureusement est de son côté sous l'empire d'un mysticisme non moins ardent. Elle lui explique que le médecin ne peut guérir que le corps, mais que le prêtre guérit aussi les âmes. Donc, pour soulager les misères du peuple, elle estime que Gapon doit se faire pope, entrer dans cette caste qui, il faut bien le dire, ne jouit pas en Russie du respect dont les membres du clergé sont entourés en France et qui sert de cible aux parodies de vaudevilles et de cafés-concerts.

Pour gagner l'amour de la jeune fille, Gapon se fait prêtre. Le mariage fut heureux, mais, après avoir donné à son mari deux enfants, la jeune femme mourut. Aussitôt, Gapon se rend compte qu'il a manqué sa vocation.

Il se rend à Saint-Petersbourg, où il arrive avec les recommandations les plus chaleureuses de son évêque pour les hauts fonctionnaires et pour quelques familles du grand monde.

Malgré ses allures timides, il ne manque évidemment pas d'aplomb. En général, les Russes tremblent devant les hauts fonctionnaires. Gapon, au contraire, les relance même dans les moments les plus inopportuns.

Ayant besoin de la recommandation du tout-puissant procureur du Saint-Synode, M. Pobiédonostseff, il prend un jour tranquillement le train pour Tsarskoé-Sélo, où ce chef occulte du gouvernement habite au Palais impérial. Il demande à voir le grand procureur sur le champ. On lui répond que dans un quart d'heure il doit se trouver à la table de l'Empereur.

— C'est juste le temps qu'il me faut, répond le pope. Et il ordonne de façon si impé-

rieuse aux domestiques de l'annoncer immédiatement que ceux-ci le croient un personnage fort important, et l'introduisent dans le cabinet de M. Pobiédonostseff!

Il y reste debout et attend. Mais son assurance s'évanouit lamentablement quand tout à coup, pendant qu'il regarde la porte par laquelle le ministre doit entrer, une voix perçante, hautaine, dit derrière lui :

— Qu'est-ce que vous voulez?

Le redoutable chef de l'Eglise russe était entré depuis longtemps par une porte secrète, dissimulée sous une tapisserie! Et il avait observé le visiteur à satiété avant de lui causer. Le procureur ne recevait jamais autrement les personnes qu'il ne connaissait pas. Il les étudiait ainsi, il les démontait par une question brusque, et de cette façon privait les interlocuteurs gênants de leurs meilleurs moyens de discussion... Habitude de grand inquisiteur.

Il refusa à Gapon tout ce qu'il demandait. Mais le pope reprit son aplomb et s'écria :

— Je ne sortirai pas d'ici, Excellence, avant d'avoir obtenu votre appui, parce que je ne peux pas m'en passer.

Le précepteur du tsar fut littéralement interloqué. Il fixa le solliciteur pendant une minute, le fouillant jusqu'au fond de son être. Pobiédonostseff ne s'est jamais trompé sur la valeur et le caractère des malheureux qu'il scrute ainsi. Il eut un sourire narquois et dit :

— Réclamez-vous de moi. Vous aurez satisfaction.

Et il disparut par la porte secrète comme il était entré.

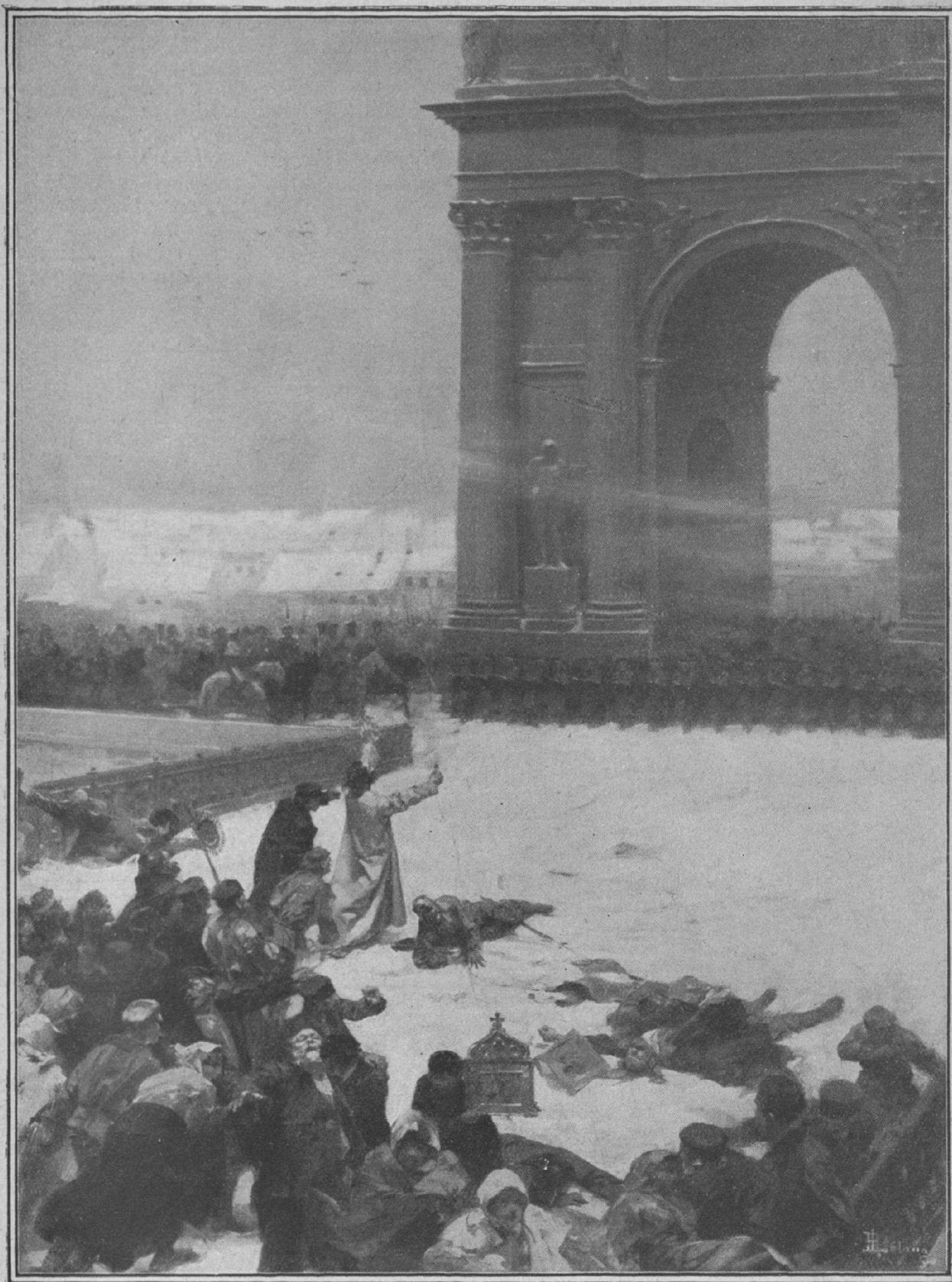
## GAPON MÈNE UNE EXISTENCE EN PARTIE DOUBLE.

Pobiédonostseff avait-il entrevu ce qu'on pouvait tirer de ce pope intelligent et ambitieux, sur lequel, bien entendu, il se trouvait amplement renseigné déjà par les « fiches » de la police ecclésiastique? Toujours est-il que Gapon, à partir de ce moment, se vit singulièrement appuyé par les autorités.

A la fin, il fit remettre à l'impératrice, elle-même, un vaste projet de réorganisation de tous les établissements de bienfaisance. Et la souveraine alla jusqu'à exprimer le désir de voir ce projet discuté dans une commission spéciale en présence de son auteur!

Gapon était heureux. Et... il se mit à écrire un autre rapport, demandant au gouvernement de contribuer à la fondation d'associations ouvrières.

C'était un coup de maître. Venant de lui, le « sociologue » du grand monde peu suspect



DEVANT LA PORTE DE NARVA

*Alors, sans provocation aucune, commença une effroyable fusillade. Vassilieff tomba mort aux côtés de Gapon, debout au milieu des morts et des blessés... (Page 584, col. 2).*

d'opinions subversives, ce projet donna à la police une idée excellente. D'autant que le chef de la police secrète, M. Zoubatoff, avait déjà réussi à organiser une association de cette sorte à Moscou, un « syndicat jaune », dirions-nous en France. Zoubatoff fit venir Gapon et le combla d'égarés. Il lui alloua même une somme d'argent comme rémunération d'un rapport qu'il lui commandait...

Or, bien que Gapon sût parfaitement que les syndicats fondés avec le concours de la police étaient simplement destinés à enrayer le mouvement ouvrier et à donner aux agents des facilités pour espionner tous ceux qui s'occupaient de la cause des travailleurs, il n'hésita guère. Il se fit le collaborateur dévoué du chef de la police secrète. Il fut mis en rapport avec le préfet de police de Saint-Pétersbourg, et l'on mit à sa disposition les moyens nécessaires pour organiser, dans la capitale même, des associations ouvrières « loyales ».

Dès cette époque, Gapon a mené son existence en quelque sorte en comptabilité double. Avec les autorités, avec les ministres, les préfets, les policiers et les gens du monde, il était l'homme qui muselait le spectre de la révolution, mais avec les ouvriers, dont il voulait se faire le chef, il était un grand révolutionnaire.

## L'EMPEREUR VEUT QUE GAPON DISPARAISSE.

Les grands industriels voyant d'un mauvais œil les syndicats de Gapon, l'un d'eux renvoya, en décembre 1904, quatre ouvriers pour la seule faute de faire partie d'une de ces associations. L'indignation des ouvriers fut générale. Gapon était moralement forcé de prouver la valeur de ses relations policières pour obtenir leur réintégration. Or, il n'obtint rien du tout. Ce petit incident devait déchaîner la révolution russe.

Nous pouvons éclaircir l'énigme dont les Russes n'ont jamais trouvé la solution. Gapon a-t-il agi comme provocateur en préparant par son attitude les massacres du 22 janvier ? Ou bien, appartenant jusque là à la police, est-il devenu tout d'un coup révolutionnaire ?

La vérité est que voyant, la première fois qu'il avait quelque chose à demander, le monde officiel se dérober, il crut être joué par le gouvernement et, par conséquent, que son influence dans les sphères officielles, but de ses aspirations, était absolument nulle. En même temps, il était sur le point de perdre son influence chez les ouvriers s'il avait simplement son impuissance. Il fut pris d'une rage indicible. Et il résolut, pour

rester quelqu'un malgré tout, de prendre le seul parti que la situation lui offrit encore.

Il réunit chez lui les bureaux des différents syndicats. Il leur expliqua que le gouvernement, malgré les promesses données, ne voulait rien faire, et il leur demanda s'ils voulaient subir l'arbitraire de leurs exploités. La réponse unanime fut que non.

Alors Gapon fit à cette assemblée nocturne de trente-deux délégués un discours violent. Il leur proposa de préparer la grève générale, ajoutant tout de suite qu'elle serait politique et révolutionnaire.

La grève commença... Mais Gapon, plus que jamais, resta en relations avec les autorités ! Il alla journellement chez le préfet de police, lui expliqua les progrès du mouvement et protesta de ses efforts, tendant à l'enrayer. Mais, comme ses intimidations n'avaient aucun effet et que les ouvriers se montraient de plus en plus exaspérés, il dut, pour sauver sa situation auprès d'eux, prendre résolument la tête de l'agitation. Il était débordé. Il ne pouvait plus que suivre les événements en faisant semblant de les diriger.

La méfiance des révolutionnaires fut extrême. C'est une grande erreur de croire que les révolutionnaires étaient d'accord avec lui. Mais, comme la foule était entraînée, il n'y avait plus de possibilité d'empêcher les manifestations projetées.

Et, au sortir de son conciliabule avec les révolutionnaires, Gapon alla causer avec le préfet de police ! Celui-ci avait sans doute encore les meilleures raisons de croire que le prêtre travaillait pour lui. Car, trois jours avant les massacres, il eut, avec le général Trépoïff, une conversation que nous pouvons rapporter par le menu, et qui le prouve.

— C'est une agitation révolutionnaire, dit le général au préfet. Il n'y a qu'un moyen de l'arrêter. Saisissez-vous immédiatement de la personne de ce pope Gapon qui dirige tout.

Le préfet Foullon eut un éclat de rire.

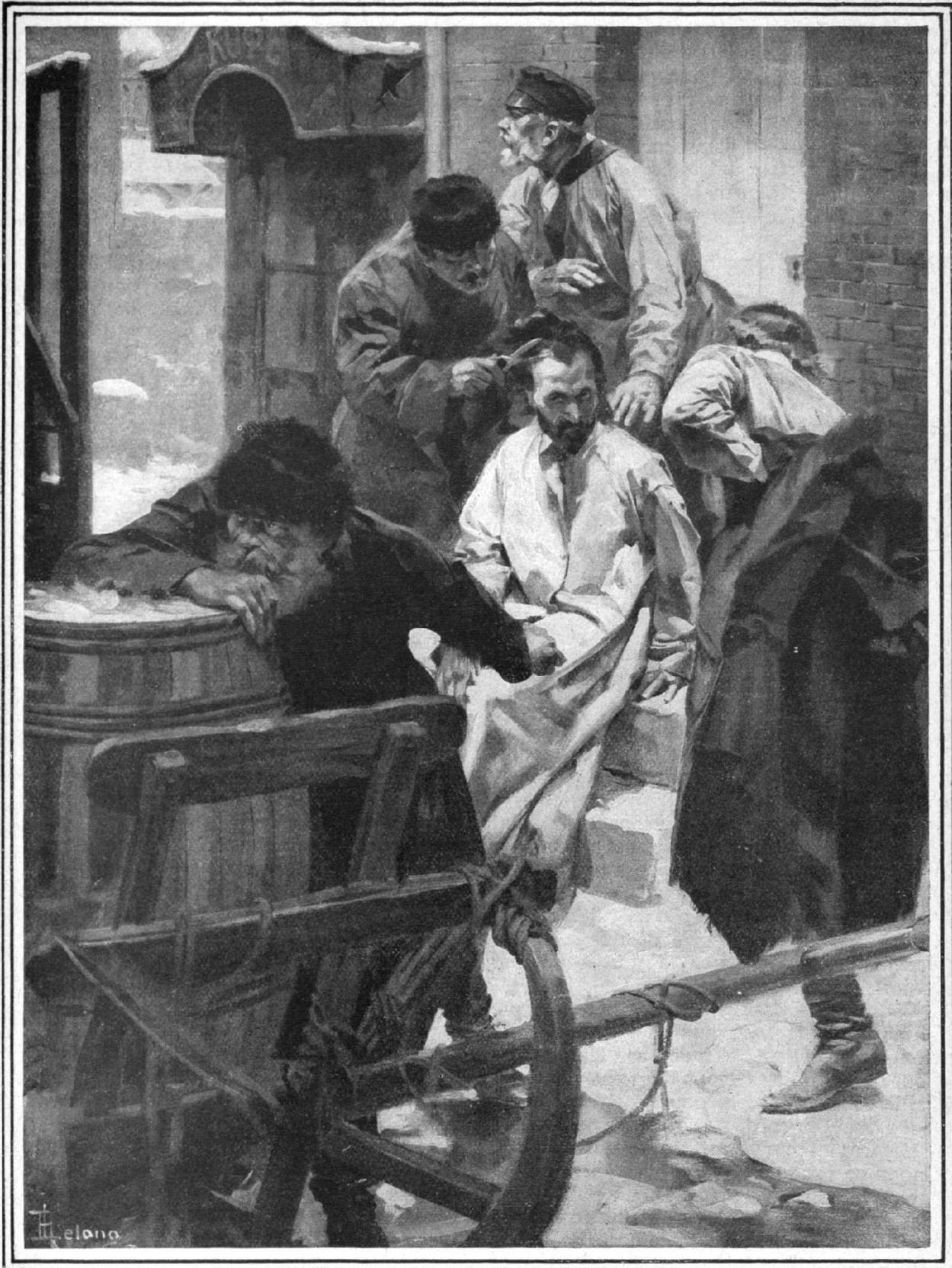
— Mais, Excellence, dit-il, c'est absolument impossible. Ce serait même une folie. Vous ne savez donc pas que Gapon est notre meilleur agent ?

Le général ne revenait pas de sa stupéfaction.

— S'il en est ainsi, répliqua-t-il, ce Gapon est un génie ou la dernière des canailles. En tout cas, l'empereur veut que ce personnage disparaisse.

— Bien, répondit le préfet. Je n'ai qu'à le lui faire dire. Dès ce soir, il sera introuvable.

Effectivement, le même soir, Gapon avait quitté son appartement pour n'y plus paraître, ce qui a donné lieu à la cour de Russie



AVANT LA FUIITE

*De deux coups de ciseaux, M... coupa au prêtre la barbe et ses grands cheveux de pope  
(Page 584, col. 2).*

à une légende curieuse. On y a soutenu longtemps que le pape, qui trois jours plus tard était à la tête du cortège ouvrier massacré, n'était pas Gapon, mais un policier déguisé. C'est à ce degré qu'on était convaincu que le prêtre exécuterait les volontés de la police ! Quels gages avait-il donc donné ?

La vérité est tout autre. Gapon s'était bien éclipsé, mais simplement pour se faire en quelque sorte le prisonnier des révolutionnaires. Il sentait que son rôle était fini, s'il ne poursuivait pas l'affaire jusqu'au bout. La nuit même, il rédigea sa fameuse dépêche au tsar réclamant une Constitution. Et il la montra aux révolutionnaires pour gagner leur appui et pour la faire imprimer dans leur imprimerie clandestine.

Mais on le croyait si bien policier qu'on lui refusa ce service. On exigea de lui le texte manuscrit de son message, signé de sa main, pour qu'il ne lui fût plus possible plus tard de dire à la police que c'était un faux destiné à le compromettre. Gapon donna le document qui fut immédiatement envoyé à Paris et mis en lieu sûr. Et, dès ce moment, sa situation policière était évidemment perdue. Il était révolutionnaire !

### GAPON AU MILIEU DE LA FUSILLADE. LES DÉGUISEMENTS DU POPE FUGITIF

Il avait brûlé ses vaisseaux. Mais cela même ne tranquillisait pas les partis révolutionnaires. On ne lui permit même pas de se mettre seul à la tête de la manifestation projetée. On organisa une surveillance spéciale ! La nuit qui précédait le dimanche fatal, un ingénieur, que nous désignerons par la lettre M..., se présenta dans la maison ouvrière du faubourg de Narva où Gapon passait la veillée des armes. Il y rencontra déjà le socialiste Vassilieff. Et l'on passa la nuit à discuter amicalement.

Cependant, Vassilieff et M..., le même qui, un an après, le livra aux bourreaux révolutionnaires, étaient délégués par leurs partis pour ne pas quitter Gapon d'un pas, pour surveiller tous ses gestes, et pour le tuer au moindre signe d'intelligence entre lui et la police...

Contre l'attente de tous les révolutionnaires, Gapon se conduisit avec une crânerie admirable. Le cortège, précédé d'un portrait du tsar et d'images saintes, s'ébranla aux usines Poutiloff et se dirigea vers la porte de Narva, limite de la ville proprement dite. C'est là, et non pas, comme on l'a raconté, devant le Palais d'Hiver, que la manifestation menée par Gapon se heurta aux cosaques et à l'infanterie de la garde.

Il avait à sa droite M..., et à sa gauche Vassilieff. Soudain, une horde de cosaques se rua sur le cortège, le traversant de tout son long, sabrant hommes, femmes et enfants, revenant ensuite sur ses pas, attaquant les manifestants par derrière et en tuant quelques dizaines.

— En avant ! Continuons ! hurla Gapon au comble de la fureur.

Le cortège décimé avança en chantant. Il était à trente mètres du pont qui, surplombant le canal Tarakanoff, forme ici la limite de la ville. Alors, sans provocation aucune, commença une effroyable fusillade. Vassilieff tomba mort aux côtés de Gapon, debout au milieu des morts et des blessés, hagard, inconscient de ce qui se passait...

Dans une débandade folle, le cortège s'était dispersé. Seuls, six ou sept intrépides étaient restés debout. Parmi eux, l'ingénieur M..., convaincu maintenant, par le courage héroïque de Gapon, de sa sincérité absolue. Il résolut de sauver le grand agitateur.

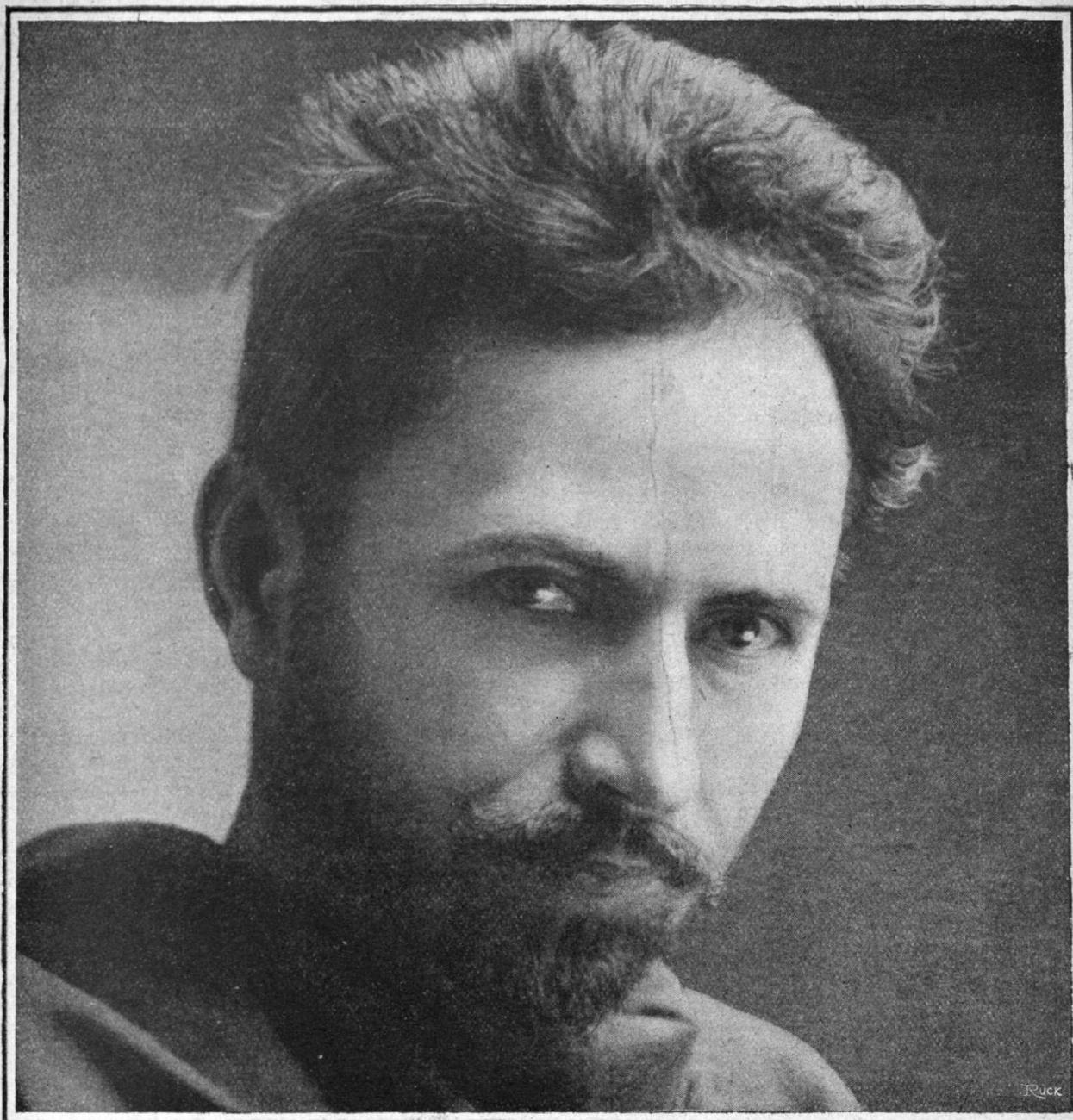
On entendit que, de l'autre côté du pont, on commandait une nouvelle salve. Que faire ? M... se précipita sur Gapon et le terrassa. Les autres se couchèrent. Les balles passèrent par-dessus tous. Alors, rapidement, M... se leva et, avec l'aide de deux ouvriers, traîna Gapon sur le sol, comme un cadavre, dans une impasse qui s'ouvrait à gauche de la rue.

Ils eurent là une minute de sécurité. Cela suffit. De deux coups de ciseaux, M... coupa au prêtre la barbe et ses grands cheveux de pope. Il lui arracha son béret et sa soutane révélatrice ; il lui mit des lunettes et lui endossa son propre manteau d'uniforme d'ingénieur. Ce dernier était taché de sang ! On le lui arracha de nouveau, et un ouvrier lui passa sa vieille pelisse déchirée et puante.

C'est dans cet accoutrement que, cinq minutes plus tard, Gapon et M... se mirent en route. Gapon était comme absent. M... le mena chez une ouvrière à proximité, où on le força à prendre de l'eau-de-vie. Puis, par des chemins détournés, il le conduisit chez Maxime Gorki.

Là, Gapon eut des crises de nerfs épouvantables pendant toute la nuit, hurlant son désespoir, se précipitant vers la porte « pour mourir comme ses amis », bref manifestant, sans s'en rendre compte, une si profonde sincérité dans son attitude que tous furent émus jusqu'au fond de l'être.

Gorki ne put hospitaliser utilement l'auteur des événements révolutionnaires que pendant deux jours. Il y avait des milliers de morts et de blessés. Le mouvement était écrasé dans le sang. Le général Trépoff était nommé gou-



LE POPE GAPON

*On remarquera que le visage du pape est empreint d'une grande douceur et d'une grande bonté (Cl. Nadar)*

verneur général de la capitale avec des pouvoirs de dictateur. Il se rappela les propos tenus par le préfet de police sur Gapon. Sa fureur contre le faux policier était extrême. Il avait donné l'ordre formel de l'arrêter coûte que coûte. Et des milliers de policiers s'occupaient de gagner la prime qu'on avait promise à celui qui le dénoncerait. Gorki étant connu comme révolutionnaire, on devait prévoir d'un instant à l'autre une perquisition qui, outre Gapon, aurait compromis un grand nombre d'autres chefs révolutionnaires.

On décida de faire filer Gapon à l'étranger. Après quelques hésitations il dut bien s'y résoudre.

Mais c'était plus vite décidé qu'exécuté. Et cette fuite prit un caractère des plus romanesques. Le prêtre se vit transformer en un globe-trotter américain. La figure rasée, glabre, les cheveux en brosse, des lunettes d'or sur le nez, en élégant complet de voyage verdâtre, à la main un des inévitables petits sacs de voyage en cuir fauve, bien ganté, enveloppé dans un vaste macfarlane à la coupe aussi

« smart » qu'américaine, Gapon se rendit de grand matin à la gare. Non pas à celle de Varsovie d'où l'on part pour l'étranger, mais à celle du chemin de fer de banlieue qui ne mène qu'à Tsarskoé-Sélo. Là, il attendit tranquillement que son valet de chambre, qui n'était autre qu'un camarade, lui remit son billet. (Il ne devait pas s'exposer aux regards indiscrets des agents surveillant les guichets). Tout le monde crut que ce monsieur élégant était un richissime Yankee allant visiter le parc et ayant l'insolence de vouloir visiter le Palais habité par le tsar à Tsarskoé-Sélo.

Mais il descendit à une station intermédiaire. Son « domestique » acheta d'autres billets pour une direction opposée. Le même manège se répéta six fois dans la journée. Ils firent ainsi le tour de toute la banlieue de la capitale et arrivèrent le soir à une petite station du chemin de fer de la Baltique où l'on ne le cherchait pas du tout. De là, il prit un traîneau qui l'attendait et qui le mena à une petite maison en rase campagne. Il était chez des amis. Il y attendit huit jours des nouvelles et des instructions.

Un soir, à six heures, un messenger de Saint-Pétersbourg arrive porteur d'un billet court, mais terrible : « Tout est découvert ».

Que devenir ? Le message apporte une recommandation pour un contrebandier allemand, mais la frontière est à plus de mille kilomètres. Impossible de se procurer un faux-passeport.

— Attention, s'écrie le messenger, à la grande ligne qui mène à la frontière, vous êtes forcé de la prendre et elle est étroitement surveillée.

Dehors, une tourmente de neige fait rage. Gapon se rend en traîneau à la station. Il s'é gare dans la nuit et dans la tempête et arrive avec trois heures de retard. Le chef de gare le rassure :

— Le train a quatre heures de retard.

A Pskoff, où il doit prendre l'express pour la frontière, il manque la correspondance et, s'écroulant sur un fauteuil de la salle d'attente, s'endort d'un profond sommeil d'où il est réveillé par la sensation d'un visage penché sur lui. Il s'éveille. C'est un gendarme.

Heureusement, ce gendarme se borne à surveiller. Gapon sort précipitamment, saute dans le train, persuadé qu'on l'a signalé à Vilna.

Immédiatement, il prend la résolution de descendre à la petite station intermédiaire de

Svientrani. Un homme lui fait vis-à-vis dans le compartiment. C'est un employé de chemin de fer. On lie conversation.

— Je vais vous faire une confidence, s'écrie Gapon. On me présente aujourd'hui une jeune fille à laquelle on veut me fiancer. Je ne vous cacherai pas que je voudrais étudier et mes beaux-parents et ma future femme avant de m'engager. Pour cela, je veux éviter les gens qui m'attendent à la gare. Faites-moi descendre à contre-voie.

— Entendu, s'écria l'employé en riant. Je vous comprends !

Gapon descend à contre-voie et tombe chez un aubergiste polonais, quelque peu révolutionnaire. Le pope arrive, suant et défait.

— Je suis en danger de mort, avoue-t-il à son hôte ; si je ne traverse pas la frontière, je suis un homme perdu !

Il s'inquiète de la distance qui le sépare de cette frontière — la terre promise ! La réponse le terrifie ; il en est environ à la même distance que Metz de Paris. L'aubergiste le reconforte.

— Allons, lui dit-il, que voulez-vous faire ? Je vous accompagnerai, nous voyagerons en traîneau.

Ce fut une lamentable odyssée à travers la campagne infinie, dans la désolation de la forêt blanche et les marécages gelés. Le supplice dura quatre jours et quatre nuits d'angoisses indicibles, de fatigue, de faim et de froid. Impossible de dormir par crainte de la police et puis, ne fallait-il pas avancer, avancer toujours sans trêve, ni répit, avec l'appréhension du gendarme, la terreur de faire en vain cet immense effort. Au bout de deux jours, on les arrête une première fois, ils s'en tirent en plaisantant.

— Mais vous n'avez pas de passe-port fait-on observer à Gapon, nous avons le droit de nous saisir de votre personne à n'importe quelle heure et n'importe où.

Il proteste, adjure, rit, se met en colère, joue un telle comédie qu'il peut repartir et se tirer de cette dangereuse impasse avec son compagnon. Une seconde fois, ils étaient en train de manger dans une auberge, quand la police fait irruption par la porte. Ils sautent par la fenêtre, rejoignent leur traîneau et s'enfuient.

(A suivre).

ALEXANDRE ULAR.





CUISINIÈRES MILLIARDAIRES

*Comme autrefois, Marie-Antoinette, reine de France, se plaisait à jouer à la fermière, au Petit Trianon, les reines du dollar s'amusent à faire la cuisine et prennent, pour une heure, des habits de cordon bleu et de soubrette.*

## Excentricités de Milliardaires

**La saison de Newport qui va débiter dans quelques jours donne une actualité particulièrement piquante aux faits et gestes des milliardaires américains : c'est dans cette petite plage, où la plupart d'entre eux se trouvent réunis, qu'ils se livrent le plus volontiers à leur goût effréné du luxe, des distractions coûteuses et de ces excentricités qui les font rois pour un jour.**



Le 26 novembre 1898, à l'occasion de son soixante et unième anniversaire, Andrew Carnegie, roi de l'acier, s'offrit lui-même, en guise de souvenir, un terrain qui lui plaisait dans la 5<sup>e</sup> avenue. Ce terrain lui coûtait la bagatelle de 5.375.000 francs.

Un pareil caprice serait taxé par nous, Européens, d'excentricité : il n'a rien qui étonne de l'autre côté de l'Atlantique, car les milliardaires américains aiment l'argent, non pour la seule joie de thésauriser, mais ils l'aiment pour en faire étalage.

Cependant, puisque le mot *Excentricité* répond pour nous à quelque chose, il n'est pas sans intérêt de voir, grâce à quels bizarres caprices, les habitants du Nouveau Monde font cet étalage de leurs dollars.

Il y a quelques années, une mode fit fureur : celle des donations. On apprenait presque chaque jour un cadeau princier fait à telle ou telle Université, à telle ou telle bibliothèque, par M. Vanderbilt ou M. Astor. Puis, peu à peu, le public s'est blasé. Devant la fréquence des dons, la gratitude des bénéficiaires a diminué. Sans plus tarder, les milliardaires ont changé leur manière de procéder et ont

recherché l'excentricité dans une autre voie ; un beau jour, une autre rivalité éclata : celle des habitations.

Ce fut Vanderbilt qui donna le branle. Au cours d'un voyage en France, il vit le Palais de la Malmaison et résolut de faire construire, dans ses propriétés des bords de l'Hudson, un palais identiquement pareil. Aussitôt, il fit lever les plans, acheta à prix d'or les reliques éparses, et la construction commença. Tout fut reproduit avec une exactitude scrupuleuse. La moindre pièce fut copiée sur la pièce correspondante de la Malmaison.

A l'origine, W. Vanderbilt entendait dépenser 1 million de dollars. En 1899, le Palais n'était pas achevé et coûtait déjà 10.000.000 de francs.

Il s'imaginait que cette fantaisie ne serait jamais égalée. Quelle erreur !

Il avait choisi la Malmaison : M<sup>me</sup> Stuyvesant Fish répondit par le Palais des Doges.

Elle aurait voulu — simplement — l'acheter sur place et le faire transporter en Amérique. Malheureusement, on lui fit comprendre qu'il est des choses qui ne s'achètent pas. Elle ne se tint pas pour battue. L'original lui échappait?... Soit ! il lui restait la ressource de la copie. Cette fantaisie lui coûta la bagatelle de six millions.

Encore, si étranges que soient ces deux caprices, répondent-ils à un certain souci artistique, à l'évocation permanente d'une chose vue et préférée. Le cas de W. C. Whitney n'a pas cette excuse. Son hôtel, situé au coin de la 68<sup>e</sup> rue et de la 5<sup>e</sup> avenue, n'a pas la moindre prétention historique. Seulement, c'est le plus grand de New-York. Les collections qu'il renferme sont innombrables, mais la plupart des pièces en sont fausses. Cela lui importe peu : tout le monde sait qu'elles valent — ou mieux qu'elles lui ont coûté — des millions. Fausses, les potiches chinoises,

les tapisseries des Gobelins, faux, les vases du Japon, les tableaux des galeries, soit !...

Mais, vrais, les notes acquittées et les dollars qui sont allés enrichir les marchands sans scrupules. Au reste, tout l'homme ne tient-il pas dans cette anecdote : On lui montre un jour, chez Astor, le « 1814 » de Meissonier payé 500.000 francs.

— Moi, dit-il, j'ai chez moi le même tableau, exactement le même, seulement *par un autre peintre*.

Et depuis, le « 1814 » (*par un autre peintre*) a été gratifié d'une place en pleine cimaise dans son musée.

Puisque nous en sommes au mobilier, n'oublions pas le cas de cette jeune milliardaire qui se fit construire un lit en or massif. A propos d'or massif, l'actrice Maud Adams avait excité, dans le monde des jeunes gens, un tel enthousiasme que ses admirateurs décidèrent de faire exécuter sa statue, grandeur nature, en or massif et de l'envoyer à Paris à l'Exposition de 1900. En quelques semaines, l'instigateur de la souscription réunit 1.740.000 francs !

L'hôtel d'un milliardaire est une véritable ville. Si les préoccupations esthétiques n'embarrassent pas les architectes, du moins celles de la commodité ne leur sont-elles pas étrangères.

Celui-ci vient de s'en faire construire un qui renferme une piscine assez grande pour y faire soixante brasses à la nage, un manège plus vaste que nos plus vastes manèges de cavalerie. Cet autre fait installer des chasses dans des jardins couverts, et le clos est si grand qu'on s'y promène aussi à l'aise que dans les tirés de Rambouillet.

Dès lors, comment s'étonner de la splendeur des fêtes qui se donnent dans ces palais truqués comme pour une féerie ?

Une milliardaire américaine installée à Paris



MARMITONS PEU ORDINAIRES

*Fatigués de jongler avec les chiffres et de remuer les milliards, les richissimes Américains se plaisent quelquefois à des jeux plus inoffensifs et préparent eux-mêmes leurs repas.*



UN DINER VÉNITIEN A NEW-YORK

Moyennant quelques milliers de dollars, un milliardaire américain, qui nous a prié de taire son nom, offre à ses invités l'illusion d'un festin à Venise et fait vivre, pour eux, le panorama du pont des Soupirs, avec le Grand Canal, les palais somptueux et les poétiques gondoles.

ne demanda-t-elle pas, voici quelques années, avec le sérieux le plus imperturbable, l'autorisation de louer le Bois depuis la porte

Dauphine pour donner une fête aux lanternes?

Un milliardaire donne un festin dans ses



UNE COIFFURE ORIGINALE

*Cette coiffure originale d'une singulière richesse d'orfèvrerie a été portée dans un bal de milliardaires, à New-York, par miss Ogden Goëlett, devenue depuis duchesse de Roxburghe.*

UNE MARIÉE PEU BANALE

*Miss Adèle Horwitz, à l'autel, portait dans son bras son chien favori, le fox-terrier Jock, couronné de chrysanthèmes blancs.*

écuries. Des jeunes filles organisèrent un souper champêtre où tout le monde était habillé en paysans, où le plancher était recouvert de paille et de fumier, tandis qu'à son étable, une vache ruminait près d'un cheval, parmi les poules, les cochons, les canards, qui, librement, se promenaient et mangeaient les reliefs du festin!

UN DINER VÉNITIEN A NEW-YORK

Au fond de la salle du festin, une large baie s'ouvre sur la lagune. Des gondoles passent sous le pont des Soupirs, tout le panorama s'anime, et, tandis que le repas se poursuit, le paysage change, les gondoles glissent sur l'eau. Par delà l'Atlantique, moyennant quelques milliers de dollars, les invités eurent l'illusion de festoyer — sans se déplacer — dans la ville des Doges.

Mais à peine une excentricité a-t-elle été commise qu'une autre se produit. L'amour conjugal même se traduit par des dépenses fantastiques.

M<sup>me</sup> William C. Whitney, une des plus radieuses beautés de New-York, une beauté célèbre dans les deux mondes, fut victime d'un accident grave. L'accident avait eu lieu à

Aiken. Un train spécial fut immédiatement commandé pour aller chercher à New-York le D<sup>r</sup> L. Dana, l'illustre praticien, que suivirent bientôt toutes les célébrités, toutes les gloires médicales et chirurgicales de l'Amérique. Jusque là, rien en somme que de très naturel, l'immense fortune du jeune couple rendant ces dépenses relativement insignifiantes. Mais on ne s'arrêta pas là. Le D<sup>r</sup> Mac-Gohan, le médecin le plus réputé d'Aiken, fut, séance tenante, enlevé à sa clientèle, pourtant richissime, et monopolisé pour le service exclusif de M<sup>me</sup> Whitney, en compagnie de trois infirmières diplômées. M. Whitney lui-même abandonna complètement ses affaires. Puis, aussitôt que l'état de la blessée le permit, on la transporta d'Aiken à New-York, non seulement dans un train spécial, mais dans un car expressément construit à cet effet. Alors, un chef spécial fut appelé de France pour préparer les plats et les friandises destinés à M<sup>me</sup> Whitney. M<sup>me</sup> Whitney aimant beaucoup les fleurs, on prit un jardinier expert, chargé de veiller sur les innombrables plantes, bouquets, gerbes et couronnes, envoyés journellement à l'intéressante malade par ses opulentes amies. Un homme de lettres, qui commençait

à jouir d'une certaine réputation, se vit attacher en qualité de secrétaire à la personne de M<sup>me</sup> Whitney.

Tous les jours, des trains spéciaux apportaient les fruits les plus rares et les plus beaux de la Floride, de la Louisiane et même du Mexique et de l'Équateur.

Pourtant, l'argent est tenace. Plus on en

prépare de mines qui fit construire, de son vivant, le mausolée destiné à l'insigne faveur d'abriter ses restes. Pourtant, on ne parvint pas à dépasser 400.000 francs... une misère.

Aussi bien devait-il être rapidement éclipsé par Robert Goëlett dont le mausolée (le plus gigantesque que possède l'Amérique) coûta 650.000 francs! Battu à son tour par celui du



UN DINER PEU BANAL OU LA CAMPAGNE CHEZ SOI

*Dans le dîner offert par M. W. K. Glorison, la paille et le foin ont remplacé les tapis traditionnels, et chiens, poules, cochons, autant d'hôtes imprévus et bruyants, circulent librement dans la salle, prenant leur part du festin.*

jette par les fenêtres, et plus les coffres s'emplissent. Comment faire?

Aux palais construits par les rois du dollar, certains ont répondu par la splendeur des tombeaux dans lesquels il se proposent de reposer un jour.

Le cimetière de Woodlawn, appelé à l'honneur de recevoir à l'exclusion de tous les autres la dépouille des milliardaires, offre un spectacle invraisemblable.

Le tombeau de Jay Gould, qui avait coûté 300.000 francs, est aujourd'hui relégué à l'arrière-plan.

Le premier coup fut porté par un riche pro-

roi du cuivre, le sénateur William A. Clark, de Montana, dont le prix dépasse un million. Il détenait le record en 1901... Mais depuis cinq ans...

Si l'on passe maintenant à l'existence journalière des milliardaires, on y retrouve ce même besoin d'excentricité, cette même folie de se faire remarquer.

Un simple chiffre en dira long, par exemple, sur la façon d'aimer les chiens de l'autre côté de l'Atlantique: il s'y dépense annuellement 25.000.000 de francs pour les chenils.

Ceux de Pierpont Morgan dépassent en luxe tout ce qu'on peut imaginer. Robert Arm-

strong, premier valet de chiens, y touche des appointements supérieurs à ceux d'un préfet de première classe. Les chiens ont leur parc, leur étang. Un cuisinier spécial est chargé de préparer la pâtée des chiens couchants. Les chiens courants se nourrissent de viande : un mouton entier et un demi bœuf qu'un boucher de Washington envoie chaque matin.

Mais voici l'excentricité dégagée de toute idée d'orgueil :

Il y a quelques années, miss Adèle Horwitz se mariait à Baltimore. Quand elle apparut dans sa toilette de mariée, au bras de son père, l'assistance constata qu'elle portait de la main gauche, appuyé contre son corsage, son fox-terrier Jock. Le fox-terrier Jock était couronné de chrysanthèmes blancs et portait autour du cou une guirlande des mêmes fleurs, attachée avec un ruban de satin blanc. Il demeura sur le bras de sa maîtresse pendant toute la cérémonie.

On parla longuement de l'événement dans la Grande Avenue, mais les triomphes de la fantaisie sont éphémères et, peu après, le diner offert par le banquier Henry Poore éclipsa l'aventure de miss Horwitz. On servit un gigantesque pâté en croûte, d'où sortit tout à coup une jeune fille, tandis qu'une nuée de serins s'envolaient à tire d'aile, pendant qu'un orchestre de nègres jouait l'air célèbre : « Vingt-quatre merles cuits dans un pâté ».

Souvent, aussi, l'imagination fait totalement défaut aux milliardaires, ils se contentent du simple étalage de leur luxe... Mais quel luxe ! Un élégant, Malcolm Harry, le Brummel noir, conquiert à la fois l'attention et les honneurs par le seul prestige de son élégance ; pour ses débuts à New-York il présenta sa garde-robe composée de 56 complets fantaisie, 18 costumes habillés, 6 smokings, 8 habits, 9 redingotes, le reste à l'avenant. Le tout complété par 72 paires de souliers, 31 parapluies, 12 ombrelles et 120 cannes.

Mais si les Américains ne vivent pas comme tout le monde, ils se ruinent comme personne.

Dévoré 30 millions en 27 mois comme Leslie B. Hiner ; débiter par dépenser 200.000 francs en 8 jours pour finir par 47 millions en 7 ans comme Lonnie Yates sont des exploits dignes de laisser rêveurs les plus sceptiques à matière d'argent.

La même folie qui préside à la conquête de l'or, qui rend les milliardaires insensibles aux ruines qu'ils sèment sur leur passage, leur fait perdre à la fois et la notion de la richesse, et celle de son emploi raisonnable.

Ils cesseront sans doute d'être excentriques le jour où ils auront acquis leurs milliards assez lentement pour avoir le temps d'apprendre le moyen de les entasser et celui d'en user intelligemment.



LE TOMBEAU D'UN CHIEN DE MILLIARDAIRE

*Il n'est point de pierre trop fine ni de fleurs trop belles pour le petit compagnon d'autrefois.  
Il aura vécu en milliardaire, il est juste qu'il soit pleuré en chien riche.*

LE MARIAGE D'ALPHONSE XIII ET L'ATTENTAT

Le contrat de mariage entre le roi Alphonse XIII et la princesse Victoria Ena de Battenberg, nièce d'Edouard VII, a été signé le 30 mai au château de Pardo, situé à 13 kilomètres de Madrid et où les deux fiancés se trouvaient depuis trois jours. Le 31 mai le mariage religieux a été célébré dans la petite église de San Jeronimo, située entre les avenues du Pardo et celles du parc de Madrid. Au retour, au moment où le carrosse royal passait devant le n° 88 de la Calle Mayor, une bombe lancée d'un quatrième étage de cette maison éclata au-dessus de la foule en causant des ravages effroyables, 8 soldats et 11 civils furent tués, 32 soldats et 24 civils furent blessés. Les souverains étaient indemnes,

mais un cheval de leur carrosse ayant été tué, ils durent se rendre

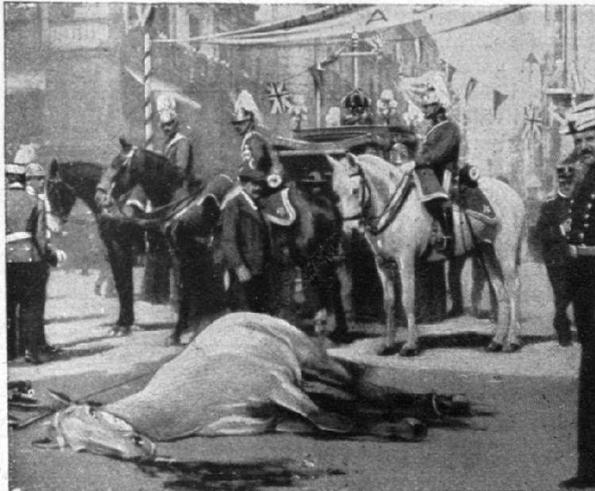
au château royal dans une autre voiture.

Les premières investigations firent connaître que l'auteur de l'attentat était un anarchiste nommé Matteo Moral, âgé de 27 ans, et arrivé de Barcelone le 21 mai. Effectivement celui-ci était rencontré le 3 juin près de la station de Torrejone à 20 kilomètres de Madrid par un garde particulier qui, lui trouvant une allure suspecte, lui ordonna de l'accompagner. Moral fit mine d'obéir, puis il tua le garde d'un coup de revolver et se suicida.

L'autorité judiciaire espagnole a fait arrêter le 3 juin M. Farrer, directeur de l'Ecole Moderne de Barcelone, connu pour ses sentiments anarchistes et le 6 juin, M. Nakens, directeur du journal républicain *El Molin*. Ce dernier a



L'église San Jeronimo où a été célébré le 31 mai le mariage d'Alphonse XIII.



Un des chevaux du carrosse royal tué par la bombe de Moral le 31 mai.



Le carrosse que viennent de quitter les souverains. Un homme tient le bouquet qui renfermait la bombe.



L'attentat du 31 mai à Madrid. La bombe a fait explosion. Au fond à droite la fumée n'est pas dissipée. En avant, le carrosse qui précédait le carrosse royal, et dans lequel vont monter les souverains.

reconnu dans une lettre rendue publique que, le jour de l'attentat, Moral lui avait demandé asile, et qu'il avait considéré comme un devoir d'honneur de favoriser la fuite de l'assassin.

### DÉMISSION DU MINISTÈRE AUTRICHIEN

Le prince Conrad-Hohenlohe-Schillingfürst, président du ministère autrichien, a donné sa démission le 28 mai. Il a pris cette décision parce que l'empereur François-Joseph avait cédé au vœu des Hongrois, qui était de ne conclure désormais avec l'Autriche qu'un traité de commerce et non une union d'alliance commerciale. Le prince estimait que c'était là un des préludes à la séparation des



Le prince Hohenlohe, ancien président du cabinet autrichien, démissionnaire le 28 mai.

deux peuples. Son cabinet n'avait duré que 34 jours.

Le baron Maximilien Beck, chef de section au ministère de l'agriculture, a formé le 1<sup>er</sup> juin le nouveau cabinet avec un programme comprenant principalement la révision de l'accord de 1867 avec la Hongrie.

### LA DOUMA RUSSE CONTRE LE GOUVERNEMENT

La séance que la Douma a tenue le 26 mai a inauguré brutalement le conflit que tout le monde prévoyait devoir éclater entre le ministère et les représentants de la nation.

M. Gorémÿkine, président du conseil, est monté à la tribune et

a lu un très long document, déclaration du gouvernement, qui était le rejet pur et simple de toutes les



Les députés de la Douma russe, salués par la foule après avoir demandé le départ du ministère (26 mai).

demandes formulées par la Douma dans la réponse au discours du trône.

Refus d'accorder l'amnistie, refus de modifier le régime électoral, de déposer un projet de loi garantissant sans restriction la liberté de conscience et la liberté individuelle, de donner satisfaction aux paysans dans la question agraire, refus d'abroger les lois d'exception, etc.

Cette lecture a produit une impression détestable et tous les orateurs, sans exception, ont attaqué de la façon la plus vive le document ministériel.

Puis la Douma, à l'unanimité moins sept voix, a voté, au milieu d'applaudissements prolongés, un ordre du jour demandant la démission immédiate du ministère et son



Le cadavre de l'anarchiste Moral maintenu devant l'objectif par les employés de la Morgue de Madrid.

remplacement par des hommes qui jouissent de la confiance de la majorité de la Douma.

(On sait que la Douma n'a pas le droit de renverser un ministère).

Le 31 mai, la Douma a demandé l'abolition de la peine de mort.

### L'AGITATION AGRAIRE EN RUSSIE

Les nouvelles qui arrivent sans cesse des provinces russes montrent combien il est urgent de régler la question agraire. On a dit aux paysans qu'on allait faire quelque chose. Comme on ne fait rien, l'esprit insurrectionnel se développe en eux tous

les jours. Dans un grand nombre de districts, les violences spoliatrices se multiplient. Les propagandistes révolutionnaires trouvent un



Le baron Beck qui a formé, le 1<sup>er</sup> juin, le nouveau cabinet autrichien.

auditoire admirablement préparé et tout fait craindre l'explosion prochaine d'une jacquerie que les forces gouvernementales seront peut-être impuissantes à réprimer.

### LE MASSACRE DE BIELOSTOK

Le 15 juin, à Biélostok, grande ville située à 200 kilomètres de Varsovie, pour des causes qui ne sont pas encore connues, la populace a massacré plusieurs centaines de juifs.

### RUPTURE ENTRE LA GRÈCE ET LA ROUMANIE

À la suite d'un conflit économique qui régnait depuis longtemps entre la Grèce et la Roumanie, les relations diplomatiques ont été rompues le 14 juin entre les deux pays.



Surtout en biscuit de Sèvres, *Le Triomphe de Bacchus*, offert par la France à Alphonse XIII à l'occasion de son mariage avec la princesse Victoria de Battenberg, 3 mai.



MONUMENT DU PEINTRE DAUBIGNY, par le sculpteur Fagel, qui a été inauguré le 17 juin à Auvers-sur-Oise que le grand paysagiste affectionnait particulièrement.



CHARLES HOFFBAUER. — Elève de Gustave Moreau, l'auteur du *Triomphe d'un condottiere* que nous avons publié en mai et grâce auquel le jeune peintre a obtenu le *Prix du Salon*.



PAUL LANDOWSKI, de Paris, élève de Barrias; première médaille de sculpture. Exposait le *Hâleur* et les *Fils de Cain* dont nous donnons page 596 un fragment.



V-L. FOCILLON, de Dijon, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon, médaille d'honneur de la gravure. Exposait une eau-forte *Hommage à Delacroix*, d'après Fantin-Latour.



ANTONIN CARLÈS, de Gimont (Gers), médaille d'honneur de la sculpture. Exposait le *Monument du commandant Hériot et Retour de classe* que nous donnons page 596.



JULES ALEX. GODEFROY, de La Rochelle, élève de M. André Laloux, médaille d'honneur de l'architecture, auteur de la *Préfecture de la Haute-Vienne*.

Les médailles d'honneur du *Salon des Artistes français* 4, 5 et 6 juin. Nous donnons en frontispice le portrait de Rochemousse, médaille d'honneur de la peinture.

LES LIVRES. — Le *Testament volé* de MM. J. H. Rosny raconte l'histoire d'un artiste graveur, d'un très beau caractère, qui s'éprend de la fille d'un éditeur besoigneux, sans cesse à la recherche de fonds. L'éditeur est le neveu d'une vieille collectionneuse millionnaire qui n'a d'autre affection que ses bibelots. Aussi a-t-elle déshérité son parent. Dans le but de rattraper l'héritage compromis, l'éditeur fait disparaître le testament avec la complicité de son futur gendre qui agit ainsi par faiblesse et par amour. A la fin la vieille collectionneuse prend en amitié le graveur dont elle admire les œuvres et lui lègue toute sa fortune. MM. J. H. Rosny ont fait de cette œuvre un roman d'action, vif et mouvementé. (Collection Minerva).

Dans le *Ruban de Vénus*, M<sup>me</sup> Gabrielle Réval, qui écrit les *Sévriennes* et que préoccupe toujours le grand problème féministe, émet cette thèse qu'une femme artiste doit se consacrer exclusivement à son art et que toute passion étrangère à cet art la rend inférieure. Trois silhouettes de femmes absolument différentes et étudiées avec un soin scrupuleux dominent ce volume qui sera certes discuté.

M. Maurice Cabs s'est attaché dans l'*Exode* à établir un contraste frappant entre la Ville et la Campagne. Il a montré les ravages causés chez les paysans par l'invincible attraction de Paris.

QUELQUES-UNS DES MONUMENTS ET STATUES LES PLUS REMARQUÉS AUX SALONS, DE 1906



ANTONIN MERCIÉ, de l'Institut  
*Jeanne d'Arc.*  
(Artistes Français.)



J. L. ROBERT VILLENEUVE  
*« Y penser toujours ».*  
(Artistes Français.)



ANTONIN CARLÈS  
*Retour de chasse.*  
(Artistes Français.)



ALBERT BARTHOLOMÉ  
*Jeune fille se coiffant.*  
(Société Nationale.)



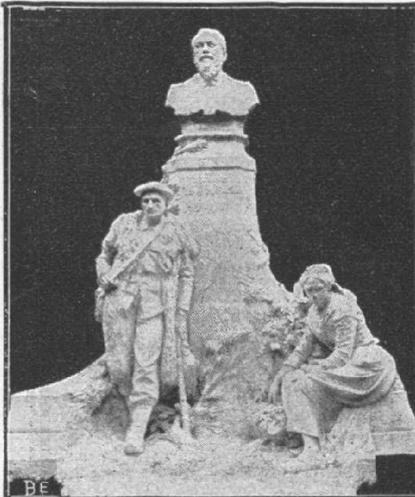
PAUL LANDOWSKI  
*Le Poète, frag. des Fils de Caïn,*  
qui valurent au jeune sculpteur  
une 1<sup>re</sup> médaille. (Artistes Français.)



DENYS PUECH, de l'Institut  
*Statue en marbre du Cardinal Bourret pour*  
son tombeau dans la cathédrale de Rodez.  
(Artistes Français.)



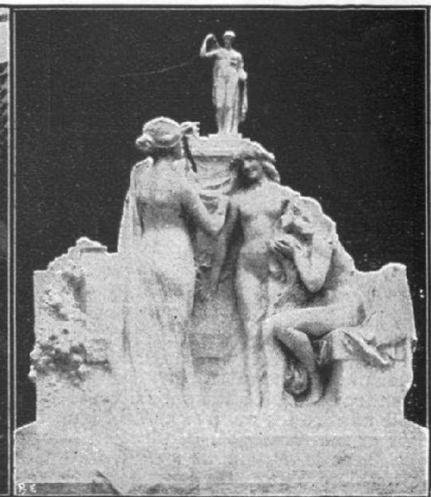
EMMANUEL FREMIET  
de l'Institut  
*Statue en plâtre du sculpteur*  
François Rude. (Artistes Français.)



J. L. RISPAL  
*Monument au romancier Fernand*  
*Lafargue.*  
(Artistes Français.)



ANTONIN CARLÈS  
*À la mémoire du com. Hériot, pour l'or-*  
*phelinat mil. de Boissière.* (Art. Français)



R. CHARLES PEYRE  
*Offrande à Vénus, d'une harmo-*  
*nieuse poésie.* (Artistes Français.)

GUILLAUME II  
A VIENNE

Guillaume II est arrivé à Vienne le 6 juin, sans aucune solennité militaire. Après le déjeuner à l'ambassade d'Allemagne, Guil-



Le maire de Cologne (à droite) visitant le palais de Buckingham, le 23 mai.

laume et François-Joseph ont envoyé à Victor-Emmanuel une dépêche pour transmettre à leur « troisième et fidèle allié » l'expression de leur amitié inaltérable. Le roi d'Italie a répondu par une dépêche rédigée en termes identiques. Le kaiser est reparti le 7 juin pour Berlin.

LES BOURGMESTRES  
ALLEMANDS A  
LONDRES

Les bourgmestres allemands et les autorités municipales de Berlin, Dresde, Cologne, Aix-la-Chapelle et Charlottenbourg ont passé plusieurs jours à Londres aux environs du 20 mai. On leur a offert plusieurs banquets auxquels ont pris part de nombreuses personnalités politiques anglaises.

LES ÉLECTIONS BELGES

Le 27 mai, ont eu lieu en Belgique des élections pour le remplacement de 85 députés sur 166 que compte la Chambre : 51 catholiques ont été élus contre 23 libéraux et 11 socialistes. Ils perdent 4 sièges mais conservent encore une majorité de 12 voix.

ÉCHOUAGE  
D'UN CUIRASSÉ  
BRITANNIQUE

Dans la nuit du 29 au 30 mai, le cuirassé britannique de 1<sup>er</sup> rang, *Montagu* s'est échoué sur les roches de Shutter-Point près de l'île de Lundy, dans le canal de Bristol (Angleterre). L'équipage a été sauvé, mais le navire était considéré comme perdu.

Néanmoins, on a fait les plus grands efforts pour le sauver. À la date du 20 juin, on procédait de la façon suivante; on avait constitué autour de la partie la plus basse du *Montagu* une sorte de fausse coque en plaques d'acier montées sur des poutres de 50 centimètres de

bouchés, on compte introduire de l'air comprimé dans la fausse coque et faire ainsi flotter le *Montagu*. Au préalable, on a retiré l'artillerie et toutes les pièces de la machinerie. Pour réussir, il faudra sept semaines



Mubammed-El-Nasser-Bey, le nouveau bey de Tunis qui a reçu l'investiture le 19 mai.

de beau temps. Le *Montagu*, lancé en 1901, déplaçait 14.000 tonnes et portait 750 hommes d'équipage. Il avait coûté plus de 30 millions.

LE NOUVEAU  
MINISTÈRE ITALIEN

Le ministère de M. Giolitti, succédant au ministère de M. Sonino, a été constitué le 29 mai. M. Giolitti a pris la présidence du Conseil avec l'Intérieur. Les autres attributions ont été les suivantes : M. Tittoni, Affaires étrangères; M. Gianturco, Travaux publics; M. Gallo, Justice; M. Majorana, Trésor; M. Massimini, Finances; général Vigano, Guerre; amiral Mirabello, Marine; M. Fusinato, Instruction publique; M. Cocco Ortu, Agriculture; M. Schanzer, Postes et Télégraphes.



Guillaume II faisant son entrée à Vienne le 6 juin dans la voiture de l'empereur François-Joseph

section et de 98 mètres de long. On tentait ensuite de détruire les rocs qui avaient percé la coque du navire. Lorsque les trous auront été



Le cuirassé britannique de 14.000 tonnes, *Montagu*, échoué dans le canal de Bristol depuis la nuit du 30 mai.

**LES FÊTES DU SIMPLON**

Les fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration du tunnel du Simplon ont commencé le 28 mai, à Lausanne, pour ne se terminer que le 1<sup>er</sup> juin à Gênes. A Lausanne, des discours ont été prononcés par M. Forrer, président de la Confédération suisse, et M. Guicciardini, ancien ministre des affaires étrangères d'Italie.



*Le bâtiment qui vient d'être terminé à Londres pour loger les lords de l'Amirauté.*

**LE NOUVEAU**

**BÂTIMENT DE L'AMIRAUTE BRITANNIQUE**

Le nouveau bâtiment construit pour recevoir les services de l'Amirauté britannique est maintenant entièrement terminé et les lords de l'Amirauté y organisent leur installation.

Cet édifice est situé sur le terrain de parade des Horse-guards, parc Saint-James.

**UN HOPITAL PERSAN**

Par ordre du fils du shah de Perse, on vient de construire à Recht, ville de Perse qui compte 80.000 habitants, dont 500 Européens, un hôpital de 50 lits. C'est le premier hôpital organisé à l'européenne que possèdera la Perse. Il a été édifié d'après les plans d'un architecte persan et ne recevra que des hommes.

**LE ROI DU CAMBODGE EN FRANCE**

Le roi du Cambodge, Sisowah, est arrivé à Marseille, le 11 juin. Il a été reçu avec les honneurs militaires. Pendant les jours qui ont suivi, il a visité les envi-

rons, Toulon et l'arsenal. Il est parti pour Paris le 18 juin.

**L'ACTION FRANÇAISE AU MAROC**

Un Français, M. Charbonnier, ayant été assassiné le 28 mai, aux portes mêmes de Tanger, la



*Le major italien Cei, inventeur du fusil qui tire 50 coups à la minute.*

France a décidé de demander réparation complète au gouvernement marocain, c'est-à-dire le paiement

d'une indemnité de 100.000 francs, des excuses publiques, l'érection d'une pierre commémorative à l'endroit même où était tombée la victime et l'engagement de rechercher et d'exécuter les assassins. Trois navires de guerre ont été envoyés à Tanger pour appuyer ces revendications.

**UN FUSIL QUI TIRE 50 COUPS A LA MINUTE**

Le major italien Cei Rigotti vient de construire un fusil automatique fondé sur l'emploi d'une partie des gaz qui ont déjà servi, et dont le tir s'effectue avec une rapidité considérable. Plus de 50 coups à la minute. Le major Cei propose de transformer le fusil italien sans grands frais. On affirme à ce propos que l'Ecole normale française de tir possède à Châlons une arme automatique perfectionnée qui est excellente.

**M. RICHARD SEDDON**

M. Richard Seddon, qui était premier ministre de la Nouvelle-Zélande depuis 1893, est mort le 10 juin. Il avait joué dans son pays un rôle considérable et avait fait adopter un grand nombre de lois sociales. C'était un partisan ardent de l'union étroite des colonies britanniques avec la métropole.

**LES UNIVERSITAIRES FRANÇAIS A LONDRES**

Les délégués de l'Université de Paris, du Collège de France et des Universités provinciales, au nombre de 110, ont étudié l'organisation universitaire britannique du 10 au 15 juin.



*Le premier hôpital persan organisé à l'européenne.*



*Les fêtes de l'inauguration du Simplon, du 28 mai au 1<sup>er</sup> juin. (Devant le tunnel d'Iselle)*



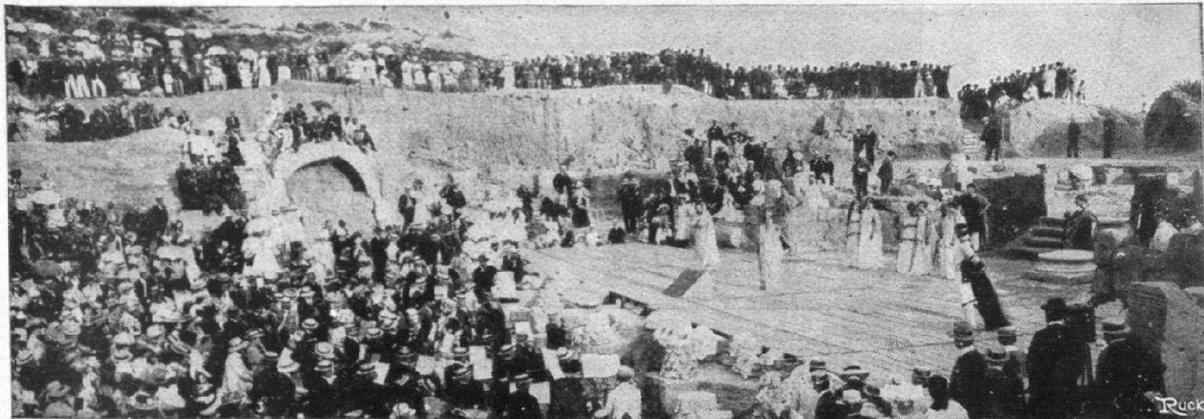
M. GEORGE VANOR, le poète et le conférencier, mort le 24 mai, frappé d'une congestion cérébrale. — Il était né en 1865 — et avait publié les *Paradis*, un volume de vers, une pièce: *le Tombeau du Cid* et un ouvrage sur Wagner: *Pèlerinages d'art*.



M<sup>lle</sup> Carmen de Raisy M. Camille Bert M<sup>lle</sup> Dasty  
Acte 1<sup>er</sup> du *Réformateur*, pièce en 3 actes de M. Edouard Rod. Cette pièce met en scène la vie privée de Jean-Jacques Rousseau qui est assurément moins digne que son œuvre: la pièce de M. Rod, dramatique et émouvante convenablement montée par l'*Œuvre* dans sa représentation du 28 mai, a été interprétée par M. Camille Bert, Jean Ades, et M<sup>mes</sup> de Raisy et Dasty.  
Cl. Félix.



HENRICK IBSEN, le célèbre dramaturge suédois, mort le 23 mai. Il était né en 1828. Son influence a été considérable sur le mouvement dramatique. Œuvres principales: *Maison de Poupée*, *le Canard Sauvage*, *l'Ennemi du Peuple*, *Solness*, *Peer Gynt*.



Représentation du *Polyeucte* de Corneille, donnée au théâtre antique de Carthage le 27 mai: manifestation contre le vandalisme commis au préjudice des ruines de ce théâtre où les Bédouins exploitent une carrière de pierre.  
Cl. Soler



M. ANDRÉ ANTOINE, ancien directeur du théâtre Antoine, a été nommé directeur du théâtre national de l'Odéon, en remplacement de M. Paul Ginisty.

(Cl. Boissonas et Taponnier.)



Une épidémie de variole s'est déclarée dernièrement au théâtre de Philadelphie. Immédiatement le directeur donna l'ordre de faire vacciner tout le personnel du théâtre, depuis les artistes jusqu'aux machinistes. — l'amusante photographie que nous donnons représente quelques acteurs se faisant vacciner au foyer quelques instants avant d'entrer en scène.



M. FIRMIN GÉMIER, l'artiste si apprécié, devient le successeur de M. Antoine, à la direction du théâtre Antoine où il va continuer les traditions originales de son prédécesseur.

(Cl. Manuel)



M<sup>me</sup> SEGOND-WEBER dans *Nicomède*, tragédie de Corneille jouée à la Comédie-Française (6 juin).



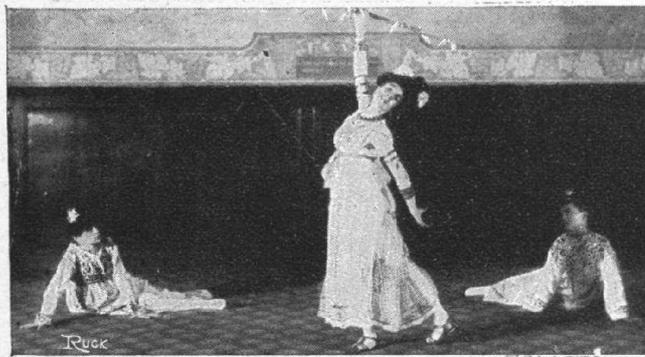
LES VICTOIRES, à-propos de M. E. FRANCKLIN, représenté à la Comédie Française le 3 juin (centenaire de Corneille). Cl. Félix.



LES LARMES DE CORNEILLE, à-propos de M. LE LASSEUR, joué aux Français (Semaine Corneille). Cl. Ruck



M. Ch. SILVER, le compositeur du *Glos*, 3 actes, livret de M. Michel Carré (Opéra-Comique, 9 juin).



M<sup>lle</sup> TERESA CERUTTI, innovatrice des *Dances Byzantines*, va prochainement se faire apprécier à Aix-les-Bains. Ces danses sont des reconstitutions exactes des époques disparues, montées avec un soin tout particulier. Cl. Boyer.



M. de LOSQUES vient de publier un spirituel et amusant album: *Couloirs et Coulisses*. Cl. Boissonas.



Buste de BENJAMIN GODARD, dû au sculpteur J.-B. CHAMPEIL et inauguré le 17 juin au square Lamartine. Cl. Ruck



LA MUSE DE CORNEILLE (fragment du monument inauguré place du Panthéon (27 mai). Cl. Ruck



Buste de GUSTAVE LARROUMET, élevé sous le péristyle de la Comédie-Française, au Palais-Royal. Cl. Ruck

DIVERS. — Théâtre de la nature à Champigny-la-Bataille (3 juin) le *Dieu Nouveau*, tragédie en 3 actes de M. Paul Souchon. *Gaîté* (14). La *Mioche dorée*, drame en 5 actes de MM. Alphonse Lemonnier et Louis Pericaud. M<sup>lle</sup> Bertile Leblanc et MM. H. Krauss et Péricaud.



## DEUX GLOIRES DU CAFÉ-CONCERT

*Le célèbre chanteur populaire PAULUS, créateur d'En r'venant d'la Revue, fut un des artistes les plus aimés du public des music-halls et a connu une gloire quasi-universelle.*

Cl. Sartony.

*L'ineffable tourlourou POLIN s'est spécialisé dans les chansons militaires, telles que la Boiteuse du régiment qu'il débite avec un art et un talent tout personnels, et vivement appréciés du spectateur parisien.*

Cl. Darby.

# DE PAULUS A POLIN

## PAR FRANC-NOHAIN

**Le café-concert occupe depuis longtemps, dans les annales des spectacles français en général, et parisiens en particulier, une place considérable. C'est là que naissent les refrains populaires que petits et grands fredonnent pendant leur temps de vogue, et qui, franchissant nos frontières, se répandent, capitale par capitale, dans le monde entier. Nos chanteurs de café-concert, que nous passons ici en revue, sont des personnages d'importance, et chacun a son amusante originalité.**



Le chanteur de café-concert est un type éminemment français; n'est-ce pas lui qui, de l'*Amant d'Amanda* à *Viens Poupoule!* aura mission, par son génie, d'exprimer et d'extérioriser toute l'âme hantante de la foule?

C'est véritablement l'histoire de la France, son histoire héroïque et sentimentale, que l'on peut suivre à travers les refrains

d'un Paulus ou d'un Mayol; et qui voudrait étudier notre esprit à la fois populaire et bien parisien sans parler de Dranem, de Fragson et de Polin?

L'exemple le plus éclatant et qui, dès l'abord, vient sous la plume est l'exemple de ce Paulus, de qui il serait puéril de nier quelle fut, à une heure donnée de notre vie politique, l'influence sociale.

C'était il y a vingt ans; après s'être essayé

Published on 15 th July 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

dans un répertoire de paysanneries, qui n'avaient que médiocrement réussi, Paulus avait, un soir, conquis le public par cette simple affirmation que, « sur la place de la Bastille, les tramways sont toujours pleins » ! Qui dira les raisons mystérieuses pourquoi tel couplet réussira ainsi à transporter une foule en délire, là où les ressources d'un lyrisme échevelé, d'une verve endiablée, tous les purs trésors de l'esprit et de la fantaisie, seraient demeurés impuissants ?

Mais c'est un fait, cet omnibus merveilleux avait seul acquis à Paulus l'oreille du public, et Paulus put confier à cette oreille désormais et définitivement bienveillante, qu'il se promenait « au détour de la chaussée Clignancourt » en clignant de l'œil, ou l'aventure des *Statues en goguette*.

## LES « TROUVAILLES » D'UN CHANTEUR : LA VOGUE DE PAULUS.

Déjà, pour *meubler* les ritournelles, car il ne faut pas que la ritournelle, entre chaque couplet, fasse un « temps froid », et c'est l'art et l'ingéniosité du chanteur de trouver quelque chose qui tienne le spectateur en haleine, — Paulus avait inventé ce « pas » admirable, et qui a fait école, « pas » grâce auquel l'artiste se déplace de gauche à droite et de droite à gauche de la scène, roide, sans mouvoir les jambes, par simples conversions, en sens inverse, mais simultanées, du pied gauche et du pied droit.

Et puis, tout à coup, éclata *En r'venant d'la Revue* : on sait la prodigieuse fortune de cette chanson dont l'enthousiasme et les circonstances firent véritablement un hymne populaire.

Ce que l'on sait moins, c'est que l'auteur est M. Delormel, — car ces chansons, à côté de l'artiste qui les « crée », ont tout de même des auteurs, dont la gloire est moins éclatante, mais qu'un sûr profit consolera, sans doute, de leur obscurité : Burani, de qui le nom est resté comme d'un librettiste estimable, gagna peut-être moins d'argent avec les cinquante opéras-comiques dont il écrivit les paroles, qu'avec la seule chanson des *Pompiers de Nanterre*, qui lui rapporta près de trois cent mille francs...

Or Delormel, et le détail est moins connu que la chanson, lorsqu'il apporta à Paulus les couplets d'*En r'venant d'la Revue*, lui avait laissé le choix entre trois noms, — trois rimes ! — pour compléter un vers palpitant : Négrier, Dominé ou Boulanger ?

Paulus se recueillit un moment, minute historique, et se décida pour Boulanger.

Faut-il rappeler, après cela, le départ du général pour Clermont-Ferrand, et Paulus, à la gare de Lyon, juché sur une locomotive, entonnant *En r'venant d'la Revue*, dont cent mille personnes reprenaient le refrain ?

Puis ce furent les élections fameuses, où les électeurs parisiens, ratifiant le choix qu'avait fait Paulus lorsque Delormel lui avait donné à choisir, comme l'artiste, élirent Boulanger contre Jacques.

A cette époque, les directeurs s'arrachaient Paulus : le même soir, il chantait à l'Eden-Théâtre de la rue Boudreau, au Concert-Parisien et à l'Eldorado, et, dans chacun de ces trois établissements, pour les trois couplets et le refrain de la célèbre chanson,

touchait quinze louis. Cependant, autour de lui, ses camarades et ses rivaux ne demeureraient pas inactifs. La muse, heureusement inspirée, d'Antonin Louis, venait de répondre à son appel, et de lui dicter ces *Pions d'Auvergne*, qui, lancés par Bourguès, connurent une gloire sensiblement égale à celle d'*En r'venant d'la Revue* et, plus tard, du *Père la Victoire*, — ce *Père la Victoire* qui permit à Paulus, habile à saisir le vent de popularité, de demeurer populaire encore, après que l'homme au cheval noir eut



POLIN (PAR BARRÈRE)

Le célèbre chanteur avec une désinvolture et une bonhomie toute particulière, débite ses chansons dont le comique énorme s'assaisonne d'un savoureux réalisme.

cessé de l'être. Songez, qu'en 1897, un coureur cycliste français une victoire sensationnelle sur une piste d'outre-Rhin, la musique de la *Marseillaise*, interdite, attaqua l'air des *Pioupious d'Auvergne*, vités officiels, pour l'entendre, mirent chapeau bas. Avions-nous d'attribuer une véritable valeur historique aux chansons de café-concert? Mais toutes les chansons, je l'accorde, n'avaient pas, même alors, cette valeur et cette portée.

Aux côtés de ces grands *leaders*, de Bourgès et de Paulus, Ouvrard s'en tenait aux facéties militaires et représentait toujours le même soldat qui, de ses gants trop longs, tire ses meilleurs effets comiques.

Libert, déjà vieux, s'obstinait à n'être que l'amant d'Amanda, et Marius Richard, pour la gloire de Goublier, chantait à plein gosier la *Voix des Chènes*.

Et parce que tant que Paris sera Paris, il y aura des petites ouvrières, et tant qu'il y aura des petites ouvrières il y aura pour leur cœur fragile et troublé des romances. Mercadier assumait la tâche délicate et charmante de fournir romances les petites ouvrières de trefaites, Kam-Hill vint donner à café-concert une orientation nouvelle. Ai-je

licite et charmante de fournir romances les petites ouvrières de trefaites, Kam-Hill vint donner à café-concert une orientation nouvelle. Ai-je

ayant remporté locale, à défaut et tous les in-donc tort



FRAGSON  
(PAR BARRÈRE)

*Appartient à la catégorie des chanteurs « pince sans rire »; a créé de nombreuses romances dont il est l'auteur et qu'il accompagne lui-même au piano.*



DRANEM (PAR BARRÈRE)

*Ce pitre génial du café-concert a innové ce genre qui consiste à lier conversation avec les spectateurs.*

un pseudonyme? C'était le pseudonyme d'un négociant fort honorable — le propre frère de M. Jean Périer, l'excellent et curieux artiste de l'Opéra-Comique — et cet honorable négociant, après des succès de salons et de repas de corps, avait eu l'idée de faire consacrer à la scène la sincérité des applaudissements de nos intimes et de nos invités.

Il parut en habit rouge et en culotte de soie, impeccable, et se fit remar-

quer d'abord par son grand air de distinction.

Un mystère savant entourait son identité; le moins qu'affirmèrent les gens renseignés, c'est qu'il était chef de bureau dans un ministère; la vérité, c'est qu'il gagna presque aussitôt des appointements de sous-secrétaire d'Etat.

Son débit martelé, la précision de son

riété, rien qu'en imitant tour à tour, avec une exactitude d'ailleurs inquiétante, Kam-Hill et Yvette Guilbert?

On ne peut songer sans attendrissement qu'il existe sans doute des préfectures où les amateurs se réjouissent encore à des imitations de Kam-Hill.

Car l'honorable négociant a, depuis long-



LE ROI DES FANTAISISTES : M. MAX DEARLY

*Ce comédien, d'une fantaisie étourdissante et trépidante, danse, chante, remue, s'agite avec un brio endiablé et un entrain communicatif.*

Cl. Sartory.

geste, un répertoire osé et dosé, lui avaient assuré, tout de suite, une place à part : Kam-Hill fut l'Yvette Guilbert des chanteurs; pendant deux saisons Kam-Hill et Yvette, Yvette et Kam-Hill se partagèrent les faveurs du public, et l'habit rouge de l'un s'étalait sur tous les murs aux côtés des gants noirs de l'autre.

Un frère de Jeanne Bloch, Stiv-Hall, ne parvint-il pas, alors, à acquérir une petite noto-

temps, abandonné les planches et repris son négoce, dès que le succès s'était ralenti : il s'occupe de petites affaires de publicité.

Une hirondelle ne fait pas le printemps et le café-concert ne chôme point avec la disparition de Kam-Hill.

Restent Plébins, le grivois Plébins, et Sulbac qui, l'œil mi-clos, le nez épaté, la bouche immensément fendue, n'a qu'à paraître

pour que la salle se sente immédiatement secouée d'un rire heureux et irréfléchi : on se demande même, après cela, pourquoi il chante, — car, « tout le reste est littérature... » et quelle littérature!

Les chansons de Fragson furent plus littéraires; traînant son piano du Concert européen à la Scala, il proclama, — assis devant

composition des types les plus inattendus la fantaisie la plus ingénieuse; et qui sait d'ailleurs si cette transformation est la dernière, et si, du music-hall, Fragson ne passera pas à l'Opéra-Comique! Un compositeur de talent, M. Raynaldo Hahn, n'a-t-il pas écrit qu'à sa connaissance Fragson avait une des voix les mieux timbrées de ce temps?



UNE PLÉIADE DE CHANTEURS DE CAFÉ-CONCERT

1. Le comique Sulbac, « chanteur villageois ». — 2. Morton. — 3. Max Morel.  
4. Girier. — 5. Resse. — 6. Chavat.

Cl. Darby.

ce piano, mais la tête obstinément tournée vers le public, comme pour bien marquer qu'il se désintéressait des notes que, sur les touches, frappaient ses doigts distraits, — il proclama que « nous avons tous eu vingt ans » et nous invita, avec une extrême cordialité, à célébrer « les blondes ».

Mais les revues de music-hall ont arraché Fragson au café-concert; il a apporté à la

Et le piano de Fragson sera peut-être un jour l'harmonium des *Maîtres de Chapelle*...

En attendant, Fragson est engagé, cette année, dans un music-hall de Londres avec un cachet quotidien de trente livres (750 fr.).

Les revues de music-hall sont l'étape ordinaire qui, maintenant, conduit l'artiste du café-concert au théâtre.

Successivement, nous avons vu Claudius

quitter la Scala pour le Châtelet, où sa longue et maigre nonchalance fait merveille auprès de Pougaud alerte et replet; on n'a pas oublié que, déjà, en 1900, dans une reprise de *l'Assommoir*, Claudius avait triomphé aux côtés de M. Guitry, et que c'est à lui que la France est redevable de cette scène géniale de *La Ferme*, qui n'a pas cessé d'égayer ces mêmes sous-préfectures où l'on imite encore Kam-Hill. C'est au Palais-Royal que Morton agite, désormais, ses bras démesurés.

M. Max Dearly a transporté sur la scène des Variétés ses danses surprenantes et ses prodiges d'équilibre instable, renouvelés des grands clowns anglais; et, à ce même théâtre, Moricey est engagé pour la saison prochaine.

**L** E TYPE DU CHANTEUR MILITAIRE : POLIN.

Polin, lui-même, n'a-t-il pas fait, en province et à Monte-Carlo, des incursions dans l'opérette? Mais, à Paris, du moins, Polin ne saurait songer à se montrer autrement qu'en cavalier de deuxième classe, avec un petit képi, de larges basanes, et surtout, à la main, son mouchoir à carreaux.

Ah! ce mouchoir d'ordonnance, aussi indispensable à Polin que le fin mouchoir de dentelles à un marquis du XVIII<sup>e</sup> siècle!

Il le plie, le déplie, le tortille, dans une agitation perpétuelle de ses mains courtes et grasses.

Et l'on ne peut s'empêcher de penser à la revanche de l'utile mouchoir ainsi ridiculisé, si, d'aventure, sur la scène en plein air des Ambassadeurs, j'imagine, Polin, dans la fraîcheur des soirs, attrapait un rhume de cerveau: voir Polin éternuer, se moucher, pour de



SINOËL

*Sinoël a importé au café-concert le genre conférencier dans lequel il s'est spécialisé d'amusante façon.*

Photo Bonifort.

bon, dans ce fameux mouchoir! Qui dira toutes les belles histoires régimentaires mises en couplets pour Polin! Les plaisanteries sur les nourrices ont été épuisées toutes, et toutes aussi les plaisanteries sur les consignes mal comprises et les « carottes mal tirées ».

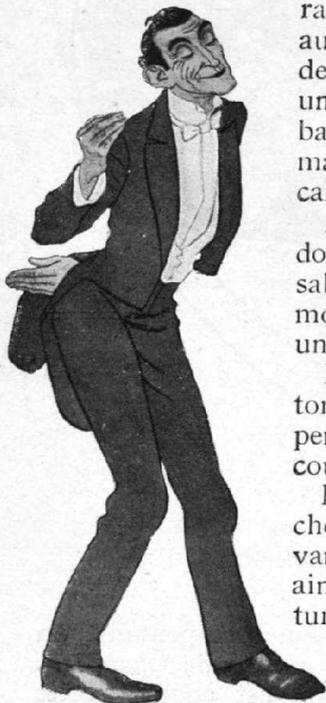
Mais, cependant, avec un rien d'émotion, — oui, d'émotion! — Polin attendrit le public sur le sort pénible du pauvre tourloarou qui marche, qui marche, — *Obé! cantinière!...* — et marchant lui-même, marchant sur place, le chanteur, dont les pieds scandent les paroles, sue, sue à grosses gouttes, pour entraîner à la cadence les spectateurs que des « vingt-huit jours » récents ou prochains rendent plus particulièrement sensibles à ces discours héroïques.

Pauvre Polin, brave Polin! en a-t-il chaud, des saisons entières, à reprendre vingt fois le refrain de la *Boîteuse du Régiment*, « qu'avait un fichu, qu'a le bout pointu... »

Et dix ans de succès n'ont pas terni sa gloire toute française.

Toute une pléiade de chanteurs marque le pas derrière Polin: ses imitateurs, d'abord, dont quelques-uns, comme Vilbert, ne sont pas sans mérite. Les fantaisistes, Baldy, épanoui, colorié, Sinoël, compliqué et ingénieux, et Maurel qui, jadis, sut déplorer avec tant d'âme la disparition d'une amie qu'entre la *Plac' Maub'* et la cour du Dépôt il avait perdue... Comme c'est loin déjà!

Voici Yvonnec, qui chante du Botrel, comme son nom le faisait pressentir, et Villé qui, alors qu'on s'y attendait le moins, chante du Désaugiers et Nadaud.



DELMARRE (PAR BARRÈRE)

*Ce chanteur a innové ce geste, véritable trouvaille, qui consiste à faire passer son bras sous une des basques de son habit durant qu'il chante.*



ALBENS (PAR BARRÈRE)

*La face béate et le geste nihilisme épanoui d'un marié de village, M. Albens rit et fait rire.*



CLAUDIUS  
(PAR DE LOSQUES)

*Claudius, dont les débuts au café-concert furent applaudis, apporte maintenant sa verve et son comique sur les scènes d'opérette et de comédie.*

Voici Monthéus, que les affiches appellent le « célèbre Monthéus », et Abélard, qui s'intitule plus modestement le « comique idiot ».

Et voici les élégants, les classiques, d'abord, ceux qui, comme Vasser, comme Regnard, portent l'habit à boutons de métal ou la redingote de couleur, selon la formule traditionnelle de la vieille élégance des cafés-concerts français; un chapeau de satin clair, de préférence rose ou mauve, s'appareille à l'habit, et il est de mise qu'entre chaque couplet le chanteur agite ce chapeau, un peu comme on ferait d'un tambourin, au bout de son bras tendu, pour témoigner de sa belle humeur joyeuse ou simplement de sa désinvolture...

Mais le plus grand nombre, à présent, adopte l'habit noir, et l'« élégance du café-

concert » est devenue l'élégance de tout le monde, — et du meilleur monde.

Lejal ressemble en tous points aux clubmen qui viennent l'applaudir, Lejal qui, un jour, fut célèbre : le jour où il lui fut interdit de chanter cette *Charrette*, redoutable et provocatrice qui, pour marcher, réclamait « des... roulettes »; et dire que bientôt ce calembour incendiaire risque de ne plus être compris sans glose!...

Mais il convient de citer ici, tout particulièrement Reschal, qui, aux yeux de la clientèle des cafés-concerts, représente par excellence l'homme de bon ton, encore que, par caprice d'artiste, il se soit plu à interpréter jadis, en costume d'apache, des chansons réalistes : mais, en jouant *l'Assommoir*, pour avoir voulu se faire applaudir dans Coupeau, M. Lucien Guitry en est-il moins demeuré le type de l'acteur élégant?



UN AUTRE TOURLOUROU :  
VILBERT

*Ce chanteur arbore également le genre militaire, sa fantaisie et sa bonne humeur sont réputées dans les music-halls.*

## DEUX ILLUSTRATIONS CONTEMPORAINES DU CAFÉ-CONCERT.

Enfin, nous en venons aux deux grands triomphateurs du jour : à Mayol, chanteur mondain, joie des cœurs légers et des esprits à peine sentimentaux, à Dranem dont la sottise appliquée semble de quelque Mark Twain avec, à vrai dire, moins de littérature.

Mayol, à la mèche blonde, est le chantre du printemps et de tous les avantages appréciables que cette saison comporte. Il est moraliste parfois dans *N'y touchez pas*, chef-d'œuvre du genre; il est grivois légèrement dans *Le Petit Panier*; il est gaiment Parisien dans les chansons élégantes, et paternel lorsqu'il dit le charme des trottins.

Une main sous le revers de l'habit, l'escarpin qui pointe et un doigt au menton, les yeux faits, les lèvres rouges et le toupet frémissant, il sait par sa grâce faire battre les cœurs les moins tendres : il sait joindre le plaisant au sévère et à la satire la plus amère une gaité souriante et de bon aloi.

Marseillais, il était cuisinier à bord d'un navire, dit-on, et avait fait mainte croisière quand des officiers de marine, qui l'avaient entendu chanter par aventure, et qui étaient gens de goût, l'engagèrent et le décidèrent à quitter le fourneau pour la rampe.

On frémit à penser que, sans cette circonstance providentielle, la France n'eût jamais répété après lui : *Viens, Poupoule!* les *Mattchich* ni même *Au revoir, et merci!*

Car Dranem, lui, ne lance pas de chansons.

Dranem, c'est Dranem, cela lui suffit, et cela suffit.

Il entre en scène le nez rouge, un invraisemblable petit chapeau rond sur la tête, les yeux noyés. Il traîne un godillot sans lacet au pied droit, une pantoufle au pied gauche. On ne sait pas ce qu'il va chanter, il ne le sait guère davantage. Il cause au public qui déjà ne se tient plus de joie; il affirme, sans conviction d'ailleurs, que les petits pois sont un légume bien tendre; il danse sur place, se trémousse à peine et reprend sa conversation avec le public.

Tout son succès — et c'est presque de la psychologie — provient de cette union constante de Dranem avec ses auditeurs. Tous les gamins du faubourg Saint-Martin se persuadent être de ses familiers parce qu'un jour, il

leur aura adressé personnellement la parole entre deux couplets.

Son comique est à lui et bien à lui, personnel, immuable, et était tout aussi drôle, il y a dix ans à l'*Eden-Concert* ou à l'*Epoque*; mais alors, il n'était pas à la mode.

Tandis qu'aujourd'hui on va voir *Dranem*, et peut être est-il de tous les chanteurs de café-concert celui qui fait le plus recette.

Il n'en conçoit pas d'ailleurs un orgueil sans borne et ne s'estime pas plus qu'il ne vaut, — et moins au contraire...

Il avait traité jadis avec un directeur pour une période de cinq ans à des conditions médiocres.

Le succès éclata brusquement; cinq ans durant, Dranem, qui n'avait qu'à payer un dédit minime, resta cependant le pensionnaire du théâtre auquel il faisait réaliser des recettes folles, alors que, lui, continuait à toucher modestement un peu moins d'un louis.

Quel exemple pour tant de comédiens illustres, et même de la Comédie-Française!

On ne dit pas d'ailleurs que le directeur lui ait spontanément proposé de déchirer son engagement pour lui offrir des conditions plus équitables...

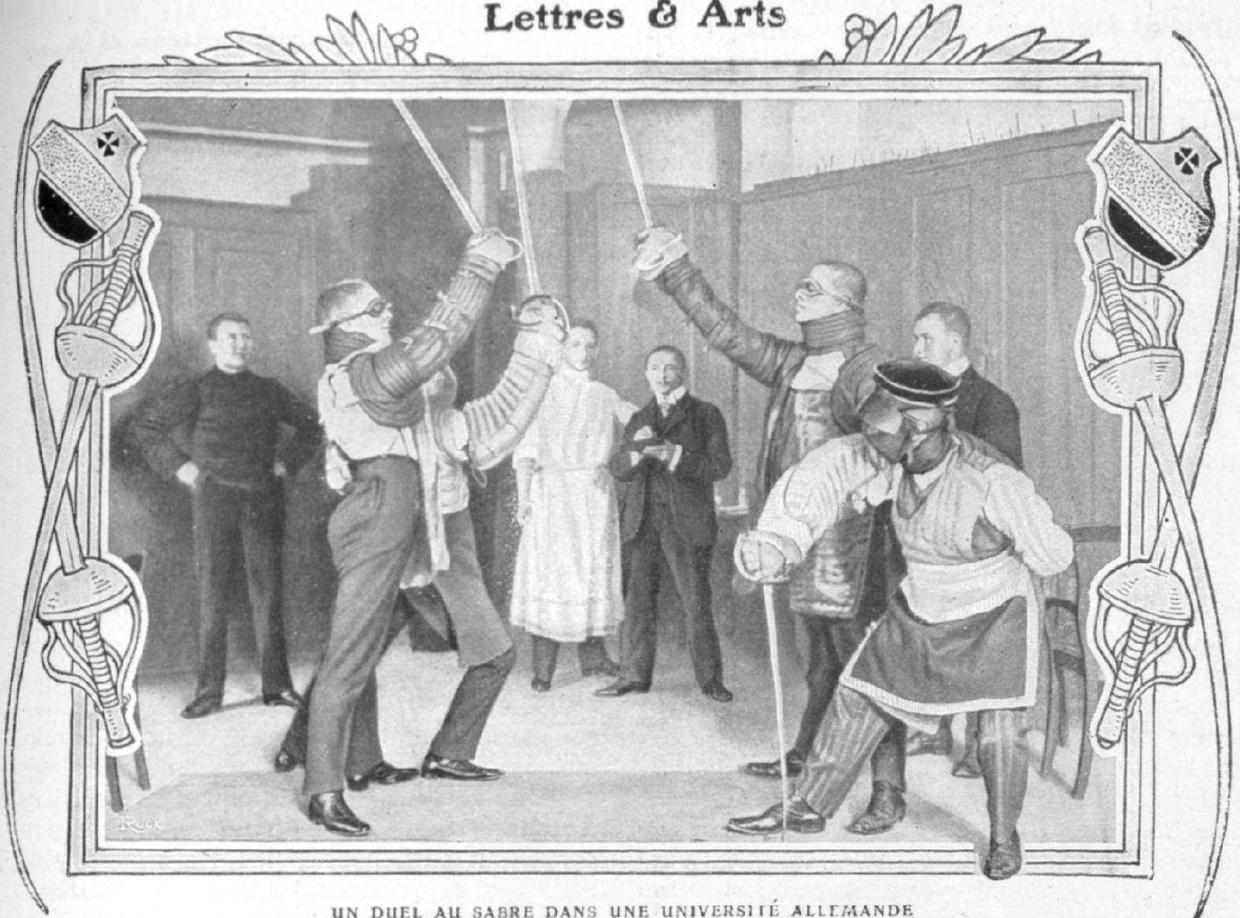
« Ah! ces petits pois!... »

FRANC-NOHAIN.



MAYOL (PAR DE LOSQUES)

*Ce créateur de Viens, poupoule! est justement connu pour l'art avec lequel il dit et joue les chansons qu'il chante.*



UN DUEL AU SABRE DANS UNE UNIVERSITÉ ALLEMANDE

*On croirait à un duel pour rire; la rencontre représentée ici fut pourtant des plus sérieuses; bandés, matelassés selon le rite, les adversaires se tailladèrent congrûment le visage!*

## Dans le Monde des Etudiants

**Au moment où écoliers et étudiants partent en vacances, il nous a paru intéressant et d'actualité de donner un aperçu des mœurs si curieuses et si différentes des principales Universités du monde avec leurs coutumes archaïques, leurs brimades, qui font de chacune d'elles un milieu spécial, très à part, régi par des lois particulières**



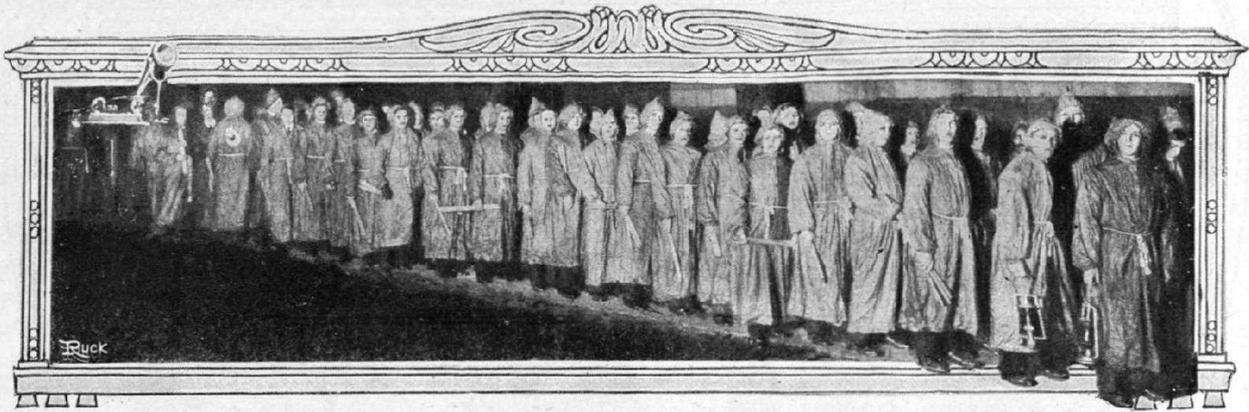
**Q**UE sont aujourd'hui dans tous les pays du monde les descendants des trois illustres Universités du moyen âge : Paris, Bologne et Prague, ces étudiants braillards et joyeux que Victor Hugo a si magistralement dépeints dans le commencement de *Notre-Dame de Paris*?

Que reste-t-il des brimades dont la seule perspective faisait perler la sueur au front des néophytes, pauvres oisillons aspirant à l'honneur de prendre rang parmi les oiseaux de proie?

C'est ce que nous allons rechercher en parcourant rapidement les Universités du monde entier avec leurs mœurs particulières, leurs coutumes bizarres, et ces plaisanteries séculaires respectées par les générations successives qui passèrent gaiement leur « jeunesse folle » avant de devenir les bourgeois sensés et posés, les savants illustres, les artistes célèbres — ou bien les ratés désolants que l'on sait.

L'étudiant allemand mérite la première place; là, les mœurs ont gardé une saveur spéciale, un goût d'archaïsme prononcé. Dans

Published on 15 th July 1905. Privilege of copyright in United States reserved under the art approved on March 1905 by Pierre Lafitte. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



MONOME D'ÉTUDIANTS AMÉRICAINS

*Le bruit et les cris sont exclus de ces manifestations; les monômes ont lieu en robe de chambre; les étudiants s'avancent selon le rythme adopté par celui des leurs désigné à cet effet.*

une pièce récemment jouée au théâtre Antoine *Vieil Heidelberg*, l'auteur évoquait avec toute la poésie germanique l'antique Université dont se souviennent avec attendrissement les roturiers et les princes du sang qui l'ont traversée.

Le nouvel étudiant est surnommé *mulus*, *mulet*. Ceux qui, n'en ayant pas les moyens, ne font partie d'aucune association sont dédaignés et dénommés *obscurantes*, troupeau obscur d'êtres « saumâtres et galipotaux, » comme il est dit dans l'argot pittoresque de l'École polytechnique française.

Les membres des *korps* ou des *burschenschaften* (c'est-à-dire groupe d'étudiants ayant le droit de cité des vieilles villes universitaires) portent en sautoir par-dessus le gilet un ruban de la largeur de deux doigts aux couleurs (trois généralement) de l'association. Ils coiffent une *mütse*, casquette aux mêmes couleurs semblable à la coiffure des garçons de l'Hôtel des Ventes ou un képi (*sturmer*), comparable au couvre-chef des officiers et soldats de l'infanterie allemande en petite tenue.

Ces associations ont, pour le dimanche et les cérémonies officielles, des uniformes variés : tuniques de fantaisie brodées d'or, épaulettes, dolmans à brandebourgs d'or jetés sur l'épaule gauche, étroites culottes de peau de daim et bottes à genouillères vernies garnies d'énormes éperons.

## LES DUELS ET LA BIÈRE DANS LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

Les duels sont nombreux ; un groupe d'étudiants désignent des champions qui, matelassés selon la règle, pourvus de lunettes, sont introduits dans un cercle d'où ils ne doivent sortir. Le photographe prend un cliché, puis :

- *Auf der mensur fertig?*
- *Los!*

Vous êtes prêts? Allez! Un salut et les coups pleuvent... dans la figure. Froidement, à une distance très rapprochée, les adversaires se taillent le visage. Toute beauté mâle allemande doit être balafmée et le vieux Bismarck, au faite de la gloire et des honneurs, montrait avec un orgueil attendrissant ces cicatrices d'étudiant querelleur. Bien entendu, ces rencontres n'empêchent point les autres plus sérieuses, causées par les motifs habituels et où les blessures sont plus graves.

Le soir venu, la bière coule à flots pour célébrer vainqueur et vaincu. La bière est de toutes les fêtes. Les « têtes moussues », ainsi sont nommés les étudiants de vingtième année, avalent trois quarts de litre en une seule fois. L'étranger admis dans le cénacle après un cérémonial imposant a les honneurs du *wiedercome*, énorme récipient rempli de bière dans lequel il trempe les lèvres et qui passé ensuite autour de la table, de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'il soit complètement vide. Ce sont ensuite les chansons d'étudiants, dont certaines sont signées de Goethe et de Heine. Quand le préposé au tonneau s'aperçoit que celui-ci est vide, les assistants entonnent ce refrain simple et sempiternel :

De la bière! De la bière! ou je me trouve mal.  
La bière doit-elle être à la cave  
Quand je tombe en défaillance?  
De la bière! De la bière!  
Ou je me trouve mal et je casse tout ici!

Le propriétaire de la brasserie ne se le fait pas dire deux fois et, cinq minutes après, le tonneau vide est remplacé par un tonneau plein.

S'il est près de minuit, on attend que l'heure sonne pour permettre à un membre de boire autant de verres que l'horloge sonne d'heures et dans le même temps, et s'il réussit à en boire dix ou plus, le senior fête cet exploit en

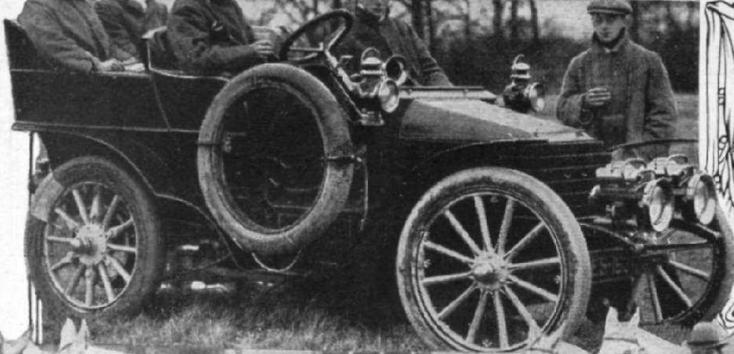


SUR LE CHAMP DE COURSES  
Etudiants gentlemen-riders

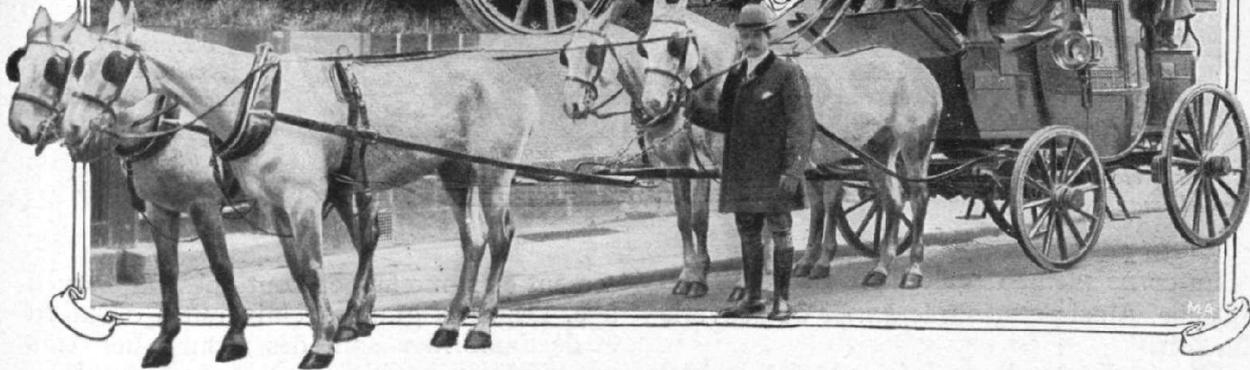


LE ROWING

L'entraînement en vue du grand  
match Oxford-Cambridge.



L'étudiant anglais, en général  
riche, peut se livrer à la luxueuse  
distraktion de la chasse à courre.



LES ÉTUDIANTS ANGLAIS ET LES SPORTS

Montant à cheval, canotant, chassant, faisant de l'automobile, conduisant à quatre avec maîtrise, l'étudiant anglais est un véritable athlète rompu à tous les sports et il trouve quand même le temps de travailler.

décrochant sa corne du mur et il chante: « Remplissez ma corne, faites-la circuler. Boire rend sage, jeûner rend fou. »

mes dogues de la corporation. Les *burschen* sont des fils de famille pouvant dépenser de 5.000 à 6.000 francs par an. Les étudiants anglais ont conservé religieusement



LA BRIMADE DE LA COUVERTURE

Cette brimade, extrêmement pénible et même dangereuse, est d'une fréquence pratique chez les étudiants allemands.



LES TÊTES RASÉES

À l'Université d'Harvard (Amérique), les anciens rasant complètement se figurent et la tête des nouveaux.

La corne pleine circule alors de bouche en bouche. Ainsi prend fin le *kneipe* ou beuverie du soir.

Les étudiants d'une même *burschenschaft* vivent ensemble, se promènent avec les énormes

semblent les mœurs et coutumes du moyen âge. Les deux grandes Universités d'Oxford et de Cambridge sont des républiques dans un pays monarchique; elles sont administrées par un Sénat composé d'universitaires.

*Dans le Monde des Etudiants*



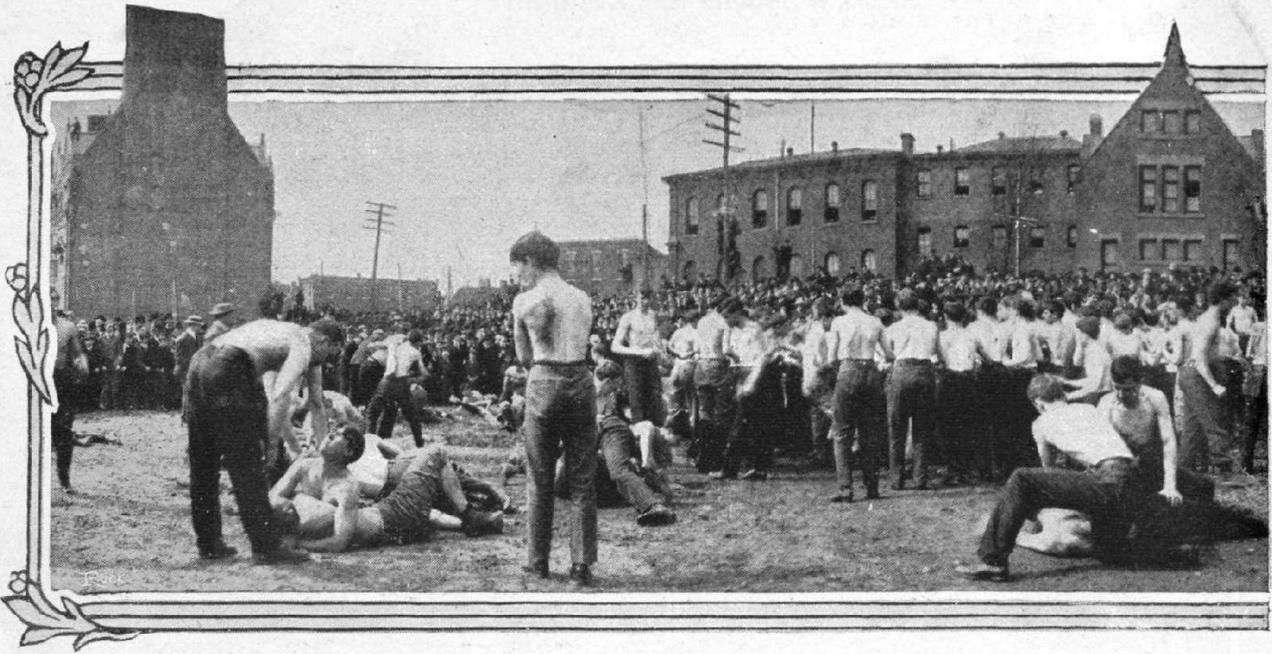
**UN FIANCÉ**

*L'étudiant que l'on fête et qui porte sur la poitrine le portrait de sa fiancée enterre joyusement avec ses camarades sa vie de garçon!*



**LES ÉTUDIANTS ANGLAIS DANS LEUR HOME**

*A côté de leur existence studieuse et sportive, les étudiants cultivent les douceurs du home confortable. Tantôt, comme dans la photographie du haut, ils organisent des lunches amicaux d'où toute étiquette est bannie; tantôt, comme dans celle du bas, ils reçoivent gracieusement, en habit impeccable, quelque visiteur de marque. La photographie du milieu montre l'intérieur élégant et confortable d'un étudiant de Cambridge.*



UNE SÉANCE DE LUTTE

Séance d'entraînement durant laquelle les plus vigoureux parmi les étudiants américains se livrent à des assauts de lutte devant un jury composé par leurs camarades assemblés. L'entraînement, très sérieux, est longuement poursuivi.

Le costume de l'étudiant est la robe en serge noire et le cap ou *schepske* à gland; celui de l'étudiante, car il y a des collèges de jeunes filles, est le même. Il y a deux sortes d'étudiants : les *pollmen*, ceux qui se contentent du brevet d'études, et les candidats aux honneurs. Ceux-ci sont les seuls étudiants sérieux. Ils doivent fréquenter les cours, mais sont libres de loger en ville. La plupart ont cependant leurs logements dans les collèges et quelques-uns y occupent des appartements. Ils s'invitent chez eux les uns les autres.

Ils ont une foule de clubs, qui prouvent assez la facilité des Anglais à se grouper pour une idée : clubs de cours, clubs sportifs, clubs politiques, clubs mondains.

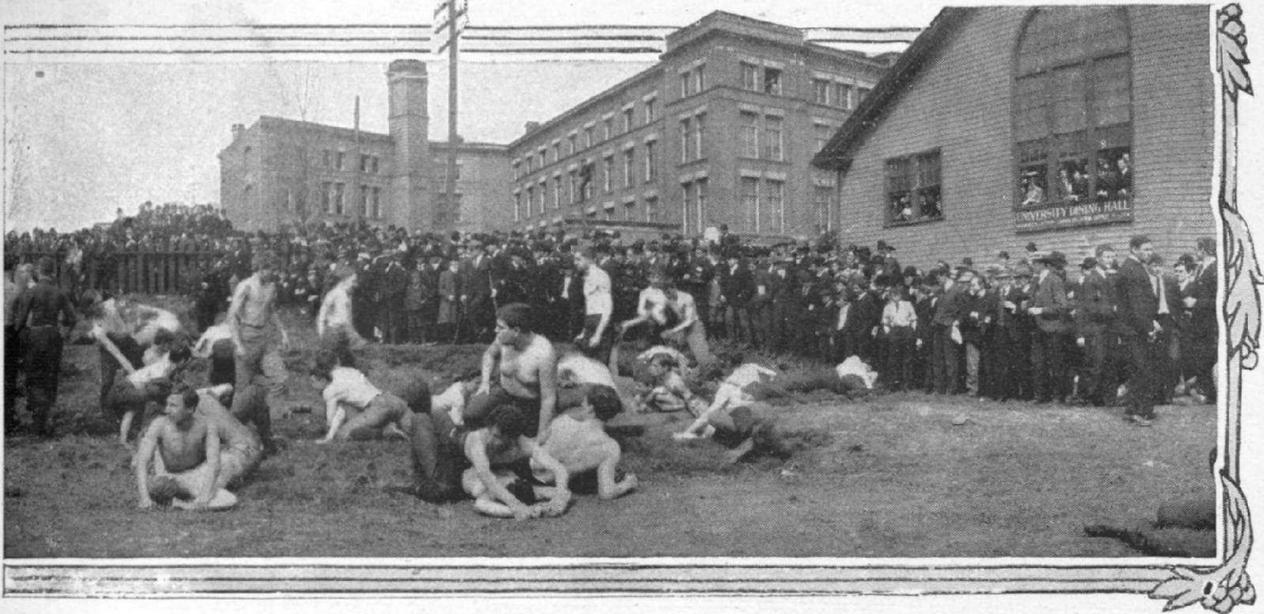
**L**ES ÉTUDIANTS ANGLAIS ET AMÉRICAINS PRATIQUENT LA CULTURE INTENSIVE DES SPORTS.

Le grand club est l'Union, dont la cotisation est de 60 francs par an. Le candidat doit y être admis par un comité et être présenté par des parrains. La manifestation la plus intéressante de ce club est la *Debating Society*, assez analogue à nos conférences où les étudiants, dont bon nombre deviendront des hommes politiques, s'exercent au parlementarisme. On y discute contradictoirement les questions politiques et économiques. Les clubs montent des pièces littéraires. Le sport règne en maître; un match annuel provoque des entraînements suivis sur le « Tam » ou sur la

Tamise; d'autres suivent la saison du football et du cricket, d'autres attellent, d'autres enfin montent à cheval. Le grand chic... est de n'en point faire et d'adopter une tenue négligée, tel le complet de flanelle aux couleurs du collège avec l'écusson brodé sur la poche.

Les Universités américaines ont adopté le régime des Universités anglaises, mais les premières sont de véritables monarchies, le maître de l'Université y est tout-puissant. Le pays des milliardaires se devait d'avoir les plus riches Universités ; il n'y a pas manqué. Richement dotées par les anciens élèves — devenus rois de l'or, de l'acier, de l'argent, des chemins de fer, etc. — elles restent en communication avec eux par l'organe de leurs journaux.

Le cours des études étant généralement de quatre années, étudiants et étudiantes se divisent en *freshmen* ou *freshwomen*, nouveaux ou nouvelles ; sophomores, ceux qui commencent à s'en faire accroire ; juniors, les anciens, et seniors les vieilles barbes de dernière année. Il y a des Universités où la durée des études est illimitée. Etudiants et, s'il y a lieu, étudiantes logent soit dans les *dormitories* du *yard*, soit au dehors, à leur choix. Des *dormitories* ne sont pas des dortoirs, mais des maisons d'habitation où chaque étudiant a une chambre, un bureau et une salle de bain. Il la meuble et l'orne à sa fantaisie. Chez les hommes, les ornements sont les insignes des clubs, les pipes, les raquettes et des portraits;



APRÈS LA LUTTE

*Les joutes particulières sont terminées. Restent certains coups discutables. Les adversaires encore en position sont examinés. Les épaules ont-elles touché ou non? Grave problème!*

chez les jeunes filles, des fleurs, des portraits, souvent le portrait du fiancé et sa pipe!

Les nouveaux doivent le respect à leurs anciens : sophomores, juniors et seniors, mais ne sont pas victimes de la tyrannie de ceux-ci, comme les *Frichse* allemands le sont de la tyrannie des *burschen*. S'ils manquent à leurs aînés, ceux-ci les condamnent à des peines ridicules, comme celles de se faire raser le dessus de la tête, ou un seul côté, d'aller se mettre à genoux devant la première dame qui passe, de lui offrir une fleur, ou d'aller s'asseoir dans la boue au milieu de la chaussée. Il n'y a pas d'exemple qu'un *freshman* ait refusé de se soumettre à ce verdict.

Les sports sont les mêmes qu'en France et en Angleterre : football, lawn-tennis, cricket, canotage.

Les étudiants italiens et suisses ne se distinguent par rien de particulier : ceux de Québec, Montréal, Ottawa et Toronto au Canada vivent dans de superbes édifices et dans une liberté fleurie d'abondants exercices en plein air.

Les mœurs universitaires espagnoles ont bien changé, l'étudiant est resté le même; sous son costume moderne nous retrouvons l'étudiant salamantin.

L'enseignement s'est naturellement modernisé suivant l'influence française, mais les privilèges, la soutane, la *beca* et le bonnet carré à part, on retrouve dans les étudiants des Universités modernes de Madrid, Salamanque, Valladolid, Saragosse, Barcelone, Valence,

Séville, Grenade, Santiago, la même gaieté, la même insouciance et les mêmes caractéristiques que dans l'étudiant du moyen âge.

L'étudiant hollandais ne connaît ni le café, ni les brasseries. Il passe son temps au cercle, où sa vie est aristocratique et fermée. Dans chacune des Universités d'Amsterdam, Delft, Groningue, Leyde et Utrecht, il existe un « Corps », à la tête duquel est un Sénat composé de 5 membres.

## DEUX ENNEMIS DU PASSÉ : L'ÉTUDIANT RUSSE ET L'ÉTUDIANT JAPONAIS COMPARÉS

Jusqu'ici les étudiants russes n'ont pu s'associer; cependant, ils arrivent à se rencontrer en dehors de l'Université et la révolution qui se dessine en ce moment a été pour ainsi dire mûrie dans ces cercles clandestins. L'étudiant russe, très intellectuel, s'occupe, comme on le sait, activement de politique.

Enfin les étudiants de Tokio sont groupés et ce sont eux qui imposent le programme et donnent aux professeurs le sujet de leurs leçons. Ils s'intéressent davantage aux sciences physiques et naturelles qu'à l'histoire et à la philosophie.

Les mœurs et la vie des étudiants français sont trop connus de nos lecteurs pour que nous y insistions. On connaît le beau local occupé par l'A, 43, rue des Ecoles et le drapeau qui flotte à l'entrée, indiquant que l'Association a été reconnue d'utilité publique.

Le droit d'entrée est de 2 francs, la coti-



UNE REPRÉSENTATION THÉÂTRALE DANS UNE UNIVERSITÉ AMÉRICAINE

*La pratique des sports n'empêche point, quoi qu'on en dise, celle des belles-lettres. Les élèves de Harvard et de Yale organisent des représentations classiques admirablement montées avec de beaux décors, dans lesquels ce sont, bien entendu, les étudiants qui jouent les rôles féminins.*

sation annuelle de 18 francs. Il faut être présenté par deux parrains; les étudiantes sont admises au même titre que les étudiants.

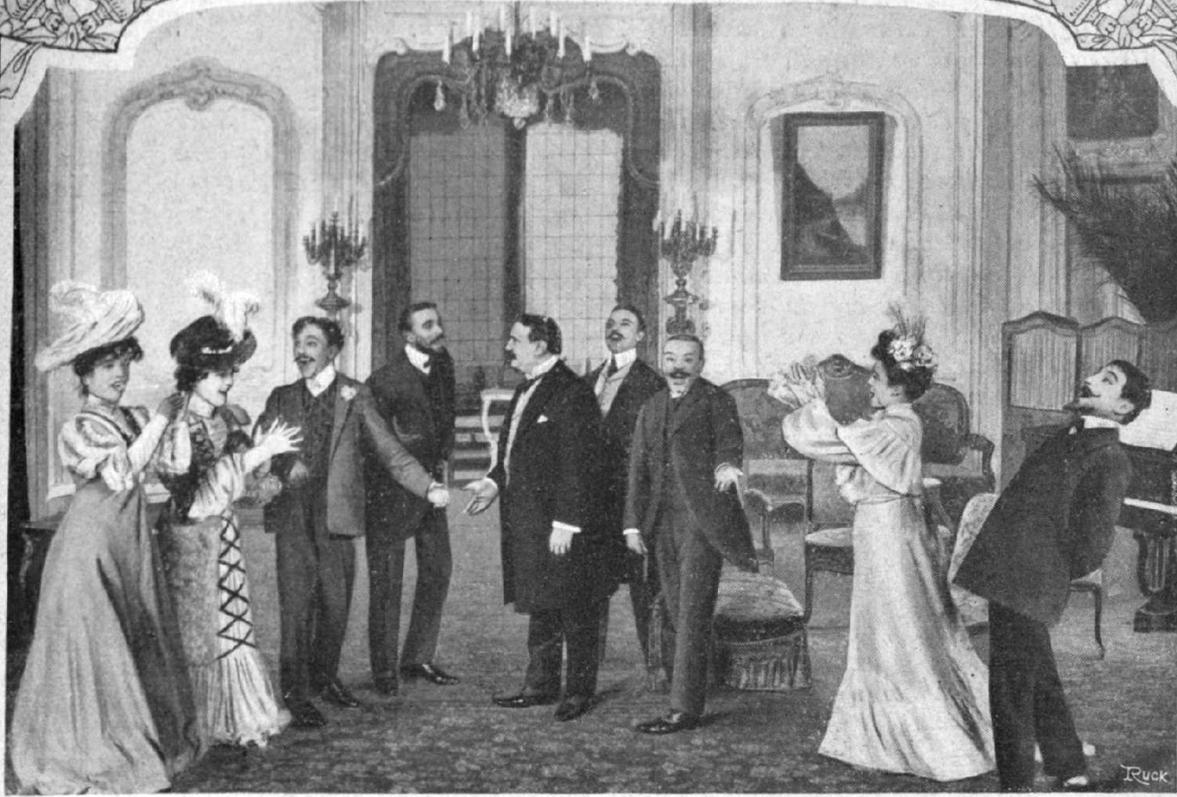
Le quartier Latin n'a été secoué depuis longtemps par aucun événement sérieux. Plus d'émeutes, plus de kiosques renversés; plus de

tramways brûlés comme aux temps héroïques de l'incident Nuger. Et l'étudiant français, correct dans sa mise, n'affiche plus que rarement — comme aux diners offerts à des anciens illustres — le coquet béret de velours, vestige du désir de singularité de jadis!



L'ORCHESTRE

*Chaque université américaine a son orchestre qui exécute depuis le cake walk échevelé jusqu'aux morceaux les plus ardues et les plus longs de Wagner.*



(Cl. Photo-Studio.)

ACTE 1<sup>er</sup>. — SCÈNE II.

PAUL : *Rassurez-vous, mes amis, ce ne sera pas encore pour cette fois.* (Exclamation de joie générale.) — TABERNEAU : *Quand je vous le disais, je l'aurais parié, j'en étais sûr.* — COLLIÈRES : *Félicitations bien sincères, cher ami* (page 7, col. 1).

# LES PLUMES DU GEAI

*Pièce en quatre actes*

de M. Jean JULLIEN

Nos lecteurs nous sauront véritablement gré de leur donner la primeur de cette œuvre délicate et dont le succès d'émotion fut, on s'en souvient, parmi les plus importants de la saison théâtrale. On trouvera à la lecture les qualités maîtresses de cet écrivain sincère et subtil qu'est M. Jean Jullien et l'on y éprouvera les sensations, très émouvantes dans leur simplicité, qui se dégageaient de la représentation des *Plumes du Geai*. ✎



**B** IEN souvent, ceux qui possèdent d'immenses fortunes et sont habitués à une vie luxueuse et large aiment à se reposer en la compagnie de gens simples et modestes. Rassasiés de richesses, ils aspirent aux humbles joies de la pauvreté; et, une fois qu'ils les ont trouvées, ils s'y attachent comme à une sorte de trésor... C'est ce sujet si émou-

vant et si simple qui a tenté l'auteur : il a transporté dans un milieu ouvrier un patron qui passe, aux yeux de la famille de son employé, pour un camarade.

La presse a constaté le succès très grand des quatre actes de M. Jean Jullien :

« *La pièce nouvelle de M. Jean Jullien, écrit M. Emmanuel Arène dans le Figaro, qu'a représentée le théâtre Molière, est tout à fait charmante, et peu s'en est*

fallu qu'elle ne fût un chef-d'œuvre. Il aurait suffi pour cela que l'auteur se maintînt jusqu'au bout dans la fine gaieté et la délicate émotion qui, se dessinant dès le milieu du premier acte, sont allées en progressant au second et au troisième, et nous ont donné une impression très moderne et très vivante. Le deuxième acte, surtout, qui est un bien curieux et savoureux mélange de comédie sentimentale et de franc vaudeville, a été de tout point délicieux, et déjà, après les applaudissements qui l'ont accueilli, la victoire était brillamment assurée : le succès a été très vif et très mérité, et l'on peut hardiment prédire une longue et fructueuse car-

rière à ces Plumes du Geai, titre qui n'est ici, vous vous en doutez bien, que symbolique. »

M. de Nion, dans *l'Écho de Paris*, en écrit :

« On sent la beauté de cette pièce, amusante d'ailleurs, et gaiement conduite par la main d'un maître artiste ; je me tromperais fort si, avec elle, le théâtre Molière ne rencontrait pas un très grand succès. »

Cette œuvre a été jouée d'une façon tout à fait intéressante et supérieure par Mlle Maud Amy, comédienne habile et exquise, Mlle Jeanne Malvau et MM. Pouctal, Angely, Mévisto, Déan.



### DISTRIBUTION

PAUL DUMONT.....	MM. Pouctal.
PÈRE PALUD.....	Mévisto.
LERMINIER.....	Angely.
PHILIPPE.....	Déan.
TABERNEAU.....	Morgan.
BRETONNEUX.....	Fleury-Fontès.
VERVILLE.....	Gerbault.
SAUVAL.....	Mayen.
SERGY.....	Gisquel.
COLLIÈRES.....	Gaston.
CÉLESTIN.....	Charpin.
MARTHE.....	M <sup>mes</sup> Maud Amy.
M <sup>me</sup> LERMINIER.....	J. Malvau.
MARGUERITE DE VALOIS.....	De Deken.
VIVIANE DE KERSONNEC.....	Dargenton.
MAURITA.....	Darbelly.
NIVETTE.....	Bordie.
LYDIANE.....	Iung.
MADELEINE.....	Petite Ugazio.



Cette pièce a été représentée pour la première fois au théâtre Molière, le 14 février 1906.



*Entered according to Act of Congress, in the year 1906, by Jean Jullien, in the office of the Librarian of Congress at Washington; all rights reserved.*



## ACTE PREMIER

*Un vaste cabinet de travail, somptueusement meublé et tenturé. Le fond est formé par une large rotonde garnie de vitraux, reliée aux murs de chaque côté par un pan coupé. Porte d'entrée dans le pan coupé de gauche; porte de chambre dans celui de droite. Contre le mur de gauche, crédence avec, au-dessus, étagère, puis vitrines, larges fauteuils et sièges modernes; au fond, bibliothèque. En avant, sans être au milieu, une table-bureau garnie de papiers, brochures et journaux avec, derrière, un fauteuil monumental. Sur le mur de droite, quelques toiles; au-dessous, un piano; plus loin, un divan et au fond un guéridon libre. En avant, table à fumeur et rocking. L'ensemble est riche et artistique.*

*En avant, à droite, Taberneau, en élégant costume de cheval, est allongé, dans un rocking, les pieds sur le dossier d'une chaise basse. Il parcourt un journal qu'il tient grand ouvert à deux mains. Célestin, le domestique, ouvre la porte et s'efface pour laisser passer Bretonneux. Au bruit de la porte, Taberneau baisse le journal, retire ses jambes et prend une pose correcte. Bretonneux entre.*

### SCÈNE PREMIÈRE

TABERNEAU, BRETONNEUX, CÉLESTIN, puis COLLIÈRES, VERVILLE, SAUVAL, NIVETTE, LYDIANE, MAURITA, SERGY.

BRETONNEUX (à mi-voix à Célestin). — Vous êtes sûr que je pourrai voir M. Dumont ?

CÉLESTIN (à voix haute et neutre). — Quand monsieur revient de sa promenade du matin, monsieur entre d'abord ici.

BRETONNEUX. — Et à quelle heure rentre-t-il ?

CÉLESTIN. — Monsieur n'a pas d'heure. (Il se retire.)

BRETONNEUX (poliment). — Je vous remercie. (Il descend à gauche le chapeau à la main et la serviette sous le bras. Il s'incline devant Taberneau, qui lui rend son salut, et va s'asseoir sur un siège isolé en avant et à gauche.)

TABERNEAU (replie le journal, se lève et le tend à Bretonneux). — Si monsieur désire jeter les yeux sur le Boulevard ?

BRETONNEUX (refuse en souriant). — Merci, monsieur, je ne lis jamais les journaux.

TABERNEAU (pose le journal sur la table, il marche en remontant). — Et vous avez rudement raison. Moi, toutes les fois que

j'en ouvre un, il me prend des envies de casser les reins à deux ou trois des rédacteurs. (Il redescend vers la table.) Tenez, ce matin encore ; ils veulent faire chanter Paul !

BRETONNEUX. — Paul... M. Dumont ?

TABERNEAU (prenant le journal qu'il tend à Bretonneux). — Regardez aux échos mondains.

BRETONNEUX (prend le journal et lit). — « Très réussie, la soirée en têtes et jambes de la duchesse... »

TABERNEAU. — Non, plus bas : « Il n'est bruit dans le faubourg Saint-Germain... »

BRETONNEUX (lisant plus bas). — Ah ! oui, j'y suis. (A mi-voix.) « Il n'est bruit dans le faubourg Saint-Germain que du prochain mariage de M<sup>lle</sup> Isaure de Maillezais de Montberront avec un de nos plus sympathiques sportsmen, poète, littérateur, au demeurant banquier, à qui revient légitimement le titre de prince de l'argent, puisque celui de roi de l'or est réservé aux milliardaires de l'autre côté de l'Atlantique. »

TABERNEAU. — Eh bien ! Paul a vu ces Maillezais pour la première fois, hier soir.

BRETONNEUX (posant le journal). — Ah ! Ah !... Et qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

TABERNEAU. — Une de nos grandes familles les plus authentiquement nécessaires.

BRETONNEUX. — Diable !

TABERNEAU (*se rapprochant de Bretonneux en souriant*). — Je ne vous connais pas, mais j'étais sûr que ça vous ferait faire la grimace... vous venez pour une affaire ?

BRETONNEUX (*hésitant*). — Oui et non.

TABERNEAU (*encourageant*). — Voyons, allez-y donc ! Paul n'a rien de caché pour moi, nous nous tutoyons, et très souvent il me demande conseil.

BRETONNEUX. — Je suis M. Bretonneux, de mon état mécanicien. Depuis plus de vingt-cinq ans, je travaille à la construction de la voiture automobile aérienne, et je suis arrivé à la solution complète du problème.

TABERNEAU (*moqueur*). — Monsieur est inventeur !

BRETONNEUX (*montrant sa serviette*). — J'ai là tous les plans et devis absolument arrêtés.

TABERNEAU. — Ah ! oui.

BRETONNEUX. — Ma machine n'est pas pour s'élever aux grandes altitudes. Non ; c'est, si je peux m'exprimer ainsi...

TABERNEAU. — Vous pouvez.

BRETONNEUX. — Une bonne routière faisant du 130 à l'heure à une cinquantaine de mètres du sol.

TABERNEAU (*riant*). — Ça suffit pour se casser le cou.

BRETONNEUX (*continuant*). — Même par vent contraire, ma machine... (*Célestin ouvre la porte. Collières paraît.*)

TABERNEAU (*à Bretonneux*). — Très curieux. (*Il se lève, va au-devant de Collières et lui serre la main.*)

COLLIÈRES (*à Taberneau*). — Eh bien, hier soir?... Comment cela s'est-il passé ?

TABERNEAU. — Je n'en sais pas plus long que vous... Vous avez lu le *Boulevard* ?

COLLIÈRES. — Oui, mais ça ne signifie rien. Les Maillezais ont fait passer la note.

TABERNEAU. — Vous croyez que ce sont eux ?

COLLIÈRES. — Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Ils lui mettent le mariage sous la gorge : la bourse et la fille !

TABERNEAU. — Ils n'auraient pas osé... (*Célestin ouvre la porte. Entrent Verville et Sauval.*) Tout Paris alors !... (*Ils se serrent la main. Bretonneux à chaque*

*nouvel arrivant se recule un peu comme s'il voulait se cacher.*)

VERVILLE. — Nous venons aux nouvelles, parbleu !

SAUVAL. — Vous en avez, chers ?

TABERNEAU (*puis Collières*). — Non ! Non !

VERVILLE (*souriant*). — Alors on va vous en donner. (*Il fouille dans ses poches.*) Où diable ai-je mis le journal ?

COLLIÈRES (*riant*). — Ah ! la note du *Boulevard*. (*Taberneau va prendre une boîte de cigares sur la table.*)

VERVILLE. — Vous l'avez lue ?

COLLIÈRES. — Nous étions à nous demander qui l'avait envoyée.

VERVILLE. — Mais... Paul... Qui voulez-vous que ce soit ?

COLLIÈRES (*répondant*). — Ces excellents de Maillezais de Montberront.

TABERNEAU (*allumant une cigarette*). — Ou quelque fripouille de journaliste. (*Il va sonner.*)

VERVILLE. — Jamais de la vie !

SAUVAL (*montrant un journal*). — Relisez donc l'entrefilet. Les noms de Mlle Isaure de Maillezais de Montberront y sont en toutes lettres. Ceux du fiancé, cherchez ? Si les Maillezais avaient voulu lui forcer la main, ils l'auraient nommé, un reporter n'y aurait pas manqué, tandis que lui, par discrétion...

TABERNEAU (*achevant en haussant les épaules*). — Il ne nous prévient même pas ! (*A Célestin qui est entré.*) Le porto ? (*Célestin sort.*)

COLLIÈRES (*à Verville*). — Vous croyez à ce mariage, vous ?

VERVILLE. — J'en ai peur.

TABERNEAU. — Non, Paul ne nous jouerait pas un semblable tour !

SAUVAL. — Ecoutez donc, il n'est plus jeune. Je l'ai entendu dire bien des fois que la fête ne l'amusait plus et qu'il avait hâte de faire une fin.

TABERNEAU. — Nous disons tous cela quand l'estomac ne marche pas ;... une fois guéris... (*Sergy ouvre la porte. Il est en costume de chauffeur.*)

SERGY (*regardant sans avancer*). — On peut entrer ? Oui. (*Il se retourne vers l'antichambre.*) Venez, mesdames. (*Il s'efface pour laisser passer Nivette.*)

NIVETTE (*de mauvaise humeur, s'arrête*). — Mon petit Sergy, vous me la paierez celle-là !... (*Elle entre.*)

COLLIÈRES (*qui s'est avancé*). — Qu'est-ce qu'il a fait ? (*Lydiane et Maurita entrent en menaçant Sergy.*)

NIVETTE. — Bonjour, Collières. (*Montrant Sergy.*) Monsieur nous invite à monter dans son affreuse voiture, et pendant deux heures nous cahote à toute vitesse à travers les allées du bois !

LYDIANE (*se laisse tomber dans un fauteuil près du bureau.*) — J'en suis brisée !

SERGY. — Mais il n'y a pas de ma faute...

MAURITA. — Vous êtes un monstre !

SERGY (*se défendant*). — Je cherchais Paul !

NIVETTE. — Etait-ce une raison pour accrocher comme vous l'avez fait et manquer de nous verser à chaque virage ? J'en ai des palpitations ! (*Collières lui offre un siège près de la table à fumeurs.*)

SERGY. — Que voulez-vous ? c'est mon faible, je détiens le record du restage en panne.

MAURITA (*le prenant par le bras après avoir arrangé sa coiffure.*) — Et pourquoi, après cette course désordonnée, nous ramenez-vous ici, froissées, ébouriffées et couvertes de poussière ?

SERGY (*avec force*). — Pour trouver Paul !...

MAURITA (*elle aperçoit Taberneau en avant à droite.*) — Tiens, Taberneau. (*Lui tendant la main.*) Bonjour, vous !

TABERNEAU. — Bonjour, vous ! (*Célestin entre portant un plateau avec gâteaux et flacons.*)

SERGY (*avançant le guéridon*). — Parfait ! Voilà qui va réparer les personnes brisées et calmer celles qui palpitent.

MAURITA (*à Taberneau*). — Alors Paul n'est pas encore rentré ?

SERGY (*qui a rempli un verre*). — Voilà d'abord pour Lydiane, la plus endommagée. (*Il porte le verre à Lydiane.*)

SERGY (*présentant un verre à Nivette*). — Pour la cardiaque Nivette !

SERGY. — Un doigt de porto, Maurita ?

MAURITA (*s'arrête, puis remonte au milieu*). — Volontiers. (*Sergy continue de remplir le verre.*)

SERGY (*emplissant*). — Un doigt, deux doigts, trois doigts, nous pouvons aller jusqu'à la main, nous n'avons plus longtemps à le déguster, ce fin porto.

TABERNEAU (*à Sergy*). — Pourquoi donc ? (*Sergy regarde Taberneau étonné.*)

NIVETTE. — Puisque Paul se marie !

TABERNEAU (*vivement*). — Ah ! alors, c'est bien vrai ?

NIVETTE. — Tout ce qu'il y a de plus vrai !

VERVILLE (*à Nivette*). — Vous en êtes sûre ?

SAUVAL (*à Nivette*). — Vous avez un tuyau sérieux ?

NIVETTE (*étonnée*). — Mais oui !

COLLIÈRES. — Qui vous l'a dit ?

NIVETTE. — Mais...

MAURITA. — Réponds donc ? (*Tous et toutes très inquiets regardent Nivette. Bretonneux lui-même.*)

NIVETTE. — C'est dans le journal ! (*Eclat de rire général, Nivette vexée fouille dans son réticule.*) Je ne mens pas, tenez, regardez. (*Elle montre un journal. Tous les autres en font autant. On entend un grand éclat de rire. C'est Bretonneux qui, malgré tous ses efforts, se tord de rire.*)

COLLIÈRES (*à Taberneau*). — Quel est cet épileptique ?

TABERNEAU (*négligemment*). — Un inventeur.

SERGY (*dégustant son porto*). — N'importe, croyez-en ma vieille expérience : il n'y a pas de fumée sans feu, il se mariera.

COLLIÈRES (*soupirant*). — Ces vieux dégénérés de Maillezais auront fait là un beau rêve !

VERVILLE. — Et une riche opération !

SERGY. — Oui, ça vaut encore mieux que d'aller en Amérique : on a le Klondyke chez soi !

TABERNEAU (*redescendu*). — Vous aurez beau dire, je ne peux pas arriver à croire que ce pauvre Paul...

SERGY (*l'interrompant*). — Employez tous les qualificatifs que vous voudrez pour désigner Paul, mais pas celui de pauvre, jamais !

TABERNEAU. — Je ne puis arriver à croire que cet excellent Paul se soit laissé pincer aussi vite.

COLLIÈRES. — Le prestige de la vieille noblesse.

VERVILLE. — L'influence des de Ker-sonnec.

SAUVAL (*souriant*). — Et puis, entre nous, Paul n'est pas si difficile à pincer.

TABERNEAU. — Ne vous l'imaginez pas, il est plus informé qu'on ne le suppose.

SERGY (*riant*). — Il a même des idées ; ce qui est du luxe pour un archimillionnaire.

VERVILLE (*riant*). — Il est poète.

TABERNEAU. — N'en parlons pas !

SAUVAL (*à gauche*). — Enfin, il coupe dans le sentiment.

COLLIÈRES. — Ah ! oui, on l'oubliait !

SAUVAL (*riant*). — Il veut être aimé pour lui-même !

VERVILLE (*n'en revenant pas*). — Non ?

SERGY. — Il n'y a que les candidats milliardaires pour avoir ces naïvetés.

TABERNEAU. — Je lui ai dit hier encore ce que j'en pensais.

SAUVAL. — Vous voyez bien que notre ami est un peu... comment dirai-je... tourte !

SERGY (*riant*). — Un homme qui a tant de galette ! (*Tous rient.*)

(*Paul ouvre la porte de la chambre. Tous se taisent.*)

## SCÈNE II

LES MÊMES, PAUL.

PAUL (*souriant*). — Quelle nombreuse et joyeuse assistance ! (*Il serre les mains qui se tendent vers lui.*) Que disait donc Sergy de si amusant ?... Quelle aimable surprise ? (*Il serre les mains de Nivette et de Lydiane et baise celles de Maurita.*)

TABERNEAU. — Il parlait de toi !

PAUL (*étonné*). — Ah !

TABERNEAU. — Ou plutôt de ton prétendu mariage que le *Boulevard* a annoncé ce matin, tu as vu ?

PAUL (*est descendu au milieu*). — Je crois bien, j'ai reçu au moins cinquante coupures de l'article et autant de journaux où il était signalé aux crayons bleu, vert, noir, rouge... (*Il remonte.*)

SERGY. — Il y a réellement beaucoup plus de gens obligeants qu'on ne pense...

PAUL (*prenant un verre de porto*). — Un fichu vent ce matin, pour faire de l'auto ?

SERGY. — Non, je ne trouve pas.

COLLIÈRES (*en sondeur*). — Il faisait si beau, hier soir !

PAUL. — Hier soir, je n'y ai pas fait attention. (*Tous deviennent attentifs.*)

TABERNEAU (*curieusement à Paul*). — Voyons, comment ça s'est-il passé ?

PAUL (*dégagé*). — Le mieux du monde. Réception très brillante. L'hôtel quoique nu et délabré contient encore quelques pièces intéressantes.

VERVILLE (*après un temps*). — On dit les de Maillezais de Montberront très collet monté, très à cheval sur l'étiquette, très guindés, même un peu hautains ?

PAUL. — Ma foi, je ne m'en suis pas aperçu, leur morgue est de pure légende ; je les ai plutôt trouvés d'une politesse excessive, aimables et souriants à l'excès, le marquis lui-même !

TABERNEAU (*après un temps*). — Et... sa fille ? (*L'attention redouble.*)

PAUL. — Charmante aussi. Jolie, de la distinction et de la race. Bien stylée. Elle m'a parlé congrûment de sport et de mon écurie. Puis elle a, tour à tour, souri en montrant une impeccable dentition et baissé modestement ses grands yeux noirs ; mais je crois que c'était pour admirer ma bague.

MAURITA (*souriant*). — Le fait est qu'elle en vaut la peine !

PAUL. — Un certain nombre de femmes ont déjà jeté sur elle des regards attendris. (*Il enlève sa bague et la jette sur la table à fumeurs.*) Voilà l'amour des femmes !

SERGY (*tendant la main*). — Vous savez, très cher, si vous n'en voulez plus ?

PAUL. — Ah ! Sergy, je vous en fais bien volontiers cadeau. D'autant plus volontiers qu'elle est tout simplement en strass serti par du cuivre doré. (*Mouvement de surprise.*)

COLLIÈRES. — Vous voulez rire ?

PAUL (*descendu*). — Parole d'honneur ! La véritable est dans un écrin, je ne sais où... Vous ne sauriez croire quel plaisir raffiné j'éprouve à voir tout le monde se pâmer sur ce bouchon de carafe !

BRETONNEUX (*éclatant au milieu de l'étonnement général*). — Ah ! celle-là, par exemple, n'est pas mauvaise.

PAUL (*regarde Taberneau, puis Bretonneux*). — Ce monsieur est avec toi ?

TABERNEAU. — Pas du tout, c'est un inventeur.

PAUL (*se tourne*). — Mes domestiques perdent la tête ! (*Il va à Bretonneux.*) Vous êtes l'inventeur de l'enduit imperméable et frigifuge ?

BRETONNEUX (*saluant*). — Non, monsieur Dumont, je suis Bretonneux, vous vous rappelez bien, la voiture automobile aérienne ?

PAUL (*se rappelant*). — Oui, oui. J'y suis. Très intéressant. Vous voyez, je n'ai pas le temps de m'en occuper à présent, revenez donc à un autre moment.

BRETONNEUX (*s'excusant*). — Oui, M. Dumont, oui, oui, je reviendrai, Messieurs... (*Il sort.*)



ACTE I<sup>er</sup>. — SCÈNE IV.

PAUL (tendant une lettre à Marguerite) : *Voici, chère madame.* —  
MARGUERITE : *Merci.* — (A mi-voix.) *Il a une bonnetête, cet employé, mais il est vraiment idiot* (page 8, col. 2).

COLLIÈRES (*résolument à Paul*). — Enfin ce mariage ?

VERVILLE. — Oui, ce mariage, se fera-t-il, oui ou non ?

SERGY. — Vous nous tenez sur des charbons ardents !

NIVETTE. — Il se fera !

LYDIANE. — Se fera pas !

TABERNEAU. — Voyons, Paul ?

PAUL (*souriant*). — Rassurez-vous, mes amis, ce ne sera pas encore pour cette fois. (*Exclamation de joie générale.*)

TABERNEAU (*exultant, aux autres qui se pressent autour de Paul*). — Quand je vous le disais !... Je l'aurais parié !... J'en étais sûr !

COLLIÈRES (*lui serrant les mains*). — Félicitations bien sincères, cher ami !

SERGY (*haussant les épaules*). — Vous ne pouviez vous enterrer dans ce caveau de famille !

VERVILLE (*avec émotion*). — Vous

nous auriez causé trop de chagrin à tous !

SAUVAL (*avec chaleur*). — Nous avons tous tant de sympathie et d'affection pour vous !

PAUL (*leur serrant la main*). — Merci, merci, vous êtes de bons et chers amis, jé le sais. (*La porte s'ouvre et Marguerite paraît.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE ET CÉLESTIN.

MARGUERITE (*à Paul*). — Comment, vous fêtez déjà vos fiançailles et vous ne m'invitez pas, ce n'est pas bien. (*Elle enlève ses gants.*)

TABERNEAU (*lui touchant le bras*). — Ne retournez donc pas le fer dans sa plaie. Tout est rompu.

MARGUERITE (*riant, à Paul*). — Comment ?... Déjà !

PAUL (*légèrement*). — Oui, je suis revenu des demoiselles pur sang.

MARGUERITE. — Dommage !... Ça ne m'aurait pas déplu de vous voir marié.

SERGY (*à Marguerite*). — Faudra lui trouver un autre parti, vous !

MARGUERITE (*s'asseyant*). — D'obligeantes personnes s'en chargent... Mais continuez donc votre musique. Il ne faut pas que j'interrompe cette petite fête.

COLLIÈRES. — Elle touchait à sa fin.

MARGUERITE (*vexée*). — Je n'ai pas de chance ! On s'amuse toujours quand je ne suis pas là. (*Célestin paratt à la porte.*)

PAUL (*sans se déranger*). — Qu'est-ce, Célestin ?

CÉLESTIN. — On vient d'arriver de la banque.

PAUL (*se lève*). — Ah ! bon... Mes amis... les affaires...

COLLIÈRES (*prenant son chapeau*). — Oui, oui, nous nous sauvions... (*À Paul.*) Au revoir. (*S'inclinant devant Marguerite.*) Madame... (*Il sort. Paul l'accompagne.*)

SERGY (*à Maurita, Nivette et Lydiane*). — Allons, en voiture, en voiture !

VERVILLE (*à Paul en lui serrant la main*). — Vous savez, je suis enchanté que votre entrevue se soit terminée ainsi.

SAUVAL (*à Paul*). — Moi aussi !

PAUL (*à Verville et à Sauval*). — Merci, au revoir. (*Tous sortent.*)

#### SCÈNE IV

PAUL, MARGUERITE, LERMINIER.

PAUL (*à Lerminier qui entre souriant en costume de garçon de banque avec le double galon d'or sur la manche*). Entrez donc, mon bon Lerminier, je suis à vous dans un instant. (*À Marguerite.*) Je vais dans ma chambre chercher ce qu'il vous faut. (*Il sort par la gauche. Lerminier reste immobile et gêné.*)

MARGUERITE (*aimable*). — Asseyez-vous, mon ami.

LERMINIER (*souriant*). — Ne faites pas attention, madame. (*Il s'assoit en avant, à droite, met son portefeuille sur ses genoux et fouille dans les poches.*)

MARGUERITE. — Hein, vous en promenez de la galette, là-dedans !

LERMINIER. — Ça dépend !... (*Avec fierté.*) J'y ai eu jusqu'à un million cinq cent mille francs.

MARGUERITE. — Un million cinq cent mille francs ! Et vous n'avez pas eu envie de prendre le train ?

LERMINIER (*simplement*). — Non, madame.

MARGUERITE. — Vous êtes bien payé aussi ?

LERMINIER (*fier*). — J'ai trois mille six.

MARGUERITE. — Par mois ?

LERMINIER. — Par an.

MARGUERITE. — Par an ! Oh ! oh ! (*Paul revient tenant une lettre à la main.*)

PAUL. — Voici, chère madame.

MARGUERITE. — Merci. (*Désignant de la tête Lerminier, à mi-voix.*) Il a une bonne tête, cet employé, mais il est vraiment idiot !

PAUL (*sourit et la reconduit à la porte*). — Oui, oui... Au revoir... A demain.

MARGUERITE. — A demain ! (*Elle sort. Lerminier a tiré des papiers de son portefeuille et les a étalés sur le bureau.*)

#### SCÈNE V

PAUL, LERMINIER, TABERNEAU (*un instant*).

PAUL (*s'asseyant*). — Voyons les opérations d'hier, Lerminier.

LERMINIER (*présentant des papiers à signer*). — Voici les feuilles... (*Souriant et gêné.*) Ah ! M. Dumont, on m'a dit, à la banque, de vous demander si c'était vrai ?

PAUL. — Quoi donc ?

LERMINIER. — L'annonce qui a paru ce matin dans le *Boulevard* ?

PAUL. — Ah ! oui... (*Souriant.*) Vous savez ce qu'on appelle un canard, Lerminier ? Eh bien, vous pouvez dire à ces messieurs que c'en est un gigantesque !

LERMINIER (*secouant la tête*). — Tant pis !

PAUL (*étonné, après un temps*). — Vous êtes marié, Lerminier ?

LERMINIER. — Oui, monsieur.

PAUL. — Et vous êtes heureux ? Ce qui s'appelle heureux en ménage ? Vous avez une femme qui vous aime ?

LERMINIER (*naturellement*). — Mais oui, monsieur.

PAUL. — Alors, vous ne croyez pas que l'amour conjugal soit une affreuse blague ?

LERMINIER (*sourit béatement*). — Allez,

M. Dumont, il y a chez nous beaucoup plus d'honnêtes femmes et d'honnêtes gens qu'on ne croit.

PAUL (*achevant de signer les feuilles*). — Comment se fait-il, alors, qu'on en rencontre si peu !... (*Attristé.*) Ah ! mon brave Lerminier, si je vous racontais tout ce que j'ai vu, ce que je vois encore chaque jour, d'hommes qu'on achète, de consciences dont on trafique, vous seriez peut-être un peu plus sceptique en ce qui concerne l'amour !

LERMINIER (*riant avec bonhomie*). — Mais non. Vous, M. Paul Dumont, vous avez tout ce qui peut s'acheter, et vous voudriez encore ce qui ne s'achète pas ; ça ne serait pas juste ! Il faut bien laisser quelque chose aux pauvres diables comme nous.

PAUL (*après un temps*). — Vous avez raison. Il est tout de même drôle qu'il me soit impossible... (*La porte s'ouvre. Taberneau entre.*) Ah ! c'est toi ?

TABERNEAU. — Je voudrais te dire deux mots. (*Lerminier s'éloigne à droite.*) Tu as songé à notre affaire ?

PAUL. — Oui, sans doute.

TABERNEAU. — J'ai vu mon homme.

PAUL. — Ah ! Eh bien ?

TABERNEAU. — On l'aura pour une cinquantaine de mille francs ; il nous traite en amis.

PAUL. — Oui... Au prix auquel est l'amitié, ce n'est pas cher.

TABERNEAU. — Alors, je puis lui dire de marcher ?

PAUL. — Bien entendu.

TABERNEAU (*lui serrant la main*). — A ce soir !

PAUL. — A ce soir. (*Taberneau sort. Paul revient vers son fauteuil sans s'asseoir. Il regarde Lerminier qui avance vers lui.*) Comment se fait-il, Lerminier, que vous ne m'avez jamais rien demandé, vous que je vois tous les jours familièrement et qui, à ce que je suppose, ne nagez pas dans l'opulence ?

LERMINIER (*souriant*). — Nous autres, petits employés, nous n'avons pas les dents aussi longues que... (*il désigne de la tête Taberneau*) ces messieurs, et puis, je n'aime pas demander.

PAUL. — Vous n'avez donc pas l'intention de vous enrichir ?

LERMINIER (*souriant*). — Toute mon ambition est de gagner ma vie, d'élever mes enfants et de faire honnêtement et tranquillement ma besogne ; pour cela on n'a pas besoin de tant d'argent ! Il y

en a qui crient tout le temps, des gens qui veulent avoir plus de beurre que de pain, je ne suis pas de ceux-là !

PAUL (*se croisant les bras*). — Savez-vous, Lerminier, que vous êtes un type étonnant ?

LERMINIER (*secouant la tête*). — Non ; nous sommes des quantités dans le même cas : allez, ce que dit le père Palud est bien vrai, « la masse est bonne ! »

PAUL (*fait la moue*). — Oh ! la masse ! la masse !

LERMINIER (*haussant les épaules*). — Vous ne connaissez pas les petites gens !... Je voudrais que vous puissiez les voir de près, quand ce ne serait que chez nous !... On n'est pas riche, mais on travaille ferme ; on ne s'en porte d'ailleurs pas plus mal et tout le monde est content !... A présent, je ne prétends pas que, dans le tas, il n'y en ait pas de très malheureux et d'autres qui ne valent pas cher ! mais... (*Célestin ouvre la porte.*)

PAUL (*impatience*). — Quoi encore ?

CÉLESTIN. — Madame la comtesse de Kersonnec.

PAUL (*radouci*). — Ah ! très bien, très bien. (*Entre ses dents.*) Elle tombe à pic. (*Se levant, haut.*) Faites entrer ! (*A Lerminier.*) Voulez-vous, mon bon Lerminier, ramasser vos paperasses et passer un instant dans la chambre à côté ?

LERMINIER (*ramassant vivement ses feuilles*). — Comment donc, monsieur, mais très volontiers. (*Il sort par la droite. Paul remonte vers l'entrée.*)

## SCÈNE VI

PAUL, VIVIANE.

PAUL. — Chère madame !...

VIVIANE (*entrée vivement, s'aperçoit que Célestin la suit, range les meubles et réunit les verres sur le plateau ; elle feint alors l'étonnement en répondant à Paul*). — Mon mari n'est pas avec vous ? Vous ne l'avez pas vu ?

PAUL. — Pas ce matin. Vous allez bien ?

VIVIANE. — Non, pas trop bien !

PAUL (*à Célestin*). — Laissez cela ! (*Célestin sort, Viviane le suit des yeux et attend qu'il ait fermé la porte.*)

VIVIANE (*vivement*). — Votre impression sur l'entrevue d'hier soir... vite ?

PAUL (*lui prend les mains et la regarde dans les yeux*). — Désastreuse !

VIVIANE (*après un haut le corps*). En quoi ?

PAUL. — En tout ! (*Viviane se laisse tomber dans un fauteuil en avant du bureau*.) Jamais je n'ai rencontré — et j'en ai rencontré beaucoup dans ma vie — d'individus aussi sottement obséquieux et aussi bas que vos Maillezais de Montberront ! C'est à croire que les larbins, qui, depuis des siècles, courbent l'échine devant eux, leur ont passé leur platitude... M'en ont-il fait, des révérences et des génuflexions. (*Riant*.) A moi, non, c'est façon de parler ! Enfin, je crois que je les aurais bottés, qu'ils n'auraient pas cessé de me sourire en me disant merci.

VIVIANE (*outrée*). — Mais, mon ami, vous vous êtes étrangement mépris, jamais les Maillezais...

PAUL (*marchant de bas en haut, puis de haut en bas*). — Ils m'ont promené dans leurs salons, comme un phénomène, une bête curieuse, un veau à six pattes : le monsieur qui a tant de millions !... Je sentais que les invités riaient derrière mon dos !... Je n'ai, chère amie, je dois vous l'avouer, aucun goût pour ce genre d'exhibition ; si je comprends que l'on se moque de moi, je n'admets pas qu'on le fasse avec cette désinvolture. Vos de Maillezais de Montberront m'ont tpris pour un imbécile ; ils ont eu tort. Quant à moi, je ne suis pas près d'entretenir cette valetaille !

VIVIANE (*amère*). — Vous aimez mieux entretenir la jolie séquelle de paniers percés, de maquignons et de fêtards qui vous sert de garde du corps ?

PAUL (*remonte à droite*). — Je crois fichtre bien ! Avec eux, au moins, on en a pour son argent !

VIVIANE (*regardant les verres*). — Belle chambrée, ce matin, vous avez dû en avoir pour mille louis ?

PAUL (*redescend de l'autre côté du bureau*). — Deux mille sept cents exactement ; je connais mes amis à un louis près. Mais aussi quelle belle représentation !

VIVIANE (*désespérée*). — Ah ! Paul ! Paul !... Vous nous causerez donc toujours des chagrins ?

PAUL (*s'asseyant près d'elle*). — Pourquoi, ma chère Viviane, tenez-vous donc tant à me marier ?

VIVIANE (*regardant de tous côtés*). — Nous sommes bien seuls, au moins ?

PAUL. — Mais oui... allez donc !

VIVIANE. — Parce qu'à votre âge, un homme dans votre situation doit avoir un intérieur régulier, et rompre avec des relations qui vous bernent et vous grugent.

PAUL (*souriant*). — Chère amie, je ne suis point aussi berné que vous croyez ; je sais fort bien que les sourires pâmés ne s'adressent pas à moi, mais à ce qui est à moi. Si je me laisse taper, c'est que je le veux bien, c'est que les ingénieux stratagèmes et les enjôlantes déclarations m'amusement. Cette comédie n'est point désagréable, je vous assure, et vaut bien celle que l'on voit dans les théâtres... Mais, du moment qu'il s'agit de me marier, j'aimerais autant qu'on m'en jouât une autre. (*Il se lève*.)

VIVIANE (*étonnée*). — Vous voudriez faire un mariage d'amour, vous ?

PAUL (*remonte*). — Ah ! Je n'ignore pas que j'ai une tare... une tare énorme... une tare indiscutable... les millions !... Ce n'est pas moi que l'on peut remarquer, que l'on peut admirer, ce n'est pas moi qu'on chérira, qu'on caressera, qu'on aimera, ce sera eux, toujours eux et rien qu'eux !... (*Redescendant au milieu*.) A la fin j'en suis jaloux ! Entendez-vous bien, Viviane, je suis jaloux de ces millions à qui je dois tout et par qui je ne suis rien !

VIVIANE. — Vous êtes ridicule !

PAUL. — Tenez, j'ai publié des vers, ils étaient détestables, on les a trouvés miraculeux parce que j'avais les fameux millions. Je publie le journal de mon voyage autour du monde, il paraît que ce n'était pas trop mal ; mais, grâce aux susdits, aussitôt on s'est demandé qui j'avais bien pu payer pour l'écrire !

VIVIANE. — Vous voulez tout avoir ! Laissez donc le talent aux artistes et aux bohèmes !

PAUL (*vexé, s'éloigne*). — Vous raisonnez comme mon garçon de banque ! (*Mouvement de Viviane*.) Oui, tout à l'heure, il me disait exactement ceci : « Vous voulez tout avoir, laissez donc l'amour et le bonheur aux pauvres diables ! » Ainsi, moi, moi que tout le monde envie et jalouse, je ne puis pas seulement être moi, et je ne puis pas avoir ce qu'a le dernier de mes employés... Je sens en moi des trésors d'affection douce et sentimentale et je voudrais, auprès d'une fiancée, goûter enfin la poésie de cet

amour dont je ne connais que le réalisme !

VIVIANE (*se lève*). — Pourquoi ne serait-ce pas Mlle Isaure ?

PAUL. — Elle est mieux préparée à jouer les Iphigénies que les Juliettes.

VIVIANE. — Vous auriez tort, mon ami, de vous en tenir à cette première impression.

PAUL (*passé de l'autre côté de la table à fumeurs*). — Puisqu'elle est la meilleure.

VIVIANE. — Alors, vous ne retournerez pas chez les Maillezais ?

PAUL. — Non, certes pas !

VIVIANE (*indignée*). — Vous ne pouvez pas... Ce serait d'une impolitesse !

PAUL. — Je m'en moque bien ! (*Il prend une cigarette qu'il allume.*)

VIVIANE. — Voyons, Paul, vous ne voudriez pas nous faire cet affront ! Mon mari et moi, nous nous sommes très avancés. Roger avait pris à cœur votre mariage. Cette union d'un grand nom avec une grande fortune lui semblait si indiquée, qu'il s'était mis en quatre pour qu'on vous ouvrît toutes grandes les portes de notre monde.

PAUL (*ironique*). — En quatre, c'est peut-être beaucoup dire !

VIVIANE. — Vous conviendrez bien que lui seul s'est entremis dans l'affaire, a pressenti les Maillezais et préparé le terrain.

PAUL. — C'est probablement lui aussi qui a fait passer ce matin dans le Boulevard une note annonçant mon mariage ?

VIVIANE (*simplement*). — Ah ! vous avez vu ?

PAUL. — On a même dû, je crois bien, commander un tirage spécial pour moi.

VIVIANE. — Comprenez-vous maintenant combien, dans ces conditions-là, votre brusque reculade serait blessante pour les Maillezais et désobligeante pour nous ? De quoi aurions-nous l'air ? On rirait de nous, et vous, mon cher, vous y perdriez à jamais votre réputation de galant homme.

PAUL (*souriant, remonte*). — Cette dernière considération me touche peu ; mon arrière-grand-père était mineur et je n'ai pas dans le sang des siècles d'hypocrisie mondaine.

VIVIANE (*suffoquée*). — Oh !

PAUL (*redescend au milieu*). — Non, je vous le répète, je ne puis plus souffrir tous ces gens à plat ventre devant mon

coffre-fort. Votre monde, comme le mien, m'écoeure et j'éprouve le besoin d'en sortir. J'ai comme la nostalgie de la pauvreté ancestrale, j'ai besoin de ne plus entendre parler d'argent, toujours d'argent, rien que d'argent ! J'ai besoin d'oublier que j'en ai ; l'argent m'écrase, m'étouffe ; je demande à respirer !

VIVIANE (*rageuse, traverse la scène*). — Bien la peine, vraiment, de vous témoigner tant d'affection!...

PAUL (*tendre*). — Mais, ma chère Viviane, je n'ai rien dit là qui puisse vous offenser ?

VIVIANE (*de plus en plus rageuse, remonte*). — Non, non, bien sûr, au contraire ! Adieu ! (*Elle sort en faisant claquer la porte. Paul va pour la rejoindre, mais s'arrête devant la porte.*)

## SCÈNE VII

PAUL, LERMINIER.

PAUL (*revenant*). — Ah ! puis non, zut ! Elle m'embête ! (*Il revient près de la porte et écoute.*) Elle attend que j'y aille ! (*Après un temps.*) Ah ! elle se décide à partir !.. Elle devait avoir une commission sur mon mariage ! (*Il revient s'asseoir dans son fauteuil et se prenant la tête entre les mains.*) Non, non, ce qu'ils me dégoûtent tous ! (*Après un temps.*) Ah ! mais Lerminier est là ; je l'oubliais ! (*Il va ouvrir la porte.*) Je vous fais perdre votre temps, mon pauvre Lerminier !

LERMINIER (*entre souriant et repose ses feuilles sur la table*). — Votre temps, M. Dumont, est plus précieux que le mien !

PAUL (*sourit avec amertume*). — En ce moment-ci, mon temps ne vaut pas cher. (*Il va s'asseoir.*) Je suis agacé, ennuyé...

LERMINIER (*timidement, avec son perpétuel sourire*). — Moi, quand ça me prend comme ça, les idées noires, — vous savez, il y a des jours où, on ne sait pas pourquoi, il n'y a rien de bien et l'on voit tout en mal, — eh bien ! je monte dans un tramway ou dans un bateau et je vais me promener en dehors des fortifications. Quand je reviens, je n'y pense plus. A votre place, vous qui en avez les moyens, j'irais faire un voyage, ça change les idées.

PAUL (*triste*). — Mon brave Lerminier, j'ai voyagé dans le monde entier, il n'y

a plus rien de nouveau pour moi, rien qui puisse changer mes idées !

LERMINIER (*souriant*). — Enfin, quand on est comme vous, on ne doit pas être embarrassé pour se payer des distractions ?

PAUL. — Je suis blasé sur tout ce qui s'achète et se paie !

LERMINIER. — Alors, je ne vois pas, moi ! (*Lui montrant les feuilles.*) Examinez toujours le compte rendu des opérations d'hier, ça vous distraira !

PAUL (*avec une grimace, repoussant les feuilles*). — Les opérations de la banque ? Ah ! non !

LERMINIER (*étonné, reprend ses feuilles*). — Alors... Je les reporte au bureau ?

PAUL. — Si vous voulez. (*Après l'avoir suivi des yeux, arrêtant Lerminier qui sort.*) Lerminier ?... Voulez-vous me faire un grand, un réel plaisir ?

LERMINIER (*empressé*). — Vous le demandez, M. Dumont ?

PAUL. — Emmenez-moi ce soir dîner chez vous !

LERMINIER (*ahuri*). — Comment ?... Vous, monsieur... Vous, M. Paul Dumont, dîner chez moi ?

PAUL. — Oui.

LERMINIER (*souriant*). — Vous mangeriez trop mal !

PAUL. — Voilà qui m'est indifférent ! Tout à l'heure, en me parlant de la joie de votre ménage, vous m'avez donné l'envie de le connaître et je serais enchanté...

LERMINIER (*humble et gêné*). — Des petites gens comme nous, ce n'est pas bien curieux à voir et il ne vaut guère la peine que vous vous dérangiez.

PAUL (*étonné*). — Vous disiez tout à l'heure que vous voudriez me voir chez vous ? Eh bien, j'y vais...

LERMINIER (*embarrassé*). — On dit ça... Mais on pense bien que...

PAUL (*souriant*). — Je vous prends au mot !

LERMINIER (*embarrassé*). — C'est que, je vais vous dire, nous ne sommes pas seuls. Outre nos deux enfants, nous avons avec nous le père de ma femme,

le père Palud, comme on l'appelle, un brave homme, mais un peu braque... Et puis, nous avons aussi les enfants d'un camarade qu'on a recueillis et qui nous appellent leur oncle et leur tante.

PAUL (*souriant*). — Mais, Lerminier, vous êtes un petit Manteau Bleu !

LERMINIER. — Le père est mort, la mère est partie, on ne pouvait pas les laisser à l'Assistance, les pauvres gosses !

PAUL (*allant à Lerminier*). — Savez-vous que vous me donnez encore bien plus envie d'aller chez vous, Lerminier. J'ai besoin de me retremper au milieu de braves gens tels que vous !

LERMINIER (*effrayé*). — Non... bien vrai ?... Vous voulez venir chez nous ? Vous ne plaisantez pas ?

PAUL. — Non.

LERMINIER. — En ce cas, il va falloir que je prévienne.

PAUL (*vivement*). — Ne prévenez personne !... Je vais chez vous à la fortune du pot.

LERMINIER (*souriant*). — Le pot n'est pas tous les jours bien riche chez nous et, si vous tombiez un de ces jours-là, ma femme en ferait une musique !

PAUL. — Vous lui direz que vous amenez un collègue du bureau, qui s'est invité sans façon.

LERMINIER. — Mais...

PAUL. — Quoi encore ?

LERMINIER. — Ça ne prendra pas, parce qu'elle sait que nous nous tutoyons tous au bureau.

PAUL (*lui frappe gaiment sur l'épaule*). — Eh bien ! tu me tutoieras, mon vieux Lerminier.

LERMINIER (*honteux*). — Oh ! M. Dumont... J'oserai jamais... Je pourrais pas !

PAUL. — Mais si, mais si. (*Lui tend la main.*) Allons, à sept heures tu viendras me prendre ; c'est entendu ?

LERMINIER (*avançant la main*). — Bien, oui, puisque vous voulez !

PAUL (*le reprend*). — Puisque... tu veux.

LERMINIER (*riant et hésitant*). — Puisque... tu veux !





## ACTE DEUXIÈME

*Une salle à manger de petits bourgeois. Porte d'entrée au fond, ouvrant sur l'antichambre où se voit un portemanteau en face; porte de la cuisine à gauche, porte de chambre à droite, en arrière d'un gros poêle en faïence. Au fond, à droite de la porte, petite armoire bretonne et cartel. A gauche, le buffet. Contre les murs, tableaux dits de salle à manger et assiettes. La grande table ovale à rallonges est placée au-dessous, d'une suspension. — Il y a sept couverts : Mme Lerminier en face avec Albert à gauche, Philippe à droite; Lerminier en avant avec Marthe à gauche et Madeleine à droite; le père Palud à l'extrémité de droite. Un fauteuil pour le père Palud est en avant du poêle. A gauche, une petite bibliothèque étagère, au-dessus d'une servante, sur laquelle deux vases à fleurs et des journaux épars. Le dîner vient de se terminer.*

*Mme Lerminier, aidée de Madeleine, achève d'enlever le couvert. Le petit Albert dort sur sa chaise. Philippe, les deux coudes sur la table, lit la Patrie. Le père Palud allume sa pipe près du poêle. Lerminier est assis, en avant, renversé sur sa chaise, un coude sur la table et, les jambes croisées, réfléchit.*

### SCÈNE PREMIÈRE

PALUD, LERMINIER, MADAME, PHILIPPE,  
puis MARTHE.

PALUD (*narquois, tirant des bouffées de sa pipe qu'il allume*). — Dites donc, Lerminier, viendra-t-il ce soir votre ami l'anarchiste ?

LERMINIER (*effrayé*). — Quel ami ? Je n'ai pas d'ami qui soit anarchiste !

PALUD. — Votre ami Paul ?

LERMINIER. — Mais il n'est pas anarchiste !

MADAME. — Qu'en sais-tu ? Toi, tu t'entiches tout de suite du premier venu !

LERMINIER (*veut protester*). — Mais...

PALUD. — Un homme qui désespère de la société, qui prétend que les gens ne songent qu'à se voler ou à se manger, qui affirme que les meilleurs sont à vendre, pourvu qu'on y mette le prix; qu'est-ce donc, je vous prie, sinon un anarchiste ?

LERMINIER (*se lève*). — Père Palud, si je pouvais vous montrer à quel point votre supposition est extravagante, vous seriez le premier à en rire. (*Il va vers le poêle pour chercher du tabac dans le pot qui se trouve sur la tablette.*)

PALUD. — Vous ne me croyez pas,

vous verrez, je les connais !... Notez que, si je vous dis ça, ce n'est pas que ça me gêne, je le trouve très gentil votre ami Paul, j'aime beaucoup discuter avec lui et je ne serais même pas fâché qu'il soit là, ce soir. Je lui en pousserais une... (*Voyant Lerminier fouiller le pot à tabac.*) Ah ! sapristi ! Vous vouliez du tabac; si j'avais su, j'ai pris la dernière pipe !

LERMINIER. — Ça ne fait rien, père Palud, on s'en passera.

PHILIPPE. — Une cigarette, mon oncle !

LERMINIER. — Merci, non.

MADAME. — Marthe est descendue pour une commission, elle doit remonter un paquet de tabac.

PALUD. — Ah ! très bien. A la bonne heure.

MADAME (*tirant la nappe, à Philippe*). — Philippe, ôte ton journal, Philippe !... Oh ! toi tu es comme ta sœur, quand vous avez le nez dans quelque chose d'imprimé, il n'y a pas moyen de vous le sortir.

PALUD (*à Lerminier*). — Alors vous ne savez pas si votre ami viendra ce soir ?

LERMINIER. — Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

PALUD. — Je lui aurais demandé ce



2<sup>e</sup> ACTE. —

MADAME : *Je vous demande un peu si ça vaut la peine de se mettre dans ces qu'on touche à son patron, il se*

qu'il pensait de la coopération et, comme il l'aurait déclarée impraticable, je l'aurais collé, en lui montrant le fonctionnement de notre coopérative ; car enfin, il n'y a pas à dire, ça existe, ça marche et c'est pratique. On n'est plus volé par les petits commerçants et l'on a tout de meilleure qualité et moins cher. Voilà bien la preuve que la solidarité n'est pas seulement une expression de réunion publique, mais sert à quelque chose !

LERMINIER. — Moi, vous savez, père Palud, toutes ces histoires-là je n'y connais pas grand'chose, je fais tranquillement ma petite affaire, que chacun en fasse autant et...

MADAME (*qui achève de plier la nappe, souriant*). — Bienheureux sont les doux, ils posséderont la terre.

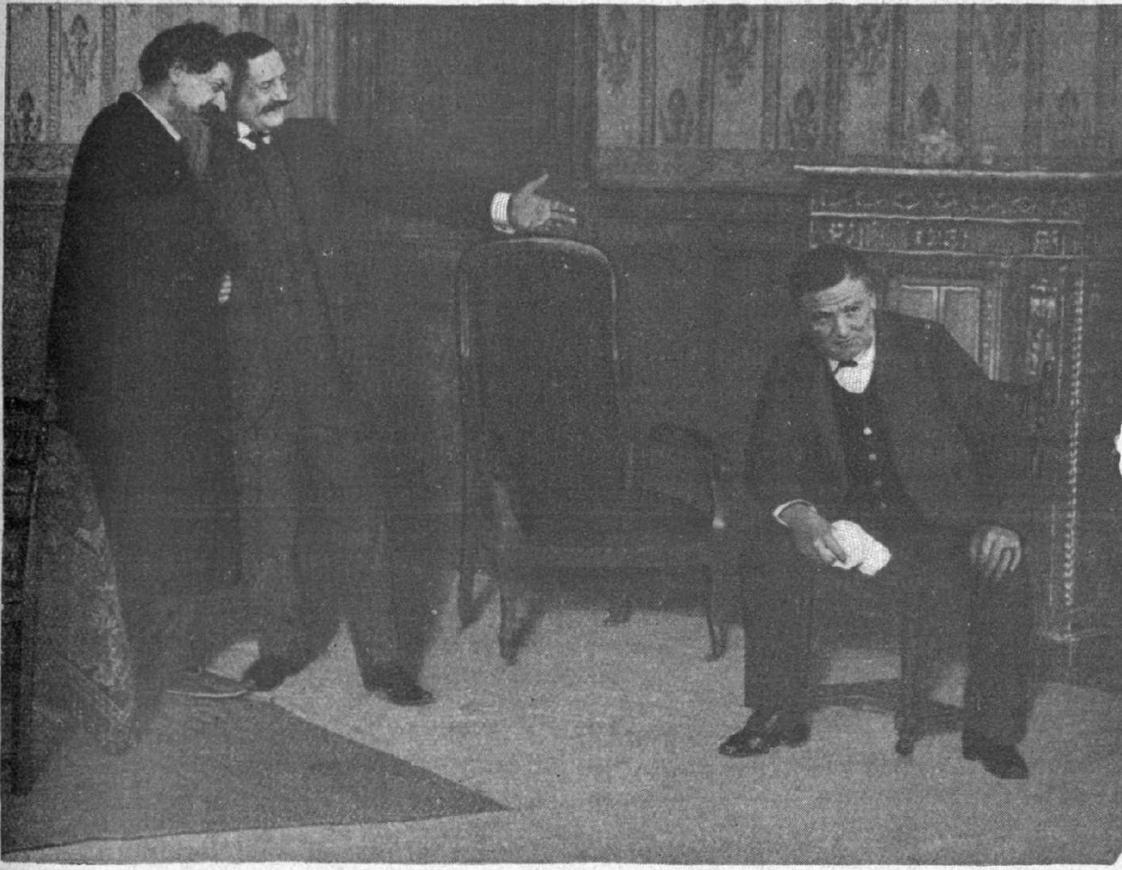
PALUD (*riant*). — Oui, bienheureux sont les moutons, ils seront toujours tondus.

MADAME (*à Madeleine*). — Madeleine, va dire bonsoir à ton grand'père, à ton père, à Philippe ; et, au lit !

MADELEINE (*avec maussaderie*). — Encore un petit moment ?

MADAME. — Non, mademoiselle, c'est l'heure. Quand je dis quelque chose, tu dois le faire. Qu'est-ce qu'on t'apprend donc au catéchisme ? (*Elle va prendre Albert dans ses bras.*)

LERMINIER (*à Madeleine, qui est allée vers lui en traînant les pieds*). — Il faut obéir à ta mère, Madeleine. Vois, tous nous obéissons, ton grand'père à ses patrons, moi à mes directeurs. Demande à Philippe s'il n'obéissait pas quand il était soldat.



(Cl. Photo-Studio).

SCÈNE VI.

états (Lerminier va s'asseoir navré près du poêle). — PALUD: Lui, toutes les fois met en colère (page 24, col. 2).

PHILIPPE (sans lever la tête). — J'en étais pas plus fier pour ça.

LERMINIER (à Madeleine). — Il faut toujours obéir ! (Il l'embrasse.) Bonne nuit ! (Le père Palud hausse les épaules.)

MADAME. — Dépêche-toi, Madeleine ! (Madeleine traverse pour embrasser Palud.)

PALUD. — Aime bien ta maman, mon enfant, voilà le principal !

MADELEINE (poussant du coude Philippe). — Bonsoir, toi ! (Elle va rejoindre sa mère qui est sortie.)

PHILIPPE. — Bonsoir, même !

PALUD (à Lerminier qui traverse, un journal à la main, puis range le feu). — Vous allez dire que je rabâche, mais vous faites à Madeleine pour l'envoyer coucher une déclaration de principes

tout au moins inutile. L'obéissance est parfois une bien vilaine vertu. C'est par elle que les bons arrivent à considérer comme un devoir de se faire les instruments des mauvais et que les enfants du peuple tirent sur le peuple. Elle est l'ennemie de la solidarité, de la fraternité. Elle détruit l'affection ; et je n'ai jamais compris pourquoi les parents y attachaient un si grand prix.

L'enfant qui n'obéit pas, c'est une individualité qui se manifeste !... Il est vrai qu'aujourd'hui on a tellement peur de se compromettre, qu'il vaut encore mieux...

LERMINIER (prêtant l'oreille). — On vient de fermer la porte.

PALUD. — Peut-être est-ce votre ami ?

PHILIPPE (sans cesser de lire). — Non, c'est Marthe qui rentre.

LERMINIER. — Ah ! oui !

PALUD (*riant, à Lerminier, en confidence*). — Dites donc ! Je parie qu'il a des peines de cœur, votre ami Paul ? (*Marthe traverse dans l'antichambre.*)

LERMINIER. — Non, je ne crois pas. Il y a quelques mois il devait se marier, l'affaire n'a pas réussi ; mais ce n'est pas cela qui...

PALUD (*secouant la tête*). — Les parents de la jeune fille ont trouvé sans doute qu'il n'avait pas une position assez brillante... Partout la même chose aujourd'hui !... Il me disait un soir qu'un de ses grands-pères avait été mineur, on fait plus souvent grève que fortune dans ce métier-là ?

LERMINIER (*protestant*). — Son arrière-grand-père a pourtant gagné beaucoup.

PALUD (*étonné*). — Ah !

LERMINIER (*se reprenant*). — C'est-à-dire... Non... Qu'est-ce que je dis, au contraire ! Je n'y étais plus !... Vous me faites perdre la tête avec toutes vos histoires !

PHILIPPE (*plie le journal qu'il a fini*). — Pour moi, M. Paul a un grand tort ; il a tort de mépriser la galette !

PALUD (*à Philippe*). — Je crois qu'il n'en connaît pas très bien la valeur. Enfin, vous avez vu l'autre soir, quand on lui parlait de Bretonneux et de son invention, il lui semblait étonnant qu'il ne trouvât pas cinquante mille francs pour ses essais. Cinquante mille francs ! Rien que ça, tout de suite !

PHILIPPE (*riant*). — Il disait l'autre jour à ma tante...

LERMINIER. — S'il vous plaît, je vous en prie, ne parlons plus de lui... Toujours de lui. Ce sujet de conversation devient énervant et agaçant au possible.

PALUD (*riant, à Lerminier*). — Est-ce que, par hasard, vous seriez jaloux ?

LERMINIER (*malheureux*). — Allons ! Bon ! Encore autre chose ! (*On sonne.*)

PALUD. — Ah ! cette fois, il n'y a pas d'erreur, je reconnais son coup de sonnette.

PHILIPPE (*se dirige vers la porte*). — Oui, c'est lui ! (*Il sort.*)

LERMINIER (*mécontent, va à gauche, grommelant à mi-voix*). — Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! Il n'y a qu'à moi qu'arrivent ces histoires-là !

PALUD (*riant*). — Je vous avais bien dit qu'il viendrait ; j'en avais comme un pressentiment.

MADAME (*à Paul dans l'antichambre*).

— Non, vous n'êtes pas gentil. Vous auriez bien pu arriver plus tôt, on aurait diné tous ensemble.

## SCÈNE II

LES MÊMES, PAUL.

PAUL (*entrant*). — Madame, je vous assure qu'aujourd'hui il ne m'était pas possible... (*Allant au père Palud qui s'est levé.*) Bonjour, M. Palud. (*Il lui serre la main.*)

MADAME (*qui est entrée suivie de Philippe, à Palud*). — N'est-ce pas, père, que ce n'est pas bien de ne pas être venu pour dîner ? (*A Paul.*) Il y avait justement ce soir un morceau de veau à la casserole, ils se sont régalez !

PAUL. — Je le regrette infiniment. Vous savez bien, M. Palud, que je ne fais pas de cérémonies et que j'ai grand plaisir à venir chez vous, mais ce soir...

PALUD (*lui frappe sur le bras en riant*). — Oui, oui, vous diniez dans le grand monde.

PAUL. — Justement ! (*Il tend la main à Lerminier.*) Tu vas bien ?

LERMINIER. — Et... toi ?...

PAUL. — Très bien, très bien... (*Cherchant des yeux.*) Mon amie Madeleine n'est pas là ?

MADAME. — Elle est couchée.

PAUL (*tirant de la poche de son pardessus un sac de bonbons*). — Je le regrette. J'avais apporté là quelque chose pour elle.

MADAME. — Des bonbons ! Vous n'êtes pas raisonnable, M. Paul. Je ne suis pas contente... Je suis même très fâchée.

PAUL. — Aussi, pour vous calmer, vous ai-je apporté ce bouquet de violettes et un autre pour Mlle Marthe.

MADAME. — Non, non, je n'en veux pas. Pourquoi vous croire obligé, parce que nous vous recevons ici, de nous faire des cadeaux, de dépenser votre argent. On vous reçoit de bon cœur, acceptez de même.

PAUL. — Mais, moi aussi, je vous l'offre de bon cœur, Mme Lerminier.

PALUD (*à Madame, riant*). — Ah ! tu vois, tu es prise, tu ne peux pas refuser.

MADAME (*prenant les bouquets*). — Qu'ils sont jolis et qu'ils sentent bon. (*A Lerminier.*) Tiens ! Sens ! (*Il détourne la tête. Elle appelle.*) Marthe ! Marthe !

PHILIPPE. — Où est-elle donc ?

MADAME (*souriant*). — Quand elle a entendu sonner, elle est allée passer un tablier propre.

LERMINIER (*à Paul, qui est remonté pour prendre son pardessus dans l'antichambre et revient*). — Tu ne t'assieds pas... Assieds-toi donc !

PALUD (*prenant la chaise*). — Avancez-vous près du feu. On y est mieux que dans la rue, par ce chien de temps.

MADAME. — Que peut-on vous offrir, une tasse de thé, un grog, quelque chose de chaud ?

PAUL (*qui n'est pas encore assis*). — Non, merci, bien vrai. Rien.

LERMINIER (*qui a pris une chaise pour s'asseoir en avant du poêle*). — Si, si, un verre de cassis... Il est bon, c'est ma femme qui le prépare. (*A Madame.*) Donne donc la bouteille et des verres. (*Madame se dirige vers le buffet. Marthe entre portant à la main un panier à ouvrage qu'elle place en avant de la table. Elle est en très coquet tablier à bretelles, fanfreluché.*)

MADAME. — Tiens, Marthe, regarde les jolies fleurs que M. Paul vient de nous apporter.

PAUL (*se retourne et salue*). — Mademoiselle, ce n'est pas la peine d'en parler.

MARTHE. — Bonjour, monsieur ! (*Prenant les bouquets qu'elle sent.*) Des violettes en cette saison, vous les avez dû payer un prix fou ?

PAUL (*embarrassé*). — Non, non... Une occasion... Un arrivage... Il y en avait de grandes quantités et alors...

MARTHE. — Je vais vite les mettre dans les vases. (*Elle va vers la servante.*)

PALUD. — Dites donc, M. Paul, je disais tout à l'heure à mon gendre que je ne serais pas fâché de vous voir ce soir.

PAUL (*se retournant*). — Pourquoi donc, M. Palud ? (*Il s'assoit devant le poêle. Palud est en arrière, Lerminier en avant. Philippe est debout, appuyé à la table. Madame prépare les verres et la bouteille à l'extrémité de la table. Marthe met les bouquets dans des vases sur le bureau-servante.*)

PALUD. — Vous savez ce que c'est qu'une coopérative ?

LERMINIER (*levant les bras au ciel*). — Père, ne pourrions-nous pas causer d'autre chose ?

PALUD. — N'écoutez pas si cela ne

vous convient pas ; M. Paul, ces questions l'intéressent, laissez-moi lui en parler.

PAUL. — Mais oui, M. Palud, j'aime beaucoup vous entendre. Vous m'apprenez un tas de choses, vous m'ouvrez des horizons absolument inconnus.

PALUD (*se récriant*). — Oh ! Oh ! Oh !

MARTHE (*traverse et à Lerminier lui remettant un paquet de tabac*). — Tenez, mon oncle ! Voici du tabac.

LERMINIER. — Ah ! merci ! (*Marthe va ensuite s'asseoir en face de son panier à ouvrage en avant de la table. Mme Lerminier est de l'autre côté. Lerminier a pris le tabac et bourre silencieusement sa pipe.*)

PAUL (*à Palud*). — Si ! Si ! Et je vous admire, pour la bonne confiance que vous avez en l'avenir.

PALUD (*bonhomme*). — Appelez-moi gobeur, godiche, ou simplement gogo, oui, je crois qu'il existe encore une majorité de gens honnêtes. Il n'y a qu'une minorité qui fricote ; la masse est bonne ! Seulement, elle ne se remue pas assez, par indifférence, égoïsme ou résignation et la minorité conduit la masse !

LERMINIER (*secouant la tête*). — Nous commençons à le savoir !

PHILIPPE (*riant*). — Le temps est passé où l'on allait bêtement se faire trouser la peau pour des idées.

PALUD (*à Philippe*). — Je le sais, mon ami. (*A Paul.*) Oui, il n'y a plus, permettez-moi de vous le dire, que quelques libertaires, enragés comme vous, pour songer à une révolution violente.

PAUL (*étonné*). — Je songe à une révolution violente ?

PALUD. — Mais, patience ! L'affranchissement de la masse viendra malgré elle... Il viendra (*Appuyant sur chaque syllabe.*) Par la coopération !

PHILIPPE. — Ce que je m'en bats l'œil, de l'affranchissement !

PAUL (*intéressé*). — Comment cela, M. Palud ?

PALUD (*souriant*). — La révolution s'opère sans qu'on s'en doute, mon cher ami, lentement, mais sûrement, comme les révolutions naturelles. Après les coopératives de consommation viendront les coopératives de production.

PHILIPPE. — Quand nous verrons cela, les carpes auront des plumes !

PALUD (*à Philippe*). — Pourquoi, mon garçon ?

PHILIPPE. — Vous êtes typo, je suis

électricien, nous savons ce que gagne un ouvrier; comment voulez-vous qu'en économisant sur leurs salaires les ouvriers arrivent jamais à faire concurrence aux grandes Sociétés, aux grandes Compagnies, qui ont situation acquise, clientèle, débouchés et dont les capitaux et l'outillage représentent plusieurs milliards!... Allons donc! pour nous, le mieux est de chercher à gagner le plus d'argent possible, quoi qu'en dise M. Paul.

PAUL (*insistant*). — Qui maintient que ce n'est pas là l'idéal, ah! non certes...

PALUD (*montrant Philippe à Paul, en riant*). — Oui, mais les jeunes gens d'aujourd'hui, tenez! les voilà. Ils ne veulent pas qu'on touche aux capitalistes, parce qu'ils espèrent le devenir!... Malgré cela, les idées de solidarité, comme je le disais, font leur chemin parmi les travailleurs, et je crois que le règne de ceux qui ont tout à satiété et ne fichent rien, des parasites qui vivent du travail des autres, de ces capitalistes, enfin, qui...

LERMINIER (*l'interrompant, se lève*). — Père, vous allez vous enrouer, assez de politique comme cela. Après tout, ceux qui ne sont pas contents ont leur bulletin de vote. (*A Paul.*) Pas vrai,... Paul?

PHILIPPE (*riant*). — La bonne blague!

MADAME (*riant*). — Et, en attendant que le père ait organisé le bonheur universel, buvez votre cassis qui s'évapore, ça vaudra mieux. (*Paul se lève.*)

MARTHE (*approuve lentement*). — Ah! Oui!

PALUD. — Toi aussi, il faut que tu mettes ton mot? Il ne manque plus que Madeleine et Albert! (*A Paul.*) Croyez-vous qu'ils s'entendent tous pour me fermer la bouche?

PAUL (*souriant*). — Les questions sociales n'intéressent probablement pas beaucoup Mlle Marthe? (*Il prend un verre. Mme Lerminier et Philippe en font autant.*)

LERMINIER (*offrant un verre au père Palud, à Paul*). — Elle? Tu n'as donc pas remarqué? Mais elle est enragée, malgré son petit air tranquille... C'est une intellectuelle!

PAUL (*étonné, son verre à la main*). — Bah!

PALUD (*riant*). — Elle m'a dépassé, moi son maître!

MARTHE (*hochant la tête en souriant*). — Oui, mon oncle, je préfère la lecture

des brochures de propagande à celle de vos romans feuilletons; j'ai réfléchi, j'ai discuté, je me suis fait un idéal qui n'est pas celui de tout le monde. Il n'est pas défendu à une jeune fille de penser, d'avoir des idées?

LERMINIER (*haussant les épaules, à Paul*). — A ta santé!

PAUL (*choquant son verre contre celui de Mme Lerminier*). — Mme Lerminier, à votre bonne et excellente santé!

MADAME. — Merci, M. Paul, et que ça vous porte chance.

PAUL (*à Marthe, souriant, présentant son verre*). — A vos principes, mademoiselle!

MARTHE (*souriant*). — Vous vous moquez aussi de moi, vous?

PAUL (*à Marthe, ironiquement*). — Non, non, mademoiselle, je ne me le permettrais pas! (*Trinquant avec le père Palud.*) A la liberté de la parole, mon pauvre M. Palud, que je plains de tout mon cœur d'avoir une semblable famille.

PALUD (*riant*). — Moi, je ne m'en plains pas. A votre santé! (*Il boit et va reposer son verre. Paul trinque avec Philippe.*)

LERMINIER (*à Paul*). — A la tienne!

PAUL (*triquant*). — Merci, mon vieux! (*Il boit.*)

PHILIPPE (*à Paul*). — Hein, M. Paul? Qu'en dites-vous de celui-là?

PAUL (*à Madame*). — Compliments, Madame Lerminier, il est excellent! (*Se tournant vers Lerminier.*) Nous disions donc que Mlle Marthe avait des idées avancées.

LERMINIER. — Avancées, je crois bien, et dont elle ne démordrait pas pour un boulet de canon!

PAUL (*riant*). — Je serais curieux de les connaître?

MARTHE (*souriant avec bonté*). — Tout cela parce qu'un soir j'ai déclaré que, pour être heureux, il fallait posséder le moins possible et que tous les biens, comme l'air et le soleil, devraient être à tout le monde! (*A Paul, souriant.*) Au lieu de rire, vous devriez m'approuver, vous qui avez horreur des riches?

PAUL. — Mais, mademoiselle, il me semble que vous allez trop loin!... car, si tout le monde...

MARTHE (*vivement, très vexée*). — Que voulez-vous? c'est ma conviction intime, je la sens, j'en vis, j'en souffre, je ne la discute pas!... (*Elle se lève.*) Ma tante, tu n'as pas vu ma pelote de laine noire?

MADAME. — Elle est sur la commode dans ta chambre. (*Marthe sort dans le silence par la droite.*)

LERMINIER (*à Paul, étonné*). — Es-tu satisfait ?

PAUL (*devenu sérieux*). — Mais je ne trouve pas cela si mal. Mlle Marthe prouve ainsi qu'elle réfléchit hautement, qu'elle a un grand cœur et du caractère. Ce n'est déjà pas si fréquent par le temps qui court. (*Ils se rasseoient autour du poêle.*)

LERMINIER (*haussant les épaules*). — Oui, mais on ne s'emballa pas pour de pailles utopies !

PAUL. — Veux-tu qu'elle s'emballa pour le train-train journalier de son travail de bureau ?

PALUD (*à Lerminier*). — Et puis, ces utopies, comme vous dites, sont censément notre paradis à nous autres ; les espérances qu'elles font naître en lui ennoblissent l'existence humble du travailleur et lui font aimer sa triste vie.

LERMINIER (*au père Palud*). — Avec vous, il n'y a rien à dire, vous êtes un vieux communal !

PALUD. — Et vous une poule mouillée. Vous n'osez pas émettre une idée de peur de vous compromettre, vous n'osez pas donner un avis de peur d'encourir des responsabilités, vous acceptez tout sans vous plaindre et vous tolérez que votre femme envoie Madeleine au catéchisme !... Si mes pupilles ont des caboches comme on en voit peu, si j'ai mes toquades, vous avez aussi vos travers ! Ce qui n'empêche pas, M. Paul, qu'on s'entende très bien et qu'on s'aime tous beaucoup !... Chacun est sûr de l'autre, chacun sait que l'autre est incapable de le tromper, et... (*Un violent coup de sonnette, moment de surprise.*)

MADAME (*étonnée*). — Qui peut sonner à cette heure ?

LERMINIER (*à Philippe*). — Philippe, va voir. (*Philippe sort.*)

MADAME. — Sans doute la voisine, Mme Lemat, qui n'a pas d'allumettes.

PHILIPPE (*dans l'antichambre*). — Ah ! M. Bretonneux !

PALUD (*étonné*). — Comment, Bretonneux ? (*À Paul.*) C'est justement l'inventeur dont je vous parlais l'autre soir... Je vais vous présenter.

LERMINIER (*vivement*). — Oh ! non, par exemple ; Bretonneux est un raseur. Emmenez-le dans votre chambre, emme-

nez-le où vous voudrez, je ne veux pas qu'on reçoive Bretonneux ici !

MADAME (*surprise*). — Comment, tu ne veux pas qu'on reçoive Bretonneux ?

LERMINIER (*poussant Paul à droite, le dos tourné à la porte*). — Pas ici ! Dites-lui que nous avons du monde, que je suis en train de causer affaires...

### SCÈNE III

LES MÊMES, BRETONNEUX (*un instant*).

BRETONNEUX (*sur le pas de la porte*). — Bonjour, tout le monde, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer et je n'ai pas voulu différer plus longtemps... (*Lerminier s'efforce de cacher Paul derrière lui.*)

MADAME (*allant à Bretonneux*). — Mon cher M. Bretonneux, voulez-vous passer dans la pièce à côté ?

BRETONNEUX. — Ah ! Vous avez du monde. Excusez-moi... (*Il disparaît, suivi de Madame.*)

PALUD (*allant à la porte*). — Oui, oui, mon gendre est en affaires ; mais je suis à vous. (*Il sort.*)

### SCÈNE IV

PAUL, LERMINIER, puis MARTHE.

LERMINIER (*très ému après avoir fermé la porte*). — Ah ! Que j'ai eu peur !

PAUL (*riant*). — Au diable l'inventeur !

LERMINIER. — Hein ! S'il était entré, M. Dumont, qu'il vous eût reconnu... Voyez-vous le tableau ?

PAUL (*rassurant*). — Les inventeurs sont tous myopes.

LERMINIER. — Non, M. Dumont, je vous assure, nous jouons un jeu dangereux, le jour où tout se découvrira, ça fera vilain !

PAUL (*souriant*). — Mais non, mais non ! Quel traqueur vous êtes, mon pauvre Lerminier !

LERMINIER. — Lorsqu'il s'est agi de satisfaire une de vos fantaisies, de vous amener dîner ici, par curiosité, je n'ai pas demandé mieux ; mais, maintenant que vous y revenez constamment, que vous êtes presque de la maison...

PAUL. — Trouvez-vous que j'y vienne trop ?

LERMINIER (*s'excusant*). — Non, M. Du-

mont, seulement autorisez-moi à leur dire qui vous êtes. Il m'est si pénible de les tromper.

PAUL (*suppliant*). — Pourquoi voulez-vous rompre le charme ? Si vous saviez, Lerminier, à quel point il m'est doux d'être ici M. Paul tout simplement !

LERMINIER. — Moi j'en suis malade !... Quand vous êtes là, j'ai tellement peur de me couper que je ne sais plus ce que je dis, je parle à tort et à travers, je bouscule tout le monde... Enfin, quand vous êtes là, je n'y suis plus !... Je ne peux plus endurer ce supplice...

PAUL (*voyant entrer Marthe*). — Chut ! (*Changeant de ton.*) Alors, M. Bretonneux serait sur le point de mettre à exécution ses projets.

MARTHE (*s'asseyant*). — C'est M. Bretonneux qui vient de venir ?

LERMINIER (*à Marthe*). — Oui. (*A Paul.*) J'en serai enchanté pour lui. Un si parfait brave homme.

PAUL. — Oui, mais encore faut-il que ses idées aéronautiques...

LERMINIER. — Des gens très compétents ont assuré que sa machine était ingénieuse et très réalisable.

PAUL. — Dans ces conditions...

PHILIPPE (*entre, à Lerminier*). — Mon oncle, une minute... il faut que vous veniez entendre le récit extraordinaire de M. Bretonneux.

LERMINIER (*à Philippe*). — Tu crois ?

PHILIPPE. — Mais oui.

LERMINIER (*à Paul*). — Vous m'excusez ?

PAUL (*riant*). — Oui, oui, mon vieux, je t'excuse. (*Lerminier et Philippe sortent ; moment de gêne ; par contenance, Paul prend le journal de Philippe sur la table.*) Et vous, Mlle Marthe, vous n'êtes pas curieuse de connaître l'aventure extraordinaire de M. Bretonneux ?

## SCÈNE V

PAUL, MARTHE.

MARTHE (*souriante*). — Ah ! je les connais les aventures de M. Bretonneux ! J'aime mieux avancer mon ouvrage.

PAUL (*va prendre une chaise et vient près de la table en avant, face à Marthe, très gêné*). — Je vous vois toujours travailler.

MARTHE (*sans cesser de travailler*). — Je n'ai que la veillée pour faire de la couture et des raccommodages ; le matin,

je n'ai pas le temps et toute la journée je suis à la Banque Générale...

PAUL (*qui s'est assis*). — Vous avez beaucoup à faire à la Banque Générale ?

MARTHE. — Comme dans toutes les banques, des inscriptions, des relevés de comptes, des vérifications et des statistiques.

PAUL. — Et ça ne vous ennue pas ?

MARTHE (*simplement*). — Pas du tout, je suis au contraire très fière de gagner ma vie ; n'en êtes-vous pas fier, vous ?

PAUL (*faiblement et gêné*). — Si fait !... Si fait !

MARTHE (*souriante*). — Et puis, je suis contente de pouvoir rendre à ceux qui nous ont recueillis, mon frère et moi, un peu de ce qu'ils ont fait pour nous. Je voudrais tant ne rien devoir à personne.

PAUL. — Vous êtes ambitieuse ?

MARTHE. — Non ! la plupart de mes collègues considèrent leur travail comme déshonorant, comme une nécessité pénible en attendant de se marier et de ne plus rien faire ; moi, je ne le comprends pas ainsi et je trouve que ce qui est honteux c'est de vivre, comme dit le père Palud, en parasite ; n'est-ce pas ?

PAUL (*embarrassé*). — Sans doute.

MARTHE (*joyeuse*). — Travailler après tout n'est pas si pénible. Pendant que l'on travaille, l'esprit est plus dispos et l'on réfléchit à des tas de choses ; vous avez remarqué ?

PAUL (*ironique*). — Oui, oui, on réfléchit aux questions sociales.

MARTHE (*fâchée*). — Moqueur !

PAUL. — Et quelquefois aussi, je suppose, à la question matrimoniale ?

MARTHE (*redevenue souriante*). — Souvent !... Je me suis promis que je ne me marierai ni par paresse, pour mener une vie oisive, ni par coquetterie, pour mener une vie de luxe ; je ne veux pas, comme disent certaines camarades, avoir : un entreteneur. Je suis de votre école, je ne tiens pas à la richesse et sais qu'il faut mettre de côté les questions de gros sous pour se former un idéal.

PAUL. — Et êtes-vous arrivée à vous en former un ?

MARTHE (*riant*). — Vous êtes joliment curieux !... Oui, j'en ai un si cela peut vous intéresser, et ce n'est pas de me donner un maître qui satisfasse mes caprices, mais d'épouser un travailleur comme moi, un compagnon de lutte, que je rêve très simple et très bon.

PAUL (*souriant*). — J'ai déjà reconnu

que vous étiez une ambitieuse, je vois que vous êtes aussi une originale.

MARTHE. — Généralement on se moque du monde, mais on le jalouse et on y sacrifie ; je ne veux pas vivre pour les autres, je me marierai pour moi, et mon petit ménage marchera à notre guise, comme si tous les autres marchaient de même.

PAUL (*soupirant*). — Tout cela est admirablement raisonné et je vous félicite, mademoiselle Marthe.

MARTHE. — Oh ! je n'ai pas trouvé ça toute seule, j'ai beaucoup lu ; n'ayant pas de mère, je me suis fait ma petite éducation.

PAUL (*triste*). — Et vous n'avez pas mal réussi... je voudrais bien avoir sur le mariage une opinion aussi arrêtée que la vôtre.

MARTHE (*cessant de travailler*). — Ah oui ! vous, vous cherchez une femme qui ait une dot... ? Mon oncle nous disait l'autre jour que vous aviez dû vous marier et puis que le mariage s'était rompu.

PAUL (*fouillant dans le panier à ouvrage par contenance*). — Oh ! les choses n'étaient pas très avancées. On m'engageait dans une sottise affaire et je m'en suis heureusement aperçu tout de suite.

MARTHE. — Il faut bien faire attention. Il y a tant de femmes qui ne valent pas cher !

PAUL (*secoue la tête*). — C'est encore plus difficile pour un homme que pour vous, de rencontrer une personne simple et droite : un camarade !

MARTHE (*simplement*). — On en trouve ! (*Elle reprend son travail et souriant*.) Racontez-moi maintenant, vous, ce que vous avez fait à votre boîte aujourd'hui ?

PAUL (*triste*). — Je me suis royalement embêté... J'ai de gros, de très gros ennuis.

MARTHE (*cessant de travailler*). — Et vous achetez des bonbons à Madeleine, vous m'offrez des violettes qui me font beaucoup de plaisir, mais qui vous privent peut-être?... Je connais le budget d'un employé, je sais qu'il faut compter...

PAUL. — Oh ! non, ce n'est pas cela : j'ai d'autres chagrins, de grands chagrins.

MARTHE (*tendre*). — Confiez-les-moi. Je viens bien de vous raconter toutes mes petites affaires ; je vous trouverai peut-être des consolations. Je suis peinée de vous voir si triste.

PAUL (*ému, hésitant*). — Vous avez donc, Mademoiselle Marthe, quelque amitié et quelque... affection pour moi... ?

MARTHE (*riant*). — Voyons, vous parlez-je comme je le fais, sans cela ?

PAUL (*ému*). — C'est parce que je suis l'ami de votre oncle ?

MARTHE. — Mais non, mais non ; vous êtes un collègue à moi... presque un camarade, et naturellement...

PAUL (*très ému*). — Alors... (*Il s'arrête.*)

MARTHE (*souriant*). — Alors quoi ?

PAUL (*lui prenant la main*). — Vous ne pouvez vous douter, Mademoiselle Marthe, combien votre sympathie m'est précieuse et combien j'en suis heureux.

MARTHE (*riant*). — Vous n'avez pas besoin de m'en remercier avec tant d'effusion ; nous autres pauvres gens nous donnons ce que nous avons.

PAUL (*triste, s'accoude sur la table*). — Ne vous plaignez pas d'être pauvre ; les pauvres ont des joies qu'ignoreront toujours les millionnaires, et, en fin de compte, ce sont eux les plus fortunés.

MARTHE (*riant*). — Ma foi, ça se pourrait bien !... Allons, maintenant que j'ai votre confiance... dites-moi ce qui vous chagrine...

PAUL (*très embarrassé*). — Il m'est bien difficile de vous l'expliquer... Pour la première fois de ma vie, je me sens en proie à des sentiments affectifs d'une cruauté délicieuse ;... je souffre et je suis pourtant heureux de souffrir... Par ma faute, je suis entré dans... une impasse et j'ai continué à marcher de l'avant... Je sens que je ne devrais pas aller plus loin, je voudrais reculer, je me le dis chaque jour ; et je ne le peux pas !...

MARTHE (*à mi-voix*). — Continuez à marcher en avant ; qui sait !

PAUL (*avec amertume*). — Si vous croyez me donner du courage en me disant cela. (*Il se lève, on entend des voix dans l'antichambre.*)

MARTHE (*surprise*). — Monsieur Paul... (*La porte du fond s'ouvre. Lerminier entre, suivi de Palud, riant aux éclats.*)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LERMINIER, PALUD, MADAME.

PALUD (*riant*). — Ah ! sacré Bretonneux ! sacré Bretonneux !

LERMINIER (*à Palud*). — Oui, il vous

amuse et vous l'auriez encore laissé bavarder pendant deux heures.

PALUD (à *Lerminier*). — Avouez qu'aujourd'hui, la chose en valait la peine ; si vous ne trouvez pas ce qui lui arrive étonnant, vous êtes difficile !... Tenez, M. Paul, jugez si j'ai raison. Je vous ai parlé, l'autre soir, de mon vieil ami Bretonneux et des 50.000 francs qu'il cherchait...

PAUL. — Il les a trouvés ?

PALUD. — Oui ! Et savez-vous qui les lui a donnés ? M. Dumont. (*Riant.*) *Lerminier* en fera une maladie.

PAUL. — Pourquoi cela ?

PALUD. — Il a peur que l'invention ne marche pas, que M. Dumont apprenne que Bretonneux est un de nos amis et qu'il lui en veuille à lui, *Lerminier*.

PAUL. — Comme si M. Dumont pouvait jamais t'en vouloir, à toi !

LERMINIER (*secoue la tête*). — Peut-on prévoir comment tout cela va finir !

PHILIPPE (*rentrant, à Paul*). — Hein, M. Paul ! croyez-vous qu'il en a de la veine, cette vieille bête de Bretonneux !

PALUD (à *Paul*). — J'oubliais de vous dire, M. Dumont ne lui a demandé aucune explication. « Très bien, M. Bretonneux, lui a-t-il dit, allez, marchez, faites vos essais ! Je réponds pour vous de 50.000 francs ».

PAUL (*hausse les épaules*). — Il n'a pas grand mérite à cela !

PALUD. — Parbleu ! C'est comme si je donnais, moi, cinquante centimes à Bretonneux.

PHILIPPE. — Et puis, il calcule que ces 50.000 francs, quand l'affaire marchera, rapporteront des millions.

PALUD. — Les inventeurs, voyez-vous, M. Paul, c'est comme les travailleurs ; ils servent uniquement à faire fructifier le capital des riches, et...

LERMINIER (*levant les bras au ciel*). — Allons bon ! nous y revoilà ! Verse donc un verre de cassis.

PAUL (*vivement*). — Non, non, Madame, merci.

MADAME (*versant*). — Laissez donc faire, puisque vous le trouvez bon.

PAUL. — Il est tard, il faut que je m'en aille.

PALUD (*qui est allé prendre son verre*). — Le coup de l'étrier ne se refuse pas. (*Madame remplit le verre de Palud, puis ceux de Lerminier et de Philippe.*)

PAUL (*souriant*). — Mais bien sûr,

pour avoir le plaisir de trinquer avec vous.

PHILIPPE (*qui a gagné à gauche en avant, à Paul*). — Enfin, vous qui le connaissez, ce Dumont, est-ce réellement un chic type ou un muffle ? J'en ai entendu dire tant de mal.

LERMINIER (*vivement descend*). — Pas par moi, toujours ?

PHILIPPE (*protestant*). — Vous ne nous avez pas dit, vous, qu'il menait une vie de bâtons de chaises ?...

LERMINIER (*géné*). — Je n'ai pas pu vous le dire... parce que d'abord je n'en sais rien.

PHILIPPE (*s'animant*). — Comment ! Et cette femme à la mode dont vous nous avez parlé, cette Marguerite de Valois qui le plume et se moque de lui, avec ses amis ?

LERMINIER (*très géné*). — Voyons, Philippe, tais-toi ! je n'ai pas dit...

PHILIPPE. — Est-ce moi qui l'ai inventé ?

PAUL (*riant, à Lerminier décontenancé*). — Quand tu l'aurais dit, tu n'aurais pas exagéré les qualités de la dame.

PHILIPPE (*insistant, à Lerminier exaspéré*). — Et ses amis, que vous avez appelés les chevaliers du Royal-Tapeur, avec qui, paraît-il, il fait une noce de chien ?

PAUL (*riant, à Lerminier*). — De chien ? Ah ! non, *Lerminier*, mon vieux, là tu es allé trop loin !... De chien, vraiment, est excessif !

PALUD. — Ne les écoutez pas. Allez, je suis bien sûr qu'il ne peut pas tant en faire. Ces fils de famille, c'est malingre, souffreteux, ça n'a pas de résistance, c'est, comme on dit, des dégénérés.

PAUL (*souriant*). — Je vous assure, M. Palud, qu'il n'en a pas l'air. N'est-ce pas, *Lerminier*, qu'il n'a pas l'air d'un dégénéré ?

LERMINIER (*empressé*). — Bien au contraire. Mais le père Palud, du moment qu'il s'agit d'un capitaliste...

PALUD (à *Paul*). — Ne vous fiez pas aux apparences, mon ami. Si l'enveloppe est bonne, le dedans ne vaut rien.

PAUL (*surpris*). — Ah bah !

LERMINIER (à *Palud, pour l'empêcher de continuer*). — Voyons, père Palud...

PALUD (*l'écarte*). — Laissez-moi dire (*à Paul*). Ces jeunes gens, dont on a fait les trente-six volontés et qui ont pu se passer toutes leurs fantaisies, c'est vicieux comme des singes, blasé avant

*Les Plumes du Geai*



(Cl. Nadar).

2<sup>e</sup> ACTE. — SCÈNE V.

MARTHE (cessant de travailler). — *Et vous achetez des bonbons à Madeleine, vous m'offrez des violettes qui me font beaucoup de plaisir, mais qui vous privent peut-être; je connais le budget d'un employé (page 21, col. 1).*

l'âge et en somme pas très intelligent.

PAUL. — Mais bien entendu !

LERMINIER (*levant les bras au ciel en s'éloignant*). — Le voilà idiot maintenant !

PHILIPPE. — Pourtant je lisais dans un journal qu'il avait signé des bouquins.

PAUL (*riant*). — Que d'autres avaient écrits ! (*Ils rient, sauf Lerminier.*)

PALUD. — Voulez-vous que je vous dise sincèrement l'effet qu'il me fait, votre Dumont ?

LERMINIER (*revenant vivement*). — Ah ! non ! non ! nous n'y tenons pas du tout... D'ailleurs, il est tard, il faut que Paul rentre chez lui.

MADAME (*tendant un verre à Palud*). — Oui. Père, tenez, votre verre.

LERMINIER (*présentant un verre à Paul*). — Et toi le tien... A la vôtre !

PAUL (*prenant le verre, avant de trinquer, à Palud*). — Dites-moi, tout de même, à moi, de quoi il vous fait l'effet, M. Dumont ?

PALUD (*avec un air malin*). — Eh bien ! il me fait l'effet d'une araignée.

LERMINIER (*posant son verre sans avoir bu*). — Ah ! non !

PALUD (*continuant*). — Parfaitement, d'une vilaine petite araignée qui sucera à la fois le sang de plusieurs milliers de travailleurs ! (*Il rit, tous rient, à part Lerminier.*) A votre santé, M. Paul !

PAUL (*choquant son verre en riant*). — Je ne vous chargerai pas de faire mon portrait, M. Palud.

MARTHE (*continuant son rire*). — Je comprends cela. Voilà ce pauvre M. Dumont dont vous faites un avorton, un singe et un vampire ; il n'est vraiment pas flatté.

PHILIPPE (*à Marthe*). — Non, mais plains-le !

PAUL (*à Marthe*). — Oui, Mademoiselle, plaignez-le, vous ne le plaindrez jamais assez...

LERMINIER (*achève la phrase furieux, et très à droite*). — D'entendre des gens raisonnables... répéter à son sujet de pareilles balourdises ! (*On n'a pas compris ce qu'il a dit, mais tous sont surpris de sa colère.*)

PHILIPPE. — Sûr qu'il vaudrait mieux ne pas tant parler et l'exproprier tout de suite !

LERMINIER (*furieux, veut se jeter sur Philippe. Paul le retient*). — Philippe, tu es un polisson !

PAUL (*cherchant à le calmer*). —

Voyons, mon vieux Lerminier, ne te fâche pas.

MADAME (*à Paul*). — Je vous demande un peu si ça vaut la peine de se mettre dans ces états ? (*Lerminier va s'asseoir navré sur une chaise près du poêle.*)

PAUL (*riant*). — Certainement non, Madame, je vous assure que, pour ma part, cela m'amuse beaucoup et que je suis enchanté de tout ce que j'ai entendu ce soir.

LERMINIER (*secouant la tête*). — Tu n'es pas difficile !

PALUD. — Lui, toutes les fois qu'on touche à son patron, il se met en colère !

PAUL (*riant*). — C'est encore une bonne tête !

PALUD. — Ah oui, alors !

PAUL (*serre la main à Palud*). — M. Palud, encore une bonne soirée de passée. J'arrive toujours triste chez vous et j'en sors plein de gaieté.

PALUD (*lui serrant la main*). — On se taquine bien un peu, mais on n'en est pas moins bons amis ! pas vrai ?

PAUL (*souriant, montre Lerminier*). — Sans ce Lerminier de malheur !... (*À Marthe.*) Mademoiselle... Bonsoir et bonne nuit.

MARTHE (*se levant*). — Au revoir, Monsieur.

PAUL (*à Madame*). — Madame Lerminier...

MADAME (*à Paul dans l'antichambre ajustant son pardessus*). — Bonsoir, M. Paul, portez-vous bien... L'escalier est éteint. Philippe, éclaire donc !

LERMINIER (*bouscule tout le monde pour sortir*). — Je descends avec Paul. (*À Philippe.*) Voyons ! éclaire donc ! Qu'est-ce que tu fais ? (*Philippe proteste ; ils disparaissent dans l'antichambre. Marthe et Palud restent à la porte.*)

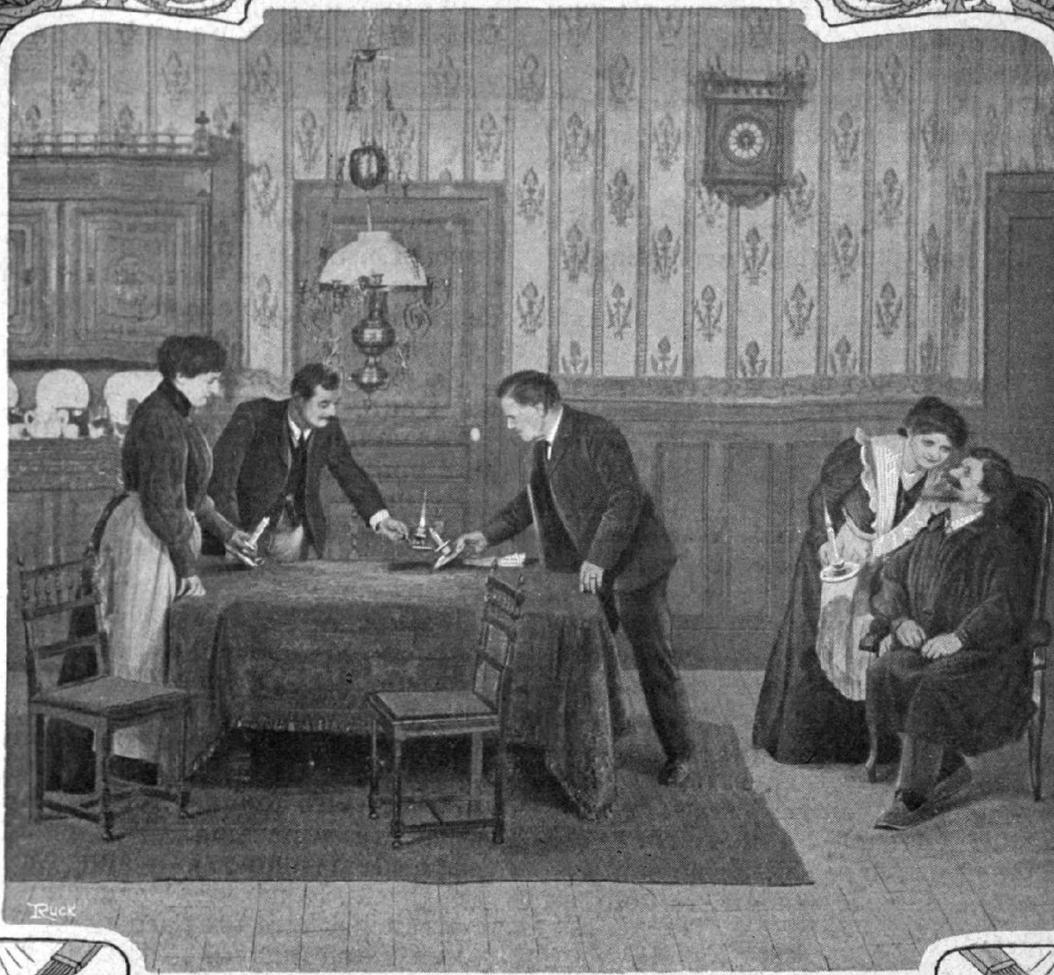
## SCÈNE VII

LES MÊMES, moins PAUL, LERMINIER et PHILIPPE.

PALUD. — Allons, au revoir et à bientôt. (*Il retourne vers son fauteuil. Madame passe dans la cuisine.*) Ah ! ah ! Ils n'étaient pas contents qu'on bêche leur patron. Si j'avais osé, je leur en aurais dit bien d'autres.

MARTHE (*approuve*). — Et vous auriez bien fait !

PALUD. — Leur Dumont, vois-tu, Marthe, c'est un de ces êtres contre na-



(Cl. Photo-Studio).

2<sup>e</sup> ACTE. — SCÈNE VIII.

MARTHE. — Bonne nuit, tout le monde (page 26, col. 2).

ture, un de ces monstres qui doivent disparaître. (*Marthe va chercher un livre dans la bibliothèque.*)

MARTHE (*surenchérissant*). — Plus que vous, je voudrais voir leur race anéantie, quand je songe au nombre incalculable de vies humaines que leurs millions ont coûté et coûtent encore : et, plus que vous, je les hais, moi, qui chaque jour peux constater combien ces riches sont méprisables !

PALUD. — Malgré tout son or, s'il n'y avait pas de travailleurs, leur Dumont ne pourrait pas seulement avoir un morceau de pain, tandis que les travailleurs peuvent parfaitement se passer de lui ; sa disparition n'empêcherait ni le blé de pousser, ni l'humanité de vivre ! (*Il s'assoit.*)

MARTHE (*rangeant son ouvrage*). — Je

ne suis pas du tout de l'avis de M. Paul quand il dit qu'il faut le plaindre. Je plains les malheureux comme le père Buisson, qui, après avoir travaillé toute sa vie, est forcé de mendier ; je plains la voisine, Mme Lemat, obligée de se tuer pour nourrir ses quatre enfants, mais ce Dumont, je le déteste !

PALUD (*riant après un temps*). — Il était en train, ce soir, M. Paul ; tu n'as pas remarqué ?

MARTHE (*s'approche de Palud*). — Il voulait s'étourdir pour oublier, il paraît qu'il a de grands chagrins.

PALUD. — Comment le sais-tu ?

MARTHE. — Quand vous n'étiez pas là, nous avons causé ensemble. Il m'a laissé comprendre bien des choses.

PALUD. — Ah ! c'est un excellent garçon, franc, loyal, sincère, le cœur sur la

main. Mais, il est bureaucrate, comme Lerminier, il n'est pas va-de-l'avant, c'est un sensible, un timide ; mon avis est qu'il doit avoir des peines de cœur.

MARTHE. — Vous croyez aussi ?

PALUD. — J'en mettrais la main au feu. (*Madame revient portant des bougeoirs.*)

MADAME. — Père, si tu veux te coucher ?

PALUD. — J'attends Lerminier. J'espère qu'ils ne sont pas allés l'accompagner jusque chez lui.

### SCÈNE VIII

LES MÊMES, LERMINIER, puis PHILIPPE.

MARTHE (*montre la porte*). — Les voilà.

PHILIPPE. — Ah bien ! Nous venons de redescendre un homme content !... Je ne sais pas pourquoi, par exemple ; mais il riait avec mon oncle, il se moquait de lui et faisait tant de potin que le concierge est sorti ! (*Lerminier entre.*)

LERMINIER (*joyeux, se frottant les mains, comme délivré d'une crainte*). — Ah ! Ah ! Maintenant vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, mais, je vous en supplie, devant Paul, retenez-vous (*mouvement de surprise*), on ne sait pas, quelquefois, sans le vouloir, il pourrait le répéter, et...

PALUD (*haussant les épaules*). — Poltron ! va ! Il n'est pas comme vous, il en a ri et il est parti joyeux.

LERMINIER. — Pour ça, oui.

MADAME. — Dis donc, j'ai pensé à quelque chose.

LERMINIER (*souriant*). — A quoi ?

PALUD. — Puisque ça fait tant de plaisir à ce pauvre garçon de venir chez nous, on pourrait peut-être le prendre en pension ?

LERMINIER (*ahuri*). — Le prendre en pension, tu n'y songes pas.

MADAME. — Faire la cuisine pour huit ou pour sept, il n'y a pas grande différence ?

LERMINIER (*hausse la voix*). — Mais non, ne parle pas de ça, ce n'est pas possible. (*Marthe allume son bougeoir.*)

MADAME. — Vous iriez au bureau ensemble et vous reviendriez de même.

LERMINIER (*avec violence*). — Non, j'aime mieux être seul ! (*Il s'éloigne. Marthe est allée embrasser Palud.*)

MARTHE (*à son oncle*). — Bonne nuit tout le monde. (*Elle sort à droite.*)

LERMINIER (*rageur, qui allume son bougeoir*). — Bonne nuit !

### SCÈNE IX

LES MÊMES, moins MARTHE.

PALUD (*à Lerminier qui sort*). — Dites donc, Lerminier, maintenant que nous sommes entre nous, je voudrais bien vous demander quelque chose ?

LERMINIER. — Quoi encore ?

PALUD. — Vous connaissez bien votre ami Paul ?

LERMINIER (*interloqué*). — Mais oui, je le connais bien ; pourquoi cela ?

PALUD. — Sa famille est honorable ?

LERMINIER. — Sans doute.

PALUD. — La situation est bonne, son avenir assuré ?

LERMINIER. — N'ayez crainte ! Mais, pourquoi ces questions ?

PALUD. — Une idée qui m'a traversé l'esprit ; M. Paul est un de vos meilleurs amis ; il nous est très sympathique et nous l'aimons tous beaucoup ici. Vous avez vu, votre femme vous proposait de le prendre en pension.

LERMINIER (*inquiet*). — Oui. Eh bien ?

PALUD. — Je me suis demandé si ça ne pourrait pas être un parti pour Marthe ?

LERMINIER (*ahuri*). — Lui ! lui !

MADAME (*souriant*). — Ah ! oui ! Tiens, moi aussi j'y avais songé !

LERMINIER (*stupéfait*). — Ah ! non ! celle-là les dépasse toutes !

PALUD. — Qu'y a-t-il donc là de si extravagant ?

MADAME. — Marthe est jolie fille, pas bête, travailleuse ; il ne ferait déjà pas une si mauvaise affaire.

PHILIPPE. — Pour sûr !

PALUD. — Elle n'a pas de dot, c'est vrai ; mais puisqu'il méprise l'argent !

LERMINIER (*hors de lui*). — Non ! non ! et non ! Ça ne se peut pas ! Je vous le répète, ce que vous proposez là est insensé ! Ça ne se peut pas ! (*Il frappe du poing sur la table.*) Faut-il donc que je vous le dise ! Vous n'avez donc pas compris ? (*S'arrête et change de ton.*) Ah ! non ; à vous tous vous me ferez devenir fou. Je vais me coucher. Bonsoir ! (*Il sort. Palud, Madame et Philippe se regardent stupides.*)



### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME, VIVIANE, puis MARTHE.

VIVIANE (*à la cantonade*). — Madame Lerminier ?

MADAME. — C'est ici, madame, si vous voulez vous donner la peine d'entrer ? (*Elle entre, suivie de Viviane.*) Excusez-moi, madame, de vous recevoir dans la salle à manger, on est si nombreux et nous sommes si petitement logés !

VIVIANE. — Ça ne fait rien.

MADAME (*avançant le fauteuil*). — Veuillez vous asseoir, madame.

VIVIANE. — Inutile. Dites à Mme Lerminier que je désire lui parler tout de suite.

MADAME. — Mais... je suis Mme Lerminier !

VIVIANE (*stupéfaite*). — Vous êtes Mme Lerminier ?

MADAME. — Oui, madame.

VIVIANE (*gênée, sans s'asseoir*). — Je vous demande pardon, on m'avait parlé d'une jeune femme élégante qui vivait seule... (*Se ravisant.*) Vous sous-louez peut-être en meublé ?

MADAME. — Non, madame, nous sommes ici pour ainsi dire en famille : mon père, mon mari, mes enfants et mes neveux.

VIVIANE. — Ah ! Vous avez des enfants ?

MADAME. — Oui, madame, un garçon et une fille.

VIVIANE. — Une fille ? Quel âge a-t-elle ?

MADAME. — Onze ans bientôt. Elle va faire sa première communion cette année.

VIVIANE. — J'ai dû faire confusion de nom ou d'adresse. (*Elle remonte.*) Je suis très fâchée, madame, de vous avoir

dérangée. Il y a certainement erreur dans les indications qu'on m'a données.

MADAME (*aimable*). — Ah ! madame, le mal n'est pas grand... Je regrette seulement de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous cherchez.

VIVIANE (*évasivement*). — Oh ! Ce sont des renseignements très confidentiels, pour... un mariage.

MADAME (*souriant*). — Alors, je comprends que vous preniez des précautions pour... (*Marthe, en costume de ville, serviette sous le bras, ouvre la porte puis se recule.*)

MARTHE (*apercevant Viviane*). — Ah ! pardon, je ne savais pas.

MADAME (*à Marthe*). — Passe par ici, va, tu ne nous gênes pas. (*Elle rentre et salue.*)

VIVIANE. — Quelle est cette jeune fille ?

MADAME. — Ma nièce Marthe, qui revient de son bureau.

VIVIANE. — Ah ! très bien. Mademoiselle travaille dans un bureau, une administration de l'Etat, ou une société particulière ?

MARTHE (*qui a posé sa serviette sur la servante, de mauvaise grâce*). — A la Banque Générale.

VIVIANE (*flatteuse*). — Oh ! Oh !

MADAME. — Oui, mon mari, qui est employé à la banque Dumont...

VIVIANE (*vivement*). — Votre mari est employé à la banque Dumont ?

MADAME. — Oui, madame, depuis plus de quinze ans et, comme on n'y emploie pas de femmes, il a fait entrer ma nièce à la Générale où elle a une très belle place. (*Marthe, mécontente, enlève son paletot et son chapeau, qu'elle pose sur la table, et place dans les vases des*

branches de lilas qu'elle avait au corsage.)

VIVIANE. — Mais, alors, votre mari doit très bien connaître M. Dumont ?

MADAME. — Je crois bien.

VIVIANE. — Et vous, le connaissez-vous ?

MADAME (*étonnée de la question*). — M. Dumont?... Comment voulez-vous que moi, femme d'un tout petit employé, je connaisse un si gros monsieur ?

VIVIANE. — Il n'est jamais venu ici ?

MADAME (*interloquée*). — Ici?... M. Dumont?... Vous n'y songez pas, madame !... Qu'est-ce que M. Dumont serait venu faire chez nous ?

VIVIANE. — C'est juste.

MADAME. — Nous ne recevons, du reste, personne, à part un collègue de mon mari, qui est pour ainsi dire de la maison.

VIVIANE. — Oui, un homme âgé, sans doute ?

MADAME. — Non, plutôt un jeune homme. Un brave garçon sans famille, qui vient chez nous pour causer le soir et trouver un peu de distraction, un peu d'affectueuse intimité.

VIVIANE. — Je comprends. Et je suis sûre que cette jeune fille ne doit pas s'en plaindre ? (*Mouvement d'impatience de Marthe.*) Allons, ne rougissez pas, mademoiselle.

MARTHE (*sèchement*). — Je ne rougis pas, je n'ai pas à rougir.

VIVIANE. — Je le suppose bien, mademoiselle ; sans quoi, je ne me serais pas permis de le dire. (*Saluant avec hauteur.*) Encore une fois, mesdames, excusez-moi de vous avoir dérangées. (*Elle sort.*)

MADAME (*empressée*). — Oh ! mais de rien, madame, de rien, à votre service.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins VIVIANE.

MARTHE (*nerveuse, enlève ses gants, les jette*). — Enfin, ma tante, je ne te comprends pas. Voilà une bonne femme que tu ne connais ni d'Eve ni d'Adam, que tu n'as jamais vue, qui ne te dit pas seulement qui elle est, et à laquelle tu racontes toutes nos affaires !

MADAME. — Tais-toi donc, cette dame m'a confié qu'elle cherchait des renseignements pour un mariage... J'ai supposé qu'elle venait de sa part. (*Elle prend sur le buffet des haricots verts qu'elle*

*prépare et s'assoit à gauche de la table.*)

MARTHE (*indignée*). — Oh ! ma tante, M. Paul aurait-il jamais voulu avoir recours aux services d'une femme comme celle-là ?

MADAME. — C'est une dame, Marthe. Et puis, à la conversation, aux manières, on voit bien... Je lui ai toujours dit que tu avais une belle place ; comme ça, s'il a des craintes du côté de l'argent...

MARTHE. — Il ne m'en a jamais manifesté ! Ses scrupules sont plus nobles. Il n'ose pas s'avancer trop, parce qu'il craint, je le sens, que ce soit moi qui refuse. Plusieurs fois, il a été sur le point de parler, mais il s'est arrêté net. (*Souriant à mi-voix.*) Je ne devrais pas lui faire bien peur pourtant. (*Elle s'assoit.*)

MADAME (*secouant la tête*). — On ne sait pas. Peut-être ne l'encourages-tu pas assez ? Tu es fière, pas mal entêtée de ton naturel : de plus, tu es la digne élève du père Palud, tu fais l'esprit fort : il est possible que tu te tiennes trop sur la défensive avec ce jeune homme. Il en est vers qui — en tout bien, tout honneur — il faut faire les premiers pas. Ton oncle, si je ne l'avais pas poussé par les épaules, jamais il ne serait allé demander ma main à mon père.

MARTHE (*réfléchissant*). — Il doit venir dîner aujourd'hui, je ferai ce que tu me dis ; je l'encouragerai, je l'aiderai à se prononcer et nous verrons bien.

MADAME. — De mon côté, moi aussi, je lui parlerai, sois tranquille, mais pas un mot à ton oncle !

MARTHE. — Voilà une chose que je ne m'explique pas. Pourquoi mon oncle, qui témoigne une grande amitié à M. Paul, et qui m'aime bien, ne veut-il pas qu'il m'épouse ?

MADAME. — Parce que, pour ton oncle, la chose la plus simple est une affaire d'Etat, qu'il a peur de se noyer dans un verre d'eau et ne veut encourir aucune responsabilité. Quand le mariage sera conclu, il en sera enchanté.

MARTHE (*secouant la tête*). — Et puis, enfin, si M. Paul... (*Elle s'arrête et change de ton.*) Tante, crois-tu, toi, qu'il m'aime ?

MADAME. — Dame, mon enfant, en ces questions-là, nul n'est meilleur juge que soi-même... Toi, l'aimes-tu ?

MARTHE (*gênée*). — Je crois bien que oui.

MADAME. — Tu as parfaitement raison. Il est doux, gentil, bien élevé, il te plaît, il plaît à ton père, à mon père, il me plaît, il plaît même aux enfants ; quoi qu'en dise ton oncle, il te convient tout à fait. Dans ces conditions, nous n'avons pas à nous préoccuper de ce que ton oncle peut dire et... (*On entend un coup de sonnette.*)

MARTHE (*tressaillant*). — Comment, lui?... Déjà ?

MADAME (*souriant*). — Tu vois, il est en avance. (*Elle va ouvrir, Marthe ramasse vivement ses affaires et disparaît par la porte de la chambre. A la cantonade.*) Entrez donc, M. Paul.

### SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL.

PAUL (*enlevant son pardessus dans l'antichambre*). — Lerminier n'est pas encore arrivé ?

MADAME. — Pas encore. (*Souriant.*) Vous avez dû partir avant l'heure.

PAUL. — Je croyais, au contraire, être en retard. Depuis qu'il a changé de service, je ne le vois plus dans la journée, alors je me dépêche... M. Palud et Philippe ne sont pas là ?

MADAME. — Oh ! Eux, dans une heure !

PAUL (*entrant*). — Et... mademoiselle Marthe ?

MADAME. — Elle vient de rentrer. (*Changeant de ton.*) A propos, vous n'avez pas rencontré, en bas, une belle madame en grande toilette ?

PAUL. — Je n'ai pas fait attention.

MADAME. — Un peu plus vous l'auriez trouvée ici. Elle est venue demander qui nous étions, ce que nous faisons ?

PAUL (*intrigué*). — Pour quelle raison ?

MADAME. — Elle m'a dit qu'elle cherchait des renseignements pour un mariage.

PAUL (*étonné*). — Pour un mariage ?

MADAME. — Oui. Comprenez-vous ça ? D'ailleurs, elle m'a paru un peu drôle ; quand je lui ai dit que mon mari travaillait à la banque Dumont, elle m'a demandé si nous ne recevions pas ici M. Dumont !

PAUL (*vivement*). — Elle vous a demandé ça ?

MADAME. — Positivement. Nous voyez-

vous, nous, ici, recevant M. Dumont ? (*Elle rit.*)

PAUL (*inquiet*). — Quel genre de femme était-ce ? Jeune ?

MADAME. — Entre deux âges.

PAUL. — Ah !

MADAME. — Vous savez qui c'est ?

PAUL (*s'asseyant*). — Moi?... Non, pas du tout, je ne vois pas qui ça peut être ?

MADAME (*timidement*). — Quelquefois, vous auriez pu avoir envie de vous marier et...

PAUL (*triste, hochant la tête*). — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque !

MADAME (*s'asseyant*). — Qui vous en empêche ?

PAUL. — Ma situation.

MADAME (*timidement*). — On ne sera peut-être pas aussi exigeant que vous le craignez ?

PAUL. — Il s'agit bien de ça. (*Après un temps.*) Si je pouvais vous dire, madame Lerminier, tous mes chagrins et toutes mes angoisses ; si je pouvais vous dire à quel point je suis malheureux et à quel point je souffre !

MADAME. — Essayez ? (*Un temps. Lerminier ouvre la porte, madame fait un geste de découragement. A part.*) Ah ! lui, il arrive toujours quand on n'a pas besoin de lui !

### SCÈNE IV

LES MÊMES, LERMINIER.

LERMINIER. — Tiens, tu es là, bonjour ! (*Il lui tend la main.*)

PAUL (*la lui serre froidement*). — Bonjour.

LERMINIER (*remettant un paquet à sa femme*). — Tiens, chérie, voilà pour toi, des provisions. (*Madame se lève de mauvaise humeur et prend le paquet. A Paul.*) Tu dînes avec nous ?

PAUL. — Oui, oui.

LERMINIER (*grave*). — Je viens justement de passer chez toi, j'ai à te parler.

MADAME. — Ça se rencontre bien, je crois que M. Paul a aussi à te parler... (*A part.*) Tant pis !

LERMINIER (*à Madame*). — Alors, laisse-nous un moment, dis ?

MADAME. — Volontiers. (*Elle sort par la porte de la cuisine que va fermer Lerminier.*)

SCÈNE V

PAUL, LERMINIER.

PAUL (*inquiet, à Lerminier*). — Qu'arrive-t-il ?

LERMINIER. — Ce que j'avais prévu, pardi !... Vous n'avez pas voulu m'écouter, vous avez préféré continuer à jouer la comédie. Eh bien ! nous voilà maintenant dans le drame, en plein drame ! Ça vous amusait de venir incognito à la maison, de vous mêler à notre petite vie, d'entendre pérorer le père Palud. Est-ce que je pouvais m'y opposer ? Est-ce que je pouvais vous refuser ça, à vous ? Je l'acceptais la mort dans l'âme, je pensais bien que tous ces mensonges, un jour ou l'autre, feraient du vilain ! Seulement, je ne pouvais supposer...

PAUL. — Quoi ? Mais quoi ?

LERMINIER (*gêné*). — La chose que ma femme m'a déclarée, hier soir.

PAUL. — Quelle chose ?

LERMINIER. — Imaginez ce qui peut nous arriver de plus pénible et de plus douloureux.

PAUL (*ému*). — Dites vite, vous m'effrayez.

LERMINIER. — Eh bien ! notre pupille, Marthe...

PAUL (*vivement*). — Mademoiselle Marthe ?

LERMINIER (*se décidant*). — Marthe vous aime... voilà !

PAUL (*très ému*). — Moi ! Moi ?... Mademoiselle Marthe ?... Vous en avez la certitude ?

LERMINIER. — D'après ce que m'a dit ma femme, il n'y a pas à en douter.

PAUL (*prenant Lerminier comme pour l'embrasser*). — Ah ! mon cher Lerminier, vous me causez tant de joie que je vous pardonne de m'avoir fait si peur !

LERMINIER (*étonné*). — Mais vous ne voyez donc pas combien cette situation est horrible ?

PAUL (*emballé*). — Je vois que quel qu'un m'aime et que c'est elle !

LERMINIER. — N'est-ce pas affreux d'être venu troubler le calme de cette enfant, d'avoir fait battre son cœur, de lui avoir laissé entrevoir je ne sais quel rêve d'avenir et de bonheur, puis de venir lui dire après : « C'était pour rire, pour s'amuser. M. Paul est M. Dumont, et tu ne peux, ni ne dois l'aimer. »

Ce que nous avons fait là est coupable... criminel !

PAUL. — Mais, Lerminier, si mademoiselle Marthe, comme vous dites, m'aime...

LERMINIER (*vivement*). — Elle exècre M. Dumont, et il ne faut pas qu'elle sache qui vous êtes. Aussi, voilà ce à quoi j'ai pensé. Aujourd'hui, pendant le dîner, vous raconterez que vous êtes obligé de vous absenter, d'aller faire un voyage de quelques jours. Le voyage se prolongera, vous ne reviendrez plus, et elle vous oubliera.

PAUL. — Lerminier, vous êtes bien sûr de ne pas être fou ?

LERMINIER (*hésitant*). — A peu près.

PAUL. — Et, sérieusement, vous me conseillez de partir, au moment où vous m'annoncez que je suis aimé ?

LERMINIER. — Je me dis que nous avons pour le moins commis une grave imprudence, qu'il faut tâcher de la réparer de notre mieux avant que les choses aillent plus loin. (*Larmoyant*.) D'ailleurs, je vous le déclare, moi je ne peux pas mentir plus longtemps. Depuis que j'ai appris cela, je ne vis plus. Préférez-vous que je lui dise tout !

PAUL. — Gardez-vous-en bien !

LERMINIER. — Alors, partez !

PAUL (*agacé*). — Ne me répétez donc pas toujours la même chose, Lerminier. Quand je le voudrais, le pourrais-je ? Vous ne vous doutez donc pas de ce que c'est que d'aimer ?

LERMINIER (*ahuri*). — Comment ?... Vous ?... Vous ?... Vous l'aimez aussi ?

PAUL (*haussant les épaules*). — Il faut être aveugle pour ne pas l'avoir vu.

LERMINIER (*se laissant tomber sur une chaise à gauche de la table*). — Ah ! bien, nous voilà bien !... Nous voilà bien !... C'est pis que je ne pensais !

PAUL (*agacé*). — Pourquoi ?

LERMINIER. — Je ne redoutais pour elle qu'un profond chagrin, qu'un grand déchirement de cœur : voilà qu'il y va de son honneur !...

PAUL (*outré*). — Lerminier... Je vais vous dire une chose très désagréable... Vous êtes un nigaud.

LERMINIER. — Naturellement, les honnêtes gens sont tous des nigauds !

PAUL. — Laissez-moi faire, vous verrez que tout s'arrangera parfaitement et que vous n'aurez rien à vous reprocher... Je ne vous demande que de me

permettre de causer un instant avec Mlle Marthe ?

LERMINIER (*effrayé, se lève*). — Seuls ?

PAUL. — Seuls ! Par hasard, n'auriez-vous pas confiance en moi ?

LERMINIER (*obséquieux, mais peu rassuré*). — Oh ! si, si ! M. Dumont, si, excusez-moi. (*Allant vers la porte de la chambre.*) Je vais vous l'envoyer. (*Il appelle.*) Marthe, Marthe !

MARTHE (*arrivant*). — Mon oncle ?

LERMINIER. — Voilà !... C'est !... Tu !... lui !... Ma foi, j'aurai fait ce que j'aurai pu, débrouillez-vous ! (*Il sort.*)

## SCÈNE VI

MARTHE, PAUL.

MARTHE (*souriant à Paul, lui tend la main*). — Bonjour, monsieur... Qu'a-t-il donc, mon oncle ? On dirait qu'il est en colère ?

PAUL (*souriant, retient la main de Marthe entre les siennes*). — Il y a de quoi... Figurez-vous que votre cher oncle ne s'était aperçu de rien.

MARTHE (*étonnée*). — De quoi aurait-il donc dû s'apercevoir ?

PAUL (*embarrassé, abandonnant les mains de Marthe*). — Ah ! C'est vrai, vous ne savez rien, non plus !

MARTHE (*mutine*). — Mettez-moi au courant.

PAUL (*décontenancé*). — La chose est assez difficile à vous expliquer... Je m'étais bien promis de vous le dire déjà, cela me paraissait tout simple. Et puis, quand je suis devant vous, les mots ne reviennent plus, je suis comme paralysé.

MARTHE (*doucement*). — Commencez, on vous aidera.

PAUL (*regardant de tous les côtés*). — Non, je ne pourrais jamais vous l'avouer, là, de but en blanc ! (*A mi-voix.*) Est-ce bête ?... Je n'ose plus !

MARTHE (*le prenant par la main*). — Venez dans ce coin... (*Elle l'entraîne à droite.*) Là, voyons ?

PAUL. — Eh bien ! Marthe... Non, ne me regardez pas ainsi. (*Montrant les chaises.*) Tenez, asseyons-nous...

MARTHE (*s'assoit dans le fauteuil de Palud*). — Ça y est !

PAUL (*s'assoit près d'elle*). — Venez près de moi... Plus près... Bien près. (*Elle avance le fauteuil jusqu'à ce qu'il*

*touche la chaise de Paul.*) Laissez-moi prendre votre main ?

MARTHE (*souriant, donne sa main*). — Vous en faut-il des cérémonies !

PAUL. — Au fait, ne l'avez-vous pas déjà deviné, ce que j'avais à vous dire ?

MARTHE. — Peut-être, mais il est des choses qu'il ne suffit pas de deviner, il faut, pour y croire, se les entendre dire, se les entendre répéter. (*Baissant la voix.*) Moi, si j'aimais quelqu'un, il me semble que je le lui dirais tout le temps !

PAUL (*très ému*). — Marthe, le répétez-vous, si je vous dis que je vous aime ?

MARTHE (*baisse la tête et doucement*). — Je vous aime aussi, je vous aime bien !

PAUL (*tombant aux genoux de Marthe*). — Marthe, je vous le jure. Je n'avais pas vécu avant de vous aimer et je ne pourrais plus vivre sans votre amour. Je vous aime et vous bénis ! Je vous aime et vous remercie du bonheur que vous venez de me donner comme du plus doux instant de mon existence !

MARTHE (*le relevant*). — Non, pas à mes genoux, à côté de moi. Vous êtes mon ami, mon camarade ! (*Il s'assoit près d'elle.*) Je vous aime, parce que vous êtes modeste, bon, parce que vous êtes un travailleur comme moi, que nous avons les mêmes idées, les mêmes goûts, la même vie, et, je crois, que nous nous aimerons toujours ! (*Elle penche sa joue vers Paul.*)

PAUL (*ému, embrassant la joue doucement*). — Toujours !

MARTHE (*joyeuse*). — Maintenant que vous êtes rassuré, chassez les craintes et les chagrins qui vous rendaient si triste, n'ayez plus de soucis pour le présent, plus d'inquiétudes pour l'avenir ; nous serons heureux, j'en ai la certitude ! Et, je ne comprends pas ce que pouvait tant redouter mon oncle dans notre union ! (*Changeant de ton.*) Ne croyez-vous pas qu'il soit un peu jaloux de l'affection que nous vous portons ?

PAUL (*songeur*). — Peut-être.

MARTHE (*joyeuse*). — Nous n'en demandons pas tant pour vivre ensemble, n'est-il pas vrai ? Un modeste petit chez nous, très simple, très discret, où toutes les douces paroles que nous nous dirons resteront enfermées, où nous ne respirerons que la joie et le bonheur !

PAUL. — Oui, oui, vous serez heureuse ! Je veux que vous le soyez, plus que vous ne pouvez l'imaginer, plus que

toutes les autres femmes !... Nous fuirons ce hideux Paris et nous irons vers les contrées saines et vierges où l'on peut encore aimer ; nous irons, jusqu'à ce que nous ayons rencontré...

MARTHE. — Arrêtez ! mon ami. Ne vous laissez pas emporter par d'aussi fougueuses chimères !... Nous nous contenterons, pour commencer, d'installer notre petit ménage dans un quatrième avec balcon. (*En confidence.*) Ne vous effrayez pas trop, j'ai quelques économies.

PAUL (*ému et souriant*). — Vos économies !... Vos économies, Marthe, nous les jetterons aux malheureux comme une semence de bonheur !... Mais, ne vous effrayez pas à votre tour de ces largesses... (*Très tendre.*) Vous serez comblée, mon amour, de tout ce que vos désirs, de tout ce que vos caprices pourront exiger de plus extravagant !

MARTHE. — Je ne doute, mon ami, ni de votre affection, ni de votre empressement, et n'ai pas besoin que vous me fassiez de si folles promesses !

PAUL (*vivement*). — Mais... je les tiendrai !

MARTHE. — Comment ferez-vous ?

PAUL (*avec autorité*). — Je le peux !

MARTHE (*inquiète*). — Voyez-vous, Paul, la surprise, la joie, vous ont peut-être donné un moment le vertige... Ressaisissez-vous, maintenant, revenez de vos châteaux en Espagne, sortez de votre rêve.

PAUL. — Je ne crois rêver que lorsque je songe à notre amour.

MARTHE (*tendre*). — Enfin, mon ami, reconnaissez que vous me promettez l'impossible ! Supposez que je vous prenne au mot, que je vous demande, par exemple, une voiture à deux chevaux ou un hôtel aux Champs-Élysées ?

PAUL (*emballé*). — Vous les auriez dans une heure !

MARTHE (*se levant, effrayée*). — Non !... Taisez-vous ! Taisez-vous ! M. Paul !... Vous me faites peur ! Vous avez donc oublié qui vous étiez ?

PAUL. — A présent, au contraire, chère petite âme, je me rappelle qui je suis !

MARTHE (*avec terreur, se reculant vers la table*). — Mais alors ?... Qui êtes-vous donc ?... Qui ?

PAUL. — J'aime mieux vous dire qui je ne suis pas ! (*Mouvement de Marthe.*)

Je ne suis pas l'employé de M. Paul Dumont.

MARTHE (*stupéfaite et angoissée*). — Vous n'êtes pas M. Paul !... mon camarade !... Alors ?

PAUL (*honteux*). — Je suis... le...

MARTHE (*terrifiée*). — Le patron !... Ce n'est pas vrai ? Vous voulez vous moquer de moi ?... Vous... Vous... Paul Dumont ?

PAUL. — Oui.

MARTHE (*n'en croyant pas ses oreilles*). — Vous êtes Paul Dumont... vous ? (*Paul secoue affirmativement la tête.*) Il n'est pas possible que Paul, mon Paul, celui que j'aime !... Avouez-moi que votre esprit s'égare, que ce n'est pas, que ça ne peut pas être !... Répondez-moi, rassurez-moi !

PAUL (*troublé*). — Je vous ai dit la vérité... Vous pouvez demander à votre oncle !

MARTHE (*épouvantée*). — Oh ! (*Elle recule.*) Et mon oncle savait ! (*Suffoquée.*) M'avoir trompée, lui aussi !... C'est affreux... abominable !

PAUL (*allant vers elle, ému*). — Marthe, ma chère Marthe ! Oui, j'ai eu tort, grand tort, je suis très coupable, mais écoutez-moi ! (*Tendre.*) Écoutez-moi, Marthe.

MARTHE (*vivement*). — Non ! Je ne veux rien entendre ; vous m'avez trompée... Vous ! Vous !

PAUL (*très ému*). — Je vous en supplie, Marthe, ne vous désolez pas... Je vais tout vous dire, tout vous expliquer.

MARTHE (*douloureusement*). — A quoi bon ! Puisque vous êtes M. Paul Dumont... vous !

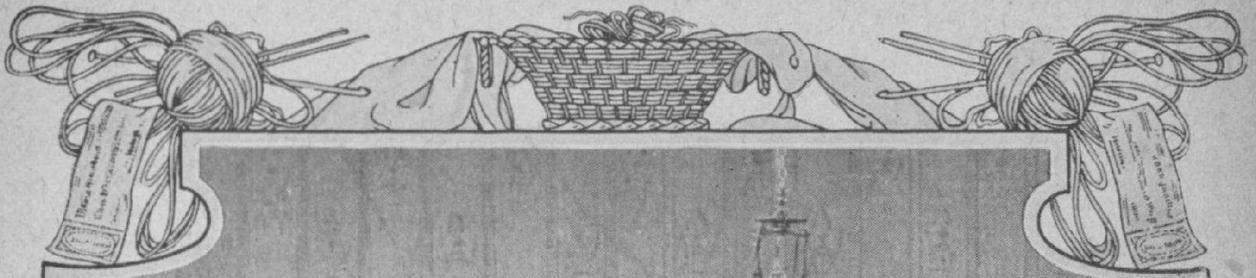
PAUL (*près d'elle*). — Je vous jure, Marthe, que je n'ai pas un seul instant abusé de votre cœur, je vous jure que mes sentiments sont sincères, que je vous aime, Marthe, de toutes mes forces, que mon seul bien est votre amour, mon seul désir que vous acceptiez d'être ma femme.

MARTHE (*avec douleur*). — Votre femme, moi, votre femme ! Oh, non non, ne dites pas cela, ne répétez pas cela !... Jamais !

PAUL (*sur un ton de doux reproche*). — Vous me gardez donc une rancune mortelle de la petite supercherie qui me permit de vous approcher et de vous aimer ?

MARTHE. — Je ne vous garde pas rancune.

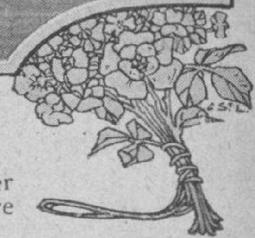
PAUL (*triste*). — Redoutez-vous que je ne sois pas tel que vous avez appris à



(Cl. Photo-Studio.)

3<sup>e</sup> ACTE. — SCENE VI.

PAUL. — *Je ne croyais pas qu'on pût tant souffrir.* (Lerminier entr'ouvre la porte de la cuisine et, les voyant sangloter, entre précipitamment) (page 34, col. 1).



me connaître... Je ne vous ai jamais rien dit, Marthe, qui ne soit venu du plus profond de mon cœur ?

MARTHE. — Je le crois.

PAUL. — Peut-être craignez-vous que je vous oblige à vivre dans un monde dont les idées et les mœurs vous soient odieuses ?

MARTHE (*évasivement*). — Je sais que vous ne l'appréciez pas mieux que moi.

PAUL. — Pourquoi, alors, refuser d'être ma femme. Pourquoi ?

MARTHE (*le regardant, navrée*). — Vous ne devinez pas ?

PAUL (*avec douleur*). — L'argent ! Toujours, toujours !... Ah ! je l'exècre encore plus que vous, moi qui ai pu constater jusqu'où allait sa vanité, moi qui, toute ma vie, ai souffert par lui ; moi (*avec des sanglots*) dont il détruit à présent le bonheur, au moment où je l'allais saisir !

MARTHE (*avec chagrin, à elle-même*). — Mon pauvre Paul !

PAUL (*effrayé, suppliant*). — Mais, vous ne me repoussez pas, Marthe?... vous ne me repousserez pas ?

MARTHE (*douloureusement*). — Je ne peux pas être la femme de Paul Dumont !

PAUL (*avec déchirement*). — Marthe ! Marthe !

MARTHE (*à mi-voix*). — Non, j'en rougirais devant les miens, devant moi-même ! Je n'oserais plus reparaitre ici, ni lever les yeux en face de M. Palud ; j'en mourrais de honte !

PAUL (*outré*). — Oh ! (*Après un temps*.) Vous ne m'aimez donc pas ?

MARTHE (*énergiquement, la voix sombre*). — Je ne vous aime plus !... (*Elle s'appuie sur la table servante, comme si ce dernier mot venait de lui briser le cœur.*)

PAUL (*désespéré*). — Marthe !

MARTHE (*vivement*). — Non... non !... Je ne peux plus vous entendre, plus vous voir !

PAUL (*très ému*). — Marthe !

MARTHE. — Non, je ne puis plus, partez ! partez !

PAUL (*désespéré*). — Vous me chassez !... Vous me... moi !... (*Il s'éloigne en chancelant.*) Je ne croyais pas qu'on pût tant souffrir ! (*Lerminier entr'ouvre la porte de la cuisine et, les voyant sangloter, entre précipitamment.*)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LERMINIER ET MADAME.

LERMINIER. — Allons, bon ! (*A Paul.*) Voilà comment vous arrangez les choses !... Quand je vous le disais !... Je la connaissais bien peut-être... Ma pauvre petite, tu as un cruel moment à passer ; mais ne te désespère pas, nous serons tous là pour te choyer et te consoler.

MARTHE (*net*). — Non, vous ne me consolerez pas !

LERMINIER. — Si, si, nous te consolons. Il ne faut pas te monter la tête, te faire des idées... Une autre fois tu seras plus prudente.

MARTHE. — Ah ! pourquoi m'avez-vous trompée, mon oncle, vous m'avez fait bien du mal, bien du mal !

LERMINIER (*indigné*). — Moi ?... Voilà que c'est moi, maintenant ?... Non, celle-là est trop forte ! (*Allant à Paul.*) Mais dites-lui donc, monsieur, que c'est vous qui l'avez voulu, vous qui l'avez exigé !

PAUL (*découragé*). — Pouvais-je me douter, lorsque vous m'invitez à venir chez vous, qu'il s'y trouvait une jeune fille que, dès le premier instant... (*Il gagne la porte.*)

LERMINIER. — Je ne pouvais pas le savoir non plus !

PAUL (*avec rage*). — Vous deviez le prévoir ! (*Il va prendre son chapeau et son pardessus.*)

LERMINIER (*accablé*). — Vous allez me le reprocher aussi !

PAUL (*sourdement*). — Oui, et s'il arrive un malheur ce sera de votre faute... Adieu, Marthe !... Adieu ! (*Il sort.*)

MARTHE (*suffoquée, regardant la porte*). — Ah ! (*Elle tombe accablée près de la table.*)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins PAUL, puis LERMINIER, PHILIPPE ET PALUD.

MADAME (*qui est entrée avant la sortie*). — Monsieur Paul ? Qu'ont-ils tous les deux ?... Pourquoi s'en va-t-il ?... Réponds-moi donc ?

MARTHE (*se lève et va vers Lerminier, vivement et très émue*). — Mon oncle,...

je vous en prie, mon cher oncle !... Allez vite... rejoignez-le... J'ai peur !...

LERMINIER. — De quoi ?

MARTHE. — J'ai peur !... J'ai peur !... Courez vite.

LERMINIER (*comprenant les craintes de suicide*). — Ah ! par exemple... non ! (*Il se lève et sort précipitamment.*)

MARTHE. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! (*Elle s'assoit près de la table à droite en sanglotant.*)

MADAME. — Marthe !... Marthe !... Marthe !... Tu peux bien avoir confiance en moi... que s'est-il passé ?... Marthe, mon enfant, tu me fais peur ; c'est donc bien grave !... Réponds.

MARTHE (*au milieu des sanglots*). — Non !

MADAME (*s'animant*). — Au nom du ciel, explique-toi ! Que je ne sois pas obligée de t'arracher les paroles de la bouche. (*Poussant Marthe qui cache sa figure dans ses mains.*) Mais, parle !... Parle donc !... entêtée !... tête de mule !...

PHILIPPE (*entre essoufflé, ému*). — Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?... Nous avons rencontré l'oncle qui descendait comme un fou ! Il n'a rien voulu nous dire !... Il est sorti en bousculant tout !

PALUD (*entrant à son tour, effrayé*). — Eh bien ?... Quoi ?...

MADAME (*montrant Marthe*). — Ma foi, demandez-le-lui, je ne peux pas en tirer un mot ! Je sais qu'ils causaient tous deux, elle et M. Paul, que M. Paul est parti furieux et que l'oncle a couru après.

PHILIPPE (*à droite, à Marthe, rudement*). — Pourquoi, qu'il était furieux, M. Paul ?

PALUD. — Oui, comment que ça se fait ? vous qui vous accordez si bien d'habitude ?

MARTHE (*avec rage*). — D'abord M. Paul n'est pas M. Paul ! (*Tous étonnés se regardent.*)

MADAME. — Comment, ce n'est pas un collègue à ton oncle ?

MARTHE (*vivement et très net*). — Non, ce n'est pas un collègue à mon oncle, c'est son patron !

MADAME. — Son patron ?... M. Dumont ?

PALUD. — Cette crapule de Dumont ?

PHILIPPE. — T'es folle ! pourquoi pas le shah de Perse, pendant que tu y es !

MARTHE (*catégoriquement, relevant la tête*). — Je ne suis pas folle, M. Paul qui venait ici, est M. Paul Dumont. (*Elle se cache la tête dans les bras.*)

MADAME. — Et Lerminier le savait !

PHILIPPE (*secouant la tête*). — Ah ! ça, par exemple, c'est pas fort.

PALUD (*toujours indigné*). — Introduire chez nous un pareil débauché.

PHILIPPE (*montrant Marthe*). — Et les laisser jacasser bec à bec !

MADAME (*joignant les mains, s'éloigne à gauche*). — Seigneur Dieu !

PALUD. — Qui sait ce qui s'est passé ?

MARTHE (*baissant la tête*). — Il m'a dit qu'il m'aimait.

PALUD (*hausse les épaules*). — Bien entendu, ils disent tous cela.

MARTHE (*relève la tête*). — Il m'a proposé de m'épouser !

PHILIPPE (*éclatant de rire*). — Ah ! elle est bonne, la blague ! (*A Palud.*) Elle y a coupé ! (*Il remonte.*)

MADAME. — Mais c'est invraisemblable, ce que tu nous racontes là, ma pauvre enfant ; vois-tu M. Dumont, le riche des riches, épousant une petite employée ?

PHILIPPE. — Il a voulu se fiche de toi !

MARTHE (*avec énergie*). — Je suis convaincue qu'il m'aurait épousée si j'avais consenti... mais il me fait horreur !

PHILIPPE. — C'est elle qui refuse ! Ah ! ben non, qu'est-ce qu'il te faudra, si tu envoies balader les millionnaires ?

PALUD (*sentencieux*). — Elle a raison. Rappelez-vous ce que dirent les habitants de Newcastle en refusant les cinquante mille dollars que Carnegie offrait à leur bibliothèque ; sur les millions de Paul Dumont il y a aussi du sang !

MADAME (*à Palud*). — Laisse-nous donc tranquille, toi, avec tes histoires de l'autre monde ! Si c'est vrai, elle est rudement bête d'avoir refusé !

PHILIPPE. — On ne rencontre pas tous les soirs un Paul Dumont !

PALUD (*noble*). — Marthe ne peut trahir la cause des travailleurs.

MADAME (*à Palud, avec humeur*). — Si Marthe était une intrigante qui ait cherché à se faire épouser, je comprendrais qu'on puisse lui jeter la pierre ; ça oui, mais elle n'est pas allée le trouver, c'est lui qui est venu !... Nous tous, toi le premier, nous en raffolions de ce garçon quand il n'était que M. Paul.

PHILIPPE (*approuve*). — Pour ça, il a bien joué la comédie !

MADAME. — Ça le change-t-il à présent que nous savons qu'il a des millions...

PALUD. — Amassés par le travail des autres dont il jouit sans avoir rien fait !

MADAME. — Eh bien ! justement s'il épousait Marthe, ce serait de l'argent qui reviendrait aux travailleurs !

PHILIPPE. — Le commencement de la grande expropriation !

PALUD (*réfléchissant*). — Evidemment... c'est un moyen de le restituer.

PHILIPPE (*riant, à Palud*). — Hein ! père Palud, ce qu'on en aurait de la monnaie pour les essais coopératifs et la propagande des idées ?

PALUD (*secouant la tête*). — Il est certain, mes enfants, que le temps des barricades est passé... Aujourd'hui il faut être pratique. L'argent a remplacé le plomb ; et le peuple ne peut, malgré tout, se refuser d'utiliser cette force émancipatrice.

MARTHE (*énergiquement à Palud*). — Je n'épouserais pas un assassin, je n'épouserai pas Paul Dumont, qui l'est des milliers de fois !... Ce n'est pas moi qui l'invente, c'est vous qui l'avez dit.

PALUD (*embarrassé*). — Mais je...

MADAME (*vivement*). — Dans la discussion on s'emballe !... On dit bien souvent des choses qu'on ne pense pas... ça n'a pas d'importance.

PHILIPPE (*riant*). — C'est comme un jour, le père Palud lui a dit qu'il ressemblait à une araignée ; s'en est-il fâché, lui ?

MADAME (*approuve*). — Mais bien sûr !

PALUD (*s'excusant*). — D'ailleurs... ce qui nous arrive là est si extraordinaire, qu'il est bien permis d'avoir des idées... que l'on n'aurait pas, si... (*Lerminier entre.*) Ah ! vous en faites de belles, vous ! quand vous vous y mettez.

PHILIPPE (*vivement*). — C'est pas malin ! Non !

MADAME. — A quoi pensais-tu, mon pauvre ami ?

MARTHE. — Vous l'avez rejoint ?

LERMINIER (*à Marthe*). — Oui. (*Navré.*) Il est dans un état !... (*Marthe se cache la figure dans les mains.*)

PALUD (*sévèrement*). — Vous aviez bien besoin aussi, vous, d'amener chez nous ce richard, pour qu'il monte l'imagination à Marthe.

LERMINIER (*étonné*). — Comment ?... Il a parlé à Marthe... de mariage ?

MADAME (*hausse les épaules*). — Et elle se figure que c'est sérieux !

LERMINIER (*après un temps, très grave*). — S'il en a parlé, c'est que c'est sérieux !... (*Mouvement de stupéfaction.*)

PHILIPPE. — Elle a refusé, la gourde !

LERMINIER (*interloqué*). — Elle a refusé ?

MADAME. — Rapport aux millions.

LERMINIER. — Les millions ! Dans la finance, est-ce qu'on sait jamais quand on les a, ou quand on ne les a pas !

MARTHE. — Vous aussi, mon oncle, vous !

LERMINIER (*à Marthe*). — Ecoute donc, mon enfant, il faut voir les choses telles qu'elles sont... Du moment qu'il te le propose, c'est qu'il t'aime !

MADAME (*interrompant et à Marthe*). — Et puisque, toi aussi, tu l'aimes !

MARTHE (*indignée, se levant*). — Je l'aime... moi !

MADAME (*avec pitié*). — Ferais-tu une vie pareille, si tu ne l'aimais pas ?

MARTHE (*avec énergie*). — Oui, j'aimais M. Paul ; mais lui, lui, je ne peux pas, je ne pourrai jamais l'aimer. (*Elle avance pour sortir par la porte de droite.*)

MADAME. — Dis donc que tu n'aimes personne, ni lui, ni ta famille, ni les autres, que tu es une sans-cœur !

PALUD. — Tu sacrifies l'intérêt général à un caprice !

PHILIPPE. — T'as une occasion comme il s'en est peut-être jamais présentée de faire notre bonheur à tous et tu refuses !

MARTHE (*avec force*). — Oui, je refuse et j'aimerais mieux mourir que d'accepter ! (*Elle sort par la porte de la chambre, ils la poursuivent.*)

PALUD (*les bras levés à Marthe qui est sortie*). — Ingrate ! Egoïste !...

PHILIPPE. — Loufoque ! Idiote ! Poire !

MADAME (*serrant les poings, en même temps*). — Bourrique ! Bourrique ! (*Elle passe dans la chambre.*) Bourrique !

LERMINIER (*s'est laissé tomber sans voix sur une chaise*). — Nous voilà bien !

MADAME (*à la cantonade*). — Bourrique !





## ACTE QUATRIÈME

*Même décor qu'au précédent. — La salle à manger est dans le désordre qui succède au petit déjeuner du matin. Sur le buffet, assiettes, verres et bouteilles ayant servi au déjeuner des hommes. Sur la table : une cafetière, une boîte à lait et des tasses.*

*Les couverts des enfants qui ont fini de déjeuner, et celui de Marthe, qui n'a pas encore commencé, sont en place. Plumeaux, balais, torchons.*

*Marthe, en costume de sortie, assise dans le fauteuil du père Palud, regarde obstinément le poêle. Les enfants devant la table partent pour l'école. Madame, en tenue de femme de ménage, attache la pèlerine d'Albert. Madeleine déjà vrête, son carton sous le bras, secoue la tête d'un air boudeur.*

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME, MADELEINE, ALBERT, MARTHE,  
puis LERMINIER.

MADAME. — Et vous n'avez pas besoin de vous dépêcher ; vous êtes en avance, très en avance.

MADELEINE. — Moi, j'ai tout de même bien entendu qu'on se disputait.

MADAME (*vivement*). — Je te répète que tu l'as rêvé, personne ne s'est disputé.

MADELEINE. — Alors, pourquoi que tu criais : « Bourrique ! Bourrique ! »

MADAME (*poussant Madeleine dans l'antichambre*). — Ça ne te regarde pas ! Vous m'entendez, ne courez pas dans les rues, et prenez garde aux voitures !...

LES ENFANTS. — Oui, maman !

MADAME. — Madeleine, fais bien attention de ne pas lâcher la main de ton frère ! (*Elle referme la porte.*) Encore deux d'expédiés !... (*Elle regarde Marthe, serre les poings et comme une personne qui se contient pour ne pas éclater.*) Et toi ?... Tu ne déjeunes pas ce matin ?... Réponds donc ?

MARTHE. — Je n'ai pas faim !...

MADAME (*levant les deux mains à hauteur de sa tête*). — Seigneur Dieu ! que les filles intelligentes sont donc bêtes !... (*Elle remet en place les couverts de Marthe et des enfants, puis fait le ménage.*) Ah ! Ils ont bien travaillé, le père Palud et Philippe !... Quand ils sont partis ce matin, je le leur ai dit : nous

récoltons ce que vous avez semé... vous avez tellement répété devant elle : les patrons sont des exploités, les patrons sont des accapareurs, qu'elle croit que c'est tout de la canaille !... Elle n'a pas encore assez vécu pour se dire : ils crient comme ça contre les riches pour le plaisir de crier et parce qu'on crie toujours contre ceux qui ont ce qu'on n'a pas ! Non, le père Palud l'a dit, c'est parole d'évangile, elle se bute et ne veut rien savoir ! Voilà où ça nous mène votre politique ! Quand tu resterais toute la journée à regarder le poêle, à quoi ça t'avancerait-il ?... Ce qui est fait est fait !... Va-t'en donc à ton bureau, puisque tu l'aimes tant, ton bureau !

MARTHE (*sans bouger*). — J'attends !...

MADAME. — Qu'est-ce que tu attends ?

MARTHE. — L'oncle m'a dit qu'aussitôt à sa banque, il s'informerait et m'enverrait un mot.

MADAME. — Il s'informerait de quoi ?

MARTHE. — De ce qui s'était passé.

MADAME. — Ah ! Tu pourras bien dire que s'il est arrivé un malheur, c'est de ta faute et faire ton *mea culpa*...

MARTHE (*outrée*). — Par exemple !

MADAME (*se montant*). — Certainement ! La façon dont tu as agi n'a pas de nom. Jamais on n'a vu une exaltée, une entêtée pareille à toi.

MARTHE. — Puisque ce sont mes idées.

MADAME (*hausse les épaules*). — Tu me fais rire avec tes idées !... Les idées,

c'est très joli quand on n'a rien à faire et qu'on est riche ; mais lorsque, comme nous, on est obligé de gagner sa vie, il vaut mieux ne pas en avoir !

MARTHE (*indignée*). — Je n'aurais jamais pu supposer que vous tous ici, vous me conseilleriez de l'épouser.

MADAME (*se récriant*). — Mais, il n'y a pas que nous ! Demande à qui tu voudras. Tout le monde te répondra : « Il fallait accepter. » Et ceux qui te diront le contraire, penseront tout bas que s'ils avaient été à ta place, ils l'auraient épousé. On ne t'aurait pas méprisée, comme tu crois, on t'aurait enviée ; tandis qu'à présent, il n'y aura qu'une voix pour dire : « Faut-il qu'elle soit bête ! »

MARTHE (*sèche*). — Ça m'est égal.

MADAME. — Tiens, tout à l'heure, la voisine, Mme Lemat, une femme que tu estimes, me disait : « Aurait-elle fait un crime à un garçon qui l'aurait aimée de ne pas avoir d'argent ? Pourquoi lui en fait-elle un d'en avoir trop ? On ne doit jamais désespérer l'homme qui vous aime sincèrement ! » Et la concierge, quand elle est venue pour la lettre...

MARTHE (*vivement*). — Quelle lettre ?...

MADAME (*montre la tablette du poêle*). — Une lettre pour ton oncle, là, sur la cheminée. (*Marthe se lève, prend la lettre, voit qu'elle vient de la banque Dumont, la tourne et la retourne sans écouter sa tante qui continue.*) Eh bien, la concierge n'en revenait pas : « Mlle Marthe a fait ça !... Ça n'a pas de bon sens !... Elle n'avait pas le droit de refuser ! Encore une fortune qui va aller à des duchesses ! »

LERMINIER. — Tu es là ?

MADAME (*effrayée*). — Ah ! mon Dieu !

MARTHE. — Quoi, mon oncle ?

LERMINIER (*net*). — Il est en bas !

MARTHE. — Ah ! Vous voyez bien !

LERMINIER (*secoue la tête*). — S'il n'avait eu autour de lui Taberneau, la Kersonnec et ses gardes du corps, qui ne l'ont pas lâché d'une minute, je ne sais pas ce qui serait arrivé ! (*Il se dirige vers la chambre.*) Je vais, par la croisée, lui faire signe de monter.

MARTHE (*étonnée*). — Pourquoi ?

LERMINIER. — Il veut te parler.

MARTHE (*vivement*). — J'ai dit hier à M. Paul toute mon affection pour lui, je lui ai franchement confessé mon trouble, confié mes espérances ; à M. Dumont, je ne peux pas !

MADAME. — Je vous demande un peu la différence...

MARTHE. — Rien que d'y penser, ma gorge se serre, mon cœur se glace. Je n'ose plus le regarder et je tremble en entendant sa voix !...

LERMINIER. — Non, mais tu...

MARTHE. — Il me semble que dans les yeux attristés qu'il tourne vers moi, se reflète la douleur des milliers d'êtres par qui sa fortune fut édifiée, et que, dans ses soupirs, j'entends la plainte de ces déshérités !

LERMINIER. — Elle est folle !

MARTHE. — L'amour, alors, fait place à la pitié, à une pitié immense, née des principes de bonté universelle que vous et les vôtres avez inculqués en moi !

MADAME. — Voilà les grands mots et les grandes phrases du père Palud qui reviennent ! Les principes ! veux-tu que je te dise ce que c'est, moi, les principes ?

LERMINIER. — Assez ! Il ne s'agit plus, maintenant, ni de dire des bêtises, ni de faire des grimaces. Si Marthe a un peu de cœur, elle oubliera un instant ses idées égalitaires et démocratiques ; il y va peut-être de la vie d'un homme !

MARTHE (*gênée, montre sur le poêle la lettre*). — Tenez, mon oncle, une lettre pour vous.

LERMINIER. — Je sais ce qu'elle contient ! (*Il la déchire sans l'ouvrir et la jette.*) Puisque ta volonté est arrêtée, ta résolution prise, tu n'as pas à redouter une explication et tu en dois une à M. Dumont, que tu as mis, hier, à la porte comme un chien ; quand ce ne serait, comme tu dis, que par pitié pour le désespoir de ce pauvre monsieur !

MARTHE (*nerveuse et rageuse, enlève son chapeau*). — Eh bien ! puisque M. Dumont tient à avoir une explication avec moi, il l'aura et il l'aura complète ; je lui dirai tout.

MADAME (*à Marthe*). — Dis-lui donc que tu l'épouses, ça suffira !

LERMINIER (*à sa femme*). — Elle lui dira ce qu'elle voudra ; qu'ils s'arrangent !

MADAME (*s'exclamant*). — Ah ! mon Dieu ! M. Dumont chez nous ! et le ménage qui n'est pas fait !... (*À Marthe.*) Marthe, voyons ! Aide-moi un peu ! (*Marthe reste immobile et réfléchit pendant que Madame s'agite, affolée, ne sachant plus où mettre les choses.*)

LERMINIER. — Il monte l'escalier.



(Phot. *Je sais tout*.)

MADemoiselle MAUD AMY.

Qui a interprété avec grand succès le rôle de Marthe dans les Plumes du Geai.

MADAME (à *Lerminier*). — Aide-moi donc, toi, *Lerminier*?

LERMINIER (se dirige vers la porte). — Je vais lui ouvrir la porte.

MADAME (toujours affolée, à *Marthe*).

— Pousse le fauteuil du père !... Range la cheminée !... (*Marthe ne bouge pas. On entend des voix dans l'antichambre.*)  
Le voilà ! (*Elle passe en courant dans la cuisine.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS MADAME, PAUL.

PAUL (à la cantonade). — Mais non, mais non ; ça ne fait rien !

LERMINIER (à la porte). — Alors, venez par ici. (Paul entre, descend vers Marthe.) Vous excuserez, monsieur, le ménage n'est pas encore fail, vous comprenez...

MARTHE (à Paul, très net). — Je supposais, monsieur, que mon attitude, lorsque vous vous êtes démasqué, ne pouvait laisser aucun doute sur mes sentiments. Puisque, paraît-il, je vous dois encore des explications, je suis prête à vous les donner.

PAUL (à Marthe). — Mademoiselle Marthe, si je vous ai joué une méchante comédie, j'en suis aussi cruellement puni qu'on peut l'être, et je ne souhaite pas à mon plus mortel ennemi le supplice que j'endure.

LERMINIER (à Paul). — Je vous avais prévenu, monsieur Dumont, que ça finirait mal, vous me disiez : t'es un nigaud, t'es un traqueur, tu n'y...

PAUL (sévère à Lerminier). — C'est bon, Lerminier. Faites-moi grâce de vos réflexions ! Les plaisanteries sont finies ; laissez-nous !

LERMINIER (penaud, va vers la chambre). — Bien, monsieur Dumont, bien... Je m'en vais. (Il sort par le fond.)

SCÈNE III

PAUL, MARTHE.

PAUL. — Je ne prétends pas diminuer mes torts envers vous, mais reconnaissez aussi que le mouvement de colère qui vous a fait me chasser brusquement, sans m'entendre, alors que nous venions de sceller un pacte d'amour, a surpris votre cœur et dépassé votre pensée ?

MARTHE (énergique). — Non, il était l'expression de ma pensée tout entière ! Ne concevez-vous pas ma stupeur, quand je m'aperçus que celui à qui je m'étais confiée, l'époux de mon rêve, l'homme aimé auquel je m'abandonnais corps et âme, était un riche qui me considérerait comme certaines femmes...

PAUL (stupéfait). — Vous avez cru !

MARTHE. — Vous comprendrez mon épouvante, ma colère... ma douleur !

PAUL (proteste). — Ce n'est pas !...

MARTHE (avec douleur). — Ah ! ce que j'ai souffert, en cette minute où mon cœur s'est brisé !... Je ne croyais pas pouvoir survivre à un pareil désastre !

PAUL (se défend). — Mais jamais, Marthe, je n'ai pensé...

MARTHE. — Cette nuit, j'ai réfléchi. J'ai compris qu'en dehors de cela, il se dressait entre nous un obstacle insurmontable, que cet obstacle nous ne pouvions le tourner sans nous préparer, à vous des regrets, à moi des remords ; et ma douleur s'est calmée.

PAUL (suppliant). — Moi aussi, Marthe, j'ai vu cet obstacle, et je me suis dit qu'il fallait le supprimer ! Comme il s'agit de ma fortune, je suis décidé à y renoncer, à y renoncer absolument. Dites un mot et je suis prêt à en faire tel usage que vous m'indiquerez !

MARTHE (vivement). — Ce serait encore un marché, et je ne puis l'accepter. (Elle s'assoit à gauche de la table.)

PAUL. — Non, ce n'est pas un marché.

MARTHE (sans s'émouvoir). — Alors, monsieur, c'est une folie. Il serait insensé que vous sacrifiiez votre brillante et luxueuse existence pour une petite employée de banque que vous ne connaissiez pas il y a six mois !

PAUL (avec ironie et tristesse). — Ma brillante et luxueuse existence ! mais elle est atroce et je ne peux plus la supporter. Imaginez-vous un peu ma vie. Je suis dans la situation d'un homme auquel on n'adresserait la parole que pour parler... à un autre ! Je sens que tous les témoignages de sympathie et d'admiration dont on m'accable sont pour l'autre, et que les poignées de main que l'on me donne sont pour lui ! Je vis dans la suspicion perpétuelle de tous ceux qui m'approchent ; (suppliant) et je suis bien excusable d'avoir voulu à mon tour jouer la comédie, pour échapper à l'obsession de celle qui se joue sans trêve autour de moi !

MARTHE (sceptique). — Vous n'avez pas toujours dit ça !

PAUL. — Autrefois oui, ces pantins et ces grotesques m'amusaient. Je les regardais évoluer en souriant et j'admirais l'ingéniosité de leurs trouvailles ! Aujourd'hui, je ne vois plus que leur bassesse, ils me dégoûtent et leurs protestations de dévouement ou d'amitié m'écoeurent !... Je vous assure qu'il n'est

pas sur terre de paria dont l'existence soit plus lamentable que la mienne !

MARTHE (*souriant*). — Allons donc !

PAUL (*s'animant*). — Le dernier des parias peut inspirer au moins de la pitié sincère, tandis que moi, si j'ai l'audace de me plaindre, on sourit, comme vous le faites en ce moment !

MARTHE (*hochant la tête*). — Vous ne me ferez pas croire que jamais vous n'avez rencontré une personne sincère !

PAUL. — Si, j'en ai rencontré ici !

MARTHE. — Ah !... ici !

PAUL (*avec conviction*). — C'est ici pour la première fois que j'ai entendu des gens me parler sans déguiser leur pensée ! Leur franchise fut, parfois, un peu rude et leur sincérité excessive ; elle ne m'en plaisait que davantage !... C'est ici, pour la première fois, que je me suis trouvé parmi de simples et braves gens, que j'ai senti ma main étreinte, sans arrière-pensée, par des mains loyales. Et, il me semblait, au milieu des vôtres, que je renaissais à la vie bonne et franche de mes ancêtres !

MARTHE. — Si vous croyez qu'ils ne cabotent pas, comme les autres !

PAUL. — Il est au moins, ici, une personne sincère : celle qui me confia si franchement ses espérances, ses rêves, et dont les aveux sans apprêts, sans détours, sont les premiers gages d'amour, de véritable amour qui soient jamais parvenus jusqu'à moi.

MARTHE (*triste*). — Ils s'adressaient à M. Paul !

PAUL (*avec force*). — A moi !

MARTHE (*avec reproche*). — A celui que vous feigniez d'être.

PAUL (*suppliant*). — A celui que je suis devenu réellement, à votre camarade.

MARTHE. — Non ! Nos camarades, dès l'enfance, vivent notre vie, partagent nos peines ; nous avons les mêmes ambitions et, entre nous, s'établit tout naturellement ce courant de sympathie qui me portait vers M. Paul... Vous, vous n'êtes pas mon camarade, vous ne le serez jamais ! Vous ne pouvez pas l'être !... Vous êtes et resterez le patron !

PAUL (*accablé*). — Je vous assure...

MARTHE (*avec un sourire amer*). — Non, non, le paon ne saurait se parer des plumes du geai, son long plumage aux reflets d'or est trop magnifique ; il faut qu'il déploie sa roue !... Ainsi, sous vos modestes vertus d'emprunt, l'orgueil de votre caste a reparu !

PAUL. — Je vous jure, Marthe...

MARTHE (*avec ironie, puis émotion*). — Vous m'avez fait, pensant combler mes vœux, des offres fantastiques : des chevaux !... un hôtel aux Champs-Élysées ! Un camarade les eût comblés... avec un bouquet de violettes de deux sous !...

PAUL. — Mais puisque je renie mon passé, puisque je veux être des vôtres.

MARTHE (*avec énergie et hauteur*). — C'est impossible. En dehors de nous, mesurez donc la distance qui nous sépare ! Nous appartenons à des mondes opposés, qui se haïssent et se méprisent. L'un endure toutes les privations et vit de son travail, l'autre possède toutes les jouissances et vit de son argent ; je ne puis pas plus trahir le mien que vous ne pouvez renier le vôtre !

PAUL (*avec chaleur*). — Si, je le peux, Marthe, je le peux, parce que je vous aime ! Parce que je vous aime avec la volonté d'un homme mûr et la tendresse d'un cœur neuf ; parce que je vous aime vraiment plus que tout et que, si vous m'abandonnez, tout sera fini pour moi !

MARTHE. — Mes goûts, mes joies, mes tristesses ne sont pas les vôtres ; nos idées et nos sentiments diffèrent du tout au tout, la société nous apparaît à l'un et à l'autre sous des faces opposées, nous avons chacun notre idéal. Et nous sommes plus éloignés l'un de l'autre que si nous ne parlions pas la même langue, ou que si nous appartenions à des peuples ennemis !

PAUL (*refusant de la croire*). — L'amour concilie tout et sait unir les êtres les plus dissemblables.

MARTHE. — Momentanément !

PAUL (*vivement*). — Consentez, Marthe, et rien ne nous séparera jamais.

MARTHE (*secouant la tête*). — Si je consentais à devenir votre femme, peut-être regretteriez-vous bien vite d'avoir lié votre vie à la mienne !... Vous auriez la nostalgie de votre existence passée, comme vous avez aujourd'hui la nostalgie de la vie simple que menèrent vos pères.

PAUL (*avec force*). — Non, non, mon existence passée me fait horreur !

MARTHE (*très net, changeant de ton*). — Eh bien ! quelle est celle que vous entrevoyez pour l'avenir ?...

PAUL (*très simplement, très sincèrement*). — Je vous ai dit tout à l'heure qu'en venant ici j'avais appris à me connaître, je m'y suis également instruit sur une infinité de choses que je ne soup-

connais pas. Vous m'avez révélé une vie nouvelle, indiqué un idéal humain dont j'admire toute la beauté ; je veux essayer de me convertir à vos idées... Je ne sais pas si, seul, je le pourrai ; mais je suis bien certain que, si vous voulez m'aider, j'y parviendrai. En tout cas, je suivrai votre exemple. (*Un temps.*) A quoi songez-vous ?...

MARTHE (*soupirant*). — J'aurais voulu marcher dans la voie que je me suis tracée, la main dans la main d'un camarade et c'est vous qui me tendez la vôtre : comme c'est loin de mon rêve !

PAUL. — Rappelez-vous, Marthe, le soir, là, sous l'abat-jour de la lampe, nos longues causeries de fiancés, — de fiancés sans l'être — pour qui les mondes opposés n'existent plus, puisqu'ils sont à eux deux tout un monde ? Rappelez-vous la parfaite harmonie de nos pensées, ces mots compris sans être prononcés, nos regards heureux de se confondre !

MARTHE (*triste*). — Oui, je me rappelle.

PAUL. — Tout le bonheur entrevu nous le posséderons, mais nous n'en serons pas avares, nous le répandrons à pleines mains autour de nous ; le rêve que vous avez fait, nous le réaliserons.

MARTHE (*étonnée, regarde, et après un temps*). — Voulez-vous dire que, volontairement, vous restitueriez ?

PAUL (*sans hésiter*). — Oui. (*Après un temps.*) Si vous acceptez de m'aider à le faire. (*Marthe se lève et remonte silencieusement.*) Mademoiselle Marthe ?

MARTHE (*ouvre la porte du fond et appelle*). — Mon oncle ?

PAUL (*stupéfait*). — Marthe !

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, LERMINIER, MADAME.

LERMINIER (*entre ahuri*). — Quoi ?... Quoi ?... (*Madame entre ensuite, achevant d'ajuster sa toilette.*)

MARTHE. — Je crois vraiment, maintenant, que M. Dumont m'aime autant qu'il est possible d'aimer ; et je ne me pardonnerais jamais de l'avoir abandonné au désespoir. (*Elle sourit.*)

LERMINIER. — A la bonne heure !

MADAME. — Voilà qui est parlé !

MARTHE (*souriant*). — De plus, je ne me reconnais pas le droit de refuser obstinément une fortune, que M. Dumont, avec mon aide, promet d'employer si bien.

PAUL. — L'argent ! Toujours !

MARTHE (*vivement*). — Je lui promets, en retour, d'être toujours pour lui une madame Dumont irréprochable.

LERMINIER. — Mais bien entendu.

MADAME. — Personne n'en doute !

PAUL (*tristement à Marthe*). — Alors... Vous ne m'aimez pas ?

MARTHE (*souriant avec franchise*). — J'essaierai loyalement de vous aimer !

PAUL (*navré*). — Vous l'entendez ?

LERMINIER (*exultant*). — Et nous sommes rudement contents.

MADAME (*ravie*). — Sûr !

PAUL. — Mais elle ne m'aime pas !

MARTHE. — Je n'ai pas dit que je ne pourrai pas vous...

LERMINIER. — Ecoutez donc, monsieur Dumont, au moins elle ne vous joue pas la comédie, comme toutes les autres, et elle vous promet franchement d'essayer de vous aimer ; c'est déjà joliment joli, pour le temps qui court et pour le millionnaire que vous êtes !

PAUL. — Vous trouvez ça, vous ?

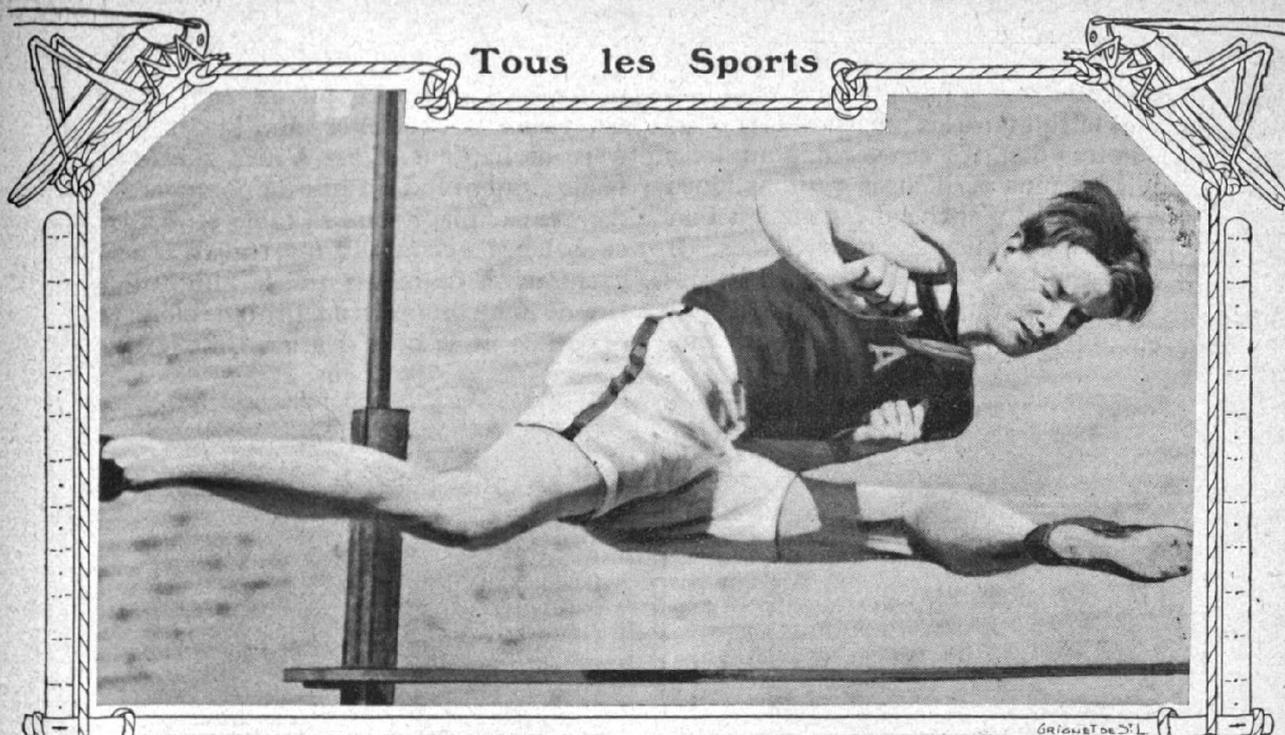
MADAME (*à Paul, débordante de joie*). — Epousez-la, monsieur, et je ne suis pas en peine : une fois qu'elle aura essayé de vous aimer, elle vous aimera.

PAUL (*prend les mains de Marthe souriante*). — Essayons !...

MARTHE (*se jette dans les bras de Paul*). — Mon Paul !

(*Rideau.*)





L'EFFORT DU SAUTEUR

*C'est dans l'exercice du saut que l'athlète fait travailler ses muscles avec le plus de violence relativement à la durée du mouvement. La jambe gauche s'étend brusquement, les mains se crispent, tout le corps se tend pour se rapprocher le plus possible de l'horizontale, la figure se contracte... Le formidable effort que déploie l'athlète que nous représentons, et qui est J. E. Roosevelt, le neveu du président des Etats-Unis, serait suffisant pour soulever plusieurs hommes.*

## Les Muscles et la Volonté

**La pratique des sports demande parfois un déploiement de force et d'énergie dont les profanes n'ont qu'une idée imparfaite. La science nous permet aujourd'hui de calculer, de mesurer, d'apprécier l'effort sportif, dont la photographie instantanée nous montre l'aspect exact, si pittoresque et si étrange, souvent presque invraisemblable dans son paroxysme grimaçant** ❄ ❄ ❄ ❄ ❄ ❄



**L'**EFFORT ne rend pas beau », a déclaré Balzac en parlant de l'effort physique énorme auquel le contraignit son labeur colossal. Il avait raison, et pourtant l'effort est la clef de la vie. Sans l'effort, — d'abord instinctif, si l'on veut — pas de vie organique. Tous les êtres vivants dépendent de l'effort. Il est partout. Il est dans cette plante qui, née par hasard au fond d'une cave, pousse à travers et par-dessus tous les obstacles, des jets patients et courageux vers ce soupirail qui lui permettra de boire enfin à longs traits le nectar bienfaisant que verse le soleil. Il est

chez ces abeilles à qui l'on ravit sans cesse le produit de leur travail et qui recommencent, inlassables petits Sisyphe, pour assurer leur existence pendant l'hiver à venir; chez ces braves fourmis qui s'obstinent à forer encore et à reboiser leurs galeries effondrées sous le talon d'un lourdaud; dans l'immobile et si longue attente de la bête fauve à l'affût de sa proie.

Mais c'est la nécessité qui contraint les êtres à l'effort, selon l'observation très juste d'E. Laboulaye. La plante recherche le soleil parce qu'il lui est indispensable et le tigre n'a tant de patience que parce qu'il lui faut manger. Voici comme preuve une anecdote. Un enfant

avait remarqué sur soi-même que la gourmandise lui faisait faire les plus grands efforts, braver les pires dangers et exécuter au long du dressoir les plus périlleuses gymnastiques pour atteindre la planche du haut où l'on avait mis les succulentes marmelades. Il voulut savoir si les bêtes étaient aussi industrieuses que les gamins. Ayant en cage un oiseau encore jeune, il lui construisit une

mètre de hauteur et qui est égal au travail nécessaire pour élever dix kilogrammes à 0<sup>m</sup>10 de hauteur. C'est à dire que le garçon fruitier qui prend un kilo de pommes de terre dans le sac placé sous sa table et le met dans sa balance accomplit un travail d'un kilogrammètre, de même que le quincaillier qui tire de son comptoir un tiroir de clous pesant dix kilos et le pose dessus. Un cheval attelé



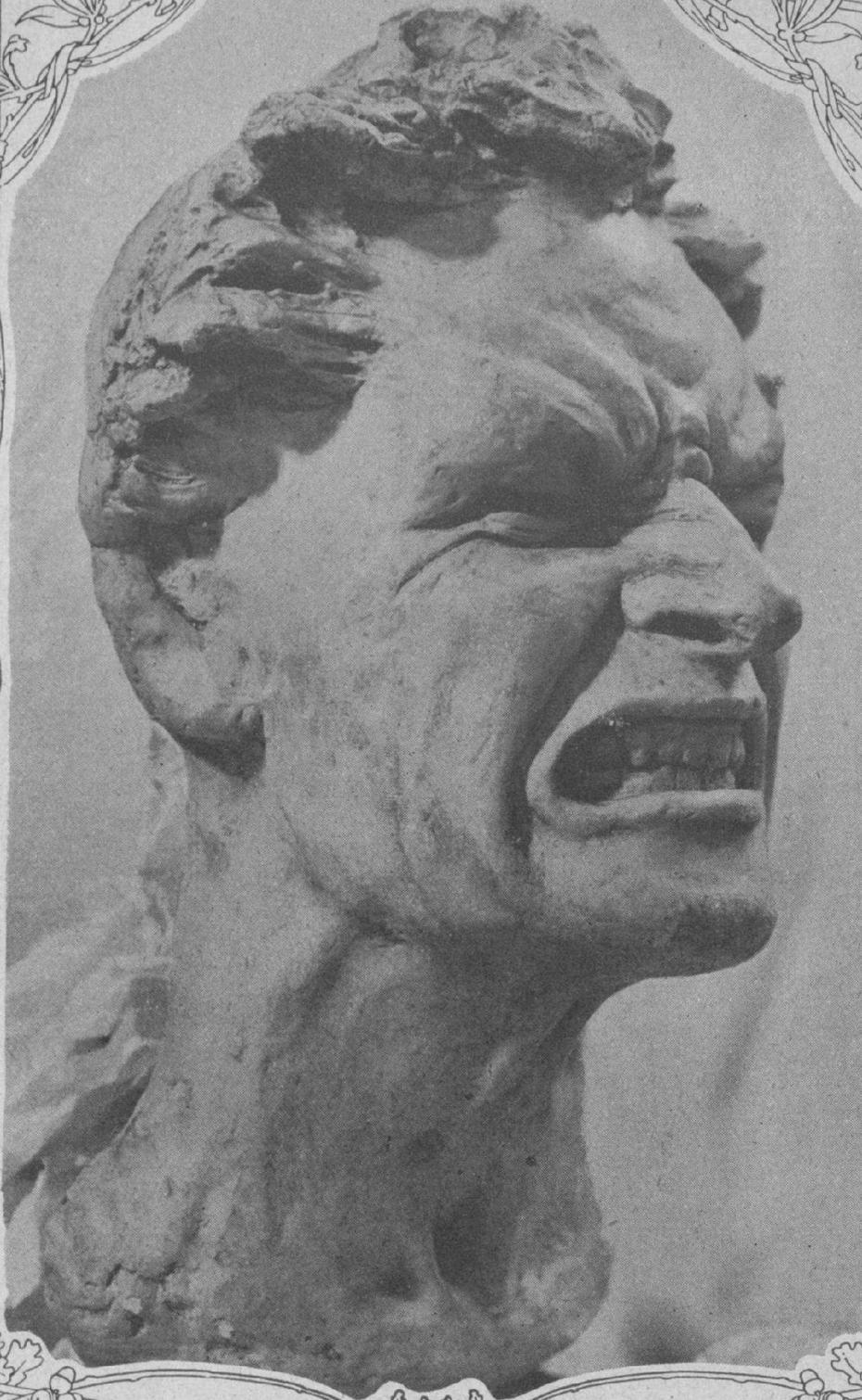
*Ces masques ont été reproduits d'après nature par le docteur américain Mac-Kenzie.*

sorte de puits à poulie, tel que, pour son repas, le pauvre oiseau fût contraint de le gagner en tirant sur la corde à l'extrémité de laquelle était un petit seau contenant le millet. Au bout de quelque jours de famine, l'infortuné volatile remontait son seau beaucoup plus ardemment que les ouvriers du Métropolitain. Le besoin avait obligé notre oiseau à l'effort et l'effort lui apportait la vie...

### COMMENT IL FAUT MARCHER. ATHLÈTES SANS LE SAVOIR.

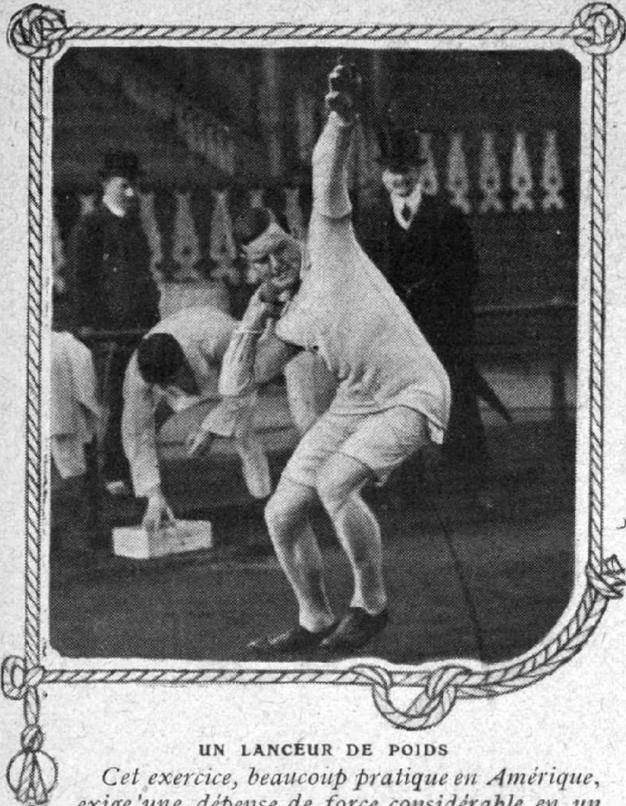
Pour se rendre compte de la valeur d'un effort et comparer les efforts entre eux, il a fallu prendre une unité de comparaison. Cette unité est le kilogrammètre, travail nécessaire pour élever un kilogramme à un

à une voiture ordinaire et marchant au pas fournit environ 360 kmg. (kilogrammètres) par minute. Une fillette qui saute à la corde, à raison de 100 sauts à la minute (pour les connaisseurs, je ferai remarquer que ce n'est même pas là la cadence du  *vinaigre* ) et de 0<sup>m</sup>,10 par saut, dépense assez de force pour élever pendant cette minute ses 36 kilos à 10 mètres de hauteur, soit 360 kmg. Cette petite ne se doute pas qu'en s'amusant, elle travaille comme un cheval. Ceci montre bien que le travail diffère considérablement suivant les conditions où il est effectué et qu'avec ses petites jambes une gamine peut, en se jouant, accomplir une performance qui serait belle pour un athlète l'accomplissant avec ses bras musculeux. Le gymnaste capable de s'élever



**ÉPUIsé**

*Ce masque saisissant (dû également au docteur Mac-Kenzie) représente un coureur de longue distance au moment où il va abandonner, complètement épuisé par l'effort. La tension des muscles est toute différente de celle des coureurs représentés dans la page précédente.*



UN LANCÉUR DE POIDS

*Cet exercice, beaucoup pratiqué en Amérique, exige une dépense de force considérable en un temps très court. C'est par une détente des muscles de tout le corps que le poids, qui pèse 25 livres, peut être lancé jusqu'à douze mètres.*

à l'aide des bras le long de la corde lisse à 10 mètres de hauteur en une minute, est un solide gaillard.

Il peut le fournir assez aisément, cet effort, mais il ne saurait le soutenir longtemps, car il est un régulateur de l'effort humain qui intervient pour l'empêcher d'aller jusqu'à la limite de ses forces et de se tuer par l'excès de son travail. Ce régulateur n'est autre que la fatigue. L'homme n'est pas fait pour se reposer; le travail est la condition même de sa vie; mais il n'est pas non plus fait pour travailler outre mesure. En produisant son effort, le muscle s'appauvrit et le mode d'action de notre nourriture est trop lent pour pouvoir compenser à mesure les effets d'une dépense exagérée de force. Peu à peu, chez le travailleur, chez l'athlète, qui prolongent leur effort, une impuissance d'agir musculairement se fait sentir et bientôt ils sont obligés de s'arrêter.

La fillette sautant à la corde nous avait montré quel travail considérable la machine humaine est capable de donner. Il paraît, d'ailleurs, que c'est la meilleure machine connue en ce qu'elle offre un rendement de 20 pour cent, ce que ne pourrait faire aucun des moteurs construits par les hommes.

Voici quelques autres exemples de ce que vaut l'effort humain. On appelle pas de

marche l'ensemble des mouvements nécessaires pour qu'un même pied frappe deux fois le sol. On a calculé qu'un pas de marche, à la vitesse de 70 pas à la minute et à la longueur de 1<sup>m</sup>53 par pas représente un travail de 18 kmg. soit 1.260 kmg. à la minute, force suffisante pour élever 18 hommes de 70 kilos à 1 mètre de hauteur. En courant, un homme de 75 kilos, faisant 150 pas à la minute, effectue un travail de 24 kmg. A ce propos, on a constaté qu'en courant à la vitesse réduite de 90 pas à la minute, le travail est moindre pour un pas de course que pour un pas de marche. Ainsi, il vaut mieux courir à petite allure que de marcher en allure forcée, on se fatiguera beaucoup moins. Cependant, à cette allure, le coureur fait des pas plus courts que le marcheur, — 1<sup>m</sup>35 au lieu de 1<sup>m</sup>53, — mais son travail est beaucoup moins dur.

#### **L**A VITESSE D'UN COUP DE JARRET, D'UN COUP D'ÉPÉE, ET D'UN COUP DE POING

Un sauteur de 64 kilos, sautant à 1 mètre de hauteur, après un élan de 6 mètres à la seconde produit un travail de 362 kmg. C'est formidable, puisque cette force serait suffisante pour élever à la même hauteur six hommes de son poids.

Une voie de bois est de 734 kilos. Un porteur très vigoureux put monter 17 voies en un jour à un premier étage élevé de 5 mètres en faisant 187 voyages. Il avait fait un travail énorme de 129.000 kmg., mais il dut se reposer deux jours à la suite de cet exploit. On voit donc qu'en ces trois jours un homme ordinaire et d'apparence beaucoup moins brillante eût été pratiquement supérieur à ce travailleur extraordinaire.

M. G. Démeny a fait d'intéressantes recherches sur la vitesse de certains efforts. Il a trouvé qu'un coup d'épée fait 3 m. 12 à la seconde. C'est certes là une jolie vitesse et celui qui a déjà perdu 1/5 de seconde à saisir le départ de cette pointe fera bien de se dépêcher s'il veut arriver à la parade et éviter une boutonnière. Mais on voit combien certaines métaphores sont exagérées. Alexandre Dumas dit volontiers : « Prompte comme l'éclair, l'épée de d'Artagnan... » La lumière fait 303.390 kilomètres à la seconde; l'épée-éclair de d'Artagnan faisait, en mettant les choses au mieux, du 15 à l'heure, un train de patache; nous sommes loin de compte!

Le coup de poing d'un boxeur anglais s'élançait vers votre infortuné visage à une vitesse de 30 kilomètres à l'heure. Mais le coup de canne d'un Charlemont allant 118 à l'heure, il faut, pour s'en garer, prendre



LES SAUTEURS

*Exemples de la diversité des expressions de la physiologie au moment de l'effort : le sauteur à gauche de notre figure grince des dents, tandis que les autres, les yeux fermés, semblent prêts de s'évanouir.*



L'EFFORT AU TENNIS

*Comme le prouve cette photographie de M. Th. Roosevelt — un autre neveu du Président — le tennis n'exige pas seulement de l'adresse, mais encore un véritable effort.*

exactement les mêmes précautions qu'avec le rapide de Bordeaux.

On voit donc que l'effort humain est quelque chose de beaucoup plus puissant qu'on se l'imagine. Notre corps est une merveilleuse machine. Il est fort probable que la science arrivera à déterminer d'une manière rigoureuse les meilleures façons d'en utiliser le rendement et même qu'elle finira par l'accroître. Déjà on prévoit le moment où, grâce à l'hygiène, la vie humaine durera couramment les 120 ou 140 ans auxquels elle aurait droit si l'homme imprévoyant ne brûlait pas sa chandelle par les deux bouts, travaillant trop et dans de mauvaises conditions en même temps

qu'il s'use par l'abus des plaisirs. En effet, il est reconnu que chez les mammifères, la durée de la vie est égale à six ou sept fois le temps voulu pour le développement total de l'individu. Or, il nous faut 20 ans pour devenir des hommes ; concluez.

Malheureusement, si l'effort bien dirigé est le meilleur agent de l'embellissement de notre corps, il ne rend pas fort séduisant, alors qu'il se produit, ce visage « sublime » dont nous sommes si fiers. Le tableau n'est pas enchanteur : la face se congestionne, les veines du cou

et du front se gonflent et deviennent saillantes ; ajoutez à cela que les muscles de la face se contractent, que l'afflux du sang dans les vaisseaux environnant l'orbite tend à les gonfler et à projeter les globes oculaires en avant — n'entend-on pas souvent dire d'un monsieur qui a fait un grand effort : les yeux lui en sortaient de la tête ? — Cependant les muscles placés autour de l'orbite se serrent, eux aussi, car il importe de retenir ces yeux évasifs ; les tendons du cou apparaissent, telles des cordes de contre-basse... Examinez le portrait de Jacquelin

saisi en plein emballage. Cette idole des foules n'a, pour le moment, rien de très esthétique.



COUREURS A PIED ET SAUTEURS

*Ne croirait-on pas que ces gens s'amuse à faire des grimaces, alors que, seul l'effort suprême, contracte leur bouche dans un spasme violent.*

Darwin a dit que l'effort ne va guère avec l'art, dont la beauté est le but principal, car la violente contraction des muscles de la face est incompatible avec la beauté.

Ainsi, quoi que nous aient confié les athlètes des rares voluptés de la lutte, elles ne se traduisent point sur leurs faces, ou c'est, comme dit l'autre, qu'ils savent joliment cacher leur jeu. Qu'est-ce qu'elles disent, ces figures convulsées? Des sensations et des sentiments très divers et très mêlés. Certaines n'expriment qu'une seule émotion : volonté butée, entêtement, inquiétude, souffrance... Des traits de vainqueurs, saisis au moment précis de leur victoire, expriment une sorte de surprise; d'autres, les bras levés, la tête rejetée en arrière, semblent des gens près de s'évanouir. Une expression d'extase est assez rare. Dans les performances de fond, c'est l'hébètement qui domine.

A considérer ces pauvres têtes douloureuses, on se prend à envier la superbe impassibilité de certaines faces d'animaux.

### TÊTES D'HOMMES ET TÊTES D'ANIMAUX.

Est-il un spectacle plus beau que celui d'un brave cheval montant une côte très dure en trainant une lourde charge? Tandis que tous les muscles de son corps se tendent et se dessinent, sa bonne figure conserve un calme auguste et résigné. A peine si les veines se font un peu plus apparentes. On sent que celui-là fait son devoir parce qu'il faut le faire, sans songer une minute à se faire valoir et à s'en glorifier. Pour l'amour de la beauté, il serait à souhaiter que nos champions s'étudiasent à conserver à leurs traits l'exaltation enflammée et noble des purs sang en fin de course.



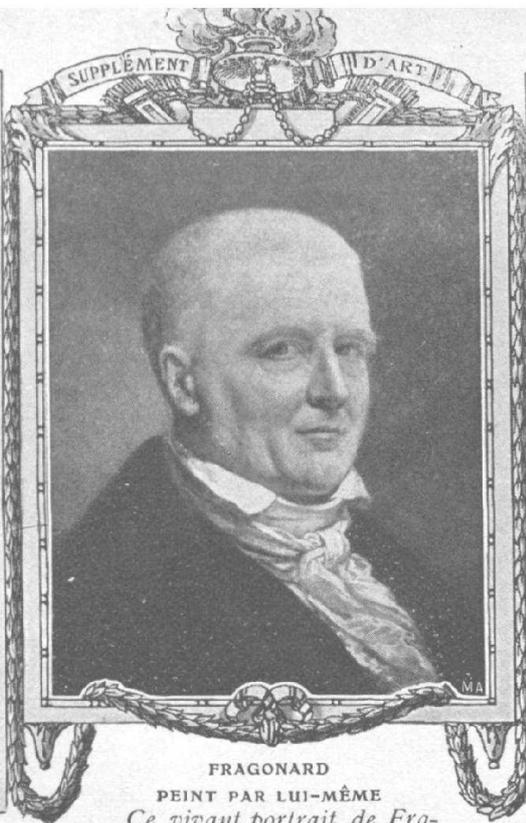
JACQUELIN AU DÉMARRAGE

*Jacquelin fut un roi de la pédale, un des maîtres incontestés de la piste pendant cinq ans; son démarrage est resté célèbre. Tous les muscles de son corps, même ceux de la face, semblaient y prendre part...*



TERPSICHORE

Dessin à la sanguine  
(Musée de Besançon).



FRAGONARD

PEINT PAR LUI-MÊME

Ce vivant portrait de Fragonard âgé se trouve au musée du Louvre, Salle XV où il voisine avec ses contemporains Greuze, Joseph Vernet, Van Loo, Soufflot, David.



THALIE

Dessin à la sanguine  
(Musée de Besançon).

# FRAGONARD

**Le 22 août, il y aura cent ans que Fragonard est mort. La meilleure manière d'honorer la mémoire de ce délicieux peintre français est de montrer quelques-unes de ses oeuvres charmantes et de raconter sa vie qui n'a manqué ni de pittoresque, ni de variété, ni d'agrément.** ■ ■ ■

**O**n peut dire de Fragonard qu'il s'est fait tout seul, puisqu'il était simple clerc de notaire, petit saute-ruisseau parisien, quand sa mère, lui trouvant de belles dispositions pour le dessin, le conduisit — les mères ne doutent de rien, — chez le plus célèbre peintre de l'époque, François Boucher, alors dans tout l'éclat du succès et de la puissance.

Boucher qui, sans doute, était souvent sollicité de la sorte, ne refusa pas de prendre ce nouvel élève, mais il conseilla à sa mère de lui faire donner les premières leçons indispensables par un homme moins occupé que lui et il nomma le « bonhomme Chardin », rue Princesse.

Le petit Honoré Fragonard ne resta que six mois chez l'auteur du *Benedicite* et il faut le regretter. Chardin était trop lent dans sa propre production pour avoir une rapide influence sur un jeune méridional ardent. Car les Fragonard étaient provençaux — Honoré naquit à Grasse, le 5 avril 1732 — et ils n'étaient venus s'installer à Paris que pour surveiller leurs économies de gantiers, qu'ils avaient confiées aux frères Périer — constructeurs d'une pompe à feu — et dont l'entreprise prenait une mauvaise figure.

Le jeune garçon était de taille médiocre. Il ne devait guère changer, par la suite. Le certificat de civisme que la Commune de Paris

Published on 15 th July 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



Cl. Braun et C<sup>ie</sup>

*Plusieurs toiles du maître portent ce titre. Nous avons choisi celle du Louvre (Salle XVI) dont le mouvement est d'une grâce si naïve.*

lui délivra le 24 germinal an II lui donne 4 pieds 11 pouces.

On s'imagine facilement la vie fureteuse du petit provençal. Le nez au vent, le sourire aux lèvres — il aime toujours regarder et rire — il court du parvis des églises à la sortie des offices, aux guinguettes de la porte Montmartre; il suit les porteurs de chaises et muse autour de Saint-Eustache, sur le Pont Neuf, place Royale, à l'affût des minois parisiens, d'un geste gracieux, d'une scène d'émotion. Il écoute les chanteurs des carretours.

Ce qui l'étonna et le ravit par-dessus tout, ce furent les tableaux de Lebrun à Notre-Dame, les Rubens du Luxembourg, les Philippe de Champaigne du Couvent des Carmélites, les Raphaël, les Corrège, les Rembrandt du Palais-Royal, les Van Dyck et les Véronèse du vieux Louvre à demi vidé pour le plus grand profit de Versailles.

— Que c'est beau, mon Dieu! Que c'est beau! murmurait le petit homme. Moi aussi je serai peintre.

Quand il retourna chez Boucher, il était mûr pour suivre les conseils du grand producteur. Boucher, qui ne travaillait jamais moins de douze heures par jour, lui apprit à devenir laborieux et consciencieux, qualités essentielles qui doivent être cultivées lorsqu'on est jeune.

Deux ans après, Fragonard, que son maître et ses camarades appelaient déjà Frago — nom qui lui resta de son vivant — fut pris du désir de concourir pour le prix de l'Académie. Le sujet était *Jéroboam sacrifiant aux Idoles...* Boucher avait bien concouru avec *Evilmerodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, délivrant Joachim des chaînes dans lesquelles son père le retenait prisonnier.*

Frago remporta le prix convoité et entra à



LA LECTURE PAR FRAGONARD  
(Ou L'Etude, ou La Chanteuse), une des œuvres  
les plus copiées de la salle Lacaze du Louvre.

Cl. Braun et C<sup>ie</sup>.



L'ATELIER DU PEINTRE PAR FRAGONARD

Cl Moreau

*Les œuvres de nos grands peintres sont disséminées dans la France, et c'est au musée de Saint-Étienne qu'on peut admirer cette magistrale toile dont chaque personnage est un admirable portrait de contemporain.*

l'école du vieux Louvre. C'était l'acheminement vers Rome.

### **F**RAGONARD A L'ÉCOLE DE ROME ET A LA VILLA D'ESTE.

Boucher voulut mettre son élève en garde contre l'influence des grands maîtres qu'il allait visiter chez eux :

— Michel-Ange, Raphaël, c'est très bien, lui dit-il, mais si tu prends ces gens-là au sérieux tu es un garçon fichu !

Cependant un jeune homme intelligent et sensible peut-il rester indifférent devant le *Jugement Dernier*, au sortir des fadeurs de Boucher? Fragonard en reçut une telle secousse qu'il resta, des mois, écrasé.

Le directeur de l'école, le peintre Natoire se lamente dans toutes les lettres qu'il adresse à de Marigny, le surintendant des Beaux-Arts.

Peu à peu, Fragonard, regaillard, reprend conscience de lui-même et s'arme de courage. Ses envois à Paris s'améliorent et ses maîtres commencent à beaucoup compter sur lui. Il obtient même une prolongation de séjour

malgré le trouble que cela va causer dans les finances de la maison. L'École de Rome qui a été fondée sous Louis XIV ne vit que grâce à une maigre pension. Le directeur est forcé de crier famine à chaque instant : « Il est nécessaire, écrit-il un jour dans son rapport au directeur des bâtiments, d'augmenter le nombre des draps de lits des pensionnaires, afin que la blanchisseuse ait un peu plus de tems qu'elle na pour les rendre sec. »

Un charmant mécène du temps doublé d'un graveur de talent, l'abbé de Saint-Non propose à Fragonard et à son ami Hubert Robert, également à l'École et sur le point de la quitter, de les emmener en France, à ses frais, par le chemin des écoliers. Ils passent d'abord l'été à six lieues de Rome, à la villa d'Este, à Tivoli et cette villégiature aura sur la vie artistique de Frago la plus grande influence. Ces fontaines, ces bosquets, ces grottes rustiques, ces bassins, ces larges escaliers aux courbes gracieuses, ces bas-reliefs, ces mosaïques, ces statues, ces vasques et ces vases à guirlandes et par-dessus tout cela, les charmilles, les



J. Braun et Cie.

*Quel mouvement, quelle science des couleurs, quelle grâce hardie dans cette célèbre toile des Baigneuses, un des chefs-d'œuvre français du Musée du Louvre. (Galerie Lacaze).  
A la vente Varanchan en 1777, elle fut vendue 542 francs.*

grands cyprès, les ronces, les chèvrefeuilles et toutes les fleurs sauvages, faisaient de ce séjour un endroit unique au monde. Hubert et Fragonard se livrèrent à une orgie de crayons et de sanguines, précieux cartons qu'ils utiliseront leur vie durant.

Pour Fragonard, il faut aussi compter, à son avantage, l'intimité avec l'excellent et savant abbé de Saint-Non et avec l'esprit ouvert et franc d'Hubert Robert, plus cultivé que l'ancien clerc de notaire. Le soir, Robert, inspiré par le décor, lui récite et lui traduit Virgile et Horace. L'antiquité se dresse vivante devant les yeux éblouis de Frago. Son génie est fécondé. Il peut regagner Paris, il est armé pour la lutte...

Naples, Bologne et la Venise de Tiepolo complètent son éducation.

## LES « TURCARETS », MAÎTRES DE L'ART.

Les artistes avaient alors pour protecteurs, M<sup>me</sup> de Pompadour, qui s'éteignait, et les

financiers, qui dépensaient leur argent avec magnificence. Nous leur devons des trésors d'art, et c'est ainsi que leur nom ne périra pas complètement. En 1777, le cabinet de Randon de Boisset, l'ami de Boucher et de Greuze, se vend 906.994 livres; la collection de Blondel de Gagny, 405.742 livres.

Mais pour s'imposer aux Fermiers et à la Pompadour, il fallait exposer et se livrer à la critique de Diderot, de Bachaumont et d'une foule de felleux anonymes. Il faut aller voir au Louvre (salle XVI) le tableau grâce auquel Fragonard se fit admettre au Salon: le *Sacrifice de Corésus* si différent de ce qu'il devait faire ensuite. C'est son retour de Rome. Le roi en est enchanté, il achète le tableau 2.400 livres et l'envoie aux Gobelins.

A *Corésus*, Fragonard avait joint une petite composition badine *De l'absence des Père et Mère mise à profit*, qui fut moins remarquée, sauf par Grimm, mais qui annonçait le vrai Fragonard, le Fragonard de *Hasards heureux de l'Escarpolette*, du *Verrou*, du *Lever*, de la

*Gimblette*, et de toute la jolie série des *Baisers*, commandée par les Turcarets.

M<sup>me</sup> de Pompadour étant morte, le règne de la Du Barry commença, mais il ne fut pas heureux pour notre peintre. Les cinq merveilleuses toiles qu'il peignit pour elle ne lui plurent pas : le *Rendez-vous*, la *Poursuite*, l'*Amant couronné*, le *Billet* et l'*Attente*; dans la plupart on reconnaît le roi et sa favorite.

Mais celle-ci ne les trouva pas assez gais. Ils restèrent à l'artiste, qui en fit plus tard un bel usage.

Ce fut une jolie noce que celle de Fragonard, le 17 juin 1769, au village de Vaugirard, près Paris : rien n'y manqua, ni les cloches, ni les mousquetades, ni les violonneux enrubannés. Il épousait une petite compatriote, Marie-Anne Gérard, venue à Paris pour faire de la peinture et

qui fit mieux en épousant Fragonard.

Toute une série d'œuvres date de cette évolution dans la vie jusqu'à ce jour un peu friponne de l'heureux peintre : la *Jeune mère*, l'*Enfant blond*, l'*Éducation fait tout*, *Dites donc, s'il vous plaît ? Première leçon d'équitation*, la *Visite à la nourrice*, une de ses œuvres les plus parfaites, et surtout l'*Éducation de la Vierge*, perle du genre, — et tout le cycle villageois, l'*Heureuse fécondité*, la *Famille du fermier*, les *Beignets*, l'*Abreuvoir*.

C'est l'époque de la plénitude du succès et du talent.

Nous ne voulons pas marcher sur les brisées du baron Portalis et des autres savants biographes de Fragonard, Pierre de Nolhac, Virgile Jozs, Camille Mauclair; disons seulement que l'œuvre de notre peintre ne compte pas moins de 500 toiles, 1050 dessins et 100 miniatures.



Cl. Neurdein



Cl. Braun et C<sup>ie</sup>



(Toutes trois au Musée du Louvre)

Ces trois intéressantes toiles montrent que Fragonard n'était pas un simple dessinateur frivole, mais aussi, à ses heures, un peintre grave et un vrai psychologue. La *Musique* est le portrait de M. de la Bretèche et « a été peint par Fragonard en 1769 en une heure de temps. »

Vers ce moment la Guimard, la célèbre danseuse, est prise du désir de voir orner sa nouvelle maison de la chaussée d'Antin, sur les marais de la Grange Batelière. Elle convie Fragonard, et les deux artistes s'entendent très vite, ils s'entendent même trop bien pour que cela dure. Les décorations étaient presque achevées lorsque nos amis se

Fragonard n'était pas content. Il se présenta un jour chez l'irascible demoiselle, peut-être pour faire amende honorable. Personne ne l'ayant vu entrer, il pénétra jusqu'au salon où trônait le portrait achevé de la maîtresse du logis. Des pinceaux attendaient sur un meuble. La Guimard souriait triomphante. La tentation fut trop forte. Frago, le sourcil



Cl. Braun et C<sup>e</sup>

*En face de telles œuvres on revit en arrière, et on se surprend à écouter ces aimables personnes nous lire du Rousseau ou du chevalier de Boufflers.*

brouillèrent. Frago emporta ses couleurs et le ressentiment de la danseuse fut si vif qu'elle chercha immédiatement un autre peintre pour achever les panneaux commencés. On lui indiqua le jeune David et le bruit courut que la Guimard était enchantée de la défection de Fragonard qui lui avait valu de faire la connaissance du charmant David...

en broussaille, saisit les pinceaux, et de la souriante Guimard il fait une ogresse en colère. On dit que la danseuse survint un instant après le forfait commis, accompagnée d'une troupe d'amis prêts à applaudir. Elle fit une telle grimace qu'il se trouva que le portrait transformé était plus ressemblant qu'il n'avait jamais été...

Une autre femme eut une vive influence sur Fragonard, la jeune sœur de sa femme, la petite Marguerite Gérard, une ravissante brune qui devint, par la suite, un assez médiocre peintre, mais dont le visage est immortalisé par maintes œuvres de Fragonard : *Le Contrat*, *La Lecture*, *Leçon de Musique*, *Le Triomphe de Minette*, *Dors mon enfant*, etc.

Fragonard fit un second voyage en Italie. Il accompagnait un riche amateur, Bergeret de Talmont, qui se payait si bien en dessins du maître, tout le long du chemin, que la partie de plaisir se termina par un procès. Fragonard le gagna, Bergeret dut payer ses cartons trente mille francs. La brouille du reste dura peu. On ne se brouille pas avec un homme aussi charmant que l'était Fragonard.

### F RAGONARD ET LA RÉVOLUTION.

La Révolution elle-même qui mangea tant de ses premiers amis ne montra même pas les dents à Fragonard. Recueilli par Sedaine, protégé par David, le peintre de *l'Escarpolette* est nommé président du Conservatoire du Muséum des Beaux-Arts. Il en profite pour faire mettre à l'abri des massacreurs et des incendiaires, quantité de chefs-d'œuvre dont nous aurions, sans lui, à déplorer la perte irréparable.

A un moment, cependant, il est tellement

écœuré de ce qui se passe qu'il s'en va, sans avertir personne, dans le fond de sa petite patrie, à Grasse, chez ses amis Maubert. Il emporte avec lui les toiles faites pour la Du Barry ; il en orne le premier étage de la demeure de son hôte, complète la décoration par des dessus de porte et des panneaux enguirlandés. C'est un heureux séjour où l'on peut rêver au passé... Mais le présent gronde aux portes. Prudemment, Fragonard prodigue, au rez-de-chaussée, les symboles révolutionnaires et les sujets à la mode...

La tourmente passée, Fragonard rentre à Paris : il lui semble visiter les ruines d'une ville très ancienne, qu'il aurait connue dans sa jeunesse. Tous ses amis sont morts, il n'a plus de clients, sa belle-sœur, peintresse à la mode, lui refuse même des subsides. Mais Fragonard reste gai, confiant : il songeait peut-être qu'il avait rempli sa tâche et que la postérité le remettrait à sa place, parmi les grands artistes de France.

Il mourut à 75 ans, le 22 août 1806. Il eut six lignes de nécrologie dans le *Moniteur*. En 1816, à la vente Constantin, un Fragonard : *Jeunes époux venant contempler leur enfant dans un berceau* est vendu 7 francs !

L'an dernier, le 5 décembre 1905, à la vente Crosnier, le *Billet Doux* trouva acheteur à 420.000 francs !

JACQUES DES GACHONS.



Cl. Braun et C<sup>o</sup>

Une amusante toile du Musée du Louvre qui pourrait servir d'illustration au Sganarelle de Molière, mais dont on conteste l'authenticité.

UN GÉANT  
PARMI LES OISEAUX

Deux naturalistes, après plusieurs années d'exploration dans l'intérieur de l'Australie, viennent de rapporter à Londres une fort riche collection d'animaux vivants, parmi lesquels on remarque un martin-pêcheur d'une espèce géante. Cet oiseau, qui est de la grosseur d'une poule de taille moyenne, est un nouveau venu pour la science. Il n'est donc pas surprenant que le Jardin zoologique de Londres ait offert plusieurs milliers de francs pour l'acquérir.



Martin-Pêcheur géant du Jardin zoologique de Londres.

sans recourir à la cloche ou aux appareils du plongeur.

L'appareil consiste en un long cylindre de canevas épais, muni d'une armature en cercles d'acier. Dans la paroi sont disposées çà et là des ouvertures bouchées par des plaques de mica. Un marin se laisse glisser dans l'intérieur du cylindre qu'un poids entraîne sous la surface de l'eau.

Grâce aux petites fenêtres, il peut examiner la coque du navire, découvrir l'emplacement exact d'une voie d'eau et la boucher provisoirement avec de l'étoupe.

ACADÉMIE DE MÉDECINE

Le 28 mai, à l'Académie de médecine, le professeur Dieulafoy a exposé que, pendant ces dernières années, un grand nombre de personnes, par suite d'erreur de diagnostic, ont été opérées pour des appendicites qu'elles n'avaient pas. Les malades en question étaient atteints de typhocolites, affections qui déterminent des crises dou-

loureuses abdominales, mais qui ne constituent pas pour cela l'appendicite.

M. Dieulafoy a ajouté qu'il restait absolument partisan de l'opération dans l'appendicite vraie.

APPAREIL POUR MESURER  
LA DIRECTION DU VENT

D'où vient le vent? Rien ne paraît plus simple que de le savoir. Voyez la direction des nuages, nous dit-on; regardez une girouette! Dans la réalité, cela ne suffit pas du tout: les couches de nuages superposées ne flottent pas



L'usine électrique du nouveau métropolitain de Londres, la plus puissante du monde.

L'USINE ÉLECTRIQUE  
DE CHELSEA

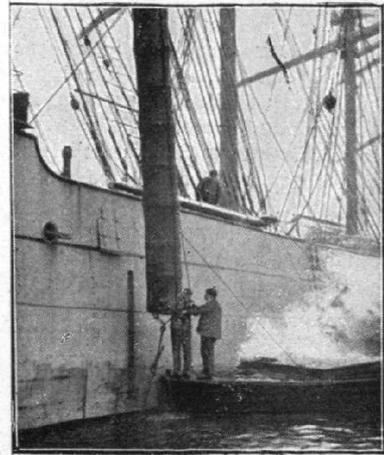
Les journaux londonniens parlent de l'usine électrique de Chelsea comme de la plus puissante usine électrique du monde.

Elle fournit l'électricité à toutes les lignes du nouveau métropolitain souterrain de Londres, inauguré le 1<sup>er</sup> avril et dont les tronçons seront ouverts successivement à la circulation dès leur complet achèvement.

Cette usine compte huit générateurs, d'une force collective de 64.000 chevaux-vapeur.

LA RÉPARATION DES  
NAVIRES EN PLEIN  
OcéAN

Devant une commission d'officiers de marine, un nouvel appareil vient d'être mis à l'essai à Londres, près des Docks de l'Inde. Le but que se propose l'inventeur, le capitaine Livingstone, est de pouvoir réparer un navire endommagé



Cylindre en toile épaisse qui remplace la cloche à plongeur, pour découvrir les avaries d'un navire.

dans le même sens, le vent tourbillonne, plus ou moins, à la surface du sol.

M. Lucien Rudaux, astronome et météorologiste bien connu, propose un système simple. Il consiste à se servir d'un ruban de soie flottant au bout d'un mât et par conséquent extrêmement sensible aux moindres souffles de l'air. Au bas du mât, à hauteur d'homme, un support reçoit un petit miroir, tout ordinaire, sur lequel on a peint une « rose des vents » avec sa circonférence divisée de cinq en cinq degrés.

Ce miroir est disposé de façon qu'en regardant par un « œil-leton » on voie le point d'attache du ruban réfléchi sur le centre de la rose des vents: dès lors on s'oriente « nord-sud » en regardant ce centre, et le ruban, flottant à l'opposé de la direction du vent, vous donnera non seulement la direction du vent mais encore la valeur angulaire de cette direction.

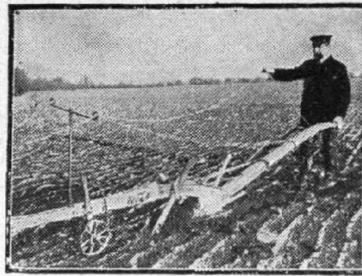


Appareil très simple pour savoir exactement d'où vient le vent.

LA CHARRUE  
DU CAPITAINE SYCAMORE

Le capitaine anglais Sycamore, qui commandait le *Shamrock* lorsque ce yacht disputait la Coupe America au yacht *America*, occupe à ses loisirs à des travaux d'agriculture. Tout récemment, luttant contre des fermiers expérimentés dans un concours de direction de charrues, il eut l'idée de fixer à l'instrument qu'il conduisait une boussole. Inutile de dire qu'il maintint sa charrue sans le moindre écart, dans la ligne droite, et que ce fut le marin qui battit les terriens.

vanie a inauguré un nouveau système pour concasser les blocs de houille et trier les fragments.



Façon de diriger une charrue au moyen d'une boussole.

LE PAPIER TAKIS

Le nouveau papier que prépare la Maison Lumière de Lyon tient le milieu entre les papiers par noircissement direct et les papiers par développement et présente tous les avantages de ces deux sortes de papiers.

Il suffit de l'impressionner très faiblement, de manière à obtenir une image à peine visible et on le développe dans l'eau pure, en plein jour : on arrête le développement lorsque l'image a atteint l'intensité voulue.

Ce papier se recommande donc par la simplicité des manipulations et la rapidité dans le travail.

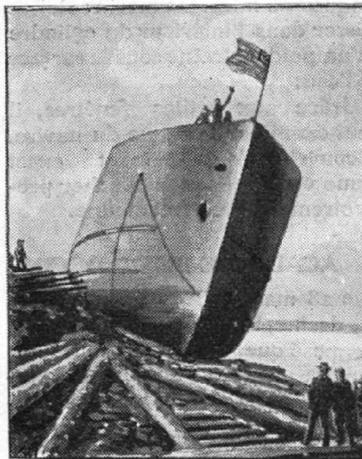
L'APPROFONDISSEMENT  
DE LA TAMISE

On va commencer les travaux d'approfondissement de la Tamise en aval de Londres. Ils consistent à creuser au milieu du fleuve un chenal large de trois cents mètres qui permettra aux plus gros navires d'arriver jusqu'à Londres même à marée basse. Le dragage nécessaire à la réalisation de cet important travail durera, d'après ce que l'on pense, trois années, sans aucune interruption ni de jour ni de nuit ; les matières extraites seront déversées en mer à 55 kilomètres de Gravesend, au point nommé *Ibe black deeps*, c'est-à-dire « les noirs profondeurs ».

SUPPRESSION  
DE LA MAIN-  
D'ŒUVRE DANS  
LES HOUILLÈRES

Une puissante société qui exploite de vastes gisements carbonifères en Pensyl-

Le *coalbreaker* de Seranton est, en lui-même, une gigantesque machine où la force motrice et l'éclair-



Lancement d'un navire par le travers.

rage sont fournis par l'électricité.

Le charbon est transporté du puits au sommet de l'édifice, au moyen de vagonnets qu'un moteur électrique, d'une force de 135 chevaux, entraîne sur un plan incliné long de 111 mètres. Ces véhicules se

vident automatiquement ; le charbon est soumis à l'action de concasseurs mécaniques, et les fragments, partagés selon leur grosseur, sont dirigés vers un entrepôt spécial. Le triage s'opère donc sans l'intervention de la main-d'œuvre, d'où économie de temps et d'argent.

BATEAUX-PHARES  
A MOTEURS

Sur les dangereux parages des côtes hérissées de récifs, où la profondeur de l'eau ne permet pas d'implanter un phare, on ancre des *bateaux-phares*, des *lightships* au mât desquels brille le signal tutélaire. On les *affouche* sur de solides *corps-morts* et ils sont là, roulant, tanguant, se cabrant sous l'effort des vagues.

Parfois, le *lightship* chasse sur ses ancres, part à la dérive ; il tâche de gagner le port le plus voisin avec une *voilure de fortune*, établie en hâte par son équipage.

On paraît avoir trouvé une solution du problème meilleure, aux Etats-Unis, en munissant les *bateaux-phares* d'une hélice et d'un moteur à pétrole pouvant leur donner une *vitesse propre de dix nœuds*. Dans les cas pressants, lorsque le robuste navire est déraciné, on met la machine en marche et, après avoir sauvé tant d'autres bateaux, le *bateau-phare* a toutes les chances de se sauver lui-même.

UNE BELLE MISE A L'EAU  
PAR LE TRAVERS

On a tout récemment procédé à Détroit, sur la rivière du même nom, aux Etats-Unis, dans l'Etat de Michigan, au lancement d'un grand steamer de 10.000 tonnes destiné à naviguer sur les lacs Supérieur, Erié, Huron, et Saint-Clair. Il a 150 mètres de longueur, 20 mètres de largeur et 11 mètres de creux. Les chantiers de construction navale de Détroit sont obligés de faire leurs lancements en rivière, et cela n'est pas sans difficulté, car il faut empêcher le navire de s'échouer sur la rive opposée. Les ingénieurs résolvent ce problème en lançant les navires « par le travers » sur un assemblage de charpentes bien graissées ; dès que le navire est à l'eau, il se trouve ainsi tout tranquillement « à quai ».



Bateau-phare muni d'un moteur.

ÉLECTIONS DU 6 MAI ET BALLOTAGE DU 20 MAI. — Suite des portraits des députés de la nouvelle Chambre qui ne faisaient pas partie de l'ancienne. (Voir page 538 du volume de juin).



Maurice Barrès Paris  
Emm. Brousse Pyrénées-Or.  
Paul Culloli Constantine  
G. de Kerguezec Côtes-du-Nord  
Eug. Perès Ariège  
Adolphe Girod Doubs



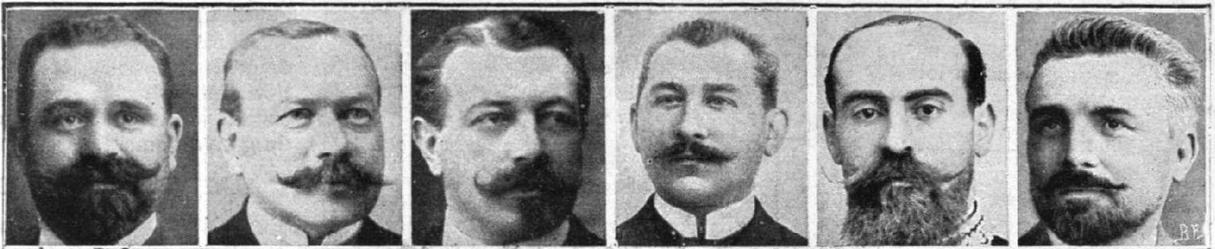
Pierre Berger Loir-et-Gher  
Combrouze Gironde  
Edm. Leblanc Mayenne  
Jules Guesde Nord  
Lefebure Meurthe-et-Mos.  
Henry Chéron Calvados



Joseph Chailley Vendée  
Baduel Cantal  
Henri Roy Loiret  
D<sup>r</sup> Chapuis Doubs  
Dior Manche  
De Folleville Seine-Inférieure



Georges Ponsot Jura  
Chautard Paris  
Betoulle Haute-Vienne  
L. Demellier Deux-Sèvres  
P<sup>r</sup> Magnaud Paris  
Labori Seine-et-Marne



Alfred Donadei Alpes-Marit.  
Octave Butin Oise  
Théobald Foy Indre-et-Loire  
Henri Cosnier Indre  
Pascal Ceccaldi Aisne  
Carlier B.-du-Rhône

Photos Je sais tout, Stebbing, Hubert, Merlin, Rouiller, Touly, Pirou, Sadorge, P. Petit, Menétrier, Walery, Mod, Duburguet, Braunstein, Studio, Ripp, Herbert.



Le général Dalstein nommé gouverneur de Paris, le 9 juin.



Le colonel Vuilquin, le nouveau commandant du régiment de sapeurs-pompiers depuis le mois de mai.



Le général Dessirier, gouverneur de Paris, mort le 6 juin.

#### MORT DU GÉNÉRAL DESSIRIER

Le général Dessirier, gouverneur militaire de Paris depuis 1903, est mort le 6 juin à l'âge de 64 ans. Né à Nancray (Doubs) il avait fait la campagne de France en 1870 et celle de la Kabylie en 1871.

Le 2 juin le général Dalstein, commandant le 6<sup>e</sup> corps d'armée, a été nommé Gouverneur de Paris. Il est âgé de soixante et un ans.

#### LE COLONEL VUILQUIN

Le colonel Vuilquin, qui a pris le commandement du régiment des sapeurs-pompiers au mois de mai dernier, est âgé de cinquante-quatre ans. Il était entré au corps en 1898, comme major ingénieur.

#### ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE DES ÉVÊQUES

Les évêques de France étaient convoqués le 30 mai par le cardinal Richard, archevêque de Paris, sur l'ordre du pape, pour examiner les conséquences de la loi de Séparation.

Ils se sont réunis en assemblée plénière, dans les salons de l'archevêché de Paris, rue de Grenelle : 73 prélats étaient présents et le 1<sup>er</sup> juin, 47 évêques contre 25 se sont prononcés pour l'acceptation de la loi de Séparation.

#### LES MINEURS

Nos lecteurs auront rectifié dans notre numéro du 15 mai, l'erreur qui nous a fait attribuer à M. Roll le célèbre tableau de Jean Paul Laurens, *Les Mineurs*.



Mgr Richard descendant du Sacré-Cœur où les évêques avaient assisté à une cérémonie d'action de grâces le 2 juin.



M. Clemenceau à droite de M. Fallières, serrant la main de l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, 13 juin.

#### LA STATUE DU COMMANDANT LAMY

Le 27 mai a été inauguré à Alger, en présence du gouverneur général, M. Jonnart, le monument élevé à la mémoire du commandant Lamy, tué en 1900 au combat de Kousferi livré contre le sultan Rabah au cours de l'expédition du Tchad.

#### M. FALLIÈRES A TOURCOING

Le président de la République a fait le 4 juin son premier voyage officiel. Il s'est rendu à Tourcoing pour assister à la fête fédérale de gymnastique, accompagné de M. Etienne, ministre de la guerre et Clemenceau, ministre de l'intérieur.

#### LA NOUVELLE CHAMBRE

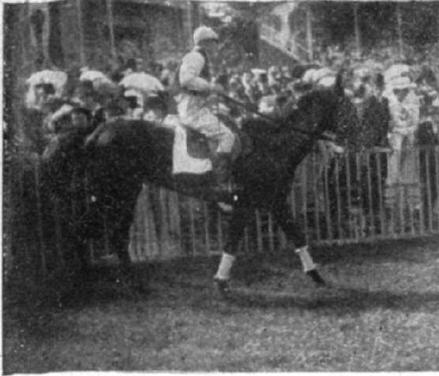
La Chambre nouvelle a tenu sa première séance le 1<sup>er</sup> juin. Après un discours du président d'âge, M. Louis Passy, on a procédé à la formation du bureau provisoire.

Le 8 juin le bureau définitif a été constitué. M. Henri Brisson a été élu président par 382 voix; MM. Bertheaux, Rabier, Cruppi et Caillaux ont été élus vice-présidents; MM. Saumande, Pajot, Chapuis, questeurs.

Le 12 juin a été lue aux deux Chambres la déclaration ministérielle faisant connaître le programme du gouvernement.

#### L'AFFAIRE DREYFUS

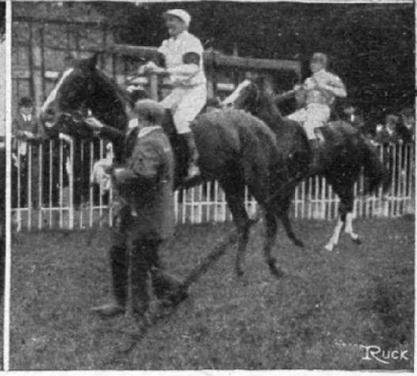
Les débats du 2<sup>e</sup> procès en révision de l'Affaire Dreyfus ont commencé le 15 juin à la Cour de cassation, sous la présidence de M. Ballot-Beaupré.



*Burgrave II* à M. Gaston Dreyfus, monté par R. Sauval, gagnant du Grand Steeple-chase d'Auteuil, 3 juin.



*Spearmint* à M. Loder, monté par B. Dillon, gagnant du Grand Prix de Paris, 10 juin.



*Maintenon* à M. W. K. Vanderbilt, monté par P. Woodland, gagnant du D.rby, 27 mai.

LES GRANDES ÉPREUVES HIPPIQUES

Un fait domine toute la grande quinzaine hippique. Pour la première fois depuis 20 ans, un cheval anglais a gagné le Grand Prix de Paris et, coïncidence curieuse, le vainqueur, *Spearmint*, au major Eustace Loder, est un petit-fils du gagnant de 1886, *Minting*. Les gagnants des Derby français et anglais ne s'étaient pas trouvés aux prises depuis 1887 où *Merry-Hampton* et *Monarque* n'avaient pas été placés, mais *Maintenon*, le vainqueur de Chantilly n'a pas figuré à l'arrivée du Grand Prix. C'est un outsider, *Brisecœur* qui a résisté le plus vaillamment à *Spearmint* et pris la seconde place. A Auteuil, le Grand Steeple a été gagné par *Burgrave II* à M. Gaston Dreyfus, devant *Violon II*; la grande Course de Haies par *Fragilité* devant *Condé II*.



UN MATCH BASSE-SEINE-ENCOURAGEMENT  
La Basse-Seine a triomphé dans le match à 8 de couple, contre la Société d'Encouragement au Sport Nautique, couru le 24 mai entre le pont de Neuilly et celui de Bry.



LE GRAND PRIX DE L'AÉRO-CLUB  
Sept ballons sont partis de Saint-Cloud; six ont atterri sur les côtes de l'Océan autour des Sables d'Olonne. Le gagnant est le *Sphinx* à M. Monin, pilote M. Barbotte. 7 juin.



LE MATCH ROWING-MARNE  
Ce match à 8 de pointe, — l'Oxford-Cambridge français — s'est couru le 27 mai, du pont de Billancourt au pont de Suresnes pour la 24<sup>e</sup> fois, il a été gagné par la Marne.



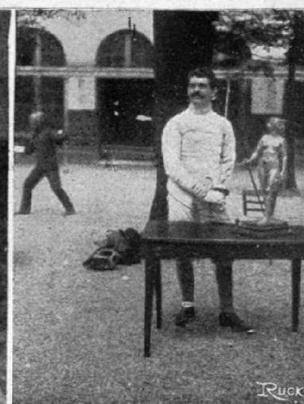
LE GRAND PRIX DU TIR AUX PIGEONS  
Le Grand Prix du Tir aux pigeons est revenu à M. J. Hannay (Anglais) quant 17/18, 21, 22, 23 mai.



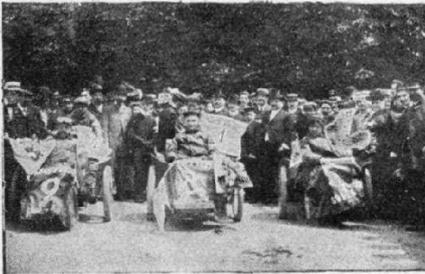
LE MATCH RACING CLUB — SOUTH LONDON HARRIERS  
Les Anglais ont gagné 4 épreuves et les Français 3. Herne Hill (Angleterre) 19 mai.



LE CHAMPIONNAT DE FRANCE VITESSE  
Couru le 24 mai, au vélodrome du Parc des Princes. Friol en est sorti vainqueur.



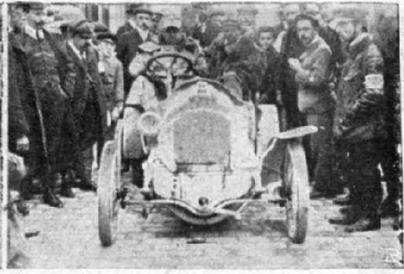
LA COUPE D'ESCRIME V. G. A.  
M. Jacques Holzchuch, de la salle Spinnewyn, déjà gagnant en 1904, a triomphé, 27 mai.



SCHWEITZER, BARENTON ET GIRAUD  
Les trois premiers des tricars.



CISSAC  
Premier des motocyclettes 1/3 de litre.



BARRIAUX  
Premier des voitures.

LE TOUR DE FRANCE

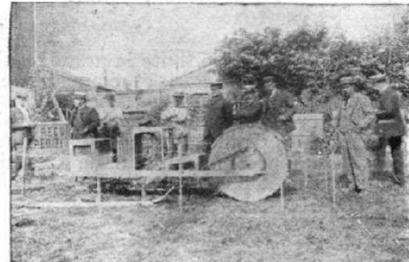
L'épreuve du Tour de France pour véhicules légers, motocyclettes, tricars et voitures s'est déroulée du 21 mai au 3 juin sur 2.600 kilomètres, avec départ et arrivée à Paris. Vingt-trois concurrents, sur trente partis ont terminé le parcours, la plupart en dépassant la moyenne minimum fixée, de 30 kilomètres à l'heure pour chaque étape.



L'ASSAUT PINI-ROSSIGNOL  
Le vieux maître italien est venu passer quelques jours à Paris avec quatre élèves de son école argentine et a tiré au *Figaro* le 9 mai avec l'adjudant Rossignol.



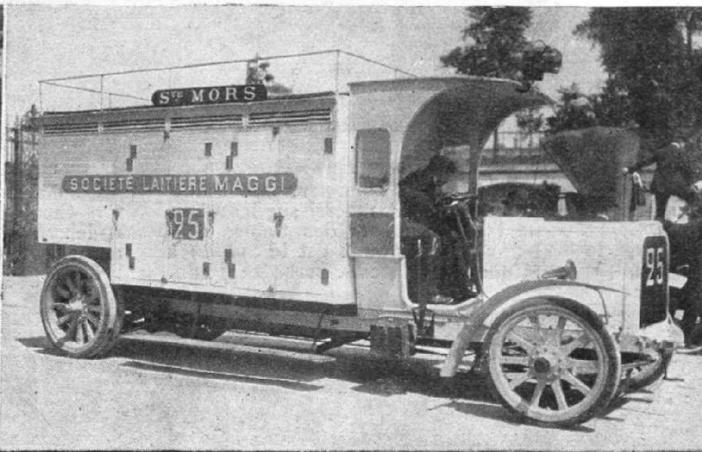
CHALLENGE DU MODERN-CLUB  
Le Challenge offert par le Modern-Club a été gagné par M. Pingaud (salle Kuentz).



LE TRAINEAU WELLMANN  
M. Wellmann, directeur du *Chicago Herald*, vient de partir pour le Spitzberg avec le matériel de son expédition au pôle Nord en dirigeable. Il emporte un traineau automobile.



UN FUTUR CHAMPION  
Une course de bicyclettes en bois s'est disputée le 24 mai à Longchamp. Thomas (13 ans) en est sorti vainqueur pour la cinquième fois.



UNE VOITURE GLACIÈRE  
Un concours de poids lourds automobiles s'est déroulé sur les routes du Nord de Paris à Tourcoing du 4 au 17 juin. Il comprenait des véhicules industriels de toutes sortes : camions, omnibus, etc. Chaque étape était d'environ 50 kilom. Les concurrents ont pour la plupart accompli tout le parcours sans incidents et ont figuré à l'Exposition de Tourcoing.



KRAMER, VAINQUEUR DU GRAND PRIX DE PARIS  
Le grand Prix de Paris s'est disputé le 13 juin à la Piste Municipale. L'Américain Kramer a gagné devant Poulain et Friol.

DIVERS : Le record de l'heure à bicyclette a été battu le 20 juin, à Munich, par Thaddeus Robl, qui a couvert 91 kilom. 893 mètres dans l'heure, battant le record de Guignard, qui était de 89 kilom. 904. Une course Paris-Bruxelles réservée aux amateurs s'est disputée les 3 et 4 juin en deux étapes, Paris-Reims et Reims-Bruxelles. Elle a été gagnée par le belge Dupont. — Plusieurs lecteurs nous ont demandé quel était l'auteur du tableau que nous avons reproduit en tête de notre article *les Coulisses d'une Course d'automobiles*, paru dans notre numéro du 15 juin. Ce tableau d'une vérité saisissante est dû au peintre Willems. — Un fait curieux s'est produit dans le monde des courses à pied : mécontents de la façon dont leurs intérêts ont été défendus à Athènes, les meilleurs athlètes amateurs se sont mis en grève. De ce fait les championnats de Paris ont dû pour la plupart être annulés, faute de concurrents.

LA ROBE  
ET LA COURONNE  
DE LA PRINCESSE ENA

La robe que portait la nouvelle Reine d'Espagne, le 31 mai, jour du mariage religieux, a été faite par une maison de Madrid, mais, particularité à noter, ce sont des mains françaises qui l'ont confectionnée.

Cette robe est magnifique; elle est toute brodée de roses, fleur nationale de l'Espagne, de fleurs de lis et de fleurs d'oranger.

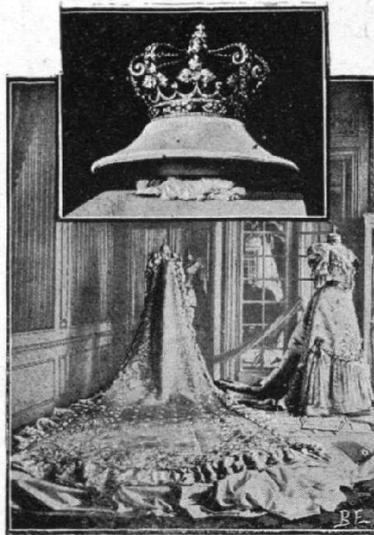
Les broderies qui garnissent le corsage sont en fils d'argent. Le manteau de cour mesure près de 4 mètres et demi de long. Il est bordé de superbes dentelles de Bruxelles qu'encadrent des enlacements de fleurs d'oranger, de roses, de feuillage.

La robe proprement dite est complètement séparée de la traine et comprend une jupe garnie de volants en dentelle de Bruxelles que relèvent des branches de fleurs d'oranger. Des fleurs de lis et des bouquets de roses exécutés en argent sont dispersés sur toute la jupe.

Quant à la couronne, elle est ornée de pierres précieuses qui, outre leur valeur matérielle, ont la valeur plus grande d'être des bijoux-historiques.

LA FÊTE DES FLEURS

Malgré le temps incertain, la Fête des Fleurs, qui a eu lieu les 1<sup>er</sup> et 2 juin, a eu le même éclat que les autres années. Dans l'avenue des Acacias, c'était le défilé habituel des équipages enrubannés, parés de pivoines énormes, de gerbes de lilas, de roses, d'anthémis, de giroflées, de feuillages de toutes espèces.



La robe et la couronne que portait la princesse Ena le jour de son mariage, à Madrid (31 mai).



Le Grand Prix de Paris  
Tableau de Wely exécuté pour la couverture de Femina du 15 juin.

UN CONCOURS  
DE BEAUTÉS NOIRES

Les beautés (!) noires que représente notre photographie sont les lauréates d'un concours de beauté africaine.

Ce concours a eu lieu à Conakry (Guinée française) sous la présidence d'honneur du gouverneur de la Guinée. Les concurrentes étaient venues en grand nombre. Le jury fut galant et indulgent. Beaucoup de jeunes personnes furent récompensées. Celle à qui le 1<sup>er</sup> prix fut donné à l'unanimité est placée sur notre photographie à l'extrême gauche. Elle eut pour sa part une belle pièce d'or de 20 francs. Sa voisine eut le 2<sup>o</sup> prix, 15 francs, les suivantes, respectivement, 10 francs et 5 francs.

Aux autres, on distribua des objets de toilette, miroirs, peignes, épingles, etc.

LE GRAND PRIX  
DE PARIS

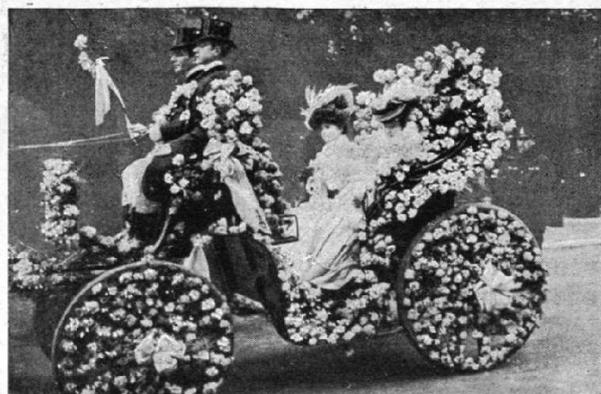
Le Grand Prix de Paris qui a été couru à Longchamp le 10 juin, avait comme d'habitude attiré dans les tribunes une foule des plus élégantes. Malgré le ciel couvert et le temps frais, les femmes avaient arboré les toilettes légères. On ne voyait que mousseline vaporreuse, linon, surahs, batistes et dentelles de toutes sortes.

LES CHAPEAUX  
AU THÉÂTRE

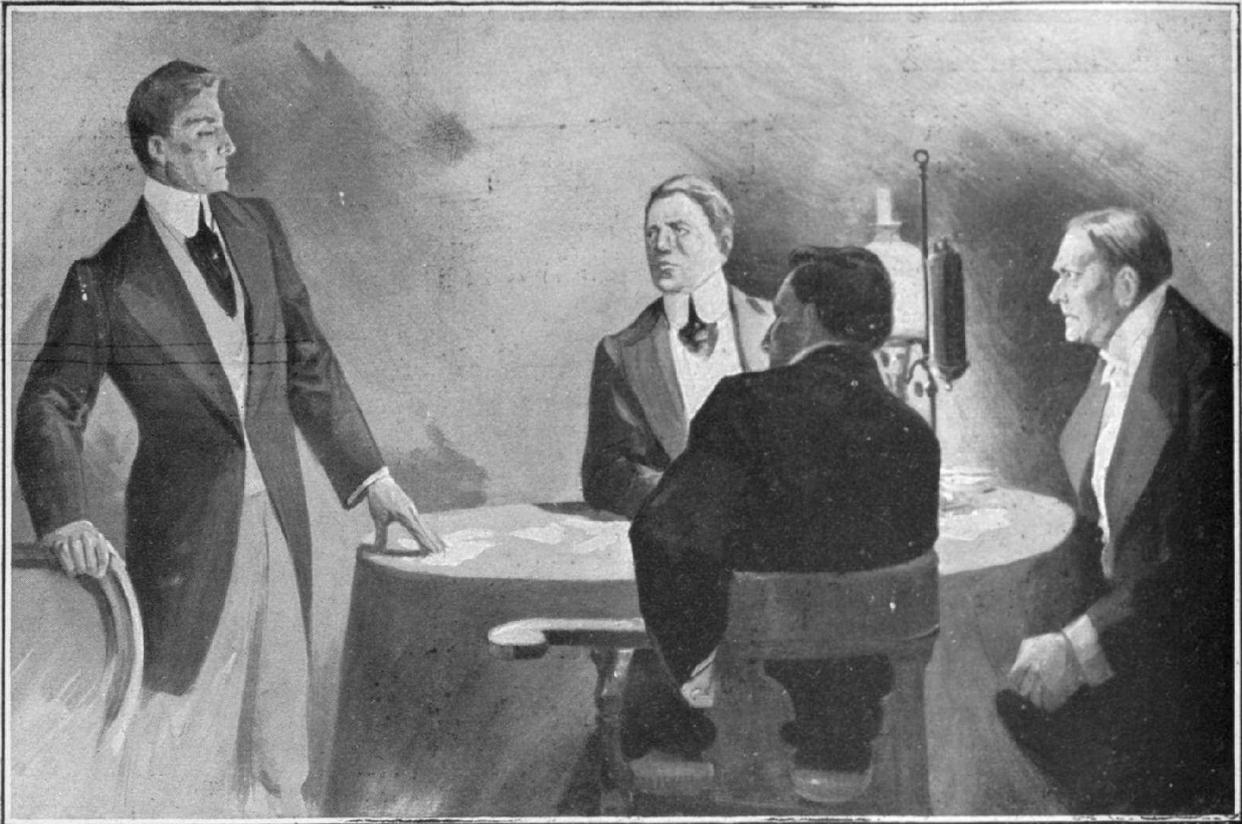
Le journal l'Echo de Paris avait organisé le 31 mai dans douze des principaux théâtres de Paris un referendum qui a donné 4.119 voix pour la suppression des chapeaux au théâtre et 3.349 voix pour l'adoption du « petit chapeau ».



Concours de beautés noires dans la Guinée française.  
La femme primée est placée à gauche.



Une des voitures primées à la Fête des Fleurs le 1<sup>er</sup> juin.



LA PARTIE DE BRIDGE

*Il avait perdu deux cents livres. Il se leva et fit mine de partir. (Page 640, col. 2.)*

## LE COLLIER DU MORT

par White, adapté de l'anglais par F. de Gail

**La conquête des plus brillantes fortunes qui sont toujours un objet de convoitise pour ceux que le destin a peu favorisés a amené souvent de grands conflits et de terribles catastrophes dans de nombreuses existences. Le récit, qu'aujourd'hui nous donnons à nos lecteurs, réalise tout le tragique et l'effroi qui se dégage d'une aventure dont les héros sont des financiers sans scrupules et qui n'hésitent pas à commettre les crimes les plus abominables.**



Les lumières scintillaient dans la salle à manger spacieuse, remplie de tableaux de prix, de bronzes et de meubles rares.

Morrison présidait sa table.

Avec son nez camus, ses petits yeux cachés sous d'épais sourcils, sa mâchoire puissante, ses cheveux crépus, sa face de bulldog, il donnait une étrange impression de force et de férocité.

Qui était-il? D'où venait-il?.. Nul n'aurait pu le dire. On racontait qu'il avait gagné un

ou deux millions dans l'Afrique du Sud, lors de la dernière guerre, et, sa maison étant somptueuse, sa cave excellente et ses cigares sans pareils, l'on n'en demandait pas davantage.

Il était veuf, ses deux filles tenaient sa maison, mais elles ne devaient pas paraître ce soir-là, car c'était un dîner d'hommes, suivi de bridge. Tous les invités étaient riches, à l'exception de Wilfrid Bayfield, un grand garçon solide, au regard clair, aux gestes doux, fils d'un baronnet des environs, et lui-même mé-

Published on 15 th July 1906. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on March 1905 by Pierre Lafitte. — Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

decin à Middlesworth : le plus bel homme de la ville, disaient les femmes.

Le repas terminé, les convives se levèrent, et gagnèrent le grand hall plein de verdure. Une jeune fille traversa la pièce ; Bayfield qui causait avec un des convives se retourna et la regarda avec une expression très tendre.

— Qui est cette jeune fille ? lui demanda son compagnon. Elle a l'air d'une grande dame ?

— Très grande dame, en effet, Bentley, répondit Bayfield.

— Qui est-elle donc ? insista Bentley. Et pourquoi vous a-t-elle souri ainsi ? Comment vous y prenez-vous pour avoir tant de succès, mon cher Bayfield ?

— Vous savez parfaitement, répliqua un peu sèchement Bayfield, que c'est miss Freda Everton, la fille du vieux Josiah Everton qui, pendant longtemps, fut un des hommes les plus riches de ce pays. Complètement ruinée aujourd'hui, Miss Everton a dû accepter la place de dame de compagnie auprès des filles de Morrison.

— Oui, oui, fit Bentley, j'y suis. Le vieux Josiah a perdu la tête en même temps que la fortune. Puis, d'un ton dégagé, il ajouta : Tous originaux dans cette famille !... Son frère est une sorte de toqué qui vit tout seul dans une maison en ruines de Middlesworth... Mais vous savez cela mieux que moi...

Bayfield approuva d'un signe, mais jugea inutile de raconter qu'il connaissait Freda Everton depuis des années, et que si les événements n'avaient pas si mal tourné, ils auraient pu unir leurs destinées. L'ironie qu'il lisait dans le regard de Bentley tandis qu'il parlait de Freda lui était particulièrement désagréable, et ce fut un soulagement pour lui d'entendre quelqu'un appeler son interlocuteur dans la salle à manger.

## UNE PARTIE DE BRIDGE ENTRE MILLIONNAIRES.

La porte du hall s'ouvrait sur le jardin ; Wilfrid sortit et traversa la terrasse. Une silhouette blanche s'avançait au-devant de lui.

— Vous, Freda ! dit-il tout bas, je n'espérais pas avoir le bonheur de vous rencontrer et j'avais du chagrin d'être si près de vous sans presque pouvoir vous parler. Vous ont-ils installée confortablement ici ?

La jeune fille répondit qu'elle se sentait à peu près heureuse et satisfaite. Les jeunes personnes étaient bien un peu quinquaises et autoritaires, mais ses appointements étaient convenables, et sa position lui laissait une liberté relative.

— Savez-vous, mon ami, ajouta-t-elle, que depuis six mois j'ai gagné, par mon travail,

près de quarante francs par semaine ? juste la somme qu'il me faut pour subvenir aux besoins et aux fantaisies de mon père ! C'est si dur de penser qu'un homme riche autrefois a éprouvé de tels revers de fortune !

— Très dur, en effet, répondit Wilfrid. Mais, sa ruine soudaine a toujours été pour moi un mystère. Il part de chez lui un matin, gai, content de vivre, le soir il rentre complètement ruiné et, depuis, l'on dirait que son intelligence a sombré.

— Il s'est surmené en travaillant et ses forces l'ont trahi, dit Freda. Et, voyez combien la vie est étrange, il est maintenant aussi généreux qu'il était rapace autrefois. Vous souvenez-vous du temps...

— Oui, du temps où je voulais vous épouser, et où il m'a presque jeté dehors. Dieu sait pourtant que je ne tenais guère à votre fortune. Riche ou pauvre, vous êtes et vous avez toujours été ma Freda bien-aimée ; je vous adore plus que jamais, et je reste inconsolable de ne pas avoir les moyens de vous assurer un foyer. Ah ! si ma situation s'améliorait !

— Wilfrid, dit timidement la jeune fille, vous vivez dans un mauvais milieu ; ces gens sont trop riches pour vous. Ils mènent un train que vous ne pouvez suivre ; ils jouent... Tenez, faites-moi un plaisir, ne jouez pas au bridge ce soir, voulez-vous ?...

Bayfield sourit :

— Je suis bon joueur, et les enjeux importent peu dans une partie longue où les gains et les pertes s'équilibrent. Mais je serai très prudent, je vous le promets, ma chérie.

Freda hocha la tête.

— Je me méfie de quelques-uns des hommes qui fréquentent cette maison. Cet Horace Bentley, par exemple... Il a l'air de ne pas me connaître, il m'ignore lorsque M<sup>lles</sup> Morrison sont là. Et pourtant, à d'autres moments...

Elle s'arrêta, pensant avoir trop parlé.

Le visage de Wilfrid s'assombrit.

— Que voulez-vous dire ?... demanda-t-il vivement.

— Rien... rien, s'écria Freda. Mais il sait qui je suis, puisque son père était l'avoué du mien. Le vieux Bentley était même le seul être en qui mon père eût confiance.

— Ecoutez, dit Wilfrid, s'il vous arrive jamais quelque désagrément, je tiens à le savoir, j'y tiens. Vous êtes trop pure et trop belle pour être exposée aux insolences de cet individu.

Dans le même moment, une jeune fille, grande, aux traits réguliers parut, haletante, comme essoufflée par une longue course. Elle s'arrêta devant eux, et, l'air impertinent, le regard dur, s'adressa à Freda :

— Je trouve vraiment regrettable, Miss Everton, que vous n'ayez pas un meilleur emploi de votre temps. Ma sœur vous a vainement cherchée de tous les côtés.

— C'est à moi de m'en excuser, dit Wilfrid ; Miss Everton et moi sommes de vieux amis. Nous nous connaissons depuis des années, et pendant que je fumais une cigarette, nous causions du passé. Je regrette d'avoir retenu Miss Everton trop longtemps...

Ce disant, il s'inclina devant Freda, qui retourna vers la maison. Miss Grâce Morrison s'aperçut très vite que l'humiliation qu'elle avait destinée à Freda retombait sur elle.

— C'est le clair de lune qui est coupable de tout, dit-elle en essayant de rire. Peut-être ai-je été un peu jalouse de voir notre plus charmant célibataire accaparé par Miss Everton, mais j'espère ne pas avoir été trop dure pour elle.

— Mon Dieu, Mademoiselle, dit Bayfield d'une voix qui tremblait un peu..., elle est à votre service... Mais... Il me semble que quelqu'un m'appelle.

— En effet, c'est M. Bentley, reprit Grâce, on vous attend pour organiser une seconde table de bridge. Décidément, je déteste ce jeu qui nous prive toujours de la société des hommes.

Bentley se promenait de long en large dans le hall. En voyant Wilfrid s'avancer avec Grâce vers la bibliothèque, il lui glissa :

— Je vous ai vu, mon cher, hé ! hé !...

Wilfrid le regarda fixement. Bentley n'ajouta plus un mot, et conduisit le docteur à la table de jeu.

— Je pense, dit-il, que vous jouez une mise enfantine, selon votre habitude ?

— Nous jouerons telle mise que vous voudrez, répondit Wilfrid sur un ton sec, agacé par cette allusion blessante à sa pauvreté.

Puis, il s'assit. Le sort lui désigna Bentley comme adversaire.

— Heureux en amour, malheureux au jeu, dit Bentley d'un ton narquois. M'est avis que vous allez laisser des plumes à cette partie.

— Si nous jouions 5 livres les 100 points ? suggéra un des joueurs.

Bentley, parfaitement résolu à se montrer aussi désagréable que possible, répondit qu'il laissait à Bayfield le soin de décider. Wilfrid n'avait vraiment pas de chance, son partenaire était un joueur novice. Le bon sens aurait dû lui dicter de refuser un jeu aussi cher. Mais, piqué au vif par l'insolence de Bentley, il acquiesça d'un signe, et la partie commença, si âpre, si rapide, que Wilfrid déclara :

— Ce n'est plus du jeu, cela devient de la

folie ; mes moyens ne me permettent pas de continuer à cette allure.

Mais son partenaire ayant protesté avec humeur, il reprit les cartes. Lorsqu'on arrêta les comptes, Wilfrid avait déjà perdu plus de quarante livres.

— Mon cher, quel amoureux fortuné vous devez être ! s'écria Bentley. Personne ne pourra lutter avec vous ; il est vrai qu'on ne rencontre pas tous les jours un partenaire aussi maladroit que Jackson.

— Je ne me suis pas aperçu que je faisais des fautes, dit Jackson avec hauteur.

— Vous avez perdu par votre faute environ trente louis, pas plus, répliqua froidement Wilfrid. Un enfant d'intelligence moyenne n'aurait jamais attaqué une couleur comme vous l'avez fait. Je vous en prie, ayez un peu plus de considération pour un partenaire qui n'a malheureusement pas, lui, les moyens de jeter son argent par les fenêtres !

— Je joue comme je l'entends, murmura Jackson. Et on redonna les cartes.

La guigne le poursuivant, Wilfrid eut encore le même partenaire.

Jackson se jeta à corps perdu dans la lutte, et fit des annonces aussi folles que ridicules. Wilfrid perdit encore cinquante livres.

— Coupez, et, si vous voulez, changeons de partenaires, dit Bentley, très satisfait.

— Inutile, répliqua Wilfrid entre les dents. Je peux vous prédire exactement ce qui se passera. La chance ou la malchance nous réunira encore, Jackson et moi.

Chacun sourit, excepté Jackson, puis ce furent de grands éclats de rire lorsque les prévisions de Bayfield se réalisèrent. Il avait perdu deux cents livres. Il se leva, et fit mine de partir.

Bentley le regarda avec méfiance. S'il passait pour riche, il avait aussi la réputation d'être très avare.

— Vous partez pour ne pas revenir ? demanda-t-il.

— Du tout, répondit Wilfrid. Je vais simplement changer d'air dans la serre et fumer une cigarette.

— Nous ferions mieux de régler avant de nous séparer, déclara Bentley d'un air détaché ; il s'agit de bien peu de chose, deux cents livres, une vétille pour un médecin en vogue.

Wilfrid avait eu un instant la pensée de demander du temps pour payer sa dette ; mais le ton et les paroles de Bentley étaient si insultants qu'il changea d'avis, et voulut régler de suite par un chèque.

— Un chèque ! fit Bentley. Des questions de ce genre ne se règlent pas par chèque. Cependant, si vous insistez...



LA DERNIÈRE CHANCE DE SALUT

— *Je vous ai promis de trouver le moyen de vous aider, le voilà. — Prenez ceci et vendez-le... C'était une petite miniature ravissante (page 642, col. 2).*

Wilfrid se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux ; mais, par un puissant effort de volonté, il se domina, plongea la main dans la poche de son gilet, et en tira un portefeuille en cuir de Russie.

— Comme vous voudrez, dit-il froidement. Vous m'avez fait l'affront de douter de ma parole, vous avez insinué que je suis disposé à empocher si je gagne, et à ne pas payer si je perds. Un homme dans ma position ne porte pas habituellement de grosses sommes sur lui, mais, par un hasard singulier, j'ai ce soir beaucoup d'argent dans mes poches. Veuillez vous payer avec cela.

Et il lui jeta le portefeuille. Bentley ne sourcilla pas, tira du portefeuille plusieurs billets, en prit le nombre voulu, puis rendit quelques pièces à Wilfrid. L'affaire était terminée.

— Très reconnaissant, dit-il. Mais, au fond, c'est Jackson qui aurait dû régler cette différence, et, ma parole, à votre place j'exigerais qu'il me remboursât.

Wilfrid sortit et gagna le hall tenant encore des cartes à la main, par distraction.

— Quel imbécile j'ai été, murmura-t-il entre ses dents ; plus qu'un imbécile, un criminel. Sans compter que j'ai oublié Saxby... et la promesse sacrée que je lui avais faite de payer pour lui dans les quarante-huit heures ! Dire que l'avenir de ce pauvre diable sera brisé sans que je puisse le sauver !

## ÉTRANGE DISPARITION D'UN MÉDAILLON.

Tout en se parlant à lui-même, il gagna la grande porte restée ouverte. Les domestiques avaient tous disparu, ils étaient sans doute allés se coucher en oubliant de fermer la maison. Wilfrid erra dans le jardin. Ayant levé la tête, il vit que la fenêtre de Freda était ouverte. Il griffonna quelques mots sur une des cartes qu'il tenait encore, siffla doucement, et la lança par la fenêtre. Freda se pencha et lui dit à voix basse :

— Attendez-moi dans la serre, je vous rejoins.

Dès qu'il fut dans la serre, Wilfrid comprit ce que ce rendez-vous avait de maladroit. Si quelqu'un les surprenait ensemble, à pareille heure, si Grâce Morrison les voyait....

Freda entra et lui demanda avec angoisse :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

— Il y a... que je suis indigne de vous parler.

Après la promesse formelle que je vous ai faite, je viens de jouer et de jouer gros. Depuis que je vous ai quittée, j'ai perdu et payé deux cents livres.

Freda pâlit, mais, sans prononcer un mot

de reproche, elle demanda simplement comment la chose était arrivée, et d'où venait l'argent.

— J'avais retiré de la banque cette somme, tout mon avoir, pour venir en aide à Frank Saxby. Ce pauvre garçon a été volé par sa canaille de frère ; or cet argent dérobé appartenait à un de ses clients ; il faut qu'il le rende après-demain à la maison de Bentley, et, si Bentley qui le déteste, a vent de sa détresse, il se montrera impitoyable. Frank sera rayé du rôle des agents de change et peut-être condamné à la prison. J'aurais dû supporter toutes les avanies plutôt que de trahir ainsi mon ami, mais j'ai donné mon argent sans penser à lui, et ce n'est qu'en sortant de cette pièce que je me suis rendu compte... Ah ! si je ne savais pas que vous m'aimez et que vous me pardonneriez...

— A quoi bon vous gronder ! soupira Freda ; il s'agit de trouver cet argent sans perdre de temps. Il faut absolument que je vous le procure !

Wilfrid tressaillit.

— C'est impossible, dit-il, jamais...

Elle lui mit la main sur les lèvres.

— Je trouverai l'argent, ou du moins son équivalent en valeur. Attendez-moi ici.

Et elle disparut.

Elle revint au bout d'un instant, souriante

— Je vous ai promis de trouver le moyen de vous aider, dit-elle, le voilà. Prenez ceci, vendez-le, et donnez ce que vous en tirerez à Frank Saxby. Je crois que ce bijou a quelque valeur. Mon oncle me l'a donné dans un accès de générosité, et je l'ai mis de côté pour un cas de gêne imprévue.

Machinalement, Wilfrid tendit la main et prit l'objet. C'était une petite miniature ravissante entourée de deux rangs de diamants. Bayfield, très connaisseur, adorait les bijoux.

— C'est une merveille, dit-il. La miniature est presque sûrement de Watteau, et, dans tous les cas, la monture est ancienne. Si j'étais chargé de l'estimer, je dirais que quatre cents livres...

— Tant que cela ! s'écria Freda, je ne m'en doutais pas. Vendez-la, Wilfrid, vous me garderez la différence.

Wilfrid replaça le bijou dans la main de Freda.

— Ma chérie, lui dit-il, je vous remercie du fond du cœur, et je ne vous exprimerai jamais assez ma reconnaissance ; mais je ne puis accepter cette broche, reprenez ce médaillon, c'est à moi seul de porter le poids de ma faute. Par quelle mauvaise inspiration avez-vous donné votre amour à un être aussi indigne que moi ?

Freda ne répondit rien, et posa le bijou sur un banc rustique près d'un jet d'eau pour en admirer les feux au clair de lune.

— J'en suis désolée, dit-elle, d'autant plus désolée que ce petit objet vous aurait facilement tiré d'embarras.

Soudain, elle se tut, et mit la main sur le bras de Wilfrid.

Un bruit sec venait de résonner à quelques pas. Wilfrid regarda de tous côtés, sans rien voir. Il lui sembla seulement que quelqu'un était entré dans la serre.

— Ce n'est rien, fit-il à voix basse. Chère petite, remettez le bijou dans votre poche et allez vous coucher. Si l'on vous trouvait ici avec moi...

— Je vous en prie, dit Freda. Laissez tous préjugés de côté. Ne sommes-nous pas fiancés? Ne serons-nous pas bientôt mari et femme? Ce qui est à moi est à vous... Songez à votre promesse..... à votre ami Saxby.....

Il hocha tristement la tête :

— Je suis obligé de refuser... Je vous en prie, reprenez ce bijou...

Mais, soudain, il mit un doigt sur ses lèvres. De la pièce voisine venait un bruit de querelle, de meubles repoussés et des voix appelaient : Bayfield ! Bayfield !

Ne voulant pas exposer Freda à être trouvée avec lui, il la poussa doucement vers une porte qui donnait sur le jardin, et lui dit très vite :

— Sortez, ma chérie, il ne faut pas qu'on vous trouve avec moi. Je viendrai vous rejoindre dans un instant.

Il traversa le hall, une cigarette à la bouche, comme s'il s'était endormi au milieu des fleurs.

— Vous rendez un bien grand hommage à mon jugement, dit-il en entrant dans la salle de jeu, qu'y a-t-il donc qui ne va pas?

Les voix surexcitées se mirent à glapir à la fois : Jackson ivre-mort hurlait plus que les autres et, parmi des propos incohérents, accusait Bentley de quelque chose qui ressemblait fort à une tricherie.

— S'il avait toute sa lucidité d'esprit, je le ferais passer par la fenêtre, déclara Bentley les yeux en feu, mais, puisqu'il n'y a pas à raisonner avec lui, je ne lui demande qu'une chose : qu'il paye ses dettes comme un homme bien élevé doit le faire, n'est-ce pas, Wilfrid?

Wilfrid répondit d'un ton glacial :

— Il se peut que Jackson manque de savoir-vivre en ce moment, mais, en le voyant à peine capable de tenir ses cartes, je m'étonne que vous teniez à lui prendre son argent. Peut-être ai-je tort, mais j'aimerais mieux

mourir de faim que d'accepter une somme quelconque d'un homme dans l'état de Jackson.

Bentley devint livide.

— Il est regrettable que nous ne puissions tous faire partie de votre monde, répliqua-t-il; cette délicatesse est décidément l'apanage des familles anciennes, quelque misérables qu'elles soient à présent, mais, d'après la manière dont Jackson a perdu votre argent, ce soir...

— Ceci n'a aucun rapport avec la question, dit Wilfrid. J'ai eu le tort de me laisser entraîner à jouer avec un partenaire aussi téméraire que M. Jackson, mais, dans tous les cas, il n'a tiré aucun profit malhonnête de ma faiblesse.

Un murmure d'approbation accueillit cette réponse, et Bentley se leva.

— Soit ! Je déchirerai la feuille de comptes, dit-il. Allons, Messieurs, reprenons la partie.

On revint vers la bibliothèque. Le maître de maison regarda Wilfrid avec une sorte d'admiration. S'il affectait le mépris du riche parvenu pour l'homme sans fortune, il avait un profond respect pour les grands noms, et n'oubliait pas que Wilfrid était fils d'un « baronnet ».

Wilfrid retourna dans la serre. Lorsque les joueurs furent de nouveau installés à leurs tables, et que Jackson fut profondément endormi dans un fauteuil, ne craignant plus d'appel intempestif, il vint délivrer Freda.

— Pourquoi tout ce bruit ? dit la jeune fille.

— Rien ! Fausse alerte ! Querelle de joueurs !... Maintenant, montez vous coucher, bien vite.

Elle sourit :

— Je vous obéis... je me sauve... mais je suis bien contente...

— Bien contente?...

— Oui... Je suis heureuse que vous vous soyez décidé à prendre ce bijou... Vous ne pouviez me donner de marque meilleure de votre tendresse.

Wilfrid, stupéfait, regarda alternativement Freda et le banc qu'ils avaient quitté quelques instants plus tôt :

— Le bijou?... Mais?... Vous ne l'avez donc pas mis dans votre poche?

— Non... Je n'en ai pas eu le temps... je croyais que vous l'aviez ramassé.

Il tressaillit et bégaya d'une voix étranglée :

— Jamais... jamais... Quelqu'un est entré ici... Quelqu'un l'a volé!

Ils restèrent l'un en face de l'autre, muets, pétrifiés d'étonnement.

Wilfrid recouvra le premier la parole.

— Voyons, c'est impossible. Ne l'avez-vous pas saisi précipitamment au moment où l'on m'a appelé? demanda-t-il.

— Non, répondit Freda. Comme vous entriez dans le vestibule, je me suis retournée d'un mouvement machinal, j'ai vu briller les diamants et, malgré mon émotion, je me rappelle parfaitement les avoir admirés.

— Vous êtes certaine que ceci se passait au moment où vous vous hâtiez de gagner la porte?

— Absolument certaine.

— Alors, déclara Wilfrid, le bijou a été volé, il n'y a pas à en douter. Quelqu'un a dû se glisser dans la serre pendant que vous en sortiez.

— Non, non, dit Freda; je suis restée tout près de la serre, à un mètre peut-être, n'osant faire un pas de peur d'être vue ou entendue. Donc, si quelqu'un était entré je m'en serais aperçue... Le bijou a dû disparaître pendant cette discussion entre les joueurs...

Mais Wilfrid était certain, lui, que personne à ce moment n'avait pu mettre la main dessus.

— Je n'ai cessé de penser à vous pendant cette discussion, expliqua-t-il. Voulant éviter avant tout que quelqu'un traversât la serre et gagnât le jardin par la porte du fond, je suis resté obstinément près de cette porte pour empêcher tout mouvement de ce genre.

— Alors, dit Freda, quelqu'un nous surveillait, caché derrière ces plantes, et notre conversation a été surprise, nous sommes à la merci de celui ou de celle qui avait intérêt à connaître notre secret...

Il essaya de la rassurer.

— Peut-être voyons-nous les choses trop en noir. Nous sommes sans doute victimes d'un voleur banal. S'il nous a entendus, il sait que cette broche vaut facilement plus de quatre cents livres, et il ne cherchera nullement à s'en défaire à Middlesworth. C'est très malheureux, mais...

Freda ne répondit pas et demanda à brûle-pourpoint :

— Combien de temps pensez-vous que durera cette partie?

— Il est à peine minuit et demie, et des joueurs de cette trempe ne quitteront pas la table avant deux heures, au bas mot, fit Wilfrid; mais en quoi cela peut-il vous intéresser?

La jeune fille esquissa un geste vague et fit un pas dans la direction de la porte.

— Ne partez pas avant les autres, dit-elle. J'aurai peut-être une proposition à vous faire, mais je suis fatiguée, et je souffre trop de la tête en ce moment pour vous en dire davantage; il vaut mieux que je m'en aille.

— Freda, dit Wilfrid, votre fidélité et votre courage font honte à ma faiblesse!

Elle disparut et monta dans sa chambre. Alors, il retourna à la bibliothèque. Jackson dormait dans un coin, les autres étaient plongés dans leur jeu; personne ne fit attention à lui.

Au bout d'un instant, Morrison se leva et s'étira, en lui faisant un petit signe. Selon son habitude, le richard gagnait, et sa grosse figure s'épanouissait de contentement.

— Voudriez-vous prendre ma place pour un robre, Bayfield? demanda-t-il.

— Merci, Monsieur, dit Wilfrid; ce soir, je ne touche plus aux cartes.

— Alors, je reste. Mais les domestiques sont tous allés se coucher. Si vous avez soif ou faim, servez-vous vous-même, je vous prie.

Wilfrid se versait à boire, quand on entendit le bruit d'une sonnette électrique.

— Quelqu'un à la porte d'entrée, dit Morrison sans bouger; sans doute une voiture pour l'un de vous, mes amis. Bayfield, voulez-vous être tout à fait aimable et voir?...

Wilfrid traversa le vestibule et ouvrit la porte d'entrée. Il n'y avait pas de voiture, mais sur les marches se tenait un homme drapé dans une vaste pélerine, la tête couverte d'un chapeau mou. Cet individu demanda, d'une voix dure et enrouée, à parler de suite au maître de maison.

— Impossible, répondit Wilfrid, il joue au bridge.

L'homme à la pélerine se mit à rire.

Quelques cartes étaient par terre éparses, tombées, sans doute, pendant la discussion.

Il en ramassa une, prit un crayon sur une table et écrivit un nom d'une main assurée.

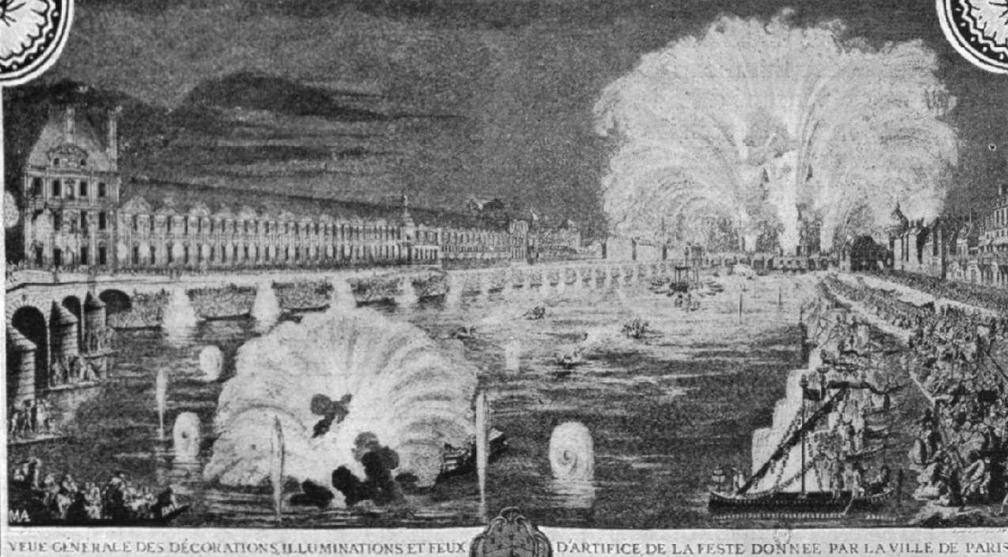
— Faites-moi entrer dans le cabinet de M. Morrison ou ailleurs, dit-il, et apportez-moi ma carte. Il viendra me parler sans me faire attendre, je vous en réponds.

Très intrigué, Wilfrid retourna dans la bibliothèque et posa la carte devant M. Morrison. Celui-ci tressaillit violemment, sa grosse face devint livide, puis cramoisie, et ses mains chargées de diamants se mirent à trembler.

(A suivre).

F. DE GAIL.





VEUE GÉNÉRALE DES DÉCORATIONS, ILLUMINATIONS ET FEUX D'ARTIFICE DE LA FÊTE DONNÉE PAR LA VILLE DE PARIS

UNE FÊTE DE NUIT SOUS LOUIS XV

*Une estampe du temps a fixé le souvenir de la magnifique fête nautique donnée en 1739 par la municipalité parisienne en l'honneur du mariage d'une fille de France avec un infant d'Espagne. A cette époque, les fêtes de lumière n'étaient pas moins somptueuses et coûteuses que de nos jours.*

## FÊTES DE FEU

**Le 14 Juillet ramène avec lui un spectacle bien populaire : la nuit venue, la ville flamboie de toutes parts, et les fusées des feux d'artifices semblent mêler le ciel à cet embrasement général. L'art des illuminations a varié d'âge en âge : nous allons en retracer le curieux développement.** ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂ ✂



**I**NSTINCTIVEMENT, les hommes se plaisent aux jeux du feu, sans doute parce que sa conquête fut la première de nos étapes entre la vie animale et la civilisation et, si sceptiques que nous nous croyions, nous n'en sommes pas moins restés d'inconscients adorateurs de cet ambassadeur du Roi-Soleil sur la terre. Aux feux d'artifices, chaque apparition d'un point d'or ou d'argent sur l'écrin de la nuit nous frappe le cœur d'une note pure et claire de cristal et les voix pâmées et naïves de la foule disent bien tout son plaisir quand s'élève ce long cri puéril : « Oh ! la verte ! »

Les premières illuminations dont il soit fait

mention dans l'histoire sont celles de la fête de Neïth (Minerve), à Saïs, en Basse-Egypte. Les habitants décoraient leurs maisons d'innombrables petites lampes faites de jattes en terre remplies d'huile et de sel, où trempait une mèche qu'on laissait brûler toute la nuit. En Grèce, lors des Panathénées, il y avait des courses aux flambeaux. Le cinquième jour des Mystères d'Eleusis comportait une promenade aux flambeaux à la suite de laquelle chacun allait offrir sa torche sur l'autel de Cérés.

En son *Histoire de Charles VII*, J. Chartier nous rapporte qu'en 1458, en quantité de rues, les bourgeois avaient orné leurs demeures de *luminoires* très richement et à grands frais.

Plus tard, la Foire Saint-Germain était une vraie fête de la lumière où, dit un contemporain, « les riches rues se faisaient admirer à la clarté des lustres et des flambeaux ». Puis les feux d'artifices nous vinrent d'Italie et d'Espagne. Quand fut conclue la paix de Vervins, Henri IV ordonna de grandes fêtes à l'occasion de l'arrivée des ambassadeurs espagnols et ce fut le roi lui-même qui enflamma le bouquet du premier grand feu d'artifice tiré en France.

Le 29 septembre 1628, Louis XIII, qui n'aimait pourtant pas les fortes dépenses, voulut de grande fêtes pour célébrer son retour de La Rochelle. Le clou de la réception fut sous la voûte du Petit-Châtelet où se dressait un *Temple de la Force* dédié aux prouesses du roi et consistant en « deux sortes de feux, les uns représentés avec des emblèmes pour faire davantage éclater la force et la vertu du Roi par les hiéroglyphes du feu ; les autres, vrais et naturels, qui, brillant sur les flambeaux de cire blanche, chassaient l'obscurité de ce lieu et les ténèbres de la nuit. »

Au carrousel du 25 mars 1612, il y eut de fort belles illuminations où, pour la première fois, on eut l'idée d'accuser par des lignes de feu les arêtes des maisons et d'en dessiner l'architecture. Un feu d'artifice termina la fête. L'entrée de Marie-Thérèse à Paris, en 1660, donna lieu aussi à des illuminations et à un feu d'artifice qui fut le premier de la somptueuse série dont s'illuminèrent les règnes de Louis XIV et de Louis XV. On y vit un appareil représentant Jason conquérant la Toison d'Or dans l'île de Colchos, et « tout

ce qui se peut voir de plus magnifique... La nuit était le jour ».

Pendant la première partie du règne de Louis XIV, les fêtes se succédèrent sans répit.

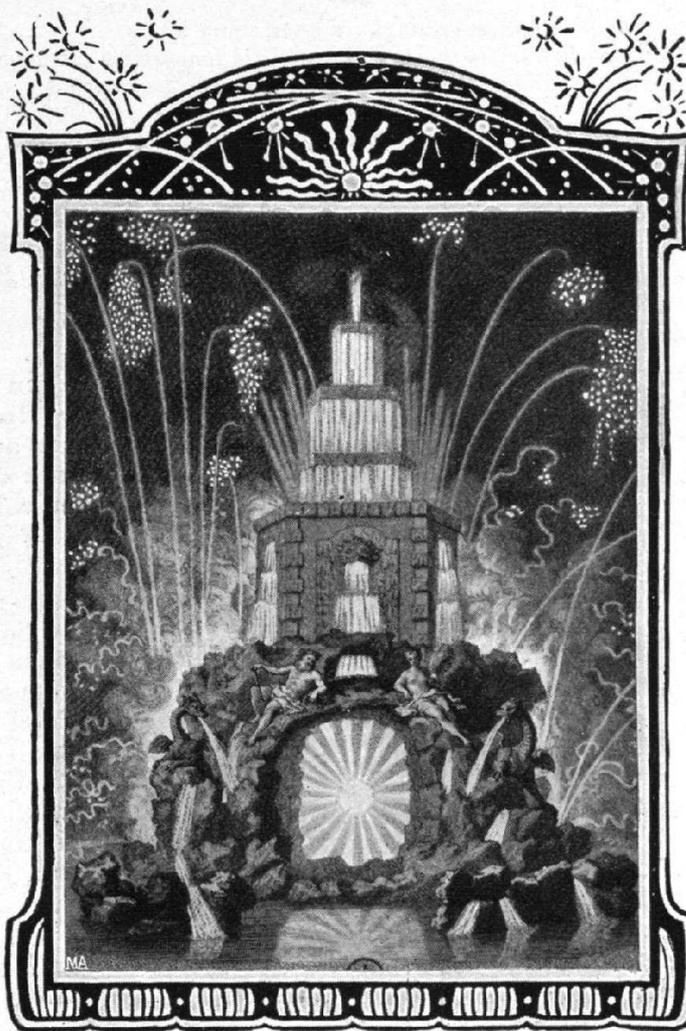
A Versailles, *les Plaisirs de l'île enchantée* durèrent pendant sept jours. C'est pour ces fêtes que Molière composa *la Princesse d'Elide* et qu'il représenta les trois premiers actes de *Tartufe*. Elles se terminèrent par un merveilleux feu d'artifice tiré au milieu d'un grand bassin.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE DES FEUX D'ARTIFICES.

Mais les plus splendides feux d'artifices, les plus féériques illuminations eurent lieu sous Louis XV. Les contemporains ne tarissent pas d'admiration sur la fête que donnèrent, à l'hôtel de Bouillon, les ambassadeurs d'Espagne à l'occasion de la naissance

du Dauphin. L'hôtel et la Seine furent étincelants de lumières et le feu d'artifice déploya une richesse inouïe. Au milieu du bouquet qui s'épanouissait, gigantesque, on vit apparaître le *Temple de la Paix*. Toute l'ordonnance de ce spectacle avait été dessinée et conduite par Servandoni. Les illuminations avaient été exécutées par Berthelin et Gérard, chandeliers-illuminateurs ordinaires des plaisirs du Roi.

Sous le même règne, il y eut encore bien d'autres et grandioses feux d'artifices. Mais ces spectacles si beaux ne se décrivent pas ; ils se regardent et les belles gravures que nous reproduisons en donnent une fort bonne idée. Depuis cette époque, il fut tiré, certes, encore de fort beaux feux d'artifices, sous le



LA GROTTE DE THÉTIS

Cette estampe ancienne représente la principale pièce moulée du feu d'artifice tiré aux Tuileries, en 1719, à l'occasion de la fête du Roi.

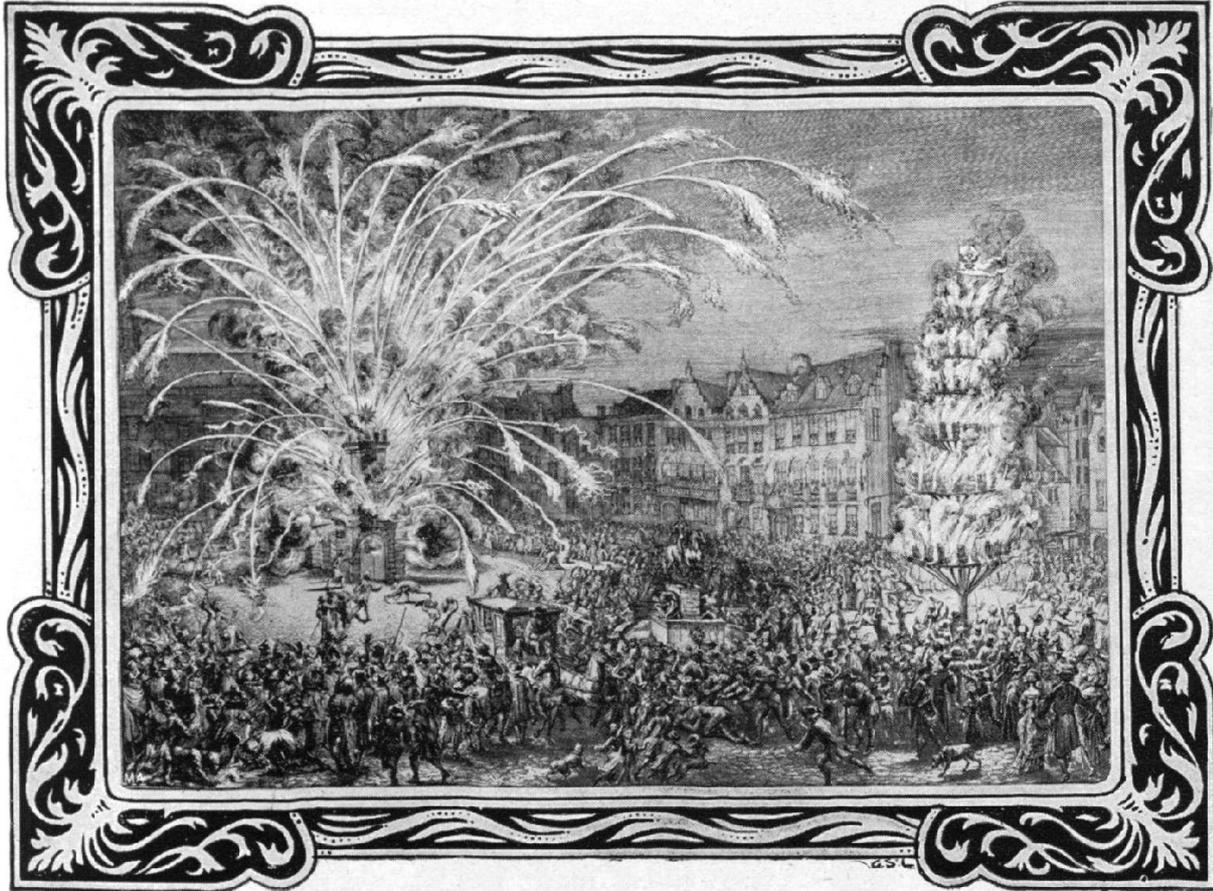
premier Empire, sous Louis-Philippe, sous Napoléon III et même sous la République, mais leur splendeur alla toujours en déclinant, comme les sommes qu'il était possible d'y consacrer. Sous Louis XV, ces fêtes lumineuses étaient complètes. Tel fut encore le feu d'artifice tiré pour le mariage de M<sup>me</sup> Louise-Elisabeth de France avec don Philippe, infant et grand-amiral d'Espagne.

Notre République nous a offert en tout trois feux d'artifices sortant un peu de l'ordinaire : celui du 14 juillet 1889, dont le bouquet repré-

menses toiles soudain éclairées au moyen de ce qu'on appelle des lances lumineuses. Ce sont des quantités de petits feux brûlant lentement, telles des bougies. Mais l'arrangement et le dessin en étaient confiés à de véritables artistes et ce n'est pas avec nos crédits actuels que nous en pourrions faire autant.

**L**ES ILLUMINATIONS, TRÈS EN PROGRÈS, DEVIENNENT IMPRESSIONNANTES.

Au contraire, les illuminations se sont grandement perfectionnées avec l'emploi des rampes



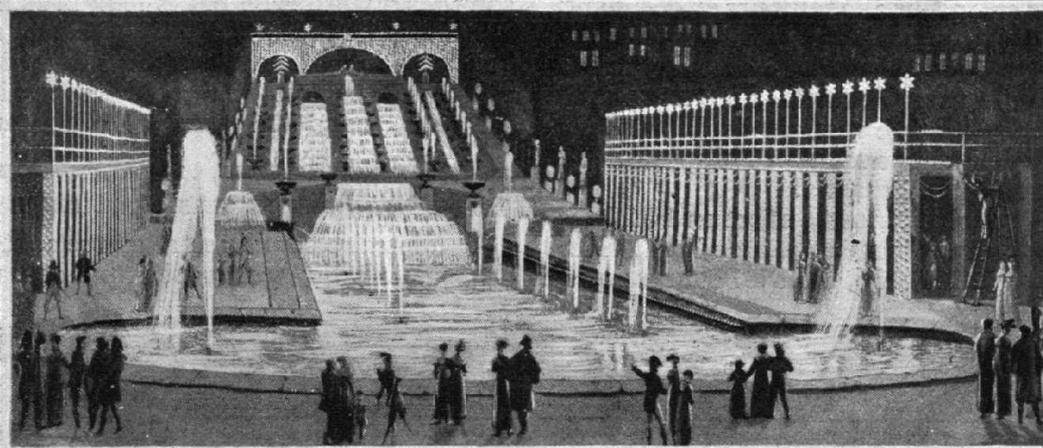
UN FEU D'ARTIFICE A BRUXELLES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

*La gravure que nous reproduisons ici montre que les Bruxellois étaient aussi avides que le peuple de Paris des beaux spectacles où les illuminations tenaient une si grande place.*

sentait l'*Autel de la Patrie* ; celui de 1893, en l'honneur des marins russes ; celui de 1896 tiré devant l'empereur et l'impératrice de Russie.

C'est un fait indéniable que, depuis Louis XV, l'art de l'artificier est en décadence, mais hâtons-nous de dire que cela ne tient nullement aux artistes, mais bien aux faibles sommes mises à leur disposition. Cependant, s'il n'a rien perdu, cet art n'a guère fait de progrès. Alors comme aujourd'hui, les motifs des pièces montées étaient peints sur d'im-

de gaz et des câbles électriques souples portant des fleurs lumineuses permettant de varier à l'infini les combinaisons de lignes et de couleurs. Cette bande souple Paz (avec les lampes à pointes) a fait sa première apparition à Paris en 1901, mais la consécration de ce système a eu lieu lors des visites royales qui ont été l'occasion des illuminations féériques de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra, de la rue Royale, des boulevards, etc., illuminations dont tous les Parisiens se rappellent l'extraordinaire splendeur.



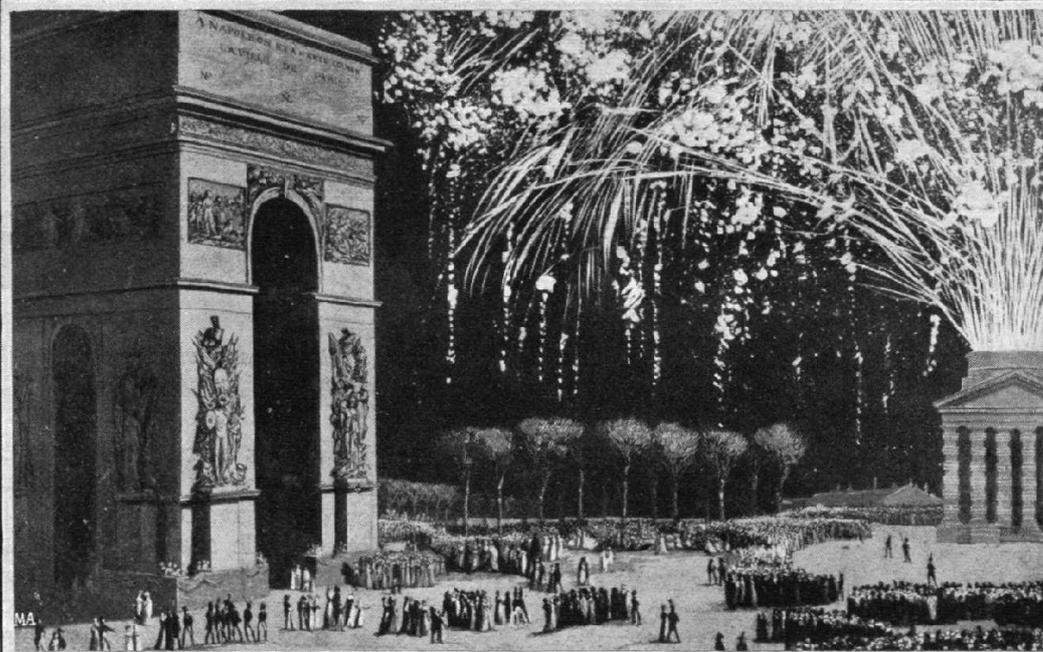
PENDANT LE CONSULAT

*Grandes eaux et illuminations de la cascade de Saint-Cloud.*

Chaque année aussi, le Salon de l'Automobile constitue un miracle d'illumination où se marient avec un art étonnant les éclats des réflecteurs tournants aux éblouissements des lampes fixes, aux longs chapelets incandescents, aux guirlandes de fleurs lumineuses. De même,

l'été, la ville de Neuilly invente, pour la décoration de l'avenue où se tient la foire chère aux Parisiens, des décorations lumineuses de toute beauté et fort impressionnantes.

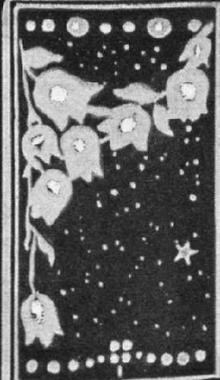
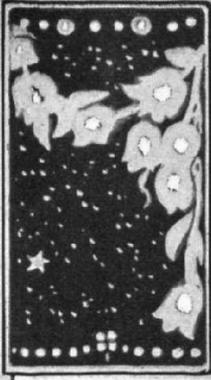
Les illuminations sont-elles obligatoires pour les citoyens ? Non, répond la jurisprudence,



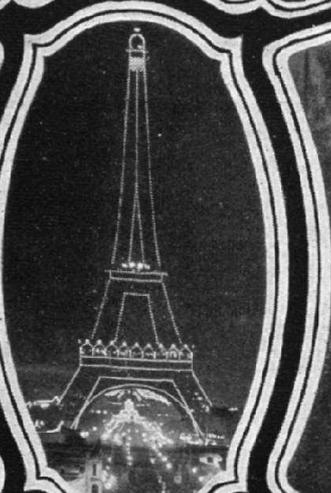
SOUS LE PREMIER EMPIRE

*A la barrière de l'Etoile, non loin de l'Arc de Triomphe, nouvellement élevé, on tirait des feux d'artifices à chaque occasion solennelle.*

Fêtes de feu



LES ILLUMINATIONS DE PARIS SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE  
*Si les feux d'artifices ont peu progressé, les illuminations se perfectionnent chaque jour.*



*Rien n'est plus splendide que les jeux du feu et des eaux et, dans un décor de lumière, la Tour Eiffel devient presque gracieuse. Ces fêtes lumineuses enthousiasment l'âme des foules.*



*La capitale illuminée, telle qu'on la voit du haut de Montmartre, un soir de fête nationale, semble une immense mer embrasée.*



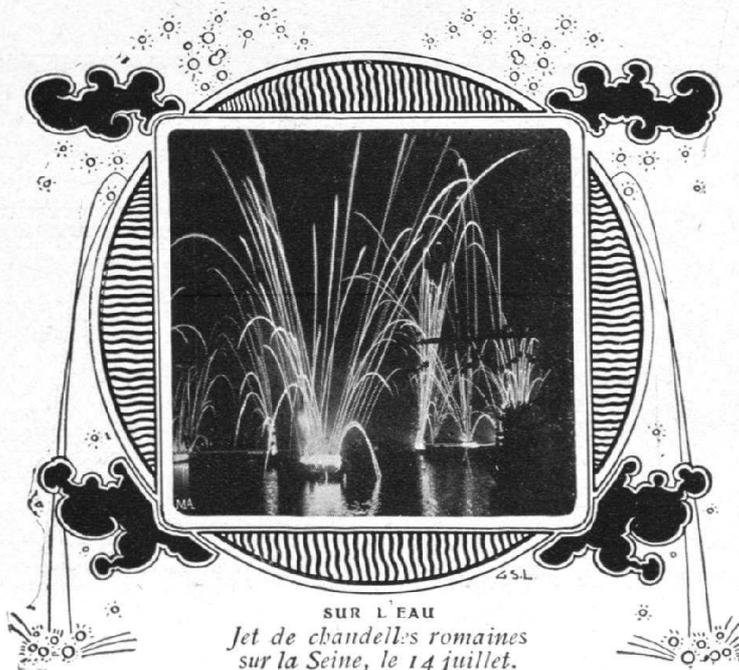
POUR CÉLÉBRER LES « TROIS GLORIEUSES »

*Sous Louis-Philippe, l'anniversaire des journées de Juillet donnait lieu à des réjouissances publiques, dont un feu d'artifice était la traditionnelle conclusion. Celui de 1836, représenté ici fut particulièrement admiré.*

sauf dans les cas où le refus de l'habitant occasionne des troubles. Le maire fait alors illuminer la maison, s'il le juge à propos, mais le récalcitrant ne peut être poursuivi.

Concluons en gémissant sur la décadence

des feux d'artifices. Nous sommes en train de devenir un peuple ridiculement grave et triste et cela ne vaut rien. Les âmes sombres déteignent sur les horizons. Quelques fusées feraient bien dans ces ténèbres.



SUR L'EAU

*Jet de chandelles romaines sur la Seine, le 14 juillet.*



UN CONSEIL DE GUERRE ANGLAIS

*Les conseils de guerre anglais n'ont pas l'aspect sévère des nôtres. L'appareil militaire y est réduit au strict nécessaire. Ils ne donnent pas la sensation d'une juridiction martiale et implacable.*

## LES SOLDATS QUI JUGENT

**Au début de cette législature, le gouvernement s'est prononcé en faveur de la réforme des conseils de guerre. On peut donc prévoir un bouleversement complet, peut-être même la suppression de cette juridiction si discutée. Le moment paraît bien choisi pour évoquer les procès les plus retentissants qu'aient eu à juger les tribunaux militaires, pendant le siècle qui vient de finir. ❀ ❀ ❀**



ES conseils de guerre, dernier vestige en République des tribunaux d'exception, auront, peut-être, vécu dans quelques mois.

L'Histoire étudiera leur rôle, critiquera peut-être certaines de leurs sentences, mais n'oubliera pas qu'ils ont eu à juger les quatre procès les plus retentissants du XIX<sup>e</sup> siècle, drames formidables qui tinrent la France et l'Europe entière haletantes et dont les héros

furent un prince du sang, deux maréchaux de France et un capitaine d'état-major.

Le premier en date est celui du duc d'Enghien, dernier des Condés. Au début de 1804, Bonaparte, premier consul, échappa miraculeusement à la machine infernale de Georges Cadoudal. Mais ce n'était pas là un attentat isolé. De tous côtés les émigrés conspiraient. Bonaparte résolut de frapper un grand coup, de porter la terreur au delà des frontières, et de donner aux conjurés une si terrible leçon

que les plus résolus trembleraient dans leur asile.

Le duc d'Enghien vivait au château d'Ettenheim, dans l'Electorat de Bade. Là, partageant ses loisirs entre la chasse en Forêt-Noire et ses amours avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, il attendait le moment choisi par le comte d'Artois de se mettre à la tête d'un parti d'émigrés.

La proximité de la frontière, plus que toute autre considération, fixa sans doute sur lui le choix de Bonaparte. L'entreprise était grosse de conséquences. Il ne s'agissait de rien moins que d'une violation de territoire. Mais Bonaparte n'était pas homme à se laisser arrêter par d'aussi mesquines considérations. Sa décision était irrévocable. La tête du duc d'Enghien était la rançon de sa sécurité.

Le 23 ventôse, 300 dragons conduits par Caulaincourt envahirent l'Electorat, et enlevèrent le duc.

Le 20, la chaise de poste franchit la Porte de la Villette. Depuis la veille, Murat tenait l'ordre suivant :

#### LIBERTÉ EGALITÉ

Le 29 ventôse, an XII de la République Française une et indivisible.

ARTICLE PREMIER. — Le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la République, sera traduit devant une commission militaire composée de sept membres nommés par le général gouverneur de Paris et qui se réunira à Vincennes.

ART 2. — Le grand juge, le ministre de la guerre et le général gouverneur de Paris sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Le premier Consul :

Pour le premier Consul  
HUGUES MARET

BONAPARTE

Depuis la veille aussi, le conseil de guerre était composé.

Dès lors, les événements se précipitent. En même temps qu'ordonnée, l'instruction est ouverte. Le prisonnier, car le duc n'est plus qu'un simple prisonnier, après une station de quelques instants au ministère des affaires étrangères, est dirigé sur le donjon de Vincennes et écroué sous le nom de Plessis.

Son repas achevé, — il est dix heures environ, — il se couche et s'endort d'un profond sommeil. Au bout d'un instant, on l'éveille pour l'interroger.

C'est le début de cette effrayante parodie judiciaire. Il décline ses noms et prénoms : Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'En-

ghien; son âge : il est né le 2 août 1772. On s'enquiert de ses moyens d'existence : une pension mensuelle de 150 guinées (près de 4.000 francs) que lui sert le gouvernement anglais. Il répond avec calme, avec franchise.

On lui présente à signer le procès-verbal de l'interrogatoire et il écrit :

« Avant de signer le présent procès-verbal, je fais avec instance la demande d'avoir une audience particulière du premier consul. Mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à cette demande. »

#### UN INTERROGATOIRE INFERNAL : LE JUGEMENT.

Peut-être cette demande, mise sous les yeux de Bonaparte, eût-elle sinon modifié, du moins retardé le dénouement, mais Savary, qui préside, s'y oppose. On lui a dit de juger. Il a compris qu'on exigeait une *expédition rapide du duc*. Il sera fait ainsi.

Après cet interrogatoire de quelques minutes, l'instruction est close.

Il s'agit de juger maintenant. Il n'y a pas de local approprié? Qu'importe! Le salon du commandant suffira. Pas de témoins, de pièces à conviction, pas de défenseur?... A quoi bon! Pas d'auditoire? Quelques soldats de la garnison en constitueront un très suffisant. — Voilà pour la légalité. Le duc est introduit « libre » sans fers aux mains. L'interrogatoire cette fois se précise. On l'accuse de comploter contre le premier consul et contre la sûreté de l'Etat.

— Je repousse un pareil soupçon, s'écrie-t-il. Je suis prêt à lutter les armes à la main, à défendre les droits de ma maison, mais je méprise les complots et je repousse toute idée de meurtre comme une insulte.

A deux heures du matin, l'interrogatoire est terminé.

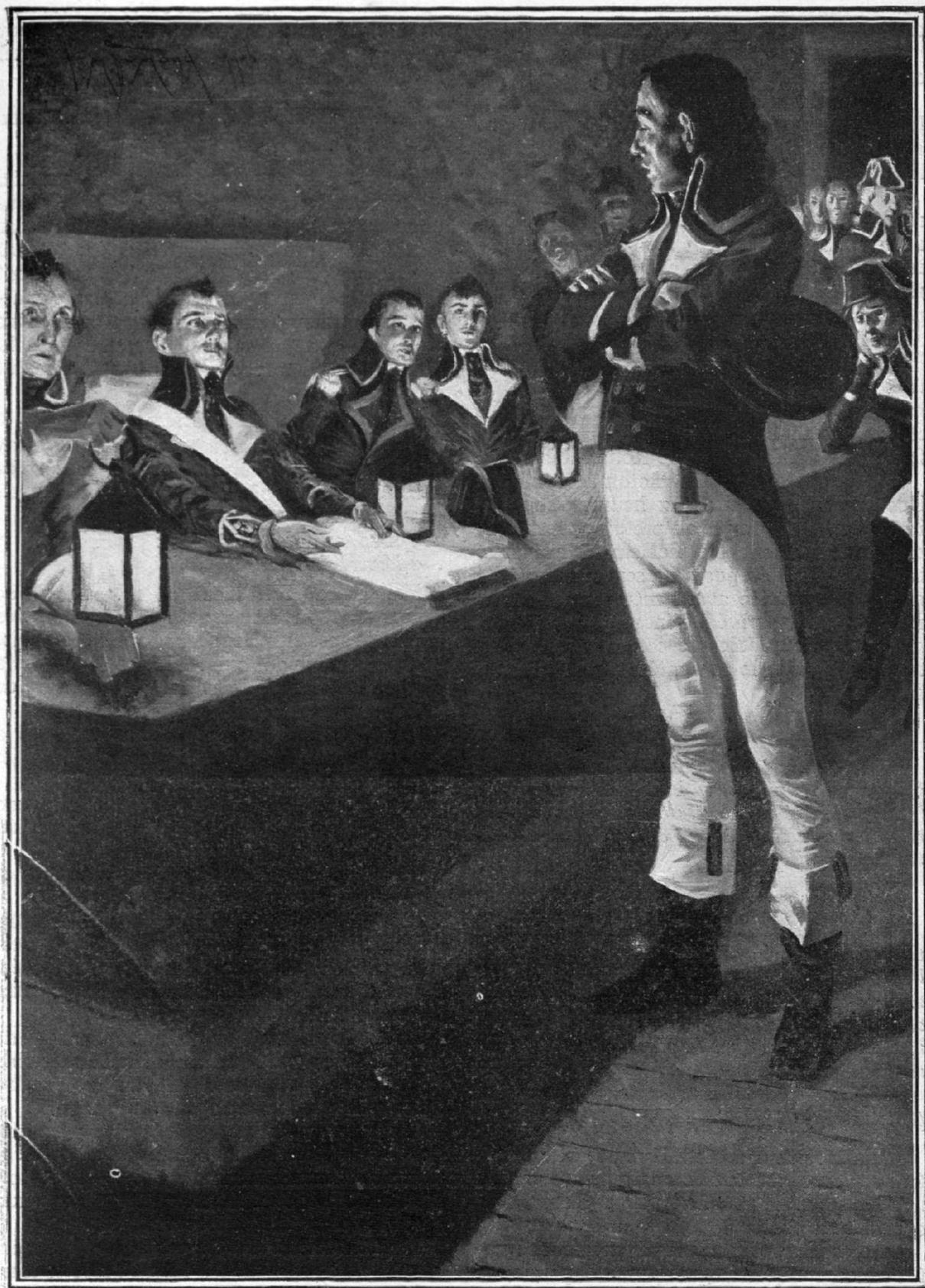
Le duc se retire. La cour délibère, un quart d'heure après le condamne à l'unanimité à la peine de mort, et ordonne que le jugement sera exécuté de suite.

Le duc, ignorant la sentence, demande s'il peut aller se recoucher. On le prie d'attendre. Pour gagner du temps, un jardinier creuse une fosse au pied de la tour de la Reine. Quand tout est prêt, on rassemble le peloton d'exécution, on distribue les cartouches. Le commandant Harel s'approche du condamné.

— Veuillez me suivre, lui dit-il.

S'apercevant qu'on le fait descendre au-dessous du sol par l'escalier tournant d'une tour, le duc demande :

— Où me conduisez-vous? Je préfère



LE JUGEMENT DU DUC D'ENGHIEN

*Le duc d'Engbien comparait devant des juges dans le salon du commandant du donjon de Vincennes. Quelques officiers réunis en hâte constituent le conseil de guerre. Des soldats de la garnison disséminés dans le fond de la pièce font l'auditoire.*

mourir que d'être enterré vivant dans un cachot obscur et humide.

— Suivez-moi, Monsieur, lui répond Harel, et rappelez tout votre courage.

Le duc s'incline sans prononcer une parole. Juste au coin du pavillon de la Reine, le duc aperçoit les soldats. Aussitôt l'adjudant lui lit le jugement.

En apprenant qu'il est condamné à mort et qu'il va être exécuté, le duc se recueille et demande un prêtre. On lui répond qu'il n'y en a pas au fort ni dans le village. Il demande alors si quelque officier veut bien se charger pour lui d'une commission. Le lieutenant Noirot s'offre. Le duc lui parle à l'oreille, puis il coupe une mèche de ses cheveux, retire l'anneau d'or qu'il porte au petit doigt de la main gauche, prend une lettre dans sa poche et remet le tout à l'officier en le priant de le faire tenir à la comtesse de Rohan-Rochefort.

Il est trois heures. Le peloton met en joue. Une salve. C'est fini. A six heures du matin, Savary rendait compte au premier consul que ses ordres avaient été fidèlement exécutés. Le procès avait été jugé. La sentence avait été rendue et exécutée avant même que le conseiller Réal fût arrivé à Vincennes pour interroger l'accusé. Voici le compte rendu qu'il trouvait chez lui le 30 ventôse à dix heures du matin :

*Vincennes, 30 ventôse,  
an XII de la République.*

*Harel, chef de bataillon, commandant d'armes, au conseiller d'Etat Réal, chargé de l'instruction et de la suite de toutes les affaires relatives à la tranquillité et à la sûreté intérieure de la République,*

*Citoyen conseiller,*

*J'ai l'honneur de vous instruire que l'individu arrivé le 29 du présent, au château de Vincennes, à cinq heures et demie du soir a été, dans le courant de la même nuit, jugé par une commission militaire, fusillé à trois heures du matin, et enterré dans la place que j'ai l'honneur de commander.*

*J'ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect.*

A huit heures, Harel avait réglé chez le traiteur le repas que le duc avait pris quelques heures auparavant. La justice du premier consul était passée.

Le second procès, celui du maréchal Ney, fut encore un procès politique. Il passionna l'opinion parce que son héros incarnait en lui la grande armée et fit revivre pour quelques heures toute l'épopée impériale.

Napoléon, évadé de l'île d'Elbe, venait de

débarquer au golfe Juan. Louis XVIII et le maréchal Soult concertaient la résistance, sentant bien quel terrible danger l'irruption d'un tel homme faisait courir à la royauté,

## LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY : LA CAGE DE FER.

Ney fut chargé d'arrêter sa marche triomphale. Avant de prendre son commandement, il passe par Paris et, reçu par le roi, lui jure d'amener Napoléon « dans une cage de fer », du moins la légende le veut ainsi ; puis il part pour Besançon. Ceci se passait le 9 mars. Le 14, on apprenait avec stupéfaction à Paris que le maréchal avait lu à ses troupes une proclamation qui débutait ainsi :

*« Officiers, sous-officiers et soldats,*

*« La cause des Bourbons est à jamais perdue. C'est à l'empereur Napoléon, notre souverain, qu'il appartient seul de régner sur notre beau pays... »*

et qui se terminait par le cri :

*« Vive l'Empereur ! »*

Mais Louis XVIII n'eut guère le temps de s'étonner. Il fuyait vers la Belgique. Après les Cent-Jours, les Bourbons rentrent à Paris. Le premier soin de Louis XVIII fut d'enlever la pairie à Ney et de le déferer au conseil de guerre pour crime de haute trahison.

Le 8 novembre 1815, jour anniversaire de la prise de Magdebourg par le maréchal Ney, le conseil se réunit.

Ney apparaît vêtu du frac bleu sans broderies, portant les épaulettes de maréchal et la plaque de la Légion d'honneur.

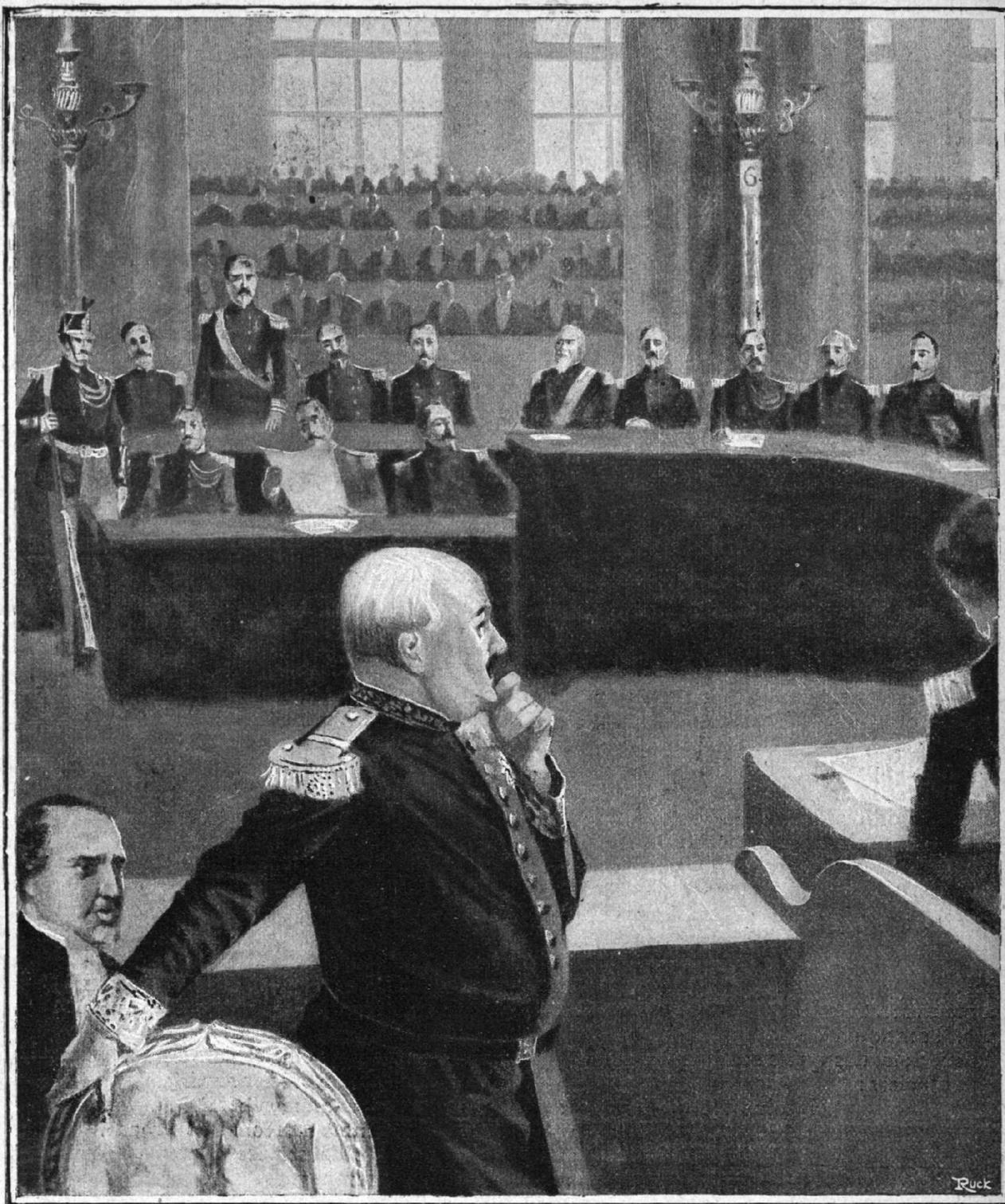
Il se lève et décline ses nom, prénoms et titres.

Il s'élève de toutes ses forces contre l'accusation d'avoir été au courant des desseins de Napoléon et de les avoir favorisés. S'il a agi ainsi qu'il l'a fait, c'est pour éviter la guerre civile.

Au bout de trois séances, le conseil de guerre, effrayé peut-être par la décision terrible qu'il sait qu'on attend de lui, se déclare incompétent à juger un pair de France.

Les juges militaires savaient bien pourtant que livrer le maréchal à la juridiction de la Chambre haute, c'était le livrer au peloton d'exécution, et c'est là ce qui rend son exécution inséparable de leur décision.

Les débats devant la Chambre des Pairs, commencés le 23 novembre, furent assez confus. « Si je ne suis pas parti en Suisse ou en Amérique après Waterloo, comme il m'était loisible de le faire, dit Ney, c'est sur la foi de l'article 12 de la Convention des alliés qui



LE PROCÈS DU MARÉCHAL BAZAINE

*Le maréchal Bazaine écoute, impassible, les dépositions accablantes de ses frères d'armes, qui évoquent, devant ses juges, son immobilité, son silence et le crime qu'il commit en refusant les honneurs de la guerre que lui offrait l'ennemi.*

stipule que personne ne pourra être poursuivi pour ses opinions ou ses actes, convention signée par le roi Louis XVIII. » — Mais la Chambre passe outre.

L'audition des témoins commence. L'accusation en a cité des centaines, jusqu'aux plus humbles. Ils n'apprennent pas grand'chose de nouveau.

Le réquisitoire est impitoyable.

« Brutus, dit M. Bellart, a immolé ses fils  
« à la patrie. La Chambre des Pairs immolera  
« le glorieux soldat qui a trahi le monde. »

Berryer, dans une admirable plaidoirie, essaie de sauver le maréchal :

« Pourquoi aurait-il acclamé Bonaparte?  
« N'est-ce pas lui qui a osé le premier dire à  
« l'Empereur, à Fontainebleau, qu'il fallait des-  
« cendre du trône et qui lui a arraché son  
« abdication? Qu'avait-il à gagner? Il avait  
« toutes les dignités réunies. Aurait-il ainsi  
« sacrifié l'honneur de ses quatre jeunes  
« enfants? »

La délibération dura cinq heures. A onze heures et demie du soir, le président lit le jugement.

Michel Ney, maréchal de France, est condamné à la dégradation et à la mort,

Il entend la sentence sans trembler, et embrasse son avocat.

Tout son calme est revenu. Il se fait servir à diner, et, voyant que son gardien hésite à lui laisser un petit couteau à lame arrondie, il le regarde droit dans les yeux :

— Croyez-vous que je craigne la mort?

Il fume un cigare et s'étend sur son lit. A trois heures et demie on l'éveille pour lui lire la sentence. Comme l'officier énumère ses noms et qualités, il l'arrête :

— Passez, passez..., dites Michel Ney et bientôt un peu de poussière.

Un grenadier de la garde, qui avait servi sous ses ordres, lui dit de penser à Dieu.

— Tu as raison, mon vieux!

Et il envoie chercher le curé de Saint-Sulpice.

Il est calme et froid, durant toute cette nuit lugubre. La mort qu'il a vue si souvent ne l'effraie pas, mais, quand vers sept heures on lui amène sa femme et ses enfants, il se met à pleurer : ce sont les premières larmes de sa vie. Il sent qu'il va s'attendrir, dit un dernier adieu, puis, dès qu'ils sont partis, s'adressant aux officiers :

— A présent, le plus tôt qu'il vous sera possible!

Arrivé sur la place où l'exécution doit avoir lieu, il se met devant le peloton, mais il a un dernier sursaut de colère quand on lui propose de lui bander les yeux.

— Ignorez-vous, s'écrie-t-il indigné, que, depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de regarder en face les balles et les boulets?

Puis il reprend son calme, et, la main tendue vers le ciel :

— Je proteste devant Dieu et la Patrie, dit-il, contre le jugement qui me condamne. J'aurais mieux aimé mourir pour mon pays, mais

c'est encore ici le champ d'honneur. Vive la France!

Il va encore parler quand il entend le commandement de « Joue! » Il lève son chapeau et, se frappant la poitrine, commande :

— Soldats! Tirez là!

Une salve lui répond et il tombe sur le dos.

Ainsi entra dans l'immortalité, le 6 décembre 1815, le petit tonnelier de Sarrelouis qui mourut à quarante-six ans, maréchal, prince et pair de France, et dont la statue se dresse aujourd'hui près du boulevard de Port-Royal, à la place même où il fut fusillé par ordre de Louis XVIII.

## L A CONDAMNATION DU MARÉCHAL BAZAINE.

Le troisième procès, plus proche de nous et plus douloureux aussi, est celui du maréchal Bazaine. Il réveilla toutes les tristesses et toutes les fautes de l'année terrible. L'enquête, conduite par le maréchal Baraguay d'Hilliers, aboutit à la mise en accusation de Bazaine. Le 7 mai 1873, le général du Barail ouvre l'instruction. Le prince Henri d'Orléans, duc d'Aumale, sollicite et obtient la présidence du conseil de guerre.

L'accusé est jugé en vertu des articles 209 et 210 du code militaire de 1857 qui punit de mort, avec dégradation militaire, le militaire coupable : 1° d'avoir rendu une place sans avoir épuisé tous ses moyens de défense et tenté tout ce que l'honneur exige, et 2° d'avoir capitulé en rase campagne.

Le procès commença le 6 octobre 1873 au Grand Trianon de Versailles, et n'occupa pas moins de quarante-trois séances.

On lut d'abord ses états de service, les plus merveilleux que puisse avoir un soldat.

Soldat au 38<sup>e</sup> de ligne le 28 mars 1831, à 20 ans; maréchal de France le 5 septembre 1864.

2 ans comme soldat et sous-officier,

10 ans comme officier subalterne,

10 ans comme officier supérieur,

11 ans 1/2 comme général..

9 ans comme maréchal de France.

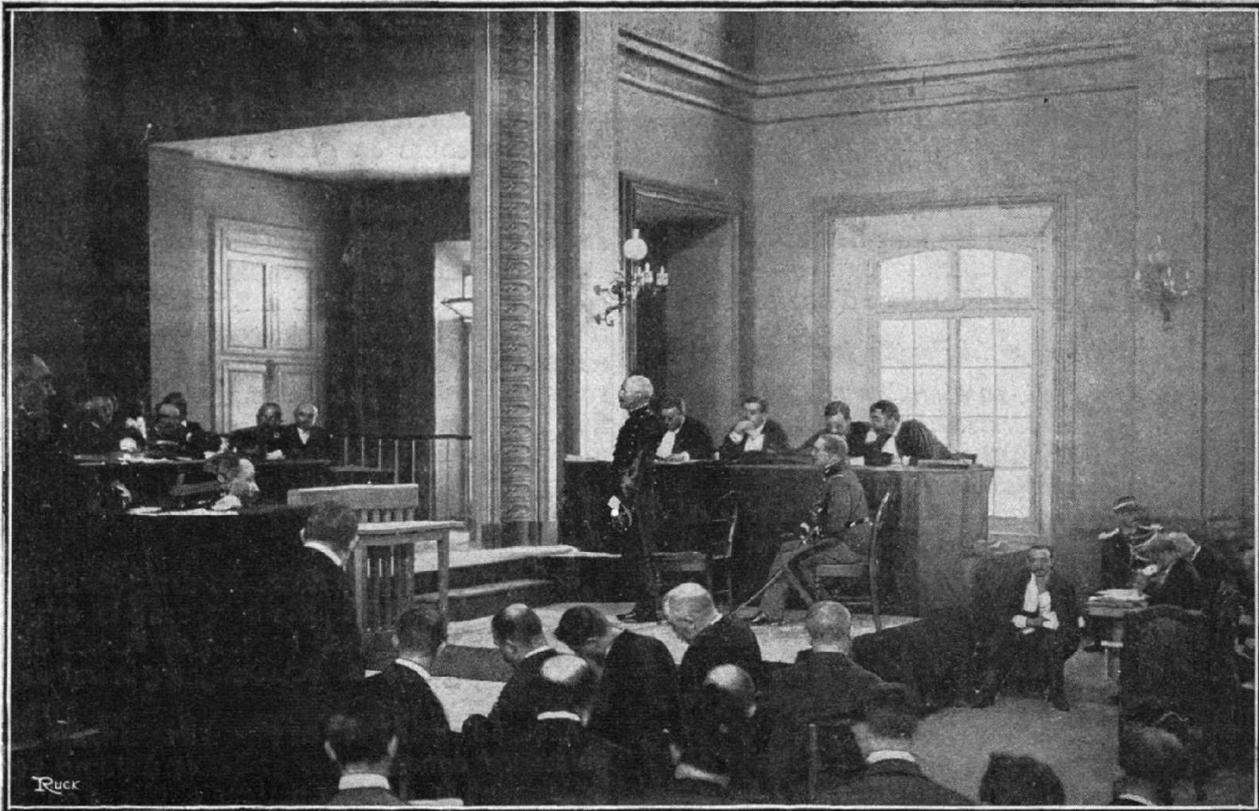
42 ans 1/2 de service dont 35 de guerre, formant 67 campagnes.

Un grand frisson de pitié secoua l'auditoire. Mais l'acte d'accusation effaça vite ce premier mouvement, et ce fut un remous de colère quand on en vint à l'énoncé des procès-verbaux. Le maréchal s'était rendu avec 170.000 hommes de troupe, les meilleurs de l'armée française, remettant à l'ennemi :

53 drapeaux,

1.665 bouches à feu,

8.922 affûts de voitures,



LE PROCÈS DREYFUS (A RENNES)

*Le capitaine Alfred Dreyfus, breveté de l'École de guerre, stagiaire à l'état-major général de l'armée, accusé de haute trahison se défend d'être l'auteur du bordereau qui constitue une charge relevée contre lui.*

3.239.225 projectiles,  
419.825 kilos de poudre,  
13.288.096 cartouches du modèle Chassepot,  
9.696.763 cartouches de modèles divers,  
124.125 fusils divers,  
le tout d'une valeur de 36 millions de francs.

L'interrogatoire achevé, ce fut le défilé des témoins, défilé tour à tour glorieux et lamentable, où les héros vaincus comparaissaient à côté des espions; défilé qui faisait à chaque instant revivre les deuils, les carnages et les défaites imméritées, et puis aussi les calculs égoïstes de personnalités qui n'hésitèrent pas à sacrifier l'intérêt de la patrie agonisante à leur intérêt particulier. C'est la foule des officiers qui, à Metz, pleuraient en silence à l'heure de la reddition, tandis que d'autres, exaltés, se brûlaient la cervelle, hurlant : *Finis Galliae!* en voyant entrer les Prussiens.

Le maréchal écoute impassible, tandis qu'on lui rappelle son immobilité, son silence criminels, tandis que l'on évoque le souvenir de la Révolution qui punissait de mort les généraux coupables de s'être fait battre.

De tous ces témoignages, une impression se dégage, effroyable, poignante : s'il n'a pas trahi, vendu sa patrie, il l'a laissé égorger ; il

a menti à ses colonels en leur disant, pour se faire remettre les drapeaux de leurs régiments, que c'était afin d'enlever les aigles impériales, la France ayant proclamé la République. Il a si bien senti l'horreur de sa conduite, qu'il a refusé les honneurs de la guerre que lui offrait l'ennemi. Il baisse les yeux devant Frossart et Canrobert, devant le général Poncet, quand celui-ci achève sa péroraison d'une voix attristée :

— L'heure qui s'approche, hélas ! n'est pas celle des représailles que nous aurions aimées ; c'est l'heure solennelle de l'impartiale justice qui va sonner et nous voulons, Messieurs, qu'elle vibre triste et grave au milieu de nos esprits recueillis et dans l'apaisement de nos passions éteintes.

Tous ces débats se sont déroulés dans le calme le plus absolu. Bazaine n'a pas eu un cri, pas une révolte. M<sup>e</sup> Lachaud essaie de justifier, d'excuser sa conduite. On l'écoute dans un silence impressionnant. Quand il a fini, le président demande au maréchal s'il n'a rien à ajouter pour sa défense. L'accusé se lève et d'une voix ferme :

— J'ai, dit-il, sur la poitrine, deux mots : Honneur et Patrie, qui m'ont guidé dans toute

ma vie militaire. Je n'ai jamais manqué à cette noble devise, pas plus à Metz que partout ailleurs, pendant les quarante-deux ans que j'ai servi loyalement la France. Je le jure devant le Christ.

Les débats sont clos.

Après quatre heures de délibéré, le conseil rentre en séance. Il est huit heures quarante-cinq du soir.

Le duc d'Aumale prononce d'une voix forte :

« Au nom du Peuple français,

« Ce jourd'hui, 10 décembre 1873, le 1<sup>er</sup> conseil de guerre permanent de la 1<sup>re</sup> division militaire, délibérant à huis clos, le président a posé les questions suivantes :

« 1<sup>re</sup> question. — Le maréchal Bazaine est-il coupable d'avoir, le 28 octobre 1870, comme commandant en chef de l'armée du Rhin, capitulé en rase campagne ?

« 2<sup>e</sup> question. — Cette capitulation a-t-elle eu pour résultat de faire poser les armes aux troupes dont le maréchal Bazaine avait le commandement en chef ?

« 3<sup>e</sup> question. — Le maréchal Bazaine a-t-il traité verbalement ou par écrit avec l'ennemi, sans avoir tenté préalablement tout ce que lui prescrivait le devoir et l'honneur ?

« 4<sup>e</sup> question. — Le maréchal Bazaine, mis en jugement après l'avis du conseil d'enquête, est-il coupable d'avoir, le 28 octobre 1870, capitulé avec l'ennemi et rendu la place de Metz dont il avait le commandement supérieur, sans avoir épuisé tous les moyens de défense dont il disposait et sans avoir fait tout ce que lui prescrivait le devoir et l'honneur ?

« Les voix recueillies séparément, en commençant par le juge le moins ancien en grade, le président ayant exprimé son opinion le dernier, le 1<sup>er</sup> conseil de guerre déclare :

« Sur la 1<sup>re</sup> question : Oui, à l'unanimité.

« Sur la 2<sup>e</sup> question : Oui, à l'unanimité.

« Sur la 3<sup>e</sup> question : Oui, à l'unanimité.

« Sur la 4<sup>e</sup> question : Oui, à l'unanimité.

« En conséquence, vu les dispositions des articles 209 et 210 du Code de justice militaire :

« Condamne, à l'unanimité des voix, François-Achille Bazaine, maréchal de France, à la peine de mort avec dégradation militaire.

« Le 1<sup>er</sup> conseil de guerre déclare que le maréchal Bazaine cesse de faire partie de la

*Légion d'honneur et d'être décoré de la médaille militaire. »*

Le jugement à peine rendu, les juges signèrent un recours en grâce et Bazaine ne dut son salut qu'au maréchal de Mac-Mahon, alors Président de la République, qui commua sa peine en vingt ans de détention.

La détention du maréchal Bazaine fut de courte durée. Jouissant à Sainte-Marguerite d'une liberté relative, il s'évada, le 9 août 1874, au moyen d'une corde tressée avec des courroies de malles par le colonel Vilette et finit tristement ses jours en Espagne, au milieu du mépris universel.

## LE DERNIER GRAND PROCÈS MILITAIRE.

Enfin, plus près de nous, les deux conseils de guerre devant lesquels comparut le capitaine Alfred Dreyfus, breveté de l'École de guerre, stagiaire à l'état-major général de l'armée.

Accusé d'avoir livré en temps de paix, à une puissance ennemie, des pièces et documents intéressant la défense nationale, pièces dont la nomenclature était établie par un bordereau d'envoi, il fut condamné à la détention perpétuelle dans une enceinte fortifiée et enfermé à l'Île du Diable. Ce premier jugement cassé par la Cour de cassation au bout de cinq ans, le capitaine Dreyfus, ramené en France, fut traduit devant un deuxième conseil de guerre, siégeant à Rennes aux mois d'août et septembre 1899, qui le condamna à dix ans de réclusion — des circonstances atténuantes ayant été admises, du fait que deux voix sur sept avaient demandé l'acquittement.

Pendant, prenant en considération les longues souffrances endurées par le prisonnier, l'état précaire de sa santé et certaines obscurités qui entourèrent les débats, le Président de la République signa sa grâce.

Le procès en revision est repris devant la Cour suprême. Un conseil de guerre tranchera-t-il définitivement cette affaire qui bouleversa la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ? L'avenir le dira.

Tels furent les cinq conseils de guerre les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils marqueront leur place dans l'Histoire, quel que soit le sort réservé à la juridiction spéciale qui les a institués.

MAURICE LEVEL.





UNE FUMERIE D'OPIMUM A SAN-FRANCISCO

*Cet établissement se trouve dans une cave à vingt mètres de profondeur : les malheureux plongés dans une hébétude profonde, n'en ont même pas été réveillés par l'éclair de magnésium du photographe.*

## LES PARADIS ARTIFICIELS

**Les autorités du département du Var font la chasse à l'opium dont les fumeries se multiplient à Toulon et aux environs. C'est le moment d'expliquer ce qu'est cette dangereuse griserie dont la cause et les effets mystérieux sont si mal connus** 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀

**U**N touriste, de passage récemment à Toulon, nous contait qu'il reconnut, dans une des ruelles les plus sordides de la vieille cité, un ancien camarade de collège, aujourd'hui officier de marine. Les premières effusions passées, l'officier, un tout jeune homme, mais qu'une vétusté précoce accablait, demanda à son interlocuteur s'il fumait l'opium et lui proposa à brûle pourpoint de visiter une fumerie. L'autre se récriant, ils marchèrent quelques instants en silence, puis l'officier sembla pâlir

d'avantage encore; son masque affiné et ravagé par un mal mystérieux devint livide, sa voix s'étranglait dans sa gorge; il semblait en proie aux affres les plus hideuses de la faim et de la soif; soudain il balbutia, avouant :

— Il faut que je te quitte, c'est l'heure de ma fumerie quotidienne, je sens que je vais m'évanouir...

Deux heures après, au diner, le même officier revenait, pimpant, rajeuni, frais et rose, l'esprit en éveil... Cette anecdote prouve que l'opium n'est pas une distraction, mais un besoin, et que les autorités du Var, malgré les



## ENTRÉE DE LA FUMERIE

*A l'entrée de cette fumerie sordide du quartier chinois de San-Francisco, le patron s'assure de l'identité du visiteur. Ce tenancier a été surpris par l'objectif du photographe au moment précis où il se risquait hors du seuil de son établissement. Quelques secondes après il rentrait dans sa tanière.*

pénalités que leur dispense la loi, auront bien du mal à enrayer l'effroyable fléau implanté par les officiers de marine, retour de l'Indo-Chine, où l'opium est le dieu qui protège les faibles, calme les douleurs, procure aux misérables humains, aux plus prosaïques, aux plus abattus, les rêves exquis, dont la perte les laisserait à jamais désespérés.

Sans vouloir entrer dans de longues explications techniques, il est néanmoins nécessaire d'indiquer ici comment on obtient cette substance féérique. Des fentes longitudinales sont pratiquées sur les tiges des pavots; il en découle, la nuit, un suc blanchâtre et visqueux qui est recueilli dans de petites coupelles placées au pied de la plante. Quand le suc a pris la consistance de la gutta-percha, on le roule, avec tous les détritux végétaux qu'il contient, dans des feuilles de bananier. De là,

il passe dans des bouilleries particulières ou de l'Etat... car ce même Etat qui pourchasse les fumeries dans le Var s'en est adjudgé le monopole en Indo-Chine.

La bouillérie doit rendre un opium de couleur brun foncé, ayant la consistance de la gomme arabique et, à froid, l'odeur de la truffe; car l'opium chauffé dégage un indéfinissable et merveilleux parfum. La drogue est mise en boîtes de métal pesant 50, 100 ou 250 grammes, pourvues de marques indiquant la provenance, et se vendant entre 80 et 120 francs le kilogramme.

**D**ANS LES FUMERIES D'OPIMUM. L'ATTIRAIL DU FUMEUR EST COMPLIQUÉ : C'EST UNE JOIE POUR LUI DE PRÉPARER SON RÊVE.

Entrons dans une fumerie, dans un des temples où, selon des rites immuables, le

culte du dieu opium est religieusement célébré. Le fumeur doit être couché, car il est nécessaire que la petite boule soit continuellement maintenue au-dessus de la flamme d'une lampe à huile. La pipe se compose d'un tuyau de bambou creux de 60 centimètres environ, garni à ses deux extrémités d'armatures en os ou en ivoire; on fume dans l'une qui sert d'embouchure, l'autre est obturée. Aux deux tiers du tuyau s'ouvre une tubulure circulaire munie d'une armature de métal, dans laquelle s'adapte le fourneau en terre réfractaire: au milieu de sa base est percé un trou minuscule, qui répond à l'appel d'air créé par l'aspiration du fumeur à l'embouchure du tuyau. A l'aide d'une aiguille d'acier, le fumeur prend deux grosses gouttes d'opium et tourné rapidement entre ses doigts l'aiguille placée au-dessus de la lampe. L'opium grésille, se boursoufle, se dore; le fumeur malaxe le résidu en le maintenant toujours au-dessus de la lampe de façon que la cuisson soit bien

égale partout, puis il enfonce l'aiguille dans le trou du fourneau, la retire, porte la pipe à ses lèvres et aspire la drogue en deux ou trois bouffées lourdes et blanchâtres. Un vieil Indo-Chinois nous disait: «Le mécanisme semble très simple; eh bien! pour savoir faire une pipe il faut en avoir manqué plus de cinquante. Aussi, je conseille aux Européens — et il prononçait ces mots avec un mépris indigne sous son apparente politesse — de laisser les *boys* préparer la fumerie.»

Le résidu de l'opération, traité par l'alcool et des cuissons successives au bain-marie, donne un opium second, susceptible d'être fumé une deuxième fois; dans certaines fumeries publiques de l'Extrême-Orient, on sert aux consommateurs peu fortunés de l'opium *quatrième*... ils en font encore leurs délices!

J'ai demandé à un fumeur d'opium de me donner pour les lecteurs de *Je sais tout* la description exacte, absolument franche de ses impressions. Je transcris textuellement:



AU FOND DU REPAIRE

Une femme de race blanche, malheureuse, poussée par sa passion funeste dans ce repaire de monomanes, cache sa tête dans les coussins pour ne pas être reproduite par la photographie.

Dans le flottement des vapeurs noires et opaques, un doux bien-être envahit le corps et l'esprit. Aucun désir de sommeil. C'est, au contraire, la possession pleine et entière des facultés physiques et intellectuelles.

L'intelligence est lumineuse et se dirige, selon le désir préalable du fumeur, vers ce qui l'attire.

A ceux qui ne demandent que le repos d'esprit, il arrive complet, absolu. Le corps est oublié : Existe-t-il encore ? Que fait-il ? L'esprit n'y songe plus.

Dégagé de la matière, extériorisé sans secousse, il est dans un espace indéterminé, imprécis, étranger à ce qui l'entoure. Il est sans limite.

Les premières pipes du novice lui ont donné des nausées avec un vertige particulier, le vertige ascensionnel. Maintenant qu'il est un fumeur, il n'a plus de vertige, mais il se sent enlevé dans l'espace, libéré des contingences de la terre.

Le plus beau, c'est que la satisfaction suprême s'obtient sur le misérable grabat d'une fumerie pouilleuse comme sur le lit somptueux d'un mandarin. Considérez, d'un côté, la cahute sordide où des êtres sont vautrés sur d'immenses divans, et de l'autre, par exemple, la fumerie du vice-roi du Tonkin, N'guyen-Huu-Do.

Le lit est supporté par des dragons enroulés, en bois de fer noirci, ou en dorures patinées par les années : il est recouvert de nattes très fines ou de coussins durs de soieries rouges, appelés *goï* cambodgiens ; car il faut remarquer que les draperies, tentures et soieries sont presque exclusivement rouges (sauf dans la fumerie souveraine, qui est tendue de jaune impérial) et brodées de dessins au cordonnet, représentant des symboles traditionnels (dragons, tortues, phénix, chevaux ailés, et toute la mythologie animale de l'Extrême-Orient). Sur les tentures murales du fond, sont appendues les statues des Génies Protecteurs et des stèles de bois laquées et dorées où sont inscrits les sentences et les souhaits propices au fumeur : au fond du lit, un petit meuble très long et très peu élevé, sculpté à jour très finement, en bois précieux, renferme les ingrédients nécessaires. Sur le lit même, encombrant des plateaux richement incrustés de nacres multicolores, se trouvent les ivoires finement sculptés, les jades blancs et verts, dont le toucher de velours est une caresse, les petits marbres, les hyacinthes, les béryls, les onyx taillés, les os de baleines curieusement fouillés, les porcelaines minuscules vieilles de quatre siècles, les petits bronzes à cire perdue, les ors verts, les ongles de tigre, les écailles de pangolin précieusement serties, et surtout la petite corne du rhinocéros noir, qui donne le bonheur. Tout cela s'éclaire de la seule lampe à fumer, dont l'huile de camélia accroche à toutes ces beautés un

rayon très discret, et parfois d'une petite veilleuse attachée aux solives, et enclose dans un œuf de cristal de roche violacé. Dans les fumeries de cette richesse, on voit des pipes de toutes provenance : la pipe de bambou admirablement brunie par l'ancienne fumée, et que l'amateur préfère à toute autre ; la pipe d'ivoire, somptueuse et lourde à la main indolente ; la pipe d'écaille blonde, où fulgure la lumière ; la pipe recouverte de métal, pour les originaux ; la pipe en peau de serpent ou d'anguille ; et la pipe en canne à sucre violette, la meilleure, où l'opium se parfume et s'adoucit, mais qui, séchant rapidement, est inutilisable au bout de trois semaines.

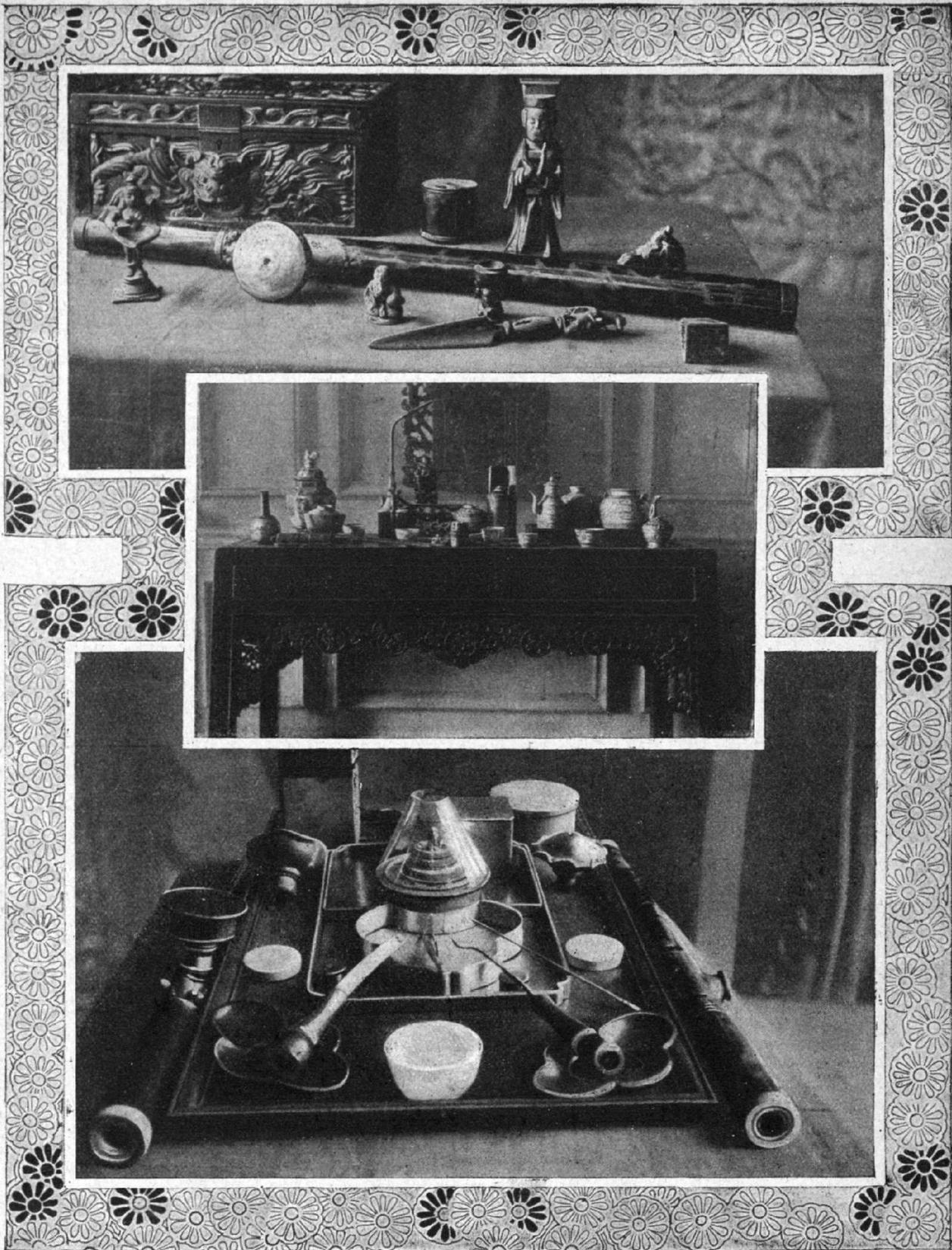
Les fumeurs raffinés, tel un mandarin qui m'honore de son affection, accompagnent leur fumerie des senteurs de fleurs rares, de boissons, de baguettes odorantes dont la fumée monte droit, des parfums d'un minuscule flacon de ce musc animal qui coûte 7.000 francs le kilog : ils absorbent la canne violette, d'une douceur acide, les quartiers confits de mandarines sanglantes, de gingembre. Au pied du lit, de jeunes lettrés disent des vers, le violon monocorde soupire derrière des tentures éclatantes ; ce sont aussi les gestes hiératiques des danseuses aux pieds nus qui miment les poèmes symboliques du passé.

#### LES EFFETS DU DIEU NOIR. INDIFFÉRENCE ET APATHIE.

Maintenant, quel est l'effet réel de l'opium ? Il contient des stupéfiants, c'est vrai, mais aussi des excitants ; des docteurs le préconisent contre certaines épidémies, d'autres l'interdisent complètement. Ajoutons que ceux-ci sont les plus nombreux et qu'ils forment la presque unanimité du corps médical européen.

On conte que, lorsque M. de Lanessan, gouverneur général de l'Indo-Chine, arriva à Hanoi, il déclara : « Je ne veux plus voir ici de buveur ni de fumeur. » A quoi M. le résident supérieur, Brière, répondit : « Très bien, M. le gouverneur général ; alors, c'est l'évacuation. »

L'opium donne encore à ses adeptes, une indifférence absolue de la matière et des événements. En Chine, on fait absorber une forte dose d'opium aux condamnés à mort, et ils y trouvent, pour marcher au supplice, une résignation souriante qui n'est pas affectée. Toutes les cuissons aiguës, toutes les douleurs nerveuses cèdent à cet agent mystérieux ; et il n'est pas surprenant que quatre cent millions d'hommes — toute la race jaune, le quart de l'humanité — en aient fait une panacée universelle et presque un dieu. Le célèbre Lu-Vinh-Phuoc, qui commandait les Pavil-



L'ATTIRAIL D'UN FUMEUR D'OPIMUM

(Cl. Gaudiot)

*Voici l'attirail, singulier et mystérieux pour les profanes, d'un riche fumeur d'opium d'Indo-Chine. En haut, une remarquable caissette à opium vieux style chinois, une pipe merveilleusement sculptée; sur la table du milieu, des théières, la pipe à eau, enfin, dans le bas, le plateau du fumeur; on y voit les soucoupes à délayer l'opium, le petit instrument pointu avec lequel on prend les gouttes, la pipe et la lampe au-dessus de laquelle le poison doit cuire pendant un certain temps.*



## LA PREMIÈRE OPÉRATION

*Le fumeur — qui est ici un officier de marine européen — vient d'exposer sa pipe à la flamme de la lampe. Après de lui les bibelots rares et curieux qui prennent des formes fantasmagoriques dans la rêverie de l'opium*

lons Noirs, et que l'amiral Courbet vainquit à Sontay, demandait à l'opium l'oubli de ses défaites, et il possédait une fumerie d'un luxe incroyable, dont j'ai pu acquérir sur place quelques pièces importantes. L'opium est sans doute parmi ces produits que la nature fait naître là où ils doivent exclusivement

être employés, et ainsi il apparaît que les blancs feraient sagement de s'en abstenir. La race jaune lui doit une philosophie sereine, une indifférence souriante et ce mépris naturel des souffrances et de la mort qui semble au-dessus de la volonté humaine.

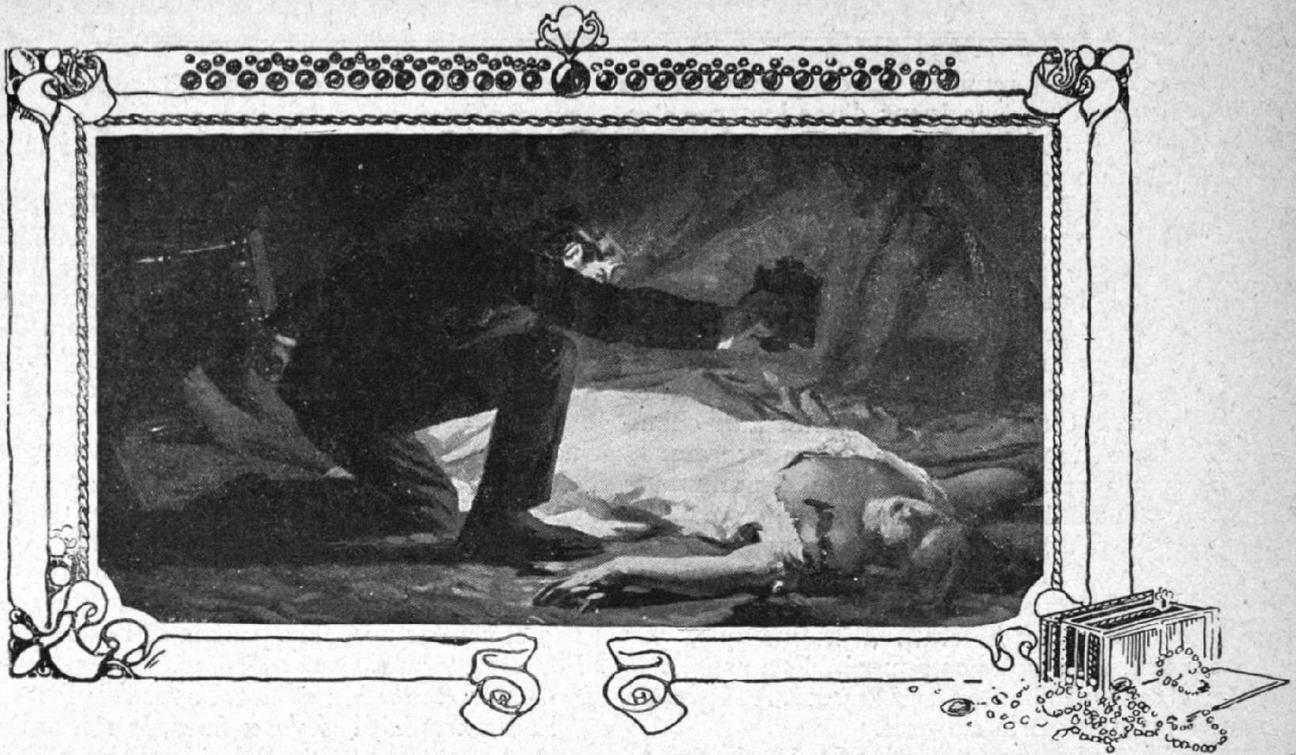
ALBERT DE POUVOURVILLE.



## UNE RICHE PRINCESSE D'OPIMUM

(Cl. Gaudiot).

*Dans une des salles merveilleusement décorées d'une fumerie princière, une Européenne, vêtue d'un somptueux costume exotique, rêve en attendant le moment de se livrer aux douceurs de l'irrésistible passion de l'opium.*



LA DÉCOUVERTE DU CRIME

Rapidement, il fit jouer le ressort de sa lanterne. Une femme gisait devant lui, couverte de sang. Il se pencha et l'examina. Elle était morte. (Page 666, col. 2.)

*La Vie extraordinaire d'Arsène Lupin*<sup>(1)</sup>

par Maurice LEBLANC

**LA PERLE NOIRE**

Pour la première fois Arsène Lupin se trouvera-t-il dans l'embarras ? Son ingéniosité sera-t-elle mise en échec, ou bien va-t-il encore, par une extraordinaire inspiration changer en gloire ce que le destin semblait lui réserver ? C'est un nouveau et prodigieux tour de force génial qu'il va accomplir durant l'aventure à laquelle il doit se trouver mêlé X X X X X X



Un violent coup de sonnette réveilla la concierge du numéro 9 de l'avenue Hoche. Elle tira le cordon en grognant :

— Je croyais tout le monde rentré. Il est au moins trois heures ! Son mari bougonna :

— C'est peut-être pour le docteur.

De fait, une voix demanda :

— Le docteur Harel..., quel étage ?

— Troisième à gauche. Mais le docteur ne se dérange pas la nuit.

— Il faudra bien qu'il se dérange.

Le monsieur pénétra dans le vestibule, monta

1. Voir les numéros 6, 11, 12, 13, 15, 16 et 17.

un étage, deux étages, et, sans même s'arrêter sur le palier du docteur Harel, continua jusqu'au cinquième. Là, il essaya deux clefs. L'une fit fonctionner la serrure, l'autre le verrou de sûreté.

— A merveille, murmura-t-il, mais, tout d'abord, assurons notre retraite.

Au bout d'une dizaine de minutes, il redescendit et heurta le carreau de la loge en maugréant contre le docteur. On lui ouvrit, et il claqua la porte derrière lui. Or, cette porte ne se ferma point, l'homme ayant vivement appliqué un morceau de fer sur la gâche afin que le pêne ne pût s'y introduire. Il rentra

sans bruit et remonta les cinq étages. Dans l'antichambre, à la lueur d'une lanterne électrique, il déposa son pardessus et son chapeau sur une des chaises, enveloppa ses bottines d'épais chaussons de feutre, et sortit de sa poche un plan détaillé de l'appartement.

— Ainsi, se dit-il, du côté de la rue, le salon, le boudoir et la salle à manger. Inutile de perdre son temps par là, il paraît que la comtesse a un goût déplorable... pas un bibelot de valeur!... Donc, droit au but... Ah! ce couloir... C'est celui qui conduit aux chambres... A trois mètres, je dois rencontrer la porte du placard aux robes qui communique avec la chambre de la comtesse... J'y suis... Le verrou, m'a-t-on dit, est toujours poussé et se trouve à un mètre quarante de terre. Nous allons pratiquer autour une légère incision qui nous en débarrassera... à moins que, par hasard, il ne soit pas poussé... Essayons...

Il tourna le bouton de la serrure. A sa grande surprise, la porte s'ouvrit.

— Mon brave Arsène Lupin, la chance te poursuit décidément... Tu connais la topographie des lieux, l'endroit où la perle noire est cachée... Il s'agit d'être plus silencieux que le silence, plus invisible que la nuit.

Arsène Lupin employa bien une demi-heure pour ouvrir la seconde porte, une porte vitrée qui donnait sur la chambre. Mais il le fit avec tant de précaution, qu'alors même que la comtesse n'eût pas dormi, aucun grincement équivoque n'aurait pu l'inquiéter.

Il s'allongea sur le tapis. D'après les indications de son plan, il n'avait qu'à suivre le contour d'une chaise-longue. Cela le conduisit à un fauteuil, puis à une petite table située près du lit. Sur la table, il y avait une boîte de papier à lettres, et, enfermée tout simplement dans cette boîte, la perle noire.

A l'extrémité de la chaise-longue, il s'arrêta pour réprimer les battements de son cœur. Il n'avait certes aucune crainte, mais il lui était impossible de vaincre cette sorte d'angoisse nerveuse que l'on éprouve dans le trop grand silence. Et il s'en étonnait, car, enfin, il avait vécu sans émotion des minutes plus solennelles. Aucun danger ne le menaçait. Alors pourquoi son cœur battait-il comme une cloche affolée? Était-ce cette femme endormie qui l'impressionnait, cette vie si voisine de la sienne? Il écouta et crut discerner le rythme d'une respiration. Il fut rassuré comme par une présence amie.

Il chercha le fauteuil, puis, par petits gestes insensibles, il rampa vers la table, tâtant l'ombre de son bras étendu. Sa main rencontra un des pieds de la table, puis, tout près, sur le tapis, un objet qu'il reconnut pour un flam-

beau, un flambeau renversé. Et aussitôt, un autre objet se présenta, une pendule, une de ces petites pendules de voyage qui sont recouvertes d'une gaine de cuir.

Il ne comprenait pas... Que se passait-il? Et soudain, un cri lui échappa. Il avait touché... oh! à quelle chose étrange, innomable! Mais non, non, la peur lui troublait le cerveau. Vingt secondes, trente secondes, il demeura immobile, épouvanté, de la sueur aux tempes. Et ses doigts gardaient la sensation de ce contact.

Par un effort implacable, il tendit le bras de nouveau. Sa main, de nouveau, effleura la chose... C'était une chevelure, un visage... et ce visage était froid, presque glacé.

Rapidement, il fit jouer le ressort de sa lanterne. Une femme gisait devant lui, couverte de sang. D'affreuses blessures dévastaient son cou et ses épaules. Il se pencha et l'examina. Elle était morte.

— Morte, morte, répéta-t-il avec stupeur.

Et il regardait ces yeux fixes, le rictus de cette bouche, cette chair livide, et ce sang, tout ce sang qui avait coulé sur le tapis et se figeait maintenant, épais et noir.

S'étant relevé, il tourna le bouton de l'électricité, la pièce s'emplit de lumière, et il put voir tous les signes d'une lutte acharnée. Le lit était entièrement défait, les couvertures et les draps arrachés. Par terre, le flambeau, puis la pendule — les aiguilles marquaient onze heures vingt — puis, plus loin, une chaise renversée, et partout du sang, des flaques de sang, des éclaboussures de sang.

— Et la perle noire? murmura-t-il.

La boîte de papier à lettres était à sa place. Il l'ouvrit vivement. Elle contenait l'écrin. Mais l'écrin était vide.

— Fichtre, se dit-il, tu t'es vanté un peu tôt de ta chance, mon ami Arsène Lupin... La comtesse assassinée, la perle noire disparue... la situation n'est pas brillante! Comment allons-nous sortir de là?

## L'ACQUITTEMENT DE L'ASSASSIN.

L'affaire de l'avenue Hoche est une de celles qui nous ont le plus vivement intrigués en ces derniers temps, et je ne l'eusse certes pas racontée si la participation d'Arsène Lupin ne l'éclairait d'un jour tout spécial.

Qui ne connaissait, pour l'avoir rencontrée au Bois, Léonide Zalti, l'ancienne cantatrice, épouse et veuve du comte d'Andillot, la Zalti dont le luxe éblouissait Paris, il y a quelque vingt ans, la Zalti, comtesse d'Andillot, à qui ses parures de diamants et de perles valaient une réputation européenne?

De cette collection unique, dispersée par le

marteau du commissaire-priseur, il restait à la comtesse la fameuse perle noire, c'est-à-dire une fortune. Mais elle avait préféré se restreindre, vivre dans un simple appartement avec sa dame de compagnie, sa cuisinière et un domestique, plutôt que de vendre cet inestimable joyau. Il y avait à cela une raison qu'elle ne craignait pas d'avouer : la perle noire était le cadeau d'un roi ! Aussi, ne la quittait-elle jamais, la portant à son cou l'après-midi, et, le soir, la mettant dans un endroit connu d'elle seule.

Tous ces faits rappelés par les feuilles publiques stimulèrent la curiosité, ainsi que les circonstances mêmes du crime. Cependant, on put croire au premier moment que la justice n'allait point se heurter à ces complications mystérieuses qui surexcitent l'émotion. Le surlendemain, en effet, les journaux publiaient la nouvelle suivante :

« On nous annonce l'arrestation de Victor Danègre, le domestique de la comtesse d'Andillot. Les charges relevées contre lui sont écrasantes. Sur la manche en lustrine de son gilet de livrée, que M. Dudouis, le chef de la sûreté, a trouvé dans sa mansarde, entre le sommier et le matelas, on a constaté des taches de sang. En outre, il manquait à ce gilet un bouton recouvert d'étoffe. Or ce bouton, dès le début des perquisitions, avait été ramassé sous le lit même de la victime.

« Il est probable qu'après le diner, Danègre, au lieu de regagner sa mansarde, se sera glissé dans le cabinet aux robes, et que, par la porte vitrée, il a vu la comtesse cacher la perle noire. Un point reste obscur. Comment Danègre, qui, à sept heures du matin, s'est rendu au bureau de tabac du boulevard de Courcelles, a-t-il pu sortir de l'appartement ? La cuisinière et la dame de compagnie, qui couchent au bout du couloir, — toutes deux au service de la comtesse depuis vingt ans, — affirment qu'à huit heures, quand elles se sont levées, la porte de l'antichambre et la porte de la cuisine étaient fermées à double tour. Danègre s'était-il fait faire une autre clef ? L'instruction l'apprendra. »

L'instruction ne nous apprend rien.

Ganimard, le vieil inspecteur principal Ganimard, qui suivit l'affaire, y flairait l'intervention d'Arsène Lupin. Deux dépositions l'avaient conduit à cette hypothèse. D'abord, celle de M<sup>lle</sup> de Sinclèves, cousine et unique héritière de la victime. M<sup>lle</sup> de Sinclèves déclara que la comtesse, un mois avant sa mort, lui avait confié dans une de ses lettres la façon dont elle cachait la perle noire. Cette lettre avait disparu. Qui l'avait volée ?

De son côté, le concierge raconta qu'il avait ouvert la porte à un individu, lequel était

monté chez le docteur Harel. On manda le docteur. Personne n'avait sonné chez lui.

Alors, qui était cet individu ? Un complice ? Mais le crime avait été commis à onze heures vingt du soir, c'est-à-dire quatre heures avant la visite nocturne dénoncée par le concierge.

— Il y a du Lupin là-dessous, répétait Ganimard,

— Bah ! ripostait le juge, vous le voyez partout, votre Arsène Lupin.

La justice obéit souvent à ces entraînements de conviction qui font qu'on oblige les événements à se plier à l'explication première qu'on en a donnée. Les antécédents déplorables de Victor Danègre, récidiviste, ivrogne et débauché, influencèrent le juge, et bien qu'aucune circonstance nouvelle ne vint corroborer les deux ou trois indices primitivement découverts, rien ne put l'ébranler. Il boucla son instruction. Quelques semaines après, les débats commencèrent.

Ils furent embarrassés et languissants. Le président les dirigea sans ardeur. Le ministère public attaqua mollement. Dans ces conditions, l'avocat de Danègre avait beau jeu. Il montra les lacunes et les impossibilités de l'accusation. Nulle preuve matérielle n'existait. Qui avait forgé la clef, l'indispensable clef sans laquelle Danègre, après son départ, n'aurait pu refermer à double tour la porte de l'appartement ? Qui l'avait vue, cette clef, et qu'était-elle devenue ? Qui avait vu le couteau de l'assassin, et qu'était-il devenu ?

— Et, en tous cas, concluait l'avocat, prouvez que c'est mon client qui a tué. Prouvez que l'auteur du vol et du crime n'est pas ce mystérieux personnage qui s'est introduit dans la maison à trois heures du matin. La pendule marquait onze heures, me direz-vous ? Et après ? ne peut-on mettre les aiguilles d'une pendule à l'heure qui vous convient ?

Victor Danègre fut acquitté.

## UN AIMABLE CONVIVE. L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Il sortit de prison un vendredi au déclin du jour, amaigri, déprimé par six mois de cellule. L'instruction, la solitude, les débats, les délibérations du jury, tout cela l'avait empli d'une épouvante malade. La nuit, d'affreux cauchemars, des visions d'échafaud le hantaient. Il tremblait de fièvre et de terreur.

Sous le nom d'Anatole Dufour, il loua une petite chambre sur les hauteurs de Montmartre et il vécut au hasard des besognes, bricolant de droite et de gauche.

Un soir qu'il dînait chez un traiteur du quartier, quelqu'un vint s'installer en face de lui. C'était un individu d'une quarantaine d'an-

nées, vêtu d'une redingote noire de propreté douteuse. Il commanda une soupe, des légumes et un litre de vin. Et, quand le vin fut apporté, il en versa dans le verre d'Anatole Dufour, en disant à voix basse :

— A votre santé, Victor Danègre.

Victor sursauta :

— Moi! moi!..., mais non... je vous jure...

— Vous me jurez quoi? que vous n'êtes pas vous? le domestique de la comtesse?

— Mais non... quelle idée! Je m'appelle Dufour... Demandez au patron...

Le nouveau venu tira de sa poche une carte et la tendit. Victor lut : « Grimaudan, ex-inspecteur de la Sûreté. Renseignements confidentiels ». Il frissonna.

— Vous êtes de la police!

— Je n'en suis plus, mais le métier me plaisait, et je le continue d'une façon plus... lucrative. On déniche de temps en temps des affaires d'or... comme la vôtre.

— La mienne?

— Oui, la vôtre, c'est une affaire exceptionnelle, si toutefois vous voulez bien y mettre un peu de votre complaisance.

— Et si je n'en mets pas?

— Il le faudra. Vous êtes dans une situation où vous ne pouvez rien me refuser.

Une appréhension sourde envahissait Victor Danègre. Il demanda :

— Qu'y a-t-il?... parlez.

— Soit, répondit l'autre, finissons-en. En deux mots, voici : je suis envoyé par M<sup>lle</sup> de Sincèves, héritière de la comtesse d'Andillot, pour réclamer de vous la perle noire.

— La perle noire, mais je ne l'ai pas.

— Vous l'avez.

— Si je l'avais, ce serait moi l'assassin.

— C'est vous l'assassin.

Danègre éclata de rire.

— Heureusement, mon bon Monsieur, que la Cour d'assises n'a pas été du même avis. Tous les jurés, vous entendez, m'ont reconnu innocent. Et quand on a sa conscience pour soi et l'estime de douze braves gens...

L'ex-inspecteur lui saisit le bras :

— Pas de phrases, mon petit. Ecoutez-moi bien attentivement et pesez mes paroles, elles en valent la peine. Danègre, trois semaines avant le crime, vous avez dérobé à la cuisinière la clef qui ouvre la porte de service, et vous avez fait faire une clef semblable chez Outard, serrurier, 244, rue Oberkampf.

— Pas vrai, pas vrai, gronda Victor, personne n'a vu cette clef... elle n'existe pas.

— La voici.

Après un silence, Grimaudan reprit :

— Vous avez tué la comtesse à l'aide d'un couteau à virole acheté au bazar de la Répu-

blique, le jour même où vous commandiez votre clef. La lame est triangulaire et creusée d'une cannelure.

— De la blague, tout cela, vous parlez au hasard. Personne n'a vu le couteau.

— Le voici.

Victor Danègre eut un geste de recul. L'ex-inspecteur lui demanda :

— Il y a dessus des taches de rouille. Est-il besoin de vous en expliquer la provenance?

— Et après?... vous avez une clef et un couteau... Qui peut affirmer qu'ils m'appartenaient?

— Le serrurier d'abord, et ensuite l'employé auquel vous avez acheté le couteau. J'ai déjà rafraîchi leur mémoire. En face de vous, ils ne manqueront pas de vous reconnaître.

Danègre tremblait de peur. Cependant, il essaya encore de jouer l'indifférence.

— Si c'est là toutes vos preuves!

— Il me reste celle-ci. Vous êtes reparti, après le crime, par le même chemin. Mais, au milieu du cabinet aux robes, pris d'effroi, vous avez dû vous appuyer contre le mur pour garder votre équilibre.

— Comment le savez-vous? begaya Victor... personne ne peut le savoir.

— La justice, non, il ne pouvait venir à l'idée d'aucun de ces messieurs du Parquet d'allumer une bougie et d'examiner les murs. Mais si on le faisait, on verrait sur le plâtre blanc une marque rouge très légère, assez nette cependant pour qu'on y retrouve l'empreinte de la face antérieure de votre pouce, de votre pouce tout humide de sang et que vous avez posé contre le mur. Or, vous n'ignorez pas qu'en anthropométrie, c'est là un des principaux moyens d'identification.

Victor Danègre était blême. Des gouttes de sueur coulaient de son front sur la table. Il considérait avec des yeux de fou cet homme étrange qui évoquait son crime comme s'il en avait été le témoin invisible.

Il baissa la tête, vaincu, impuissant,

— Si je vous rends la perle, balbutia-t-il, combien me donnerez-vous?

— Rien.

— Comment! vous vous moquez! Je vous donnerais une chose qui vaut des mille et des centaines de mille, et j'en n'aurais rien?

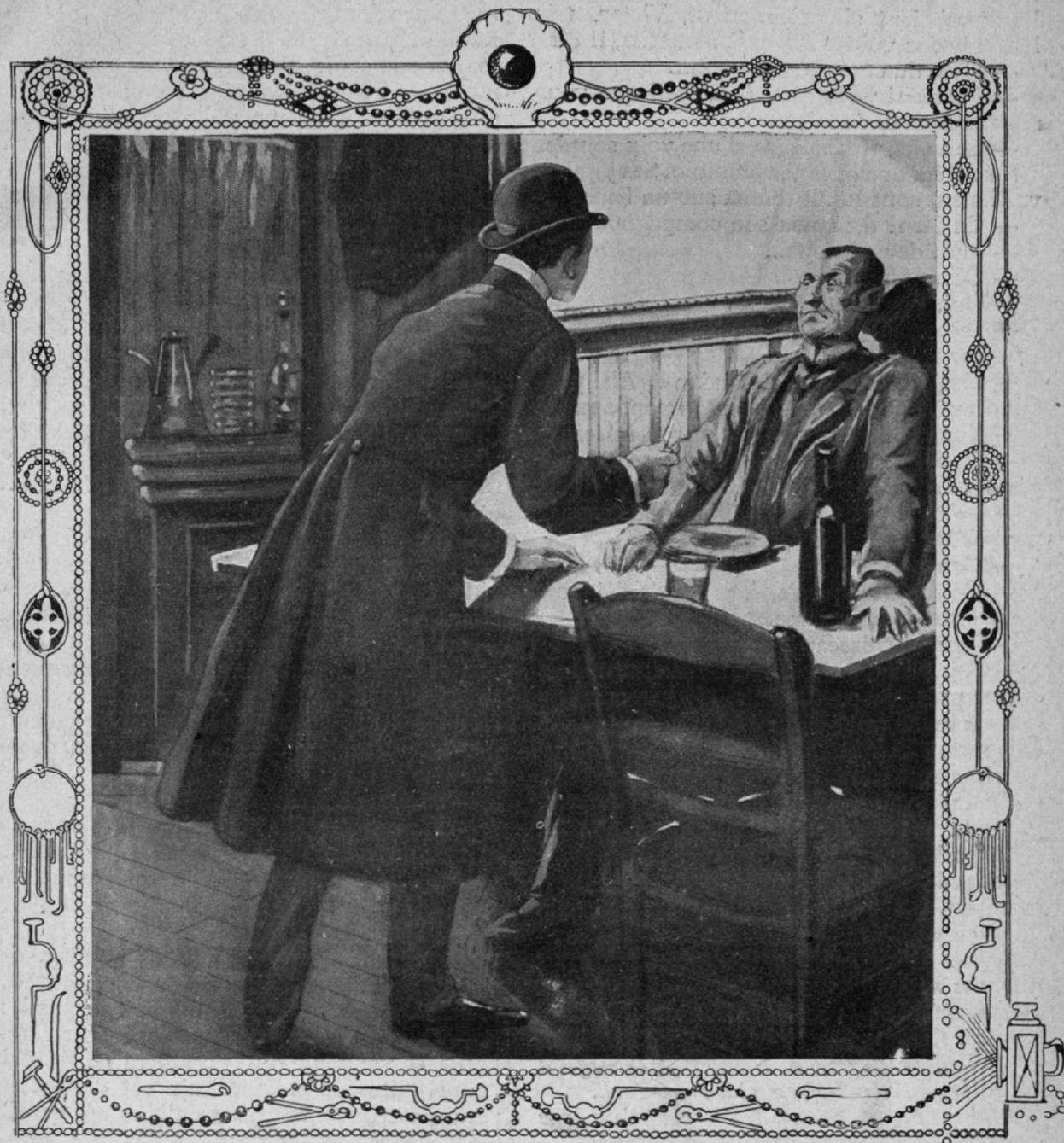
— Si, la vie.

Le misérable frissonna. Grimaudan reprit : — Cette perle n'a aucune valeur pour vous. Il vous est impossible de la vendre. A quoi bon la garder?

— Il y a des recéleurs... et un jour ou l'autre, à n'importe quel prix...

— Un jour ou l'autre, il sera trop tard.

— Pourquoi?



UNE RENCONTRE DÉSAGRÉABLE

— De la blague, tout cela, vous parlez au hasard. Personne n'a vu le couteau.

— Le voici.

Victor Danègre eut un geste de recul. L'ex-inspecteur lui demanda :

— Il y a dessus des taches de rouille. Est-il besoin de vous en expliquer la provenance? (Page 668, col. 2).

— Parce que la justice aura remis la main sur vous, et cette fois, avec les preuves que je lui fournirai...

Victor s'étreignit la tête de ses deux mains crispées et réfléchit. Puis il murmura :

— Quand vous la faut-il?

— Ce soir, avant une heure. Sinon, je mets à la poste cette lettre où M<sup>lle</sup> de Sinclèves

vous dénonce au procureur de la République.

Danègre se versa deux verres de vin qu'il but coup sur coup, puis, se levant :

— Payez l'addition, et allons-y... j'en ai assez de cette maudite affaire.

La nuit était venue. Les deux hommes descendirent la rue Lepic et suivirent les boulevards extérieurs en se dirigeant vers l'Etoile.

Ils marchaient silencieusement, Victor, très las, et le dos voûté. Au parc Monceau, il dit :

— C'est du côté de la maison...

— Parbleu! vous n'en êtes sorti que pour aller au bureau de tabac.

— Le voici, fit Danègre, d'une voix sourde.

Il s'arrêta quelques pas plus loin. Ses jambes vacillaient sous lui. Il tomba sur un banc.

— Eh bien? demanda son compagnon.

— Là... devant nous...

— Devant nous?

— Oui, entre deux pavés.

— Lesquels?

Victor ne répondit pas.

— Lesquels? répéta Grimaudan... Ah! par fait, tu veux me faire poser, mon bonhomme.

— Non... mais... je vais crever la misère...

— Et, alors, tu hésites? Allons, je serai bon prince. Combien te faut-il?

— De quoi prendre mon billet d'entrepont pour l'Amérique.

— Convenu. Parle.

— Comptez les pavés, à droite de l'égout. C'est entre le douzième et le treizième.

— Dans le ruisseau!

— Oui, au bas du trottoir, à dix centimètres à peu près de profondeur. Si personne ne m'a vu me baisser et l'enfoncer là, d'un coup de pouce, elle y est encore.

Grimaudan s'accroupit, ouvrit son canif, et, entre le douzième et le treizième pavé, pratiqua une entaille dans le sable mouillé.

La perle noire s'y trouvait.

Le lendemain, l'*Écho de France* publiait cet entrefilet, qui fut reproduit par les journaux du monde entier :

*Depuis hier, la fameuse perle noire est entre les mains d'Arsène Lupin qui l'a reprise au meurtrier de la comtesse d'Andillot. Avant peu, des fac-similés de ce précieux bijou seront exposés à Londres, à Saint-Petersbourg, à Calcutta, à Buenos-Ayres et à New-York.*

*Arsène Lupin attend les propositions que voudront bien lui faire ses correspondants.*

— Et voilà comme quoi le crime est toujours puni et la vertu récompensée, conclut Arsène Lupin, lorsqu'il m'eut révélé les dessous de l'affaire. Et d'ailleurs, ce pauvre Danègre ne courait aucun danger, car la justice ne revient jamais sur sa décision après un acquittement... et, voyez-vous, le tout, dans la vie, est de savoir!

— Et voilà comment, sous le nom de Grimaudan, ex-inspecteur de la sûreté, vous fûtes choisi par le destin pour enlever au criminel le bénéfice de son forfait.

— Justement. Et j'avoue que c'est une des

aventures dont je suis le plus fier. Les quarante minutes que j'ai passées dans l'appartement de la comtesse, après avoir constaté sa mort, sont parmi les plus étonnantes et les plus profondes de ma vie. En quarante minutes, empêtré dans la situation la plus inextricable, j'ai reconstitué le crime, j'ai acquis la certitude, à l'aide de quelques indices, que le coupable ne pouvait être qu'un domestique de la comtesse. Enfin, j'ai compris que, pour avoir la perle, il fallait que ce domestique fût arrêté — et j'ai laissé le bouton de gilet — mais qu'il ne fallait pas qu'on relevât contre lui des preuves irrécusables de sa culpabilité — et j'ai ramassé le couteau oublié sur le tapis, emporté la clef oubliée sur la serrure, fermé la porte à double tour, et effacé les traces des doigts sur le plâtre du cabinet aux robes. A mon sens, ce fut là un de ces éclairs...

— De génie, interrompis-je.

— De génie, si vous voulez, et qui n'eût pas illuminé le cerveau du premier venu. Deviner en une seconde les deux termes du problème — une arrestation et un acquittement — me servir de l'appareil formidable de la justice pour détraquer mon homme, pour l'abêtir, bref pour le mettre dans un état d'esprit tel qu'une fois libre il devait inévitablement, fatalement, tomber dans le piège un peu grossier que je lui tendais!

— Pauvre diable...

— Pauvre diable... Victor Danègre! vous ne songez pas que c'est un assassin? Il eût été de la dernière immoralité que la perle noire lui restât. Il vit, pensez donc; Danègre vit!

— Et la perle noire est à vous.

Il la sortit d'une des poches secrètes de son portefeuille, l'examina, la caressant de ses doigts et de ses yeux émus, et il soupirait :

— Quel est le boyard, quel est le rajah imbecile et vaniteux qui possèdera ce trésor? A quel milliardaire américain est destiné le petit morceau de beauté et de luxe qui ornaît les blanches épaules de Léonide Zalti, comtesse d'Andillot?...

MAURICE LEBLANC.

*Ici s'arrête la première série de la Vie extraordinaire d'Arsène Lupin.*

*Le célèbre cambrioleur va pendant quelque temps cesser de faire parler de lui; ce n'est qu'un prétexte pour préparer une affaire prodigieuse et mystérieuse à la fois avec laquelle il va étonner le monde: une de ces affaires que lui seul est capable d'entreprendre et de mener à bien avec sa dextérité habituelle et son incomparable maîtrise.*

